

UNIVERSAL
LIBRARY

OU_212150

UNIVERSAL
LIBRARY

OSMANIA UNIVERSITY LIBRARY

Call No. 297/A 55I Accession No. 11729

Author Andre P. J.

Title Islam et les races 1922

This book should be returned on or before the date
last marked below.

P. J. ANDRE
CAPITAINE D'INFANTERIE COLONIALE
(PIERRE REDAN)

LISLAM
ET LES RAGES

TOME SECOND
LES RAMEAUX
(MOUVEMENTS RÉGIONAUX ET SECTES)

LIBRAIRIE ORIENTALISTE
PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB — PARIS, 1922

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

CASANOVA (P.). Mohammed et la fin du monde. Etude critique sur l'islam primitif, fascicule I, 83 pp. gr. m-8, 1911. 5 fr.

La these soutenue par Tauteur ost que le Goran est primitive-ment une apocalypse ou Moharnncd se donne lui-meme le role du prophete do la fin du monde qui, dans les doctrines messianiques, doit preceder immediatement Tavenement du Messie. C'est par Involution faite de cette conception qu'apres sa mort i'Islam, pour le remplacer dans ce role indispensable, fut amene a creer uri personnage mystique qui doit porter son nom. G'est Mohammed le Mahdi veritable doublet de Mohammed le Nabi.

— Idem, fascicule 2 : Notes complemenlaires (I), pp. 85-167, gr.in-8, 1913. 9 fr.

L'ouvrage eittier comprendra 3 fascicules. Le dernier fascicule est sous presse.

DINET (E.) et SLIMAN BEN IBRAHIM. L'Orient vu de rOccidentl. Essai critique, avec un dessin fac-simile dr E, Dine!., 105pp. pet. in-8, 1921. 4 fr.

HUART (Cl.). Histoire des Arabes, 2 vol. (IV, 381 et 512 pp.), av. carte, yr. in-8, 1912. 40 fr.

I : Configuration de l'Arabie — II : Moaurs et coutumes ties Arabes — III : Histoire primitive de l'Arabie — IV : Les rois de Ghassan ot de Hira — V : La Mecquo avant Mahomet — VI : Mahomet — VII : L'Ernigration a Medine — VIII : Organisation de la soeiete musulmane — IX : Khalifat d'Abou Bekr — X : Les trois Khalifes orthodoxos, successeurs d'Abou Bekr : 'Omar, 'Othrnaii, 'Ali — XI : Les Omeiyyades — XII : La predication abbaside — XIII : Khalifat des Abbasides — XIV : Le Khalifat de Bagdad sous la domination des Emirs Al Omara — XV : Aghlabitcg en Tunisie, Toulouiides en Egypte, Hamdanidcs a Alep — XVI : Lcs Fatimites — XVII : Les Khalifos do Bagdad dcpuig Mostakfi — XVIII : Institutions politiques et economiques — XIX : Les Eyyoubites — XX : Les Mamlouks tures ou Bahrites — XXI : Les Mamlouks circassiens — XXII : Pvelationa diplomatiques avec Jes puissances d'Occiderit— XXIII : L'Espagne et le Maghreb — XXIV : Les guerres civiles en Espagne — XXV : Les petits Etats musulmans d'Espagne — XXVI : Les Almora-vides — XXV It : Fin de la domination des Arabes en Espagne — XXVIII : La dynastie saadicime au Maroc (1511-1670) — XXIX : Les Cherifs hasaniens de Sidjilmassa— XXX : Le Y6men— XXXI : Histoire de l'Oman— XXXII : Histoire des Wahabis— XXXIII : Les Arabes au Soudan — XXXIV : Le Mahdi — XXXV : Les Lettres chez les Arabes — XXXVI : Les Sciences chez les Arabes,

LAMMENS (H.). La Syrie. Precis historique, 2 vol. (IX-279 et277pp.), in-8, 1921. 20 fr.

MONTEI (E.).- De Tetat present et de l'avenir de rIslam, six conferences faites au College de France en 1910, 159 pp., in-8, 1911. 7 fr. 50

Interet des questions islamiques. — Statistique de l'Islam. — Propagation de la religion musulmane. — Ses deformationis : schismt,s, heresie et sectes. — Le culte des saints musulmans. — Les conireries religiosos. — Leur mysticisme et leur formalisme. — Leur action politique et sociale, — Teritatives de reforme de Tlslam. — Babisme et Behaisme. — De Tavenii? des peuples musulmans. — Les tendances liberalea et les efforts vers l'emanci- pation de l'Islam.

L'ISLAM ET LES RAGES

II

DU MEME AUTEUR :

PIERRE REDAN : *La Cilicie et le Problème ottoman*. — Paris, Gauthier-Villars, 1921. Prix 10 fr.

P. J. ANDRE : *Etudes sur la Cilicie*.

- 1° Notes introductives & l'étude des Ansarieh (publie par l'Asie française).
 - 2° Le Sandjak de Djebel-Rereket (Asie française).
 - 3° Caractères de la guerre en Cilicie (Asie française).
 - 4° Les Tcherkesses et les Kurdes (en *preparation*).
-

En collaboration avec J. CAMPARDOU :

- 1° Notes introductives *h.* étude de la région de Taza (Maroc).
- 2° Notes sur quelques monuments anciens de Taza (Afrique française, août 1915).

En achèvement :

Aux Confins du pays berbère.

P. J. ANDRÉ

CAPITAINE D'INFANTRIE COLONIALE
(PIERRE REDAN)

L'ISLAM
ET LES RAGES

TOME SECOND

LES RAMEAUX

(MOUVEMENTS REGIONAUX ET SECTES)

LIBRAIRIE ORIENTALISTE
PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB — PARIS, 1922

L'ISLAM ET LES RAGES

II

LES RAMEAUX (MOUVEMENTS REGIONAUX ET SECTES)

INTRODUCTION.

" Il existe au sein de toute grande religion une force dissolvante, celle meme qui a servi le plus puissamment a la constituer d'abord a la place d'une autre : l'indépendance du jugement individuel » (1). Cette force dissolvante se fit sentir des que les successeurs de Mahomet eurent oublie son ascendant personnel, des que des races etrangeres converties a l'islam eurent apporte leur esprit critique dans l'etude de la doctrine.

Les divisions politiques. — Le premier element de division fut la raison politique. L'Imamat avait etc transmis, selon les orthodoxes ottomans, des Arabes aux Turcs par une serie d'usurpations qui rompirent l'unité politique et religieuse de l'islam. Mahomet, en elevant sa famille au premier rang dans La Mekke, avait enleve le pouvoir a des clans riches et puissants qui, apres avoir d'abord vainement lutte contre lui, embrasserent la nouvelle religion, les uns par conviction reelle,

(1) Guyau, *Irreligion de Vaenir*, Introu., p. XVIII.

les autres par ambition raisonnée. Ces clans, semblables à tous les gofs qui se partagent le monde arabe, tirèrent parti de toutes les occasions pour augmenter leur influence, finirent par s'emparer du khalifat, au détriment de la descendance naturelle du Prophète. Tels furent les Omeyyades, tels furent les Abbassides.

Les familles déposées du trône s'enfuyaient, allaient chercher refuge dans une contrée éloignée ou dans une province qui leur restait fidèle. L'islamisme, dans son libéralisme, n'avait pas éteint les particularismes locaux chez les peuples soumis et convertis. Les fugitifs étaient accueillis au mieux par ces peuples qui profitaient de leur arrivée pour affirmer leur vitalité, leur désir d'indépendance, et, sous un prétexte de secours à donner aux princes déposés, entraînaient en lutte ouverte contre le pouvoir central. Des états dissidents se formèrent ainsi : ceux des Alides en Arabie, en Perse, ceux des Omeyyades en Afrique, en Espagne. En même temps, à la faveur des rivalités et des luttes affaiblissantes, les gouverneurs des provinces éloignées fondaient des dynasties d'abord vassales, rapidement indépendantes.

Lorsqu'enfin les Turco-Mongols vinrent porter le dernier coup à l'empire abbasside, lorsque l'Ottoman Selim se fut emparé de Timour, le pouvoir spirituel et temporel des premiers khalifes ne représentait plus qu'un fantôme traditionnel. Les Ottomans se considéraient comme les héritiers du khalifat. Or en dehors de toutes les dissidences arabes, les Turco-Mongols laissèrent aussi dans l'établissement du khanat, des groupements musulmans sur des terres jamais soumises aux Ottomans. En Chine, en Afghanistan, en Russie, dans l'Inde vivent des communautés musulmanes grandies en dehors de la tutelle directe de l'imamat. Dans l'inté-

rieur meme de l'empire ottoman, les Arabes refusent an surplus le droit aux Turcs de se parer des trophies de leur victoire militaire.

Il existe done, en dehors de Timamat ottoman, une serie devolutions particulieres musulmanes, deeoulant ies unes de l'expansion arabe, les autres de Fexpansion turco-mongole.

Les divisions par Vesprit et la critique. — Les evenements politiques ne furent pas les seuls a rompre Punite, a diminuer la valeur de l'imamat. L'Islam fut a l'origine une religion de nomades, faite pour des nomades. Lorsque des peuples sedentaires convertis se furent introduits dans la communaute, lorsqu'aux Semites s'ajouterent des Aryens, Hindous, Persans ou Grecs, des Egyptiens, des Berberes, Tinfluence de l'esprit particulier des races se fit sentir. Les nouveaux venus soumirent a une critique approfondie les preceptes du Coran, les adaptèrent a leurs propres conceptions. « L'extreme simplicité des elements constitutifs de la religion musulmane, son cadre vaste, flexible et mobile, permit a chacun d'y faire entrer sans le rompre, ses idees, ses convictions, ses esperances, sans trop les violenter, pourvu qu'elles ne tiennent ni de l'atWisme, ni de Fido-latrie (1). »

Les premiers commentateurs formerent simplement des ecoles rivales ; les philosophes eux durent se soumettre a la discipline generate; mais une aggravation dans les differences de comprehension se produisit lorsque la critique se compliqua de questions de politique ou de rivalites de races. Il est assez difficile souvent

(1) P. Huguency, *Christus*.

de les separer les uues des autres. L'apport Stranger cause n6cessairement dans ces conditions Papparition de sectes. Ou bien ces sectes sont une sorte de franc-magonnerie, de mutuality ou bien elles sont la manifestation exterieure d'agitations politiques.

Qu'est devenue la civilisation dite arabe au milieu de toutes ces divergences allant en s'aggravant ? Sous le gouvernement des khalifes arabes, l'apogee de l'empire fut marquee par le developpement des etudes. Mais l'etude des sciences Strangeres et profanes, la dialectique, la casuistique marquerent le commencement du declin. L'Islam avait porte aux peuples soumis une morale et une loi. L'independance reconquise garda la doctrine, mais dans chaque contree, la civilisation, toujours a base musulmane, devint une adaptation a Involution generate des aspirations particulieres de la race. De meme qu'il existe un art mauresque, un art persan, un art egypto-arabe, de meme la pensee, les tendances politiques, obeissent a un ideal local sous le grand voile commun de la religion islamique.

PREMIERE PARTIE
LES SCHISMES ET LES SECTES

CHAPITRE PREMIER
KHAREDJISME ET CHYISME

I. — LES DIVERGENCES ARABES.

Les theologiens musulmans, d'apres un hadith de Mahomet, indiquent l'existence de 73 sectes. « Ce chiffre serait une perfection vis-a-vis du christianisme qui n'en aurait que 72, et du judai'sme qui n'en aurait que 71 (1). » Exact ou non, ce chiffre montre que de bonne heure les divisions furent nombreuses dans l'Islam. Le monde musulman s'est toujours divise en deux grands groupes : les orthodoxes, les schismatiques. Deja, avant Mahomet, les Arabes se partageaient en deux races ennemies : les Yemenites, parmi lesquels se comptent les M6dinois, et les Maadites. Les deux fractions portaient dans chaque region des noms differents : en Syrie par exemple, les representants du parti yemenite s'appelaient Kelbites, les Ca'isites au contraire se reclamaient de Maad (2).

D6s les d6buts de l'histoire musulmane, la discussion

(1) Dozy, *op. cit.*, p. 196. — Dans l'echelle des religions les Musulmans placent toujours dans l'ordre de valeur a leurs yeux : l'Islam, le Christianisme, le Judai'sme.

(2) V. Piquet.

porta sur les droits d'Ali a l'heritage de Mahomet. Maowiya fut soutenu par les Kelbites qui, a Kairouan, en Espagne, en Sicile, rivaliserent a toutes les epoques de Thistoire avec les Caisites. Ces d-erniers, appeles aussi Cai'sanites, attribuaient a AH et a sa descendance «une science occulte surhumaine, une connaissance qui, seule, eclaircit le sens intime de la revelation divine, mais qui exige de ses adeptes une foi aussi grande et une obeissance aussi absolue aux depositaires de ce savoir qu'a la lettre du Goran (1)». Ces divergences furent l'origine du premier schisme : tous les mecontents se grouperent autour d'Ali trois fois evince du pouvoir.

Mais a la suite de l'arbitrage qui donna le pouvoir a rOmeyyade Maowiya, un certain nombre des partisans d'Ali se separerent de lui sous pretexte que ce dernier avait remis a la decision des homines ce qui ne devait appartenir qu'& Dieu. Au nombre de 12.000 environ, ils « sortirent » done des rangs des Alides et furent appeles Kharedjites, du verbe arabe « kharadja », sortir.

II. — LE KHAREDJISME.

Les Kharedjites renient egalemeⁿt les Sunnites ou Orthodoxes, et les Chyites ou partisans d'Ali. Ils ne reconnaissent comme khalifes que les trois premiers souverains de l'Islam et nient toute valeur a Timamat h6r6ditaire. Pour eux, doit etre seul souverain et pontife l'6lu de la communaute. Leur hostilit6 envers AH les poussa meme a declarer qu'un Musulman quelconque pouvait exercer l'autorit6 religieuse sans qu'il lui fut

(1) De Boer, *op. cit.*, III. 2. 1. V. plus loin, IsmaTlietis

nécessaire d'appartenir à la famille du PropMte. Ils se divisèrent sur la question de l'unité de Dieu et des jugements en sept sectes différentes (1). Naturellement chaque groupe de Kharedjites en vint à reconnaître comme imam des personnalités différentes : dans le sud de l'Arabie, dans les îles occidentales et sur les côtes africaines de l'Océan Indien, en Afrique du Nord, régnerent des souverains kharedjites. Ce schisme eut nettement des causes politiques et se développa de même pour des raisons politiques.

Le kharedjisme, au début de son histoire nommé aussi ouahbisme (2), qu'il ne faut pas confondre avec le wahabisme du Nedjd, comprit dès l'origine deux sectes distinctes, la première celle des Ibadites, la deuxième celle des Safarites, du nom de leurs chefs respectifs, Abd Allah ben Ibad et Abd Allah ben Safar. Après avoir été en honneur dans les royaumes du Maroc, de la Berbérie et de la Tripolitaine, le kharedjisme existe encore à Djerba, au Mzab, à Oman, Mascate et à Zanzibar. Nous retrouverons son histoire en étudiant celle des Musulmans dans l'Océan Indien.

En Afrique du Nord la secte contrebalança longtemps l'orthodoxie. Sous le khalife Hisham (724-743), les Berbères, conduits par les Kharedjites émigrés chez eux, se révoltèrent et empêchèrent les armées musulmanes d'aller venger l'échec de Poitiers. Lors de la première période abbasside, il se créa dans les provinces africaines un certain nombre d'États indépendants professant les différentes formes de la doctrine dissidente (3).

(1) Azraqites, Moakkima, Bai'hassia, Nadjdates, Safariies, Ibadites, Adjarida.

(2) Du nom d'Abd Allah ben Ouahb, chef du mouvement.

(3) On fait, comme Ta remarque M. Mercier, ce mouvement représente beaucoup plus une réaction du particularisme africain.

Partout *oil* ils se trouvaient, les Kharedjites, qui assassinerent All et tenterent de faire disparaître Maowiya et Amron, traitaient les Musulmans avec plus de cruauté qu'ils ne traitaient les Chrétiens et les Juifs. « Un Kharedjite tuait-il un pore, il payait le dommage, dit un auteur arabe, mais il pouvait en toute liberté massacrer femmes et enfants, réduire des Musulmans en esclavage, quoique la loi le défende absolument I » En revanche, Orthodoxes et Chyites traquèrent, exécutèrent de telle sorte les dissidents que les Kharedjites finirent par être chassés de leurs anciens domaines.

Les restes de la communauté kharedjite en Afrique du Nord sont au Mzab sous l'autorité française depuis 1882 et font partie du cercle de Laghouat. Comme leurs frères d'Oman, les Mzabites se donnent le nom d'Ibadites, d'après Abd Allah ibn Ibad qui vécut à la fin du Moyen Âge (1). Leur territoire est divisé en paroisses avec au centre une mosquée. Les douze paroisses sont dirigées par douze azzabs, ou ermites, présidés par un cheikh, Trois d'entre eux sont chargés de l'instruction, un autre conduit la prière, un autre appelle les fidèles à cette dernière, cinq lavent les morts, deux surveillent les revenus des mosquées. Le cheikh rend la justice aide de quatre azzabs. La peine de mort n'existe pas. Les chatiments consistent en amendes, en peines corporelles. L'excommunication est très redoutée, car elle implique le bannissement. Le pardon est accordé aux coupables, lorsque le conseil les juge suffisamment venus au repentir. Les Mzabites, agriculteurs patients, ont su faire de la

cain, berbère, contre les conquérants arabes, Sémites, qu'une simple rébellion de gouverneur à sultan. — V. *Histoire de l'Afrique du Nord*.

(1) Henri Duveyrier : *Note sur le schisme ilahdite*, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1878, 6^e série, tome XVI, p. 74.

region aride dans laquelle ils s'etaient refugies, loin de tout groupement, une serie d'oasis riches et fertiles. En outre ils partent s'installer comme marchands dans les villes algeriennes et sont reputes pour leurs aptitudes commerciales.

Le point caracteristique de la doctrine est l'attribution a Thomme du pouvoir d'agir (1). Les theologiens de la secte exigent Interpretation stricte du Goran, condamnent les saints, les derviches, les ordres religieux et le culte des tombeaux. Les Mzabites reconnaissent comme pontife souverain Timam de Mascate.

En Tripolitaine, au Djebel Nefou?a, existait une assez importante agglomeration kharedjite. Sous la direction de Sliman el Barouni, ces Kharedjites se rallierent aux Italiens pour echapper en Lybie aux persecutions des Sunnites et des Senoussistes. Les Italiens laisserent leurs ennemis massacrer ou disperser ces malheureux. Les debris des Kharedjites essayerent de passer en Tunisie. L'entree du territoire leur fut refusee par les Fran[^]ais. Les puissances europeennes voulaient sans doute ne pas deplaire aux Turcs et aux Senoussistes, tout au moins ne pas creer de complications. Les Kharedjia errent maintenant en Tripolitaine, disperses et lamentables. Il est curieux de les avoir vu se rallier aux Italiens tandis que leurs freres en Algerie sont plutot opposes aux Fran[^]ais. Il semble que ce cas est un des rares oil la politique musulmane italienne ait parue meilleure que la notre, et encore l'Italie n'a pas eu le merite de perseverer.

En Orient, les Kharedjites ont fonde les imamats de Mascate et d'Oman, les sultanats de Zanzibar et de la

(1) Depont et Coppolani, p. 53.

cote orientale d'Afrique, Les Arabes et les Souahelis de ces regions sont aujourd'hui generalement orthodoxes, mais beaucoup d'entre eux sont encore Ibadites ou Beyazi (Abazi). Cette derniere secte tire son nom de son fondateur Abdullah ben Yahya ben Abaz. Fumer est pour eux un peche, bien que ce soit plutot une croyance wahabite. Mais la divergence capitale entre eux et les Sunnites consiste en leurs theories sur le libre arbitre : ils pensent qu'un Musulman quelconque peut exercer l'autorite religieuse sans appartenir a la tribu de Mahomet.

La negation de la transmission de l'imamat selon le principe du consentement general (orthodoxie), la recusation des droits d'Ali a l'heritage du Prophete, condamnaient le kharedjisme a n'etre qu'une secte protestataire. Elle durerait aussi longtemps que se maintiendrait le fanatisme de ses adeptes, c'est-a-dire aussi longtemps que demeureraient les causes de ce fanatisme : or c'est une question de personne qui opposait a l'origine les Kharedjites aux autres Musulmans. Lorsque les personnalites en cause eurent disparu, la secte n'eut aucune base pour construire, puisqu'elle n'etait qu'une negation et non pas l'affirmation d'une oeuvre de vie. Elle n'est plus qu'une defense du premier Islam : cependant les liens secrets qui unissent entre elles les differentes communauts kharedjites en font une secte encore importante dans le monde musulman, mais localisee dans un rayon d'action etroit. Ce rayon d'action Ta cependant du Mzab a Djerba (Afrique du Nordfrancaise), du Djebel Nefouça (Tripolitaine), a Mascate et a Zanzibar en passant par l'Yemen. C'est pourquoi malgre tout, Tetude et la surveillance des Kharedjites ne doit pas etre negligee.

III. — LES ALIDES.

Les Musulmans restes fideles a All formerent un groupement beaucoup plus important que celui des dissidents kharedjites. Us s'appelerent Chyites, « de Shia » partisans. Us recusent la legitimate des khalifes acceptee par les Sunnites ou Orthodoxes. Les successeurs de Mahomet recjurent l'Imamat par suite de Tobeissance au principe d'Ijma, ou consentement general. Mais les Chyites qui admettent encore la designation d'Abou Bekr comme khalife, parce qu'il recita la priere a la place du Prophete mourant, se basent sur l'heredite feminine pour reconnaitre la souverainete du ills adoptif et gendre de Mahomet, Ali, ecarte trois fois du pouvoir par Tam-bition des Omeyyades. Le schisme chyite a line origine nettement politique : les Chyites sont avant tout des Alides.

Après l'assassinat d'Ali par les Kharedjite?, son deuxieme fils Hossein se revolta contre T Omeyyade Yezid I^{er}, mais perdit la vie dans sa tentative pour conquerir le trone. Ali et Hossein reposent en Mesopotamie pres de l'ancienne capitale alide de Koufa, a Kerbelah et Nedjef devenus les lieux saints du chyisme. Le parti alide poursuivit son existence historique jusque vers 1502 apres J.-C. Il se ruina completement alors dans le royaume de Perse contre T Islam sunnite (1). Un des petits-fils d'Ali, Za'id, donna naissance a une dynastie chyite qui regna sur FYemen a Saada de 893 & 1300 apres J.-C., date & laquelle le royaume fut incorpore a TEgypte. A partir de 1360 la suzerainet6 sur

(1) De Boer, *op. cit.*, chap. III, 2. 1.

la region fut exercee par les Turcs, lesquels ne s'en sont jamais rendus maitres reellement

En dehors des Zaidites, nombreuse est la descendance d'Ali et de Fatima, fille de Mahomet, à laquelle essaient de se rattacher toutes les grandes familles musulmanes et les fondateurs des royaumes nouveaux (1). Des Fatimides existent encore à La Mekke et à Medine dans la region desquelles le fils aine d'Ali, trop faible pour resister aux Omeyyades, consentit à se retirer en eel moyennant une pension importante.

Le chyisme domine aujourd'hui dans l'Inde et surtout en Perse, oil sa doctrine est religion officielle depuis 1499. Les Alides se pretendent la dans leur fief depuis que leur famille s'est unie par mariage à celle de Yezguerd, le roi de Perse chasse de son domaine par l'expansion arabe des premiers ages. A l'heure actuelle, le chyisme a complement disparu de l'Afrique sur laquelle out regne longtemps des souverains fatimides, mais sa puissance s'accroft en Orient.

IV. — LE CHYISME.

Le chyisme recuse la legitimité des khalifes autres que les Alides (2) ; par la meme ne croit pas à l'authenticity des hadiths recueillis par les souverains orthodoxes ; mais malgre ces negations il a une existence plus durable que celle du kharedjisme. Il s'appuie sur l'imamat d'Ali et de ses heritiers. Aujourd'hui encore, le martyre du

(1) Il faut noter qu'une descendance fatimide est orthodoxe. Nous la retrouverons au Maroc.

(2) Omar et Othman sont ainsi recuses. Abou Bekr, sans etre positivement reconnu, esl cependant admis comrne ayant preside la priere à la place de Mahomet.

fils adoptif de Mahomet et de ses enfants exaspere la fureur des Chyites, lesquels promenant, aux anniversaires de leur mort, des catafalques sur lesquels repose l'effigie d'Hossein et de son pere, parmi les cris, les vociferations, dans un immense concours de peuple brandissant des flambeaux et des torches. En Arabie, en Perse, au Caucase, a Madagascar, partout ou se rencontrent des Chyites, la meme surexcitation se retrouve aux memes dates : cette fureur sacree entretient la foi.

Cependant le chyisme est autre chose et plus qu'une simple revendication de droits anciens. Ses adeptes ne sont plus uniquement les partisans d'Ali. Le chyisme a peu a peu accueilli les differentes manifestations de la pensee libre » dans l'islamisme. Deja sous les Abbassides, apres Aboul Abbas, le khalifat fut trouble par les menees des hãresiarques persans, communistes, ultra-chyites, libre-penseurs. Les regions dans lesquelles le chyisme s'est developpe n'etaient plus seulement peulees de Semites. Dans l'Inde, en Perse, vivaient des populations aryennes, sedentaires. Ce fut, peut-etre, dans ces pays que se manifesterent, en dehors du christianisme, les plus grands elans de la pensee humaine vers la comprehension des choses divines. Persans, Hindous, convertis a l'Islam, y introduisirent le rationalisme de la philosophic grecque, la diversite du brahmanisme, la douceur et la pitie du bouddhisme. L'orthodoxie musulmane subit elle-meme dans ces contrees Tatteinte des penseurs ; a plus forte raison le chyisme, debarrasse des formules etroites, devait-il s'ouvrir largement aux idees elevees venant du dehors, lui qui, des ses debuts, admettait un Islam moins codifie, plus flexible, plus spiritualise que celui du sunnisme. Le chyisme est d'ailleurs moins ritualiste

que le suimisme. Il proscriit aussi l'usage du vin et la figuration des etres vivants, mais de facon moins severe, et sa diversity se montre dans la multitude de sectes (1) qui sont issues de lui. Une des plus curieuses est celle des Ismailiens.

Les Ismailiens. — Les Ismailiens out une conception spiritualisee de rislamisme. Us pretendent deseendre d'Ismail, frere de l'imam Moussa, petit-neveu de Za'id, quatrieme enfant de la lignee d'Hossein, fils d'Ali.

Malgr6 son elasticite, le Goran leur semble etre un formulaire trop rigide. Us out alors double la doctrine du Prophete d'un enseignement plus epure. D'apres eux, Mahomet recut la revelation et la transmit aux hommes. Mais a cote de lui se trouvait Ali qui donnait à quelques inities seulement la vraie signification des principes emis; il montrait a ses fideles qu'au-dessus du Dieu adore par le vulgaire, il existait une « Essence divine unique » vers laquelle tendaient les hommes. Les prophetes sont des hommes surgis a la volonte du Tout-Puissant pour mener sur le chemin conduisant a Lui les hommes, qui, livres a eux-memes, ne pourraient et ne sauraient longtemps suivre la route veritable sans commettre d'erreur. Chaque envoye accomplissait sa mission; un nouveau mahdi lui succedait plus tard des que le besoin se faisait sentir de sa präsence. Comme le Coran Tindique, le judai'sme, le christianisme, rislamisme, sont autant d'etapes vers la verité, autant de stations vers le progres, le rapprochement de Dieu. Un nouveau mahdi viendra sans nul

(1) Le chyisme se divise en 3 sectes principales: Ghoulat, (outres), Zeidia et Imarnia, lesquels se subdivisent a leur tour en on grand nombre de groupements.

doute accélérer la marche idéale vers le Bien. Cette croyance au mahdisme (1), au messianisme, répandue dans tout l'Orient, dans toutes les religions orientales est encore sensible chez les Musulmans actuels.

La plus célèbre des dynasties ismailiennes est celle des Oubaidis ou Fatimides qui prétendaient descendre de Fatima, fille de Mahomet, épouse d'Ali. Cette dynastie régna en Égypte où dès 769 elle fonda le Caire. Le code fatimide ressemble assez à la doctrine orthodoxe, mais la forme de chyisme qui est représentée dans les principes contient des éléments mystiques inhabituels à l'islam sunnite. Un long processus d'initiations dans la secte est graduellement imposé au neophyte à mesure qu'il prouve sa valeur. Un des mystères ismailiens est que Dieu s'est incarné dans Ali lui-même ou dans Tun de ses descendants, Sur la donnée qu'un tel personnage ne peut mourir, est née la doctrine caractéristique d'un imam caché, faussement cru mort, mais encore vivant, et prêt à réparaître pour remettre l'humanité dans le droit chemin vers Dieu. Cette croyance s'est répandue dans le monde chyite, qui fête à certains jours la réincarnation d'Ali, idée venue sans doute de l'Inde ou de la Perse, à moins que ce ne soit un vieux reste de la mythologie égyptienne.

Le mahdi chyite. — Une curieuse manifestation du chyisme fut le mahdisme fatimide. Dans tout l'Orient était répandue l'idée « de la venue avant la fin du monde d'un souverain idéal, restaurateur de l'islam ». Le Goran, empruntant la croyance juive du messia-

(1) Cf. James Darmesteter : *Le Mahdi depuis les origines de l'islam jusqu'à nos jours.* Paris, Leroux, 1885.

nisme, indiquait aux orthodoxes qu'un nouvel envoyé de Dieu viendrait régénérer l'Islam. Le chyisme, lui, avait admis une progression régulière vers Dieu grâce à la prédication successive de prophètes se succédant sur la terre, le dernier étant toujours supérieur à ses prédécesseurs. La croyance à l'imam caché, conservée par les Alides, renforçait cette idée de l'Envoyé promis par Dieu, du Mahdi que les conceptions philosophiques du soufisme (1) considéraient comme nécessaire à l'extension de l'adoration vers la nature divine. Orthodoxes et Schismatiques attendent le mahdi. Mais, naturellement, tel qui est le Messie pour une secte ne sera pas reconnu par une autre; et la réciproque est juste. Le monde musulman vit ainsi surgir une quantité de faux prophètes qui eurent leur moment de splendeur, mais disparurent comme des étoiles filantes.

Un des mahdis les plus célèbres et les plus caractéristiques parce qu'il indique nettement le caractère politique du mouvement chyite fatimide, fut Obeid Allah. D'après la doctrine dite duodenarisme, les Chyites comptaient douze imams depuis Ali. Le dernier, mystérieusement disparu, devait revenir un jour pour faire renaître la justice sur la terre. M. Piquet dit que les Chyites, divisés en plusieurs sectes, avaient une école ne comptant que six imams, le septième désigné pour succéder à son père, étant mort avant ce dernier. Le troisième imam caché vivait à Salemia en Syrie vers la fin du ix^e siècle. Son fils fut le mahdi qui s'appuya sur les Berbères d'Afrique pour créer un immense empire qui s'étendit des Syrtes au Maroc et fut l'origine de la dynastie fatimide qui régna plus tard en

(1) V. chapitre suivant : *Le Mysticisme dans l'Islam.*

Egypte. Ce mouvement, dont la vieille prediction « Le soleil se Ievera à l'Occident! » preparait l'apparition, eut un caractere uniquement temporel. Le schisme chyite, dont Porigine etait politique, ne devait avoir des mahdis preoccupes de spiritualisme que dans les vieilles terres de la mystique, en Perse, dans laquelle apparut beaucoup plus tard le mahdi el Bab.

Les Druses (1). — De la croyance à l'imam cache est issue la secte des Druses qui vivent au Liban dans l'attente d'un nouveau prophete, n'etant satisfaits ni par la Bible, ni par le Goran.

Les flaschichim. — Les Haschichim (nom qui a donne le francjais assassins, de l'arabe haschich, chanvre, herbe) sont des Ismailiens. Pour eux, le Vieux (2) de la montagne, le Cheikh el Djebel, etait un nouveau prophete venu apres Mahomet pour faire franchir aux hommes un nouveau degre vers Dieu. Le chef de la secte enivrait ses slides avec l'herbe magique qui leur donnait l'extase et les mettait au pouvoir complet du maitre. Ce dernier en profltait pour leur faire commettre les crimes les plus sanguinaires. L'Asie Mineure fut terrorist par les Haschichim du xi^e auxiii^e steclcs.

Le duodenarisme. — Le duodenarisme est une des formes du chyisme qui refuse tout compromis avec l'orthodoxie. Douze souverains doivent etre reconnus après Mahomet, mais AH est le seul qui ait reellement

(1) S. Reinach, *Orpheus*.

(2) Cheikh signifie a la fois chef et vieillard. Dans la societe patriarcale les chefs sont les vieillards.

regne. Le douzième est encore inconnu, si ce n'est que la doctrine n'attaque pas en réalité le khalife régnant.

Les Motawilah. — En Syrie, les Motawilah, d'origine obscure et peu nombreux, prirent le parti des Croisés chrétiens contre les autres Musulmans. Ils prétendent être les descendants directs des personnages auxquels, dans les premiers temps de l'Islam, fut donné le nom de Shiah ou partisans d'Ali. Ils disent représenter la plus ancienne forme de chiisme, mais ne sont qu'une secte sans importance.

Le chiisme comprend ainsi une quantité de sectes presque infinie, car il peut s'adapter à toutes les conceptions de l'esprit humain. La pensée libre chiite a même conduit certaines fractions à une interprétation vraiment singulière des textes islamiques. Nous citerons comme exemple les sectes dites de Mollah Zekki et Rouchania.

Mollah Zekki. — La secte de Mollah Zekki, souvent confondue avec le soufisme, porte le nom de son grand patron résidant à Kaboul. « Ses membres pensent que tous les prophètes sont des imposteurs et toute révélation un conte fait à plaisir. Ils paraissent douter fortement d'un état futur et même de l'existence de Dieu » (1). Leur existence remonte à une haute antiquité et leurs dogmes représentent les idées d'un vieux poète, nommé Kheï'oum, dont les œuvres manifestent une grande impiété. Kheï'oum insiste particulièrement sur l'existence du mal, accuse l'Être suprême d'en être la source, en des termes difficiles à reproduire. Les sectateurs de

(1) V. Perrin, *VAfghanistan*.

Mollah Zekki se rencontrent en Afghanistan : ils protitent habilement, dit M. Perrin, de leur incredulite et de leur absence de toute crainte de Dieu ou de Tenfer, pour etre les scfelerats les plus dissolus de tout le pays.

Secte RouchAnia(1).— La secte Rouchania fit grand bruit en Hindoustan au xvi^e siecle, mais estaujourd'hui a peu pres eteinte. Elle eut pour fondateur, du temps de l'empereur mogol Akbar, Bayasid Ansari qui regut de ses adversaires le nom de Piri-Tarik, apotre des tenfbres, comme antinomie de celui de Piri-Rouchan, apotre de la lumiere, qu'il se donnait a lui-meme. Sa doctrine etait celle du soufisme, mais, comme il y ajoutait le principe de la transmigration des ames, il est probable qu'il avait puise sa croyance chez les Yogis ou philosophes hindous. Sur ses enseignements les Rouchaniens ont greffe quelques doctrines : 1^o la manifestation la plus complete de la divinite s'opere dans les saints personnages et d'une manifiere toute particulifiere en eux, Rouchaniens ; 2^o tous ceux qui ne partagent pas la foi de la secte peuvent etre consideres comme morts. En consequence, leurs biens deviennent la propriete des Rouchaniens, qui seuls survivent. Ces demi-heritiers se croient done autorises a s'emparer selon leur bon plaisir des biens appartenant aux pretendus decedes, et sans aucun egard pour ceux qui ont la pretention de vivre en dehors des decisions du Piri. Les armees des Grands Mogols eurent facilement raison des Rouchaniens. Cependant on en trouvait encore quelques-uns vers 1850 dans les environs de Peshawer.

(1) D'aprècs N. Perrin, *VAfghanistan*.

L'examen de ces deux demises sectes montre jusqu'à quel point peuvent parvenir des adeptes du chyisme, mais ce dernier s'est réservé une part plus estimable dans le domaine de la pensée. L'histoire de la Perse contemporaine est remplie de la plus belle floraison du mouvement chyite avec le babisme (1), dont le mahdi atteint les plus hautes cimes de la réflexion et de l'idée. Dans les sectes, dit M. Guyau, on trouve en effet plus de raisonnement, d'inductions hardies, d'élans actifs de la pensée: hors du dogme, le meilleur de la vie religieuse se propage, lutte incessante des idées, mouvement et progrès de l'esprit, non universalité des dogmes, mais liberté des croyances. La pensée libre se retrouve dans le chyisme non ritualisé, a influé dans le développement des mouvements nationaux et régionaux par l'apparition de tous ses mahdis, incarnations d'Ali, s'est retrouvée même dans l'orthodoxie officielle par l'entrée en ligne d'un mouvement philosophique commun au sunnisme et au chyisme, le soufisme.

(1) V. *Mouvements régionaux. La Perse.*

CHAPITRE II

LE MYSTICISME DANS L'ISLAM SOUFISME ET CONFRERIES RELIGIEUSES

L — LE SOUFISME.

« L'idolatre Ocaïd, fils de Hodair el Kota'ib, fichta sa pique en terre et s'assit: Que faut-il faire pour entrer dans cette religion, demanda-t-il a Mossab, fils d'Oma'ir, qui venait de lui expliquer les principes fondamentaux du Goran ? — Te purifier avec de l'eau, repondit Mossab, declarer qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et que Mohammed est son prophete. Ainsi se poserent les premieres bases de Tune des plus grandes religions qui se partagent l'humanite (1). »

Depuis ces temps primitifs oil l' Islam n'avait besoin ni de pretre, ni de mosquee, la discussion et la spiritualite se sont introduits parmi la simplicité des dogmes. Deja, les lacunes nombreuses du Goran avaient permis a de grandes ecoles de se former dans l'orthodoxie par la controverse. Les rivalites politiques avaient amene des schismes importants. L'influence des Persans, des Hindous, des Egyptiens, se manifesta à son tour dans l' Islam par un mysticisme inhabituel aux premiers ages de la religion de Mahomet. Les Arabes, poetes et sensuels, s'emparerent de ces idees avec un enthousiasme remarquable. Du Golfe Persique a l'Atlantique, le mys-

(1) Depont et Coppolani, *Les Confreries religieuses musulmanes*. Alger, Jourdan, 1897, Preface, p. 7.

ticisme donna naissance a un courant d'idees dont l'influence se fait encore sentir aujourd'hui, le soufisme.

Le mouvement eut peut-etre son origine en Syrie sous les influences chretiennes qui prechaient l'ascetisme et l'etat monacal. Les purs nomades repugnent assez a cet amoindrissement de la personne physique. Neanmoins, il se trouva parmi les nouveaux convertis sedentaires, parmi les illumines, des gens qui depasserent la volonte du Prophete. Malgre la defense de Mahomet — « Pas de guerres dans l'Islam, la guerre sainte est le monachisme de l'Islam ! » — des Musulmans voulurent se consacrer uniquement a Dieu dans un renoncement absolu aux biens et aux joies terrestres. Cette tendance a l'ascetisme parvint a son apogee en Perse.

Ce fut vers l'annee 700 qu'une femme nommee Rabia developpa et mena a leur realisation les idees de monachisme dans l'Islam, en un mouvement qui fut appele soufisme. Les Soufis, d'apres certains auteurs, tirent leur nom del'arabe « souf » signifiant laine, avec laquelle leurs vetements sont fabriques. D'autres auteurs veulent voir dans le mot soufi Tequivalent du grec sage; la civilisation grecque avait fortement agi sur la Perse et l'Asie Mineure et il est possible que Soufi ait cette derniere origine, d'autant plus que les premiers Musulmans, partisans de l'etat monacal, se donnaient à eux-memes la denomination de «Seddikia», sages.

Quoi qu'il en soit, le soufisme que de Wulf appelle la mystique orthodoxe (1) n'est pas le fruit du Goran. Il resulte des trois grandes influences indienne, neoplatonicienne, chretienne, cette derniere lui donnant sa physionomie caracteristique : le but du soufisme

(1) De Wulf, *Histoire de la Philosophie medievale*, 4^e edit., Paris, Louvain, 1912, p. 279.

ou « tessououof », nom sous lequel le mysticisme s'est introduit dans la langue arabe, « est de mettre dans la conscience de l'homme l'esprit cache de la loi en accord avec la lettre et d'arriver par deà pratiques pieuses a un etat de purete morale et de spiritualisme tel que Ton puisse voir Dieu face a face et sanà voiles et s'uniir a lui (1) ». L'aneantissement de l'individu en Dieu est la recompense promise; le monde n'est qu'une illusion et tous les efforts de l'homme doivent tendre vers l'extase supreme. L'ensemble forme une doctrine idealiste par laquelle l'esprit sensuel et reveur des Orientaux se lascia facilement tenter.

Nous avons vu quelle influence le soufisme eut sur les sectes chyites, telles que celle des Ismailiens ou les fameux Mollah Zekki. Mais ce ne fut pas seulement dans le schisme que se manifesta « l'Ilm el Baqa ou el Fana », la science de rester ou de perir, comme appellent ses fideles, ce fut aussi dans le monde orthodoxe (2). D'abord de nombreux ascetes se refugierent dans le desert, comme aux temps des premiers Chretiens. La recherche de pratiques pieuses pour Faeces a une purete morale plus parfaite seduisait l'esprit de tons les penseurs. L'ascetisme, la pauvrete, les prieres, les mortifications, preparaient les ames, emanations de Dieu, a se rapprocher de plus en plus de la divinite par des extases successives, a se reunir a lui par l'amour. Un certain nombre de philosophes musulmans celebres, dont Averroes, se rattachent au monde soufite (3).

Dieu absorbe tout. Autant que Ton peut en juger

(1) Depont et Coppolau, *op. cit.*, p. X, Preface.

(2) Les premiers soufis affirmaient leur caractere d'orthodoxes, mais Tecole Rabia etait chyite,

(3) V. *Les philosophes musulmans*, tome I, chapitre VIII.

par les enseignements mysterieux du soufisme, les objets animes ou inanimés doivent être considerés comme surnaturels. Il n'est qu'un Dieu reel, Dieu, qui se manifeste sous une foule de formes à l'ame humaine, portion elle-meme de l'essence divine. Les idées speculatives des Soufis vont jusqu'à l'exaltation. Us admirent Dieu en tout, et à force de mediter sur ses attributs, de le poursuivre sous toutes ses formes, ils s'imaginent parvenir à un amour ineffable de la divinite, et meme à une union intime avec sa substance (1). La consequence de cette theorie est de les amener à considerer les dogmes particuliers de toute croyance comme superflus, à n'avoir aucun rite religieux, à n'attacher que peu d'importance à la forme sous laquelle les pensees se dirigent vers Dieu, pourvu que sa grandeur et sa bonte puissent être contemplees.

Cependant un fait curieux se presente. Cette independance, si large en apparence, n'empêche pas l'attachement sincere des Soufis à la doctrine de l'Islam. Souvent les pretres persans, les Mollahs leur ont tendu des pieges pour les amener à commettre des infractions à la loi musulmane, mais ils n'ont jamais réussi. Elphinstone cite le cas d'un Soufi qui, apres s'être étendu avec complaisance sur les merites excellents de la regie soufite et sur le caractere genereux et large des actions humaines dont elle est le mobile, ne montra pas moins d'ardeur, quelques instants apres et devant la meme compagnie, pour defendre chaque dogme de la religion musulmane, et repoussa avec horreur l'idée d'un doute sur l'eternite du feu de l'enfer. Quant à la difficulté de concilier cette croyance avec l'idée que rien n'existe

(1) Cfr. N. Perrin, *VAfghanistan*, citant Elphinstone.

sinon Dieu, il dit que le système soufi était certainement vrai, mais que l'existence du feu éternel de l'enfer était prouvée par les paroles de Dieu lui-même.

Il faut donc admettre que malgré leurs tendances philosophiques au panthéisme et au fatalisme absolu, leur croyance au *touhid* « ou unité absolue de Dieu absorbant tout », les Soufis sont de fervents musulmans. Cependant l'expansion trop considérable de leur mystique a causé dans le monde musulman, sunnite ou chyite, une déformation de l'esprit religieux des premiers âges de l'Islam. Les ascètes, les moines, ont été peu à peu remplacés par des individus appelés *derouichs* (derviches), *walis*, lesquels errant de ville en ville, de tentes en tentes, ont joint à la méditation la pratique d'exercices religieux qui à l'origine devaient servir à donner *Textase*, et plus tard n'ont souvent plus été qu'un ritualisme d'ou *Fimagination* à chasser la raison. Tels sont les derviches hurleurs, tourneurs, et tous ces ascètes, fanatiques ou imposteurs qui ont fait entrer dans la religion des pratiques de jonglerie qui n'ont plus guère rien de religieux. En dehors de ces derviches, les ascètes sont devenus des personnages religieux réverés des tribus voisines de leur retraite. La seule noblesse de l'Islam était celle représentée par la descendance du Prophète, dont les membres s'appelaient *cheurfa* (cherif au singulier) en Occident, *seyyid* en Orient. Les personnages revêtus par leur entourage d'un caractère sacré, acceptés comme tels par le consentement des tribus, ont en dehors des *cheurfa* pris une importance considérable dans l'Islam. Les *zaou'ias*, en Turquie *tekkie*, sortes de couvents, d'écoles, d'auberges aussi, dans lesquelles ils habitaient, sont devenues de véritables sanctuaires.

Les descendants du Prophete, les personnages sacres appeles marabouts, santons, ont en leur pouvoir un don divin de benediction appele baraka, lequel se transmet de pere a fils, et souvent meme dans certains cas, de marabout a tel homme de son entourage, juge plus digne de la recevoir que sa parente. A la mort de ces nobles religieux, leurs tombeaux resolvent une sorte de culte qui a quelque peu contribue a obscurcir les dogmes coraniques. A l'islam ont ete ainsi rattaches un certain nombre de saints locaux qui jamais n'avaient ete Musulmans. En Afrique du Nord, le maraboutisme a permis la continuation de croyances anterieures a l'islam.

C'est que le soufisme avait porte son influence dans tout le monde musulman. En Afrique du Nord il se repandit avec rapidite notamment au xiv^e siecle. L'ordre des Derqaoua le propagea avec enthousiasme a la fin du xvii^e siecle; le bey de Mascara lutta contre eux a Tlemsen; par contre, le sultan d'Ifrikyia les reconnut a Tunis (1). C'est vraisemblablement le soufisme qui a impregne l'islam du fatalisme que l'on reproche a tort a l'enseignement de Mahomet. Le systeme de Dicu absorbant tout devait mener a cette resignation que le Prophete n'avait jamais admise ainsi. L'idee fataliste preparait a l'obeissance aux ordres des emanations de la divinite.

En effet tous les hommes ne peuvent arriver d'eux-memes a l'extase. Us ont besoin d'intermediaires qui leur expliquent le monotheisme parfait. Le soufisme etait parvenu a une dualite de religion, simple pour le commun des mortels, epuree pour les maitres' pour les

(1) V. Piquet, *op. cit.*, p. 197.

peuseurs. Dans tout FOrient antique se retrouve ce dualisme, mais, dans FIslam, les consequences ne furent pas les memes que dans l'Egypte pharaonique. Dans ce pays les pretres coinmandaient le peuple a Faide de la religion. Dans l' Islam, ce fut en dehors du culte officiel que se manifesta la necessite des intermediates. Le culte originel etait d'une simplicité a la portee de tous, instruits ou non instruits, mais Fintrouction du mysticisme, de la controverse, determina Fintrouction du principe : Fhomme a besom d'un intermediate pour parvenir a la comprehension de Dieu, il se rattache a un maitre spirituel auquel il est soumis corps et ame.

Tel est Faboutissant du soufisme. L'obeissance au cheikh a remplace le culte d'Allah. « Il ne s'agit plus de rechercher Funion de Fame avec Dieu, mais simplement de se conformer d'une maniere absolue a la volonte, a la pensee de son educateur inspire. Qu'il soit soufi, derouich ou marabout, le directeur d'une confrerie est le representant, le delegue de Dieu sur la terre, et la soumission des adeptes a cet homme divin est telle qu'ils sont son bien et sa chose au sens absolu, car c'est Dieu qui commande par la voix du cheikh ... (1) »

Naturellement les marabouts, les santons out groupe autour d'eux un grand nombre de sectateurs, mais tous ceux qui ont recherche par des pratiques pieuses a se rapprocher de Dieu sont devenus les centres d'une formation religieuse, se differenciant des ordres du meme genre par des ritualismes divers et par des buts politiques souvent contraires. Ainsi sont nees dans FIslam les confreries religieuses qui, a Fheure actuelle, representent la force vive de la religion musulmane. L'abou-

(1) Depont et Coppolani, *op. cit**, p. XIII

tissant de leur politique spirituelle ou temporelle se marque par l'apparition d'envoyés spéciaux de la divinité qui doivent réformer le monde islamique, chasser à l'occasion l'Infidèle envahisseur ; ce sont les mahdis, dont tout l'Orient attend perpétuellement la venue depuis les temps judaïques jusqu'à nos jours.

II. — LES CONFRÈRES RELIGIEUSES.

Hierarchie des ordres. — Dans les premiers âges de l'expansion islamique, on ne comptait pas moins de 73 sectes ou ordres religieux se recrutant dans toutes les classes de la société et se groupant autour de certaines familles religieuses. Aujourd'hui le monde musulman est rempli des constructions faites par les ordres religieux : les zaouïas de l'Afrique du Nord, les tekkes de Turquie, les khanaks d'Orient. Ce sont à la fois des endroits sacrés qui renferment à l'occasion le tombeau ou des reliques du saint, des lieux de réunion pour accomplissement des pratiques rituelles, des écoles d'un degré plus ou moins élevé et des hôtelleries. Toute cette organisation tisse une véritable trame sur le monde islamique.

Le supérieur de la confrérie, le cheikh, peut résider dans un autre endroit que la zaouïa. Il est le maître absolu et ne consent à recevoir d'ordres que de Dieu. On comprend facilement qu'une telle conception ait facilité la désagrégation de la puissance temporelle de l'Islam. Le khalife ou vicaire est le coadjuteur du cheikh et le remplace à toute occasion dans laquelle ce dernier ne veut ou ne daigne paraître. Le na'ib ou intérimaire remplit les fonctions du khalifa sans en avoir le titre et l'investiture officiels. Le moqaddem (au pluriel moqad-

dim) est l'agent du cheikh dans toutes les localités où se trouvent des affiliés. C'est lui qui est chargé d'administrer la zaouïa, de transmettre les ordres du maître, de diriger les exercices des frères, d'initier les néophytes. Les moqaddim peuvent être remplacés par un naïb, au pluriel naïoub. Enfin les chaouch et rokkab sont des plantons, des émissaires, chargés des commissions du moqaddem.

Au-dessous de cette hiérarchie sont les frères (khouan en Afrique du Nord, derouich en Orient, foqra, de fakir, pauvre, chez les Qadria, ashab, compagnons chez les Tidjania). Les femmes peuvent être admises dans la confrérie. Ce sont les khaouni'at (soeurs). Les membres des tribus qui admettent Pautorite du saint sont les Khoddam. L'aspirant à l'initiation est le mourid.

De même que les mosquées du culte régulier, les zaouïa possèdent des biens immobiliers. Ce sont les habous dont les revenus servent à l'entretien des lieux saints. Les dons sont admis par cession entière d'une propriété, ou par fraction quelconque soit des terres, soit des ressources du sol. Enfin tous les adeptes doivent payer la ziara, sorte d'impôt spécial, dont la somme dépasse souvent de beaucoup les impositions officielles et que pourtant jamais un khouan n'a refusé de payer.

Telle est la hiérarchie apparente de ces ordres religieux qui se sont développés en grand nombre à mesure que s'étendait l'expansion islamique.

Organisation de Vordre. — « Un ordre doit seulement, pour être reconnu, faire preuve d'orthodoxie musulmane et c'est la chose facile : il suffit que le fondateur ait suivi l'enseignement d'un docteur orthodoxe connu. Il établit alors une sorte de filiation ou chaîne mystique

remontant jusqu'au Prophete lui-meme; Pexcellence de la doctrine enseignee se trouve ainsi affirmee. Les ordres religieux principaux se reclament, soit d'un des premiers khalifes, Abou Bekr ou Omar, soit directement d'une revelation divine qui, en general, s'est effectuee par l'entremise de Sidi El Khadir, le prophete Elie (I). Celui-ci, selon la croyance musulmane, a bu à la source de la vie et a ete exempte de la mort. Sa personnalitfe s'est dedoublee : Elias erre sur la terre; El Khadir vit au fond de la mer. Un jour par an, les deux personnalites se rencontrent pour se concerter, et El Khadir devient rinterinediaire entre Dieu et les hommes, leur donne le pouvoir de faire des miracles... (2) »

Lorsque les plus parfaits d'entre les Soufis (3) se sont purifies du materialisme humain, et que Dieu a daigne leur deteguer une etincelle de son pouvoir divin, labaraka, ils peuvent alors servir d'intermediaires pour perfectionner les hommes; ils groupent alors autour d'eux des disciples, appels khouan, freres. Sous la haute autorite du cheikh, les aspirants (mourid) a Fordre doivent subir une initiation progressive (ouerd) qui les eIeve peu A peu vers le monde surnaturel. Ils ne deviennent khouan qu'après avoir fait leurs preuves. Le cheikh communique a ses freres la formule que lui ont revelee Dieu ou bien El Khadir; cette formule est le dikr, moyen infaillible d'atteindre Textase et de parvenir a Tidentification parfaite avec la nature divine. Le dikr est a le pivot reel du soufisme » (4). Il consiste en une priere repetee un certain nombre de fois, d'une certaine manure, suivant les ordres, dont la repeti-

(1) Mahomet admettait les prophetes anterieurs a lui.

(2) V. Piquet, *Les Civilisations de VAfriqws du Nord*, p. 48.

(3) Originaires leur nom etait fokra, pluriel de fakir, pauvre.

(4) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 88 et suivantes.

tion multiple doit amener la satisfaction pleine et entière du desir par « la vertu mysterieuse et ineffable attachee e eette oraison » (1).

Suivant son degre d'initiation, le khouan prononce le dikr vocal qui est un simple enonce sans valeur, le dikr d'adoration, lequel est prononce avec une intense conviction, le dikr emis avec le concours de tous les organes, reserve aux seals elus de Dieu. L'ensemble de la baraka, de l'ouerd et du dikr forme El Tariqa, c'est-a-dire le chemin, la regie de la vie, dont les principes fondamentaux speciaux a chaque ordre reposent dans Poua[^]ia. L'ouagia est un recueil que possede le detenteur de la Tariqa, le maitre, le cheikh de tout le groupement. Le groupement des fiddles lui est devoue corps et ame; en effct « tout homme qui ne se fait pas conduire par un directeur spiritual est coupable de rebellion envers Dieu, car il ne saurait, sans guide, parvenir au chemin du salut, possedat-il, dans la memoire, mille ouvrages de theologie » (2). Ce dernier precepte indique l'influence du cheikh sur les affilies auxquels il pent faire accomplir toute espece de besognes.

Les ordres. — Les ordres religieux nes de la diffusion de l'enseignement soufite couvrent le monde musulman entier. Les cinq principaux sont: les Qadria, aux doctrines humanitaires, remplies de pitie, d'abnegation, de charite; les Khdlouatia, contemplateurs et extatiques; les Chadelia, spiritualistes; les Naqechabendia, eclectiques; et les Saharaouardia, lesquels possedent les doctrines panthfeistes les plus avancees. Ces cinq ordres se subdivisent e leur tour en des branches mul-

(I-2) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 8e et suivantes.

tiples qui, toutes, amènent leurs neophytes au fena, c'est-e-dire a Tuition mystique avec Dieu.

Aux Indes, les ordres musulmans les plus importants sont les Chishtiya, les Madariya, les Akhbariya, les Qadria. Au Turkestan, les Naqechabendia, ont suivi l'invasion mongole, ont pris Bokhara pour siege et ont fait porter leur propagande sur les races ouralo-altaïques. En Chine, Ton croit que la societe secrete Thien li Hal, fondee au xvⁿ siecle pour la restauration des Ming contre les Ching, a une branche musulmane affiliee aux ordres religieux; en Turquie la secte des Bektachiya a une grosse influence. En Nubie, dans le Kordofan, les Emirghaniya sont une confrerie fondee par un disciple d'Ahmed ben Idriss, celui qui forma le fondateur du senoussisme. Les Saadia, les Badasnia sont repandus au Soudan (1).

Lorsque les ordres religieux perdent leur caractere uniquement mystique, pour se meler a la vie politique, il est coutume de leur donner le nom de «confreries». En Afrique du Nord, parmi les confreries les plus connues sont les Qadria et leurs derives, les Aissaoua, les Rahmania et les Tidjania, tous les deux sous-branches des Khelouatia, les Derqaoua venus des Chadelia, ainsi que les Ta'ibia et les Cheikhia, et enfm les Senoussi'a issus des Khadiri'a.

Les Qadria. — Les Qadria tirent leur nom de Si Mohammed Abd el Qader el Djilani, ne a Djil (2) près de Baghdad en 471 de l'Hegire, mort en 5eI (1079-IIee ap. J.-C.). C'etait un cherif qui resta toujours pauvre

(1) Le Chatelier, *l'islam' au XIX^e siecle*. X. Leroux, Paris, 1888.

(2) D'ou le nom des adeptes : Djilála ou Qadria.

et se livra pendant toute son existence aux œuvres de piété et de propagande religieuse. MM. Depont et Coppolani (op. cit., p. 294) resument ainsi son enseignement: « abnegation de l'être au profit de Dieu, mysticisme extatique aboutissant à l'hystérie au moyen de pratiques enseignées dans des zaouïa ayant une certaine analogie avec les monastères Chrétiens, principes philanthropiques développés au plus haut degré, sans distinction de race ni de religion, une charité ardente, une piété rigoureuse, une humilité de tous les instants, et par suite une douceur d'âme qui en ont fait le saint le plus populaire et le plus révérend de l'Islam ».

L'ouerd imposé par Si Abd el Qader Djilani conduit rapidement à l'extase. Les affiliés portent leur tête alternativement de droite à gauche en répétant Allah, Allahou, Allahi, en augmentant à mesure la cadence du hochement de la tête et la force des cris. À la fin une sorte de congestion les frappe et ils tombent extasiés. Les Khouan deviennent de véritables illuminés qui se croient réellement par moments absorbés en Dieu. Les Qadria répètent encore dans leurs réunions de véritables litanies composées de versets du Goran.

Les Qadria sont répandus en Turquie, en Arabie, en Extrême-Orient, du Turkestan aux îles de la Sonde. Ils progressent encore au Yun-nam. Leurs chefs de Tripolitaine et d'Égypte dépendent des Zaouïas tunisiennes. Les innombrables groupements qadria d'Algérie, de Tunisie, du Maroc semblent sans lien bien direct entre eux. Les Moqaddim de Tunisie portent leur influence jusque chez les Touareg, ceux du Maroc jusqu'au Soudan et dans l'Adrar.

On peut dire que les Qadria exercent depuis le xv^e siècle une grosse propagande pour l'Islam dans le

Sahara et le Soudan. La fameuse Zaoui'a de Kounta forme des eteves qui sont celebres. Les Bakkai'a, branche des Qadria, ont dans tout le bassin du Niger et de TOued Noun, dans le Sahara occidental, le monopole de l'enseignement. Aupres de tous les chefs noirs resident des marabouts, des legistes, des secretaires, dont la formation est qadrienne.

Le mahdi. — L'apogee de la puissance politique des Qadria en Afrique fut atteinte vers 1880, date a laquelle un derviche du Soudan Egyptian fonda un etat arabo-noir et se proclama mahdi. Il souleva si bien l'enthousiasme guerrier des Soudanais que l'Egypte en perditle contrôle sur le Soudan, la Nubie et le Haut-Nil (1883) (1). L'Anglais Gordon pacha, celui qui avait combattu les Ta'i Pings en Chine, perit a Khartoum ou l'avait envoye le khedive contre les traitants arabes, marchands de chair humaine. Il fallut la victoire britannique d'Omdurman pour que le general Kitchener mit fin a l'agitation des mahdistes (1898).

Le mahdi avait tente une grande entreprise : il savait l'Arabe hostile au Ture auquel il refuse le titre de Musulman. Les lettres arabes pretendent que le Ture, bien plus que le Chretien, est celui qui entrave le developpement de l'Islam. Peut-etre aussi les Arabes regrettent-ils la disparition des khalifes remplaces par les sultans ottomans. Le mahdi de Khartoum voulut le reveil de Tidee arabe: J'atteste devant Dieu et devant le Prophete que j'ai pris le sabre, non dans le but de fonder un empire terrestre, ni pour amasser des richesses, ou posseder un somptueux palaus, mais afin

(1) Cfr. Henri Deherain, *Le Soudan Oriental sous la domination madhiste*, dans *Etudes sur l'Afrique* (Paris, 1904), p. 73-10e,

d'aider et de consoler les Croyants de l'esclavage, à cause de l'esclavage dans lequel le tiennent les Infideles, et pour retablir l'Empire des Musulmans dans son ancienne splendeur. Je suis donc décidé à porter ce sabre de Khartoum à Berber. J'irai ensuite à Dongola, au Caire et à Alexandrie, en rétablissant la loi et le gouvernement musulmans dans toutes les cités. De l'Égypte, je me dirigerai vers la terre du Prophète afin d'en chasser les Turcs dont le gouvernement n'est pas meilleur que celui des Infideles et je rendrai à l'Islam l'Arabie avec ses deux cités saintes : La Mecque et Médine. Fils d'Ismail, vous pouvez vous attendre à me voir bientôt au milieu de vous, armé du sabre de la foi ! (1) »

On retrouve dans les sentiments du madhi les idées de Si Abd el Qader Djilali, mais passées dans le domaine des réalisations terrestres. Les Qadria ne furent pas soutenus par les autres ordres religieux et ont perdu beaucoup dans cette entreprise. Us n'en restent pas moins un groupement puissant, et si, dans leurs manifestations soudanaises, ils ont eu des agitations xenophobes, en Afrique du Nord ils n'ont jamais cessé, d'accord en cela avec leurs doctrines humanitaires, d'être en de très bons rapports avec les autorités françaises.

Les Aïssaoua. — Si Mohammed ben Aïssa naquit à Meknes au IX^e siècle de l'Hégire et y mourut vers 1523 de l'ère chrétienne. Ce fut un grand voyageur qui, de l'Orient à l'Occident, visita tous les centres, groupant autour de lui les mécontents. Grand mystique, thaumaturge, il fonda un ordre qui ne cessa jamais d'être favorisé par les sultans marocains auxquels les Aïssaoua

(1) Denis de Rivoyre. — V. *Bibliographie*.

semblent avoir toujours etc devoues. Si Mohammed etait un fervent adepte des doctrines spiritualistes chadeliennes, mais il fut vivement frappe par les pratiques rituelles des Qadria. Il leur emprunta donc leur formule qui donne Textase. Aux yeux des simples, le cheikh finit par etre une veritable incarnation divine et son tombeau a Meknes jouit d'un grand renom, sert de lieu de pelerinage pour les affilies qui s'y rendent de toutes les zaouia marocaines.

A certaines dates, les Aissaoua pratiquaient leurs ceremonies extatiques le long des rues. A Taza (Maroc) le cortege se deroulait au debut du printemps, au milieu de ceremonies indescriptibles dans lesquelles s'exaltaient a tel point les spectateurs eux-memes qu'ils risquaient de tomber dans l'hysterie (I). Peut-etre faut-il voir dans ces rites la survivance d'antiques saturnales, des vieilles fetes du renouveau ! Quoi qu'il en soit, les A'issaoua doivent desormais se livrer a leurs exercices uniquement dans leurs zaouias. C'est a eux que se rattachent ces exaltes qui se percent d'aiguilles en pleine chair, passent au milieu de tisons rougis ; mais ces aboutissants hysteriques ne doivent pas faire oublier la doctrine humanitaire qui est a la base de renseignement. En dehors de leurs exercices, les A'issaoua sont generalement des gens calmes qui, au Maroc, ne semblent pas faire d'opposition aux Francais. Leur confrerie a toujours ete fidele au sultan reconnu.

Les zaouia des A'issaoua se rencontrent en Algerie, en Tripolitaine, en Egypte, de moins en moins nombreuses a mesure que Ton s'avance vers l'Orient. A La Mekke il n'existe qu'une hotellerie-ecole de la confrerie.

(I) Pierre Redan, *Aux confins du pays berbere*, Les A'issaoua.

Les Rahmania. — Les Rahmania se rattachent à la confrérie-mère des Khelouatia qui apparurent dans le monde musulman environ un siècle après les Qadria. Le fondateur de l'ordre n'était plus un cheikh comme chez ces derniers, mais un véritable ascète à la recherche de l'aneantissement corporel pour la plus grande purification de l'âme. Mohammed el Khelouati, le solitaire persan, fut l'instigateur du mouvement que développa Omar el Khelouati (mort en 800 de l'Hégire, 1397-98 ap. J.-C.). Le vieux panthéisme persan se retrouve sous le voile du soufisme épuré. Les tendances générées des Khelouatia sont: « au point de vue temporel: le serment avec toutes ses vérités, l'engagement sacré, le pacte entre le cheikh et le néophyte, la connaissance des sept noms de Dieu correspondant aux sept qualités cachées de l'âme, et le secret absolu. D'ou, en morale: obstruction intellectuelle et asservissement de l'humanité; et en politique: opposition systématique à tout progrès, fanatisme exalté, et comme conséquences immédiates, persécution à tout ce qui touche au pouvoir temporel, d'autant plus dangereuse qu'elle ne se manifeste qu'après avoir été longuement méditée dans le mystère et les ténèbres... (I) »

Les Rahmania sont issus des Khelouatia. Leur fondateur fut un Kabyle d'Algérie, Si Mohammed ben Abderrahman, né à Ait Smail vers 1126 de l'Hégire (1715), qui fut l'élève des Khelouatia. Ce fut un thaumaturge renommé qui voyagea au Soudan, au Hedjaz, aux Indes, en Turquie et revint faire du prosélytisme dans ses montagnes natales. La Kabylie et Alger furent l'objet d'une véritable propagande malgré les efforts des Turcs alors

(I) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 373.

etablis en Algerie. A la inert de Si Mohammad, les Ottomans, voulant eviter que son tombeau devint un lieu de pelerinage, un centre de rebellions, substituerent un autre corps au sien dans le catafalque d'Ait Small et enterrèrent le thaumaturge au Hamma, pres d'Alger. D'oii la Iegende des deux tombeaux de Si Mohammed ben Abderrahman surnomme Abou Qobrin (le pere des deux tombeaux). Au lieu de n'avoir qu'un seul centre d'attraction, les Rahmania en eurent deux; cependant la zaouia chi Djurdjura semble etre la zaouia-mere par excellence.

De tous temps les Rahmania ont ete les interprètes du mouvement d'indépendance berbère, contre les Turcs, contre les Europeens, contre les Francais. Notamment en 1871, le cheikh el Haddad (Si Mohammed Amziam), maître de la confrerie, fut l'ame dn soulèvement des Khouans du Tell et de Kabylie apres avoir reussi a fetabliir une entente avec les nobles (djouad) du Mokrani. Vaincu, avec ce dernier, le cheikh fut deporté § la Nouvelle-Caledonie, d'oti il s'evada. Etabli a Djeddah il obtint son pardon et mourut à Paris en 1805.

La zaoui'a-mere fut fermee par ordre superieur et les Moqaddim, en l'absence du eheikh, se considererent comme les chefs de veritables petites principautes. En moins d'un siecle les Rahmania avaient englobe la plus grande partie de la population indigene d'Algerie, mais e Theure actuelle, ils ne forment plus qu'une sorte d' « eglise nationale divisee en plus de vingt dioceses, avec ses maitrises, ses eveques et ses vicaires; mais tine figlise sans unite de direction, desagregee, dont les reprfesentants sont separees par des rivalites intestines et dirigent des chapelles independantes qui rivalisent d'audace et multiplient leur moyen d'action pour attirer

à elles le plus grand nombre possible d'adhérents (I) ».

Les 1000 affiliés des Rahmania conservent cependant leur attachement à leur maître spirituel. Les principes khelouatia ne sont pas oubliés et le plus grave danger de la confrérie est le mystère absolu dans lequel elle se meut.

Les Tidjania. — La confrérie religieuse des Tidjania est le prototype de ces ordres nés de l'influence personnelle d'un savant, théologien et penseur, qui après s'être affilié aux Qadria, aux Khelouatia, Tai'bia, s'écarte résolument de ses maîtres mystiques pour fonder une secte, suivant ses propres conceptions.

Cheikh Sid Ahmed ben Mohammed ben El Mokhtar el Tidjani était né vers 1150 de l'Hégire (1737-38) dans le Djebel Amour à Am Mahdi (fontaine de l'Envoyé de Dieu). C'était un lieu prédestiné, révéré, où s'élevait un de ces convents (ribats) dans lesquels enseignaient des hommes pieux. Lorsqu'après avoir fait le pèlerinage de La Mekke, vu Médine, le Caire, le Tidjani revint à Ain Mahdi, le consentement général des tribus lui accorda bientôt cette noblesse maraboutique, lui attribua ce don de bénédiction réservés généralement aux seuls descendants du Prophète.

En effet le cheikh n'était pas satisfait par son affiliation aux ordres existants. En 1781 ap. J.-C., il eut une révélation qui lui ordonna de se séparer des chioukh qui lui avaient enseigné la voie mystique et d'être l'intercesseur entre Dieu et les hommes. La formule qui synthétise la confrérie est celle d'«Hailala ! ». «Il n'y a pas de Dieu sinon Dieu I» Un certain nombre de prières,

(1) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 44.

de repetitions rituelles de mots ou de phrases sont toute la liturgie. Le fait significatif qui se degage de l'enseignement est que tous les echelons mystiques des autres confrdries, qui faisaient transmettre la baraka a travers les ages, sont supprimees. Le Tidjani saute d'un bond a Mahomet et ses adeptes ne doivent pas reconnaître d'autre loi que la sienne.

Le resultat est que les Khouans du Tidjani, malgre l'affiliation de leur maitre a des voies extatiques, sont plutot les sujets d'un souverain politique auquel ils sont lies par l'engagement. La doctrine est contenue dans le breviaire appele El Kounnach. L'esprit general de la secte est un liberalisme inhabituel aux autres confreries. Plus de penitences, de macerations, de retraites penibles, mais seulement une loi simple qui se plie a toutes les intelligences. La propagande de l'ordre devait done avoir de grands resultats.

Des qu'il se crut invest! de la confiance divine, le cheikh el Tidjani agit en veritable successeur de Mahomet, ccmvertit de nombreux « ahabab », compagnons qu'il nomma ainsi en souvenir des fiddles du Prophete, parcourut en soldat, beaucoup plus qu'en professeur, le Touat, le Sahara et l'Afrique du Nord. Il quitta Ain Mahdi a la suite de dissensions interieures pour se retirer a Fez, ville dans laquelle il eut une reussite consacree par l'approbation du sultan Moulay Sliman. Il mourut dans sa nouvelle zaoui'a le 19 septembre 1815, laissant une confrerie assez puissante pour inquieter serieusement la puissance turque.

« Avant de mourir, le cheikh el Tidjani, preoccupe des interets de son ordre, en laissa la direction à son plus habile moqaddem, Sid El Hadj Ali ben El Hadj Aïssa, originaire de Yambo (Arable) et déjà grand-maitre

de Timportante zaouia de Temacin dans Toned Rhir. Son testament portait qu'apres la mort de son successeur, les chefs supremes de la confrerie seraient alternativement choisis parmi les membres de sa famille, alors composee de deux fils en has age, et ceux de la descendance de son khalifa Sid El Hadj Ali. De là, deux branches-meres ayant pour maitrises principales Ain Mahdi et Temacin (1). » L'unite de direction de la confrerie fut rompue par cette clause du testament.

Neanmoins, sous des chioukhs remarquables, les Tidjania etendirent leurs ramifications de toutes parts, en Afrique centrale, en Arable. Us se chargererit de la protection du commerce et des caravanes par leurs zaouias d'Algerie et du Maroc avec Tombouctou par l'Adrar, amenant ainsi a la confrerie d'immenses richesses. De 1830 a 1845, leur influence convertit de nombreux noirs a l' Islam. L'enseignement de ses professeurs se developpe, penetre meme en Asie, apres avoir conquis le continent africain. Du Maroc au Bornou, dans tout le pays des Touareg, le nom du Tidjani est reve.

A dater de 1853 des rivalites entre Ai'n Mahdi et Temacin rompirent la cohesion de l'ordre. Les chefs spirituels algeriens furent debordes par les moqaddim du Soudan et du Maroc; Fez devint un des centres directeurs de la secte. Mais alors, avec le deplacement de Tinfluence, la politique changea. Les Tidjania aux doctrines liberates avaient toujours donne des marques de sympathie a la France. Lors de la lutte avec Femir Abd el Qader, peut-etre par jalousie et rivalite avec les Qadria qui soutenaient ce dernier dont le pere Mahieddin etait le representant, les Tidjania furent par-

(1) Depont et Coppolani, p. 421.

tisans des Français. Après avoir soutenu des sièges victorieux dans Ain-Mahdi et chassé l'Smir du Sahara, les chefs de l'Ordre nous aidèrent à occuper pacifiquement Biskra, à soumettre les Larbaa et les Ouled Nayl, à pénétrer chez les Touareg ; mais l'enseignement donné à la zaouïa de Fez était nettement xénophobe.

Au Soudan, El Hadj Omar, Ahmadou Cheikhou étaient Tidjania, moqaddim de la zaouïa de Fez. Les professeurs tidjania dominent encore dans les écoles du Soudan. Les Maures, les Peuhls sont acquis à leur influence. Au Maroc même, les Branes, les Tsoul et bien d'autres sont en grande partie affiliés à l'Ordre. Il est curieux d'ailleurs d'étudier combien les Tidjania algériens, nombreux dans les rangs français, ont pu aider la pénétration au Maroc par leurs affiliations avec les Marocains. Il est à souhaiter que les chefs spirituels des Tidjania qui ont toujours fait preuve d'un grand loyalisme pour nous, reprennent la direction générale de la confrérie, ce dont la France ne pourrait sans doute pas avoir à se plaindre.

Derqaoua. — Le prototype de la confrérie opposée aux Français est celle des Derqaoua. Cet ordre est peu répandu en Algérie, mais très développé au Maroc. La plus grande majorité des villes du Protectorat chérifien ont une zaouïa affiliée. Des corporations entières, notamment à Fez, appartiennent aux Derqaoua, lesquels à Taza résident dans un quartier séparé des autres par une muraille et des portes solides. Les Derqaoua représentent en quelque sorte le parti avancé qui ne veut supporter aucun pouvoir étranger, arabe, turc ou chrétien. Naturellement les Berbères marocains se sont affiliés en grand nombre à cet ordre qui satisfaisait leurs

desiderata. Les Ait Atta, les Ait Izdeg, les Alt Youssi, les Beni Mguild, de l'Atlas, les Beni Snassen, les Guezenna'ia, les Mtalsa, les Ghiata, sont en grande partie Derqaoua ou soumis à leur influence. Si le roghi Bou Hamara reussit aussi longtemps dans ses entreprises, c'est que, Derqaoui, il fut aide par la secte, ennemie naturelle du sultan puisque ce souverain representait au Maroc le pouvoir existant. De 1915 a 1918, il est possible que le fameux Abd el Malek qui opera contre nous sur le front nord de la trouee de Taza, aide par les agents et Tor allemand, ait reussi sa jonction avec les Ghiata habitant au sud de Flinnaouen par l'intermediaire des Derqaoua. En effet son grand-pere Mahieddin etait affilie a la secte et lui-meme, tirant parti de la reputation de sa famille, put parvenir sur ces bases e liguier contre l'envahisseur des tiibus irreductibles jusque-la. Au Touat, au Gourara, au Sahara jusqu'à Tombouctou, en Algerie, en Tunisie, en Egypte, e La Mekke, les zaou'ia derqaoua ont une grosse influence.

L'ordre des Derqaoua derive de la confrerie-mere des Chadelia. L'ecole mystique chadelienne a comme doctrines : « un spiritualisme epure, Tabandon de l'etre au profit de Dieu, la priere a toute heure, en tous lieux, et en toutes circonstances, afm de vivre en union constante avec la Divinite. C'est Feternelle extase, mais Textase sans transports mystiques, l'extase provoquee par cet ardent amour de la divinite, qui eloigne du monde et procure des sensations inexprimables. Chez les Chadelia point de kheloua — cellule souterraine — point de pratiques bruyantes, point de jongleries; la vie errante et contemplative, avec, pour profession de foi, Tunité de Dieu (touahid) et pour enseignement, le

tessououof, ou science du spiritualisme, qui doit conduire le neophyte e vivre dans l'essence divine (I). »

L'unite de Dieu est si respectee chez les Derqaoua qu'ils suppriment la seconde partie de la formule du touahid : Il n'y a Dieu que Dieu, disent-ils, et ils n'ajoutent pas : Mahomet est son prophete. Cette suppression indique l'esprit particulariste de la secte.

Au Maroc, la science spiritualiste des Chadelia semble s'etre dispersee au profit du maraboutisme local; et ce fait entre pour beaucoup dans l'enorme diffusion de son influence. Nombre de chorfa, de saints locaux, infeodes au Maghzen, ont conserve l'enseignement, mais un faqih, repete dans tout l'ouest africain pour sa saintete et ses etudes theologiques, Abou'I-Hassan Moulay ali ben Abderrahman el Djemal el Fasi, et son eleve Moulay el Arbi ben Ahmed el Derqaoui (xIII^e siecle de l'Ilegire), tomberent dans un puritanisme etroit, fonderent l'ordre des Derqaoua. Ce sont eux qui creerent ces derviches exaltes, lesquels n'admettent aucun joug, prechent une espece de socialisme en haillons et combattent meme les Musulmans non affilies a leurs doctrines retrogrades.

En Algerie, au Sahara, au Maroc, ils sont de toutes les agitations et de toutes les ligues xenophobes. Les Turcs eurent a souffrir de leurs attaques, les Frangais a leur tour les retrouvent devant eux, comme les sultans cherifiens les eurent autrefois. Il est possible que lorsque l'Atlas sera reduit, les dernieres forteresses derqaoua puissent etre surveillees facilement ; mais a Theure actuelle la secte represente un danger parce qu'ayant le pretexte de la guerre, elle a une grande action sur

(I) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 443.

les populations. L'influence des autres confreries ne suffit pas toujours a les contrebalancer chez les Berberes jaloux de leur particularisme.

Taibia. — L'ordre des Taibia (du nom de Moulay Tayeb) est issu d'un cherif qui, pour des motifs politiques, fit derivier des Chadelia une branche purement marocaine. En effet le sultan du Maghreb el Aqsa, cherif lui aussi descendant d'Idriss, avait besoin d'appui spirituel et temporal. Moulay Abd Allah Ech cherif ben Ibrahim, mort en 1879 de l'ere chretienne, et son petit-fils Moulay Tayeb creerent et developperent la confrerie qui eut pour but d'etre « une sorte d'eglise nationale mettant son influence au service de la cour de Fez ou la lui retirant selon les circonstances (1) ». Les sultans reconnaissent si bien l'autorite spirituelle des cherifs taibia que ce sont ces derniers qui leur donnent en quelque sorte l'investiture aux premiers jours de leur regne. En echange, les souverains ont continuellement augmente les privileges des chorfas d'Ouazzan.

Ouazzan est le siege de la confrerie. « La zaoui'a fut fondee par Moulay Tayeb, qui avait d'abord etudie a Dar el A'lem (la maison de la science), creee par Idriss et d'ou sortaient les chorfa predicateurs qui allaient propager l'orthodoxie musulmane dans tout le Maghreb (2). » La maison regnante marocaine etait ainsi reconnue comme la seule orthodoxe en pays d'Islam aux depens des sultans turcs de Constantinople. A la suite d'un reve dans lequel Mahomet apparut a Moulay Tayeb, ce dernier batit le Dar ed Dahman, la maison de la securite a Ouazzan. Dans la zaoui'a, le spirituel

(1-2) Depout et Coppolani, *op. cit.*, p. 484.

et le temporal ont chacun leur chef particulier desquels ressortent tous les habitants de la region d'Ouazzan, et dont les jugements prononces avec l'assistance du tribunal des chorfas sont reveres dans la plus grande partie du Maroc et meme de l'Oranie.

Il est inutile de rappeler avec quelle continuite dans Faction, les chorfas d'Ouazzan ont soutenu la politique frangaise en Afrique du Nord. D'abord ils ont spontanement mis leurs zaouias algeriennes et marocaines sous la juridiction eventuelle de la legation de Tanger d'une part, du gouvernement general de l'Algerie, d'autre part. Les voyages du cherif Abdesslem enAlgerie, au Touat, les randonnees de leurs moqaddim ont de tous temps favorise notre penetration. En 1915 encore, ces chorfas se sont opposes aux agitations des Abd el Malek payes par l'Allemagne. Les zaouias des Taibia sont nombreuses en Oranie, oil leur action est considerable, et dans toute la zone comprise entre Fez et la frontiere oranais. Parmi les tribus soumises, les Hayaina, les Ahl Meknassa, les Branes, les Ahl Taza, les Haouara, les Beni Snassen, les Zemmour, reconnaissent leur autorite ; parmi les tribus insoumises, les Ghiata, Maghraoua, Beni bou Yahi, Beni Ouarain ont de tous temps respect^ les envoyes des chorfas d'Ouazzan. Au moment oil l'Allemagne souleva contre nous l'esprit independant des tribus berberes, les Taibia, amis des Francais, perdirent sans nul doute un peu le contact avec leurs affilies de la montagne; mais leur prestige religieux reste intact put et peut servir d'intermediaire le jour oil les irreductibles commencent a reconnaltre les bienfaits de la penetration frangaise et cherchent à se rapprocher de nos postes. Enfm dans le Riff, en zone espagnole, chez les Gellai'a, chez les Kibdana, les chorfas d'Ouazzan ont de nombreux adeptes.

Les Cheikhia. — Parmi les persannages qui avaient pris le titre de Seddikia, «sages», aux premiers temps de Tislamisme, étaient un certain nombre de descendants du khalife Abou Bekr es-Sedik. Ces derniers, appelés Seddikia, sans rituel ou doctrine différente des autres Musulmans, mais ralliés au soufisme et se posant en défenseurs de la Sunna, vivaient par petits groupes en Egypte, en Turquie, en Syrie, au Hedjaz. Lorsque les Bou Bekeria furent chassés de La Mekke à la suite de désordres religieux (I), après avoir traversé la Tunisie (xiv^e s.), ils vinrent enfin s'établir en Algérie, au xv^e siècle, sous la conduite de Si Mammar el Alia, dont un des descendants Sidi Cheikh Abd el Qader ben Mohammed fonda l'aristocratie guerrière et religieuse des Cheikhia.

Les Cheikhia sont moins une confrérie qu'une sorte de noblesse féodale prenant la défense des faibles et des opprimés. Cette confrérie se créa rapidement une clientèle d'affranchis, de noirs serviteurs (abid et zoua), unis dans leur attachement aux maîtres par la bénédiction de Sidi Cheikh. Ce dernier s'était affilié au soufisme et son action bienveillante faisait régner le droit et la justice. Il eut bientôt une énorme influence et sa tribu, avec un dikr spécial, tout en ayant le chapelet d'autres ordres, Chadelia, Tidjanja, Taibia, est restée la maîtresse dans tout le sud oranais, a des partisans au Gourara, au Tafilelt, dans le sud marocain.

À la suite de rivalités de familles, les Oulad Sidi Cheikh forment deux branches rivales, les Gharaba, ceux de l'Ouest, et les Cheraga, ceux de l'Est. Député la terrible insurrection de 1864 à 1883, la tribu mara-

(I) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 4e9.

boutique resta dans l'expectative à notre egard, avec une attitude semi-independante; mais les oasis du sud une fois occupees par nous, les Oulad Sidi Cheikh se sont franchement rallies a nous et nous ont aides dans la pacification du Sahara et du Maroc par leur influence et par leurs armes.

Au Maroc notamment leur aide est appreciable. A El Aioun Sidi Mellouk se trouvait devant nous le fameux Bou Amama qui, de 1881 a 1906, fut notre ennemi. Ne à Figuig vers 1840, le celebre agitateur descendait de Sidi Tadj, un des fils du grand Sidi Cheikh. En 1881 il sut se rallier les mecontents, au moment ou les esprits etaient surexcites en Oranie. A la soumission des Oulad Sidi Cheikh, il se refugia avec ses partisans a Figuig, d'ou la colonne O'Connor devait le debusquer. C'est alors qu'il vint s'etablir a El Aioun Sidi Mellouk, entre Oudjda et Taourirt. Ses partisans forment une sous-division des Cheikhia, appeles Amamia, comme les Cheikhia eux-memes etaient issus des Chadelia. Les Amamia ont un dikr, un chapelet speciaux, mais au contraire de celle de leurs aieux, leur doctrine preche la haine du Chretien, a la maniere du senoussisme.

A la mort de Bou Amama qui fut enseveli a El Aioun, son fils Si Tayeb herita de la baraka, mais accepta bientot de faire sa soumission aux Francjais. La Legion d'honneur l'a recompense de son loyalisme. De 1913 a 1918, les Amamia, de meme que les Oulad Sidi Cheikh d'Algerie, ont fourni de nombreux contingents aux goums et maghzens combattant sur la Moulouya et l'Innaouen, et leur fidelite est restee aussi complete qu'il se peut. Des que le chef de ces confreries ou de ces aristocraties feodales s'est rallie, ses fideles le suivent avec un devouement complet, dans la paix comme ils l'au-

raient fait dans la guerre. Si Tayeb Bou Amama recueille la ziara aupres du tombeau de son pere ; son influence s'etend jusqu'a Taza, chez les Branes et chez les Tsoul.

Les Senoussia. — Les Senoussia sont un exemple frappant des sectes issues de Fentrevue d'un mystique avec le fameux El Khadir, le prophete Elie dedouble. Le cherif marocain Abd el Aziz ben Debbahg fonda la secte des Khadiria a Fez a la fin du xvⁿ^e siecle. Apres une serie de transmissions de la direction spirituelle, vers 1835, en Arabic ou s'etait rendu le cheikh, les Khadiria se scinderent en deux branches : les Mirghania et les Senoussia.

Les Senoussia sont les disciples de Si Mohammed ben Ali ben Senoussi, lequel avait suivi son maitre dans l'Yemen. Le Senoussi etait ne en Algerie au douar Thorch dans rarrondissement de Mostaganein. A l'age de trente ans, il avait quitte sa famille pour suivre le chef qu'il s'etait donne. En 1848, en butte, comme ce dernier, aux persecutions du clerge malekite de La Mekke, il se rendit en Tripolitaine dans le Djebel Lakhdar, ou il fonda une zaouia. Sa reputation grandit et en meme temps que se developpa son influence, s'eleverent les constructions de son ordre dans toute la Tripolitaine, a Ghat, e Ghadames, a In Salah, en Arabie. Vers 1855, il s'etablit a Djaghboub, a 15 jours de marche dans le sud a partir de Benghazi. Ses qualites et son ascendant personnel furent si grands qu'aucun de ses fideles ne voulut croire a sa mort en 1859.

Le cheikh es-Senoussi admet le rite ma!ekite, mais ordonne un puritanisme severe. C'est a ce titre qu'il concurrence aujourd'hui le wahabisme dans le Nedjd. Le rituel commande : «de l⁰ porter son chapelet et ne

pas de suspesidre au con; 2° n'avoir dans les reunions ni tasriboiir, ni aucune espece d'iastrument de musique; 3° Tie pas danser; 4° àe pas chanter; 5° ne pas fumer; 6 ° ne pas priser; 7° ne pas boire de cafe (le the est permis) (1) ». Tel qui veut entrer dans la confrerie des Senoussia doit s'y preparer par la priere, le jeuné et faumene. L'usage de la soie, tles broderies d'or et d'argent est formellement interdit au neophyte. « Si; il se sert d'une montre, il faut que les couvercles soient de cuivre, la chaine en fer ou en acier ; l'usage du pain trop cuit ou trop brule, celui des boissons alcooliques, lui est aussi defendu. L'obligation de combattre les infidèles lui est rappee, et le ciel promis s'il succombe dans la lutte. Si le futur frere, strictement surveille du reste, ne s'ecarte en rien de ces dispositions, le cheikh de sa circonscription le recjoit solennellement. A cet effet, il prend les mains du nouveau disciple, les serre dans les siennes, lui rappelle les preceptes qui precedent et les deux autres que voici: Que ton attitude en presence du Cheikli soit celle de Fesclave devant son roi. Sois entre les mains de ton cheikh comme un cadavre entre les mains du laveur de morts qui le tourne et le retourne à son gre I (2). » Un certain nombre de formalites a remplir dans la priere, de repetitions rituelles de mots accompagnent Venseignement. Rien qu'en Tripolitaine, on comptait seulement, en 1880, vingt-deux zaouias senoussistes et leur nombre sest considerablement accru depuis. L'influence de la confrerie s'etend sur toute

(1) Deponl et Coppolani, p. 554.

(2) D^r Pasipia, *Revue de geographie*, Paris, awild 4880, p. 285. Cfr. Henri Duveyricr, *La confrerie musulmane de Sidi Mohammed ben 'all es Senoussi et son domaine geographique en Tannee 4800 de Vhegive = 1888 de notre we. Bull. Soc. Geogr 1884, p. 145, avec carte.*

l'Afrique musulmane *tit* mdme sux l'**Acabie**, od, clans le Nedjd, le Benoussisme commence a remplacer le wahabisme. Le prestige du Oheihlx es-Senouàsi est tel, qu'un Khouan ne verrait peut-etre aucun inconvenient à iavoquer en vain le noin du Prophete, rnais n'oserait jamais jurer, autrernt qu'en toute sincàite, par ceiu de Sidi Senoussi, le khalifa de Djaghboub I

Le senoussirne a un but reformateur: clebarrasser l'Islam de toutes les impuretes qui s'y sent introduces a travers les ages. Par consequent les affiHes de la secte sont devenus les plus fermes soutiens du panislamisme arabe. L'imamat des premiers ages doit etre reconstitue, aux depens des Chretiens sans doute, mais aussi des Turcs qui ont usurpe le pouvoir islamique. Dans ce sens, les Senoussia ont tente de fonder au coeur de l'Afrique un veritable etat, refuge des vrais Musiilmans. M. Le Chatelier pouvait ecrire: « Les denominations d'empire theocratique, d'imamat, peuvent fort exactement s'appliquer au domaine africain du senoussisme. Elles representent beaucoup plus qu'une figure, et, a peu de reserves pres, sont d'une entiere exactitude. Il se produit reellement une agglomeration politique, au sens islamique du mot, des populations africaines de la zone saharienne, sous la direction du grand maitre de la confrerie (1). » A cet egard le senoussisme a pris en Afrique une organisation commerciale. Des postes servent de refuges aux caravanes qui sont protegees par des affilies. Des bandes tirent du pays toutes les ressources possibles. De la Topposition de la secte A Tavance europeenne qui a fait cesser certains petits trafics comme la traite des noirs.

(1) Le Ckatelier, *L'hlàm au XIX^e siecle*. Paris, Leroux.

La secte accumula des forces et un materiel de guerre considerables au nord-est de l'Afrique, dans le triangle compris entre la Tripolitaine, le Ouada'i et le Soudan Egyptien. Les Turcs finirent par ne plus etre consideres comme des ennemis par les deux fils du fondateur de la secte, lesquels, en vue des buts communs a atteindre, adopterent une attitude conciliatrice a l'egard des Ottomans.

Pendant la guerre 1914-18, les Senoussis, ame de la resistance contre les Italiens en Tripolitaine, crurent le moment venu pour attaquer les Anglais en Egypte. Leurs premiers succes furent ephemeres; les revers suivirent bientot. Atteinte a travers les sables dans ses repaires les plus eloignes par les auto-mitrailleuses britanniques, la puissance militaire senoussi'a fut ecrasee, fin d'un reve d'empire (1).

Malgre le depart du grand Senoussiste transporter en Asie par un sous-inarm allemand, la secte ne desarma point, bien que forcee de revenir aux agissements secrets. En Cyrenaque elle se reforma sous la direction de Sidi Driss es Senoussi. Avec ce dernier, les Italiens ont realise leur theorie d'amitie a tout prix avec les Musulmans. Us ont reconnu Sidi Driss comme emir de la Cyrenaque. Ce prince est en fait le souverain et le maitre du pays. Pour cette politique, les Italiens ont abandonne leurs allies kharedjites; il ne semble pas cependant qu'ils aient tire de grands profits de cette methode, au contraire. Les Senoussistes profitent de la situation pour se renforcer de nouveau; en 1920 ils semblent notamment favoriser l'agitation en Egypte. Ils agissent egalement en Asie (2).

(1) Une etude des luttes entre Anglais et Senoussistes a ete publiee par Charles Stienon, *Les campagnes d'Orient et les interets de l'Entente*, Paris, Payot, 1918.

(2) Les Italiens viennent (mai 1922) de reprendre la lutte contre les Senoussistes en Tripolitaine.

Vers le milieu de l'année 1918, le grand cheikh des Senoussistes, comme nous l'avons dit, avait abandonné la Tripolitaine. Son premier soin fut de développer en Turquie les zaoui'as de son ordre. Elles commençaient déjà fortement à s'implanter en Arabie, à attaquer au Nedjd même la doctrine wahabite. La secte, s'opposant aux autres confréries par son activité incessante, a décuplé en peu de temps le nombre de ses fidèles. En 1919, en 1920, en 1921, des zaoui'as Senoussistes se sont fondées un peu partout en Turquie : on peut craindre assurément que la secte, d'arabe à l'origine, ne devienne touranienne. Dans ces conditions, il serait dangereux pour nous d'avoir en Afrique du Nord une telle confrérie recevant le mot d'ordre d'Angora. Déjà, pendant la guerre mondiale, les Senoussistes nous ont suffisamment inquiétés dans le sud tunisien pour nous forcer à envoyer la-bas des bataillons de France.

A la fin de 1921, le grand chef des Senoussistes, qui, dès les débuts du mouvement nationaliste turc, s'était rendu auprès de Moustafa Kemal, continua ses voyages en Turquie. Au Kurdistan il essaya de ramener les Kurdes au kemalisme, sans y parvenir d'ailleurs, semble-t-il, mais il a laissé sur place des embryons de nouvelles zaoui'as. Puis il s'est rendu au Caucase, auprès du général Kiazim Karabekir, le vainqueur de l'Arménie, et pour ce fait le plus populaire des généraux turcs ; au Caucase, il a retrouvé Enver pacha, son compagnon d'armes de Tripolitaine. A quoi visent ces voyages ? Désespérant sans doute de rallier à leur cause le sultan de Constantinople, qui les a condamnés comme rebelles, les Jeunes-Turcs d'Angora et du Caucase songent peut-être à faire du cheikh Senoussi le futur grand khalife du monde musulman. Par ses fiddles repartis mainte-

nant sur la surface des terres d'Islam, ce khalife serait peut-être assuré de l'omnipotence dans tous les pays d'Asie ou d'Afrique. Quel avenir alors pour le pantouranisme!

Au début de l'année 1922, le cheikh senoussiste a même été nommé par le gouvernement d'Ankara maréchal ottoman et chargé du commandement des tribus arabes de l'Irak, lesquelles se libéreraient du joug britannique. Sans doute aussi ce commandement visait la Syrie et peut-être plus loin encore, profitant des agitations arabes au Levant et des tendances de certains Africains du Nord... il ne faut pas oublier que Kemal a prononcé en avril 1922 un discours dans lequel il reconnaissait somme toute aux Tunisiens le droit de se rendre libres de la France... Mais il semble que les affiliés arabes reprochent en ce moment au grand Senoussiste d'incorporer une confrérie arabe à une politique touranienne. Une fois de plus les rivalités de sectes et de races empêcheraient ainsi de se parfaire l'unité agissante de l'Islam.

En effet, heureusement, les sectes de ce genre ont des ennemis héréditaires, feroceMENT jaloux de tout succès chez leurs rivaux. En 1855, les Senoussites ne voulurent pas soutenir à Khartoum le mahdi ctes Qadria ; de même ils refusèrent de soutenir les Ottomans contre les Russes. Il est probable qu'à leur tour les autres confréries — surtout si nous les aidons — ne tiendront pas à voir se développer l'influence des Senoussites, ce qui, naturellement, diminuerait leur influence particulière et leurs propres revenus.

III. — INFLUENCE DES CONFRERIES RELIGIEUSES.

Les confreries religieuses musulmanes sont les agents les plus actifs de la renovation musulmane. Depuis que les imams ont perdu le khalifat et que le panislamisme ottoman n'a pu reussir a reunir les Musulmans sous une seule autorite, ce sont elles qui ont converti a la doctrine islamique des milliers et des milliers d'Asiatiques et d'Africains. Dans le continent d'Afrique, Senouss'ia, Qadria, Tidjania redonnent a l'Islam une vitalite nouvelle dans ses anciens foyers arabes, en allument sans cesse de nouveaux chez les noirs. «C'est une seconde hegire. Mahomet regagne en Afrique tout ce qu'il a perdu en Europe (I). »

La secte est un instrument de propagande redoutable dont on retrouve les agissements dans toutes les agitations, dans toutes les dissidences. Le danger du senoussisme, comme de tous les ordres similaires, est d'etre une affiliation secrete, aux decisions severement gardees, dont les mots de passe, les mots d'ordre, circulent avec une rapidite inconcevable, avec une siirete insoupconnee, par le couvert de freres voyageurs, de derviches, de jongleurs, de musiciens ambulants. Le cri d'alarme est au besoin jete de cime en cime, de dune en dune, par le trille d'un berger; les rassemblements, les combats sont ordonnes par des feux allumes de hauteur en hauteur, telegraphic rapide et sure, que les anciens ont connue, que les Africains ont conservee.

Cependant cet instrument de propagande, qui aurait pu devenir une arme politique excessivement dangereuse, est reste sans effet, malgre d'ephemeres succfes

(I) De Vogue, *Les Indes noires*, *Revue des Deux-Mondes*, novembre 1890.

locaux. En effet si les Senoussia, les Derqaoua, les Rahmania se sont montrés xenophobes, d'autres confréries comme celles des Qadria restent dans l'expectative ; certaines encore, telles que les Cheikhia, les Ta'ibia, les Tidjania et même les Aissaoua, semblent s'être ralliées au conquérant dans un but intéressé. Ces ordres se jalousent les uns les autres, et si leurs khouans, sous le costume de musiciens, de jongleurs, de moines errants, s'en vont recruter des adeptes dans les douars ou dans les ksours, leur propagande s'exerce autant contre l'activité des confréries rivales que contre l'envahisseur européen.

Il n'en reste pas moins vrai que les mystérieux agissements des confréries religieuses musulmanes doivent être particulièrement surveillés. Les zaou'ias, les couvents, répandus dans tout le monde islamique, des côtes du Pacifique aux rivages de l'Atlantique, sont restés les lieux d'asile, les refuges non pas de la religion officielle, mais d'un Islam adapté au particularisme local des races. Des ordres nouveaux sont issus des confréries-mères pour répondre à un besoin religieux, politique, moméritaire; d'autres se forment encore pour s'adapter à de nouvelles aspirations.

Il est donc nécessaire, à qui veut commander en pays d'Islam, de se tenir au courant des agissements des chioukhs, des moqaddim et des khouans. C'est une tâche rude, dangereuse même quelquefois, mais indispensable. Les chefs appelés à administrer des territoires peuplés de Musulmans doivent connaître les tenants et aboutissants des confréries sur leur zone d'action, même petite (1), s'ils veulent ne pas être surpris à un moment

(1) Par exemple, en Tunisie, avant de nommer un fonctionnaire indigène, il faut connaître ses affiliations possibles et celles des membres de sa famille.

donne par des agissements, des menées qu'avec une attention soutenue ils auraient pu prévoir. Mais il ne faut jamais intervenir dans l'organisation, dans le choix et la nomination des moqaddim, ce qui pourrait blesser la susceptibilité religieuse des adeptes, nous aliéner les chefs de la confrérie. Une indifférence affectée, mais vigilante, semble être la meilleure ligne de conduite à adopter : ainsi les moqaddim ne prendront pas un relief qu'ils n'ont pas, et peut-être, par suite de l'évolution naturelle des choses, verrons-nous ces ordres religieux se modifier, se transformer au bout de quelques générations (I).

La haine et l'horreur du nom chrétien, augmentées à la suite de l'installation des Européens en Afrique, semble devoir faire place peu à peu à d'autres sentiments. Les aumônes moins nombreuses dans les confréries algériennes font peut-être prévoir le délaissement des ordres religieux lorsque ces derniers n'auront plus leur influence politique. Groupées autour de chorfa, de marabouts, de santons, de personnages à baraka locaux, ce sont de véritables associations que ces confréries, et elles répondaient à un besoin. Ces « mutuelles » existaient bien avant l'Islam, parmi les caravaniers obligés à voyager, à trouver aide et assistance en des lieux très éloignés de leur demeure familiale. Les communautés sacerdotales de la Chaldée, dit M. Poinssard, avaient ainsi créé une sorte de franc-maçonnerie pour encourager et soutenir les commerçants et les transporteurs.

Avec l'islamisme apporté par un chamelier de La Mekke, la tradition se continua puisqu'elle était utile

(I) V. Tebessa, *Bibliographic*.

et bonne. Mais avec le développement des idées, ces associations ne furent plus seulement des mutuelles. Les personnages à baraka, devenus les centres des groupements, continuèrent à ordonner l'entraide entre leurs affiliés, mais surtout au profit du cheikh et leurs préoccupations d'ordre politique entraînerent la suite des fidèles après eux. Aujourd'hui la sécurité établie permet aux individualités d'être libres et de vivre suivant leurs propres conceptions, sans se rattacher obligatoirement à une association puissante. Les mutuelles ont changé de but; de même l'intensification de l'instruction donnée a ouvert bien des esprits qui ne veulent plus être un « cadavre entre les mains du cheikh ». C'est pourquoi si les confréries religieuses musulmanes ont pu paraître dangereuses à un moment donné, elles le sont beaucoup moins, et resteront inopérantes tant que leurs dirigeants seront rivaux les uns des autres.

IV. — LE WAHABISME.

Les manifestations du mouvement soufite eurent naturellement pour conséquence des réactions. Une tentative hardie pour ramener l'Islam à sa simplicité première fut l'œuvre au XVIII^e siècle d'Abd ul Wahab, fondateur de la secte des Wahabites (1). Née dans le Nedjd en Arabie centrale, elle se rattache à la doctrine hanbalite (2), mais pousse le rigorisme à un degré extrême. Les Wahabites sont convaincus que les com-

(1) Il ne faut pas confondre les Wahabites du Nedjd avec les Ouahabites, premier nom des Kharedjites après le schisme alide. Pour éviter des confusions, j'emploie une transcription différente pour les deux groupements.

(2) V, tome I, p. 121.

Mentateurs du Coran l'ont corrompu par et dans leurs appréciations; la doctrine de Mahomet a été viciée par des alliages impurs ; des pratiques religieuses, ordonnées bien après le Prophète ont altéré son œuvre. « Abd ul Wahah, dit M. de Saint-Martin- résolu de ramener la foi à sa simplicité première et d'arracher son pays aux ténèbres de la superstition. »

En même temps, le wahabisme voulait mener une active campagne contre le culte des tombeaux de personnages à baraka, contre celui des reliques, Le soufisme avait abouti à ces manifestations locales de la religion; mais, par une curieuse rétro-action, après avoir permis le développement des idées particularistes que mettaient en œuvre les Wahabites, il attirait maintenant sur lui la fureur des nouveaux schismatiques. La nouvelle « réforme », qu'on a voulu quelquefois appeler le protestantisme de l' Islam, condamnait le luxe et la corruption de mœurs, interdisait même le tabac que «Mahomet sans doute aurait condamné s'il l'avait connu ».

À cette doctrine sévère qui ne voulait point d'intermédiaire entre l'homme et son créateur, qui faisait dépendre les tribus de Dieu seul, les Arabes du centre de l'Arabie se rallièrent avec un fanatisme rappelant les premiers âges de l' Islam. Us se réservaient le nom sacré de Musulmans, traitant leurs ennemis de Turcs impurs, d'infidèles, de kafirs (I). La haïe des Arabes, race aristocratique de la religion islamique, intervenait contre les Ottomans usurpateurs du khalifat. Peut-être aussi, les croyances locales, qui s'étaient manifestées avant Mahomet dans les oasis du Nedjd par

(I) Du mot Kafir, infidèle, est venu le nom des Cafres.

l'adoration de l'idole des Benou Rabia au temple de Rodha, transportee ensuite a la Kaaba, ont-elles eu une influence dans l'etablissement d'une doctrine separatiste.

Quoi qu'il en soit, les « protestants de l'Islam » entrèrent en lutte vers 1800 contre les Ottomans, s'emparèrent de La Mekke, de Medine, renversèrent la Pierre Noire, ruinèrent le tombeau de Mahomet. Us raserent de meme les sanctuaires chyites de Kerbela. Le sultan de Constantinople, impuissant a reduire les Wahabites, chargea de ce soin le vice-roi d'Egypte Mehemet Ali, lequel y parvint en 1818.

La doctrine a survecu aux visees politiques du Nedjd. Elle subit meme une curieuse et sensible renaissance vers 1900. En 1913, le jeune emir wahabite, apres avoir chasse du Hasa les gouverneurs turcs, s'offrit a payer a la Porte un loyal tribut de vassalite. Le journal *Le Temps* du 22 novembre 1913 signalait que, si le sultan repoussait les demandes du chef, il risquait de voir lui echapper d'immenses territoires. Il serait curieux d'etudier les agissements des Wahabites pendant les campagnes des Allies en Mesopotamie et en Syrie et leurs relations avec le roi du Hidjaz. Il faut remarquer cependant que depuis une vingtaine d'annees s'etait dresse en Arable centrale un nouveau rival du wahabisme, le senoussisme, et que probablement les deux sectes ont du se nuire Tune a l'autre.

En 1916 et en 1917 les Wahabites eurent une attitude amicale vis-a-vis du malik Hussein (I). Us vinrent en grand nombre au pelerinage de juillet 1917, avec le fils

(I) Ces renseignements me sont fournis par le Colonel Bremond, chef de la mission française pres le roi du Hidjaz, en 1916-1917.

de l'emir du Nedjd, et nombre de femmes de haute naissance. Le malik de La Mekke leur fit de nombreux cadeaux et les reçut avec la plus grande amabilité. Mais ils laisserent l'impression de barbares sales et pillards. Le malik lui-même vit les principaux d'entre eux s'emparer publiquement des objets ou bijoux qu'ils trouverent à leur convenance sous la tente ou il leur donnait audience.

À cette époque les Wahabites passaient pour assez favorables aux Anglais ; les Turcs esquissèrent alors des opérations contre eux ; M. Stors, secrétaire oriental de l'Égypte, alors en mission à Bassorah, annonça même son retour de Bassorah en Égypte à travers leur pays, projet d'ailleurs auquel il renoua, à la suite, a-t-on dit, d'une insolation.

Les Wahabites ravitaillèrent cependant Medina alors assiégée, et les colonnes de l'emir Abdallah s'emparèrent de plusieurs de leurs caravanes. Le capitaine de spahis français Raho se distingua à plusieurs reprises dans ces combats. Il devait périr bravement au cours d'une nouvelle bataille en 1920.

En 1920, jaloux d'avoir vu les succès de l'emir de La Mekke Hussein et de son fils Faysal soutenus par l'Entente, les Wahabites, continuant les vieilles traditions de haine entre eux et les Orthodoxes, soulevèrent les tribus de l'Arabie centrale contre les Anglais, protecteurs des Cherifiens. Leurs attaques en Mésopotamie contre les Européens visaient sans doute plutôt les protégés des Anglais que les protecteurs. Si l'emir Faysal n'avait pas été renversé de son trône illusoire de Damas par le général Gouraud, il est possible que les Wahabites eussent poussé leurs menées en Syrie contre les Français, protecteurs des Cherifiens. En Asie

Anterieure, les Wahabites restent, avec les Tares, les seules elements faits et organises capables reellement de combative (I)

Depuis, les Anglais ont su agir sur les Wahabites. L'air du Nedjd a ete reconnu sultan par le roi d'Angleterre. Les deux souverains ont, en 1920, echange des messages tres amicaux, ce qui n'empêche toujours pas des partis wahabites d'attaquer les villages soumis aux Cherifiens. La politique arabe inauguree en 1909 par Lord Curzon, alors vice-roi des Indes, continue a poursuivre ses buts avec une implacable rectitude. Le colonel Lawrence, charge de la question arabe, peut etre fier de son oeuvre. Les Arabes sont pour ainsi dire tous dans la main de l'Angleterre et garderont bien la route terrestre des Indes contre l'Allemand et ses serviteurs Jeunes-Turcs.

(I) Des essais d'entente ont lieu en ce moment entre Fran[^]ais et Wahabites.

·CHAPITRE III

LES TRANSFORMATIONS MYSTIQUES DE L'ISLAM

Les consequences premieres du mouvement soufite furent — sans tenir compte de l'apparition des ordres mystiques qui couvrent l'Afrique et l'Asie, sans tenir compte egalement de l'actuelle propagande qui convertit les noirs — furent la decentralisation et l'emiettement progressifs de l' Islam. Sous le pretexte de « Dieu absorbant tout », le soufisme a favorise l'eclosion de la pensee chez l'individu, le developpement de localisations qui ont dirige la religion vers l'adaptation au particularisme de la race. Ce furent d'abord les confreries, les mahdismes, les revolutions qui, sous le couvert de principes religieux, amenerent les peuples aux realisations temporelles. Ce sont les Wahabites du Nedjd, les Babistes de Perse, ce sont tous les mouvements regionaux des sectes et des races... Mais c'est aussi, sous pretexte de soufisme, la survivance des anciens rites, des religions mortes, c'est la « survivance du paganisme » dans l' Islam. L'Islam primitif a perdu sa purete, s'est transforme sous l'influence mystique du passe.

A Java, « la vieille foi animiste populaire n'a, dans la grande inasse, rien perdu de sa force et le culte de la nature, l'adoration des esprits soit encore aujourd'hui en honneur chez les Javanais qui les pratiquent a l'abri de l' Islam » (I). En Arabie, les saints actuels sont pour

(I) E. Montet, *De l'etat present et de l'avenir de l'Islam*, p. 40. Paris, Geuthner, 1911.

la plupart ceux du passe. Les Touareg ont garde toutes les superstitions antàslamiques; ils croient aux mauvais genies — ce qui d'ailleurs fut emprunte par l' Islam aux vieilles croyances d'Arabie — mais pour les conjurer ont recours « comme les negres fetichistes a la musique, paient des artistes indigenes pour les eIoigner » (I). Les Massalis de l'Afrique centrale qui pratiquent le cannibalisme n'ont certes pas emprunte cette pratique a l' Islam. Alors que les Musulmans de Java ont des arbres fetiches et continuent a représenter la figure humaine a la mode antique de l'hindouisme, de leur cote sur la cote orientale d'Afrique, des Musulmans somalis et hindous possèdent encore des images de la Vache sacree.

Sous un grand nombre de superstitions, de coutumes locales, ne pourrait-on pas retrouver la croyance monotheiste de la religion epuree des pretres egyptiens ; ou bien encore la religion mysterieuse de Mithra, celle qui, selon Renan, aurait sans doute conquis le monde si le christianisme n'avait existe ? Aux trois premiers siecles apres Jesus-Christ, l'influence de Mithra, le Dieu solaire, se retrouvait dans le monde : en particulier les initiations terribles des thaumaturges mithriates out peut-etre servi de modeles aux rites initiateurs des Soufites et des chefs de confreries musulmanes.

Le culte antique du tonnerre se retrouve dans la conception chyite d'Ali commandant aux eclairs; le vieux mythe solaire d'Adonis, du soleil mourant et renaissant, du printemps succedant a rhiver, c'est Fhistoire d'Hossein, fils d'Ali, assassine a Kerbela, et dont

(I) A. Kuenen, *Reoue de l'Histoire des religions*, t. 6, p. 28-29. Depont et Coppolani, p. 101.

le sang donne sa teinte pourpree au ciel crepusculaire. C'est aupres de Kerbela, la mosquee du soleil construite e l'endroit ou se trouvait Ali quand il arretra l'astre lumineux, tel le Josue de la Bible.

En Egypte se continue le culte des serpents sacres; de meme en Oranie. Et ne faut-il pas voir dans la predilection de certains ordres pour ces reptiles, la continuite des anciennes conceptions ? A la cote d'Ivoire, d'apres le capitaine Adam, de l'Infanterie coloniale (1), survivrait le culte du boeuf Apis, apporte la par les grandes migrations venues de l'Est.

Le chat, dont ne parle jamais la Bible, est un animal revee par les Musulmans. En Tunisie notamment (2) la multiplicite et la confiance des chats frappe le nouvel arrivant d'Europe. A Ben Gardane court la tradition suivante : Le chat a une ame comme l'homme. Il est musulman et fait ses ablutions en se tournant vers l'Orient; s'il se tourne d'un autre cote, ce n'est qu'une erreur de sa part. Le chat ne doit pas manger de pore, et s'il en mange, le peche est pour son maitre. Il ne doit pas manger les souris, animal immonde, et son maitre doit lui enlever les betes tuees pour lui eviter un peche ; cependant en tuant les souris, le chat est agreable a Dieu. Le chat est susceptible de prendre la religion de son maitre ; aussi ne pourra-t-on faire cadeau a un Roumi de jeunes chats que s'ils sont deja bons Musulmans, ce qui se reconnaît a ce qu'ils font leurs ablutions. Si un Roumi possede un chat trop jeune, il est meritoire de le lui prendre pour le faire elever par une chatte

(1) Conference faite a l'Ecole coloniale franchise de Neuchatel, octobre 1918.

(2) Je tiens ces renseignements du medecin-major Millet-Horsin, correspondant du Museum national d'Histoire Naturelle.

musulmane. Les chats qui vivent à l'état sauvage sont **des** infidèles : il est bon de les tuer, mais c'est être agréable à Dieu que de capturer les jeunes pour les élever dans la foi. Les chats errants qui, trop vieux pour chasser, se réfugient dans un douar, sont les envoyés de Dieu. On enterre le chat qui meurt; on ne laisse pas le cadavre abandonné comme il se fait pour le chien (1). Les tirailleurs ne mangent jamais les chats et Sidi Catus revient souvent dans les chansons de marche des contingents tunisiens. En Orient également le chat est vénéré.

La raison de ce respect des Musulmans pour les chats est que le Prophète ordonna de protéger ces animaux utiles pour protéger les tentes contre les rongeurs et les serpents. Peut-être faut-il voir encore en cette tradition une reminiscence du culte jadis rendu au chat par les Égyptiens, vraisemblablement dans le même but utilitaire.

La survivance du passé se manifeste surtout dans le culte des saints. Aux Indes, certains personnages sacrés brahmaniques se sont mués en saints musulmans. Ces manifestations sont différentes, de l'apparition des ascètes et des santons, chefs de confréries. Les deux mouvements procèdent l'un de l'autre et se sont aidés mutuellement, mais il est évident qu'il y a dans ces manifestations une survivance du polythéisme ancien dans le monothéisme islamique. En Afrique du Nord, le culte des saints « est l'enveloppe sous laquelle les restes survivants des religions vaincues se sont maintenus dans l'Islam » (2). C'est une des raisons pour les-

(1) Le Docteur Millet a même vu deux chats enterres la patte droite de devant levée en Tair !

(2) *Muhammedanische Studien*, t. II, p. 275-378, Halle, 1890 \

quelles les marabouts se sont si facilement implantés dans ces régions. Le fétichisme ancien se retrouve, en Afrique du Nord, où se rencontrent non seulement des marabouts-hommes, mais encore des marabouts-choses. Combien d'arbres, de rochers, de sources, auxquels les indigènes ont conservé leur caractère sacré pré-islamique ! L'Afrique du Nord est ainsi remplie de kerkours.

Le kerkour est une enceinte de pierres posées à même le sol ; au centre un arbre ou même quelquefois un pieu auquel s'accrochent des ex-voto, chiffons, lanieres, cheveux, brins de laine, etc. Lorsqu'une enceinte de cette sorte contient une koubba (petite bâtisse à coupole), elle prend le nom de haouita. La légende veut que le kerkour soit haï par des revenants, fantômes de gens ayant péri de mort violente. Ces mauvais génies sont nuisibles à ceux qui les rencontrent (1). Le passant doit jeter une pierre sur le kerkour, car le rattachement des cailloux empêchera le fantôme de sortir du sol. L'amoncellement des offrandes faites ainsi par les voyageurs finit par donner une masse croulante qui s'étale, gagne sur la piste... Le passant s'écarte, continue à jeter sa pierre... C'est alors le redjem (2).

Ces kerkours, ces arbres sacrés, ces sources, représentent des restes du paganisme ancien. De même que le christianisme accepta avec la qualité de saints les personnages réverés des Bretons, en les rebaptisant, ainsi l'islam donna le nom de mzara à ces endroits vénérés, les toléra comme des lieux que Ton pouvait visiter ; puis, après

E. Montet, *Le culte des saints musulmans*, p. 52. Paris, Geuthner, 1911.

(1) V. Mauchamp, *Sorcellerie au Maroc*.

(2) Consulter le tome I du *Marrakech* d'Edmond Doutte,

avoir convert! les hommes, il accepta leurs croyances.

Le poisson est encore un signe traditionnel. Les Chrétiens l'avaient pris comme signe de reconnaissance. Or le poisson est le signe mystérieux d'anciennes associations et d'anciens rites. Ne retrouve-t-on pas dans le totémisme animal le poisson comme caractère distinctif des confédérations ? Déjà les invasions qui envahirent l'Afrique noire, aux temps mystérieux de l'histoire, marchaient en avant, venues d'Asie, sous le signe du lamantin, du poisson ! Ne serait-ce pas l'antique idée chaldéenne, orientale, de l'élément marin, source de toute vie et de toute civilisation ? En tout cas, le culte du poisson, adopté par les Chrétiens, est passé chez les Musulmans. En Afrique du Nord, on voit, à l'entrée des maisons indigènes, une queue de poisson dessinée sur le mur, pour porter bonheur aux habitants. Et cette main de Fatma, dans laquelle on a voulu chercher des explications mystiques, philosophiques, peut-être serait-ce cette queue de poisson incomprise, transformée en une main aux doigts joints, au pouce écarté...

Rome avait déjà accepté dans son Panthéon les divinités locales. Mithra avait influencé les croyances locales. D'où que viennent les croyances solaires, importées d'Asie, venues d'Égypte, ou nées dans le pays, il semble que le soleil, auquel Mahomet a peut-être rendu hommage en ordonnant à son lever la prière du *fedjer*, fasse encore quelque impression sur les indigènes ; et comme souvent le culte des ancêtres semble uni à celui du feu, germe de la vie, créateur de la continuité de l'espèce, de l'effort, peut-être les lieux sacrés (*mzara*), sur lesquels Findigène vient trancher la gorge à quelque mouton, à quelque poulet, déposer des ex-voto, servent-ils dans l'Islam de prétexte à l'antique croyance de la

terre fecondée par le soleil, des ancêtres nés et profitant de cette fécondation, transmission de toute force et de toute vie. D'ailleurs, le culte du passé se retrouve distinct en certains points. Les ancêtres sont encore honorés par les Mzabites qui, à certaines époques, se réunissent pour la *zerda*, sorte d'agapes.

La *zerda*, « réunion solennelle ayant un but religieux accompagnée d'un repas » (I), se fait en d'autres circonstances de la vie musulmane. Les saturnales, les fêtes champêtres de l'antiquité, existent encore sous le voile islamique. Les réjouissances à l'occasion du printemps ont dû être reconnues jadis en Syrie et en Perse par les khalifes, gardiens de l'orthodoxie. En Afrique du Nord, à l'occasion des semailles d'automne, à la fin des récoltes d'été, au solstice d'été — alors qu'en France s'allument les feux de la St-Jean, vieux reste du culte du feu, ou de Mithra, à la nouvelle lune — les Arabo-Berberes s'offrent des repas plantureux, font parler la poudre en des fantasias échevelées. De même à Taza (Maroc), pour les premières roses, au début du printemps, les habitants de la ville cessent tout travail, et fleuris des premières fleurs processionnent gaiement... Du même genre est la coutume qu'ont les bergers arabes à la canicule d'aller se baigner avec leurs troupeaux, à la mer ou au premier fleuve venu, fussent-ils même distants de soixante à cent kilomètres.

Le fameux carnaval des Riffains ne rappelle-t-il pas les antiques saturnales et la tradition suivante ne semble-t-elle pas un souvenir des anciens mystères célèbres à Rome, en Grèce, dans l'Inde ? À l'instar de peuples d'Asie-

(I) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. II4, note I.

Minenre ayant subi Temprise byzantine (I), certaines tribus marocaines pratiquent encore ce que leurs voisins nomment la nuit de l'horreur. A une certaine date de l'annee — et dit-on, ceci se passe encore dans une casbah voisine de Taza dont les habitants mangent la chair du pore, et sont meprisfis par les gens des autres fractions — hommes, femmes, enfants se reunissent dans une grande salle. Des rites mysterieux se deroulent, a Tissue desquels une sorte d'hysterie gagne lesfanatiques. Lorsque les assistants, au milieu de hurlements, des danses mystiques, ont atteint le paroxysme de la surexcitation, la nuit totale se fait; hommes et femmes s'accouplent au hasard... et, le lendemain, chacun retourne a ses occupations sans cliercher à reconnaître son associe de la veille. Du meme genre sont les ceremonies reservees aux seuls inities, qui dans certaines sectes, livreut les femmes a l'impudicite lubrique des affilies sous le pre-texte de donner la maternite aux infecondes et autres raisons semblables. Mais ce n'est plus l' Islam qui est en cause; il ne saurait etre question de l'attaquer sur de tels sujets.

Il est tentant de penser qu'en Afrique du Nord notamment, les vieilles croyances ont laisse une empreinte durable. L' Islam n'a pas failli a la regie : au lieu d'etre modifie par le nouveau venu, le continent africain a reagi: dans le moule oil etaient venues deja se perdre, se transformer tant de civilisations differentes, l' Islam a ete egalement oblige de subir Tempreinte des temps passes.

Les genies. — La superstition ne s'attache pas seule-

(I) V. P.-J. Andre, *Le? Ansarieh de Cilicie*, *Bulletin de l'Asie française*, Paris, juillet-aout 192L

ment aux mzara, aux kerkour, redjem, arbres, sources fetiches. Bien que la sorcellerie soit nettement condamnée par le Goran : « Celui qui croit à la sorcellerie donne un dementi et fait affront à 3.000 prophètes » (I), de nombreuses pratiques se retrouvent dans la médecine : les porte-bonheur, les envoutements, toutes choses que le Moyen Âge Chrétien connut, et que l'instruction seule fait périr.

Le pouvoir des pointes se retrouve en Afrique du Nord. On connaît le geste contraire à la jettatura. Chez les Musulmans, la corne de gazelle est un préservatif contre le mauvais sort. — L'enfant nouveau-né a un pouvoir presque surnaturel. S'il est posé sur les genoux d'un humain sans que ce dernier s'en aperçoive, il ne peut qu'accéder aux demandes de celui qui lui a confié le bébé. — La vieille croyance française de l'œuf de coq se retrouve au Maroc. Si un coq reste pendant sept ans dans une basse-cour, il pond un œuf d'or dont il faut s'emparer sans tarder, car les génies le guettent; avec lui, les trésors amassés par ces derniers peuvent être découverts par l'homme possesseur de l'œuf. Il n'aura qu'à le poser sur le sol; s'il y a des trésors en dessous, la terre s'ouvrira.

Cette légende nous amène aux génies. Le Goran lui-même parle des anges, des génies; mais les légendes qui courent le monde sur les esprits, les djinns, ont continué à subsister dans l'Islamisme. Les génies se retrouvent dans tous les contes arabes, dans les prestigieuses Mille et une Nuits comme dans les derniers récits populaires. Il semble que cette croyance aux génies soit un merveilleux épanouissement de l'imagination.

(I) Mauchamp, *Sorcellerie au Maroc*.

tion orientale, qui aime a meler le surnaturel a la vie de tous les jours. Les genies font partie beaucoup plus du folk-lore particulier a chaque peuple musulman que de la theologie islamique et c'est, semble-t-il, localement qu'ils doivent etre etudies.

L'intervention de toutes ces superstitions, sorcelleries, croyances, permet de comprendre ce que peut etre le fanatisme dans le monde musulman.

Ce fanatisme ne sera plus l'exageration d'un sentiment unique, mais sera, dans les cas ou il existera, un melange d'idees, de conceptions, de sujetions souvent tres difficiles a determiner. Ainsi que nous l'avons montre deja, le fanatisme musulman se montre le plus souvent non dans les individuality, mais dans les foules. Et ce resultat parait bien etre une des consequences du particularisme introduit dans l'Islam par les confreries religieuses et par la survivance d'un etat mystique dependant des races, lesquels ne peuvent guere se faire jour que dans Tame des foules.

CHAPITRE IV

LE FANATISME MUSULMAN

LA GUERRE SAINTE PENDANT LA GUERRE MONDIALE

Le fanatisme a certainement existe aux debuts de Texpansion islamique, mais pendant la guerre de 1914-18, pourquoi la proclamation de la guerre sainte par les Ottomans n'a-t-elle pas ete suivie d'un soulevement general ?

La lutte des Arabes contre les Turcs, l'accueil em-presse fait par les habitants de La Mekke aux delegues musulmans de l'Afrique du Nord surprennent les non inities qui se demandent pourquoi l'islamisme, repre-sente, semble-t-il, par le sultan ottoman de Turquie, n'a pas reuni, dans un seul elan contre l'oppresser, tous les peuples soumis a sa loi. Bien plus, les Arabes musulmans soutiennent une guerre acharnee contre les Turcs, Musulmans comme eux. L'islamisme n'etait done pas le Tout unique qui pouvait soulever l'arme brandie seculairement contre les infideles, la guerre sainte ? A ces differentes questions, voici ce que Von peut repondre :

I° Le sultan ottoman de Constantinople se conside-rait comme le souverain, le pontife, en un mot Timam de tout le monde musulman. Ce titre, son ancetre Selim I^{er} l'avait acquis en 1517 dans la ville du Caire du dernier membre de la famille des Abbassides, autre-fois maitresse du khalifat arabe et refugee a la cour

des rois mameluks d'Egypte. L'acquisition de l'Imamat devait, dans l'esprit des Turcs, leur attribuer le pouvoir spirituel et temporel reserve jusque-la au khalife arabe. Pleins de cette croyance surannee, les Allemands espererent sans doute, en entrainant les Ottomans dans la guerre mondiale, soulever a la voix de l'imam, heritier de Mahomet, toutes les populations musulmanes soumisees a la France, à l'Angleterre, a la Russie.

Pour donner plus de force encore a cette voix, les Allemands et les Jeunes-Turcs, leurs fideles, repandirent dans tout le monde islamique une serie d'opuscules et de brochures en turc, en arabe, en persan, en armemen, en kurde, dont des millions d'exemplaires furent distribues gratuitement en Asie et en Afrique, notamment en Afrique du Nord, pour demontrer la necessite de combattre les ennemis du khalife, done du sultan de Constantinople, tout en menageant les Allies Chretiens de ce dernier.

Le 29 octobre 1914, etait publiee a Constantinople la fetoua, ou texte sacre proclamant la guerre sainte centre l'infidele. Quelques tribus reponderent a Pappel, comptant sur des butins prochains, mais en fait le monde islamique ne bougea pas. D'abord le parti jeune-turc, quoique a la tete du gouvernement, ne formait qu'une minorite ; ensuite les Arabes recusaient au sultan la qualite d'Imam.

2° Depuis une quinzaine d'annees les Arabes avaient repris conscience de leur valeur, aides en cela par la propaganda active de l'Angleterre. Les geijeraux turcs s'efforçaient de reduire les revoltes « qui faisaient la tache d'huile dans les deserts, de l'Yemen aux rives du Golfe Persique » (I). En 1911 dans l'Yemen, rimam

(I) *Revue hebdomadaire*, 18 Janvier 1913, *L'interet de la France*,

Yahya, cherif (I) venere de Sana, assiegeait les Turcs dans cette ville qu'il avait enlevee en 190e. Alameme date, un ancien eleve de l'Universite du Caire, le cheikh Idriss, au courant de la politique mondiale, menait a la lutte les tribus du nord de l'Yemen. Profitant de la guerre entre la Turquie et l'Italie, le chef se faisait accorder de nombreuses concessions par le pacha ottoman pour lui prater son aide contre les attaques de la flotte italienne croisant dans la Mer Rouge ; il dut d'ailleurs venir ensuite a composition.

Il n'en reste pas moins vrai que les populations cotieres de la Mer Rouge, retranchees dans leurs montagnes presque inaccessibles, ne furent jamais soumises reellement par les Turcs. De meme, dans les deserts du centre de l'Arable, les Bedouins n'ont jamais ete positivement reduits. L'histoire de la secte religieuse des Wahabites prouve que les Arabes sont toujours prêts a entrer en lutte contre les usurpateurs ottomans de rimamat musulman. Les Bedouins qui sont entres au service de l'Angleterre, en Mesopotamie et en Syrie, en plus de l'attrait du butin et des pillages, avaient sans doute la satisfaction d'assouvir de vieilles rancunes.

Bien plus : invoquant la communaute de race et rappclant la glorieuse histolre des Arabes de Syrie et de Mesopotamie aux temps des grands khalifes ommeades et abbassides, le Comite national arabe, « dans son appel de tous les citoyens de la patrie arabe asservie aux Turcs, met en parallèle la grandeur et la prosperite

par G. ITanotaux. — V. le livrc dc Nezib Azoury bey, *Le reveil de la nation arabe dans VAsie turque*. Plon, Paris, 1905 ; Eugene Young, *Les Puissances devant la revolte arabe*. Hachette, 190e.

(I) Descendant du prophetc.

d'autrefois avec les humiliations et la misère d'aujourd'hui sous le joug ruineux de l'Osmanli » (1).

Telles étaient les tendances arabes avant la proclamation de la guerre sainte à Constantinople le 29 octobre 1914. A ces mouvements politiques répondit immédiatement l'appoint des chefs religieux (2).

Les Arabes n'obéissent donc pas au commandement ottoman. Si les sédentaires de l'Etat turc furent obligés de fournir des contingents, les nomades plus jaloux de leur indépendance, plus difficiles aussi à atteindre, restèrent indifférents à la fetoua. La plupart des Arabes se rallierent complètement à l'action contre les Osmanlis, se joignirent aux Anglais et surtout à l'émir de La Mecque (3) qui représente, sinon le nouveau souverain spirituel de l'Islam arabe, tout au moins un roi arabe opposé au sultan turc et grâce auquel les Bedouins pensent continuer à vivre leur ère coutumière d'indépendance et de pillages.

Si ces Arabes, au fond peu croyants, comme s'en étaient rendus compte eux-mêmes Mahomet et ses successeurs, n'avaient pas répondu à la fetoua, peut-être était-ce la normale. Mais il existe dans l'Islam des sectes importantes, des ordres religieux au fanatisme bien connu qui auraient pu s'extérioriser de l'antique querelle de races entre Ottomans et Arabes.

3° Intolérance et fanatisme devaient d'après certains être sinon les caractères dominants de l'Islam, tout au moins ses conséquences naturelles.

On a souvent pris les Musulmans pour des fanatiques

(1) René Pinon, cité par Lianotaux, *Revue hebdomadaire*.

(2) Voir tome I, p.263, l'étude sur la fetoua du Cheik hul Islam.

(3) V. *Journal de Genève, La guerre en Arabie* (28 juin et 3 juillet 1918, signe L. S.).

aveugles poussés par leurs mahdis à ne rêver que sang et massacres pour chasser l'infidèle du monde islamique. Il faut comprendre que le Musulman a senti l'impossibilité de s'opposer à notre force; il se contente de ne pas permettre l'emprise sur sa personnalité. Le Musulman reste à côté de l'Européen conquérant, mais si ce dernier ne louche pas à ses coutumes, à sa religion, le premier s'en remettra à Dieu qui a permis la défaite temporelle de son fidèle. Il est à remarquer que cette conception tend à changer depuis les succès diplomatiques des Kemalistes sur les Français (1921), succès que les Musulmans considèrent comme obtenus par la force.

D'ailleurs à l'origine de la doctrine islamique les conquérants musulmans n'imposaient même pas leur religion aux peuples soumis, « Les peuples rencontrés par les armées, dit M. de Castries, étaient mis dans la triple alternative ou de se convertir au Goran, ou de garder leur religion en payant un tribut, ou de s'en remettre au sort des armées. » Le prophète Mahomet n'avait d'autre but que de substituer le culte de Dieu unique à celui des idoles. Les détenteurs d'écritures saintes, Chrétiens et Juifs (1), trouvaient grâce à ses yeux. Le fanatisme pousse les adeptes d'une religion à convertir de gré ou de force, par tous les moyens, ceux qui ne croient pas comme eux : dans de telles conditions l'islamisme est plutôt tolérant. M. E. Mercier reconnaît que la tolérance est le fond de la doctrine islamique. De nos jours encore, les adorateurs d'un Dieu unique peuvent vivre en paix en terre musulmane arabe. L'Arabe se croit toujours d'une race supérieure à toutes

(1) Les Juifs furent persécutés plus tard. Voir tome I, p. 34, mais le statut des « Ahl Kitab » resta le même.

les autres, mais cette confiance en soi a une origine politique, provient du temps où les Arabes étaient les maîtres incontestés d'un monde.

Quant à la prétendue haine religieuse, au fanatisme auxquels certains ont voulu attribuer la responsabilité de la résistance et des révoltes que les Français par exemple ont eu à supporter en Algérie, M. Mercier fait encore justement remarquer que ce n'est pas sur ces causes qu'il faut faire reposer l'éclat des meurtres et des guerres. Il faut en voir l'origine dans les maladroitures, les ordres blessants, les fautes administratives, ignorantes des coutumes séculaires, dans les erreurs de tous genres qui n'ont pas manqué dans les débuts d'une politique non encore adaptée aux besoins indigènes. Les Anglais ont souvent eux aussi payé durement ces erreurs, comme dans la révolte des Cipayes de l'Inde.

A cause de ces fautes, réelles ou imaginaires, pour des raisons politiques ou personnelles à un agitateur follement ambitieux, des mouvements restreints se sont produits au moment de la guerre mondiale dans les territoires musulmans, français ou anglais. Mais ce ne furent que des agitations locales, lesquelles ne revêtirent jamais un caractère d'ensemble. Ces explosions sont naturelles chez des sujets qu'il est facile de traiter de fanatiques pour faire oublier ses propres erreurs, leur propre particularisme et leur amour de l'indépendance. Ces explosions n'ont pas une origine religieuse, ne sont pas du fanatisme; elles ont des raisons presque uniquement politiques. Voilà pour le monde arabe. Il en est autrement en Asie Mineure où, comme nous l'avons montré dans le tome I, les Turco-Mongols n'ont pas continué à observer la primitive tolérance des Arabes. Pour des raisons politiques, ils ont voulu écraser les

particularismes qui les genaient; ils ont souleve alors le fanatisme intolerant de leurs peuplades farouches contre les Armeniens, les Syriens, les Maronites.

4° De 1900 a 1910, on a souvent fait un epouvantail du fanatisme musulman. M. Dicey de Londres ecrivait (I) : « Des Anglais ont fmi par ouvrir les yeux et par reconnaitre que les neuf dixiemes des fellahs d'Egypte se leveraient contre eux s'ils avaient affaire au sultan, comme cela a failli se produire lors de Toccupation d'Akaba. Tout le bien que l'Angleterre a pu faire au pays sera compte pour rien le jour ou TIslam commandera. » *Le Bulletin de la Sociele de geographic d'Alger* signalait: « Il faut Jeter un rapide coup d'ceil sur le monde musulman, en particulier sur revolution qui s'y manifeste, evolution dont la gravite n'est pas soupconnee en France. En effet, un chef a Stamboul, un coeur bien vivant a La Mekke, la ville sainte, des essaims d'adeptes vigoureux et prolifiques dans tous les pays clu monde, une religion bien vivante, un fanatisme pousse a la folie, faisant luire aux yeux des Croyants l'espdir que le Goran deviendra la loi des mondes, voila l'Islam ! »

Dans ces dernieres annees, Ton a fait justice de cet epouvantail suranne du fanatisme musulman et du soulèvement general du Croissant contre la Croix. Dans tout Fislamisme, sous l'apparent convert de dogmes intangibles, il existe une multiplicite de sectes, un developpement excessif de confreries religieuses rivales qui ont perdu de vue le but religieux primitif pour n'etre plus en realite que des associations politiques. Que chacune d'entre elles songe a reprendre un pouvoir temporal sous un pretexte religieux, c'est possible I

(I) *Bulletin de la Sociele de geographic d'Alger*, 1908, 2^e semestre.

Il est même probable que les aspirations locales sont soutenues par la confrérie locale. Mais cette extension même des sectes, l'apparition du culte des saints locaux, des marabouts, ont tué l'unité primitive de l'islamisme, unité qui ne se reformera sans doute plus à la voix de quelque imam génial, puisque celui-là même sera contre-battu par les chefs des ordres rivaux. Mahomet avait prévu le danger lorsqu'il avait interdit les moines et les santons. Le maraboutisme a dispersé les efforts de l'islam ; en outre, les puissances européennes jouent des ambitions opposées des hommes saints, et maintenant dans leur division les musulmans les plus croyants.

Et les masses populaires suivent bien plus les ordres de leurs santons qu'elles ne se préoccupent des dogmes originels du Coran. Ce ne sont plus des fanatiques auxquels Ton a affaire, mais ce sont des hommes soumis à toutes les passions politiques de l'heure. Le vrai croyant musulman ne parle jamais de religion, méprise uniquement ceux qui ne croient à rien, d'accord en cela avec les préceptes coraniques ; les lettres, les grammairiens peuvent discuter à l'ombre des mosquées ou des zaouïas sur quelque point subtil de grammaire, commenter quelque verset douteux, ce ne sont pas eux qui pousseront les masses à la rébellion. L'ambition et l'esprit de domination seuls poussent certains au simulacre du fanatisme.

5° On a souvent pris pour du fanatisme ce qui n'est au fond que la tendance moderniste des musulmans à prendre part eux-mêmes aux discussions administratives qui les touchent. Depuis que le Président Wilson a émis ses fameux principes, si les musulmans ne réclament pas encore partout le « Self government », les gens instruits qui ne manquent pas dans l'Afrique du

Nord française revendiquent une plus large part dans la gestion de leurs intérêts sans perdre leur statut spécial de Musulmans vivant sous la loi franchise. Us veulent se marier, hériter, etc., comme l'ordonne leur loi religieuse, intimement unie chez eux à la loi civile. Or la loi française, celle qui fait le citoyen français, a ses origines profondes dans la morale chrétienne, dissemblable souvent des ordonnances coraniques. Dans ces conditions, il faut comprendre que les Musulmans cherchent à trouver la meilleure formule pour vivre en harmonie avec ceux qui leur ont apporté un bien-être et un progrès différents de leurs conceptions primitives.

La haine existe certainement encore chez les Turco-Mongols ralliés par les Jeunes-Turcs. Peut-être existe-t-il encore dans les âmes musulmanes arabes ou berbères un vieux levain de haines contre le Chrétien conquérant, mais il faut avouer que ces indigènes africains qui ont versé sans compter leur sang sur tous les champs de bataille de la guerre mondiale, ont bien droit à quelques compensations, à un véritable crédit de loyalisme. Aussi l'année 1918 a-t-elle vu l'application d'un grand programme de politique indigène destiné à récompenser les Musulmans algériens de leur concours loyal et constant à la Métropole envahie (1). Ce geste de la France reconnaissante efface toutes les espérances conçues par l'Allemand, instigateur de la guerre sainte, et prépare pour l'avenir une seconde France industrielle et féconde, « dans l'ombre chaude de l'Islam ». Et les nouvelles entreprises des Communistes, des Bolchevistes ne

(1) V. *Le Temps*, Raymond Recouly, juin 1918.

Le Journal de Genève, La France et l'Algérie, René Payot, II juillet 1918 ; *Le Journal des internes français*, n^{cs} 18 et 20, *L'Afrique du Nord et la guerre*, Lucien Broche. Neuchâtel, 1918.

pourront faire oublier aux Arabes que leur reel interet se trouve dans une collaboration etroite avec la France.

CONCLUSION.

Le fanatisme n'a pu etre reveille dans la guerre sainte par suite des divisions islamiques. Le khan d'Afghanistan a essaye en 1920 de ravir au sultan de Stamboul son titre de Commandeur des Croyants.

Mais il ne faut pas confondre panislamisme, idee politique, germano-bolcheviko-kemaliste, avec l'Islam, idee religieuse ne comportant plus runite politique. Les concessions repetees que nous avons faites aux Kemalistes, et qui les ont logiquement amenes a se considerer comme nos vainqueurs, ont contribue a developper la politique panislamique qui menace aujourd'hui de Kaboul a Madras, de Tunis a Rabat: meme au Maghzen de Rabat, en 1921, on evoquait l'Egypte et Fouad I^{er}. Nous avons laisse se constituer le bloc Berlin-Moscou-Angora qui finirait par nous ecraser si nous ne prenions pas la resolution de le briser et de le dissocier, ce qui est pour nous une necessite absolue. En ce) nous sommes aides par l'islam lui-meme.

L'Islam n'a pas echappe aux rivalites economiques qui divisent depuis longtemps l'Europe et l'Amerique. La croyance au Coran peut toujours permettre e un moment donne une union ephemere contre un ennemi commun, mais les rivalites et les dissensions reparaitront bien vite, car elles sont fondamentales.

Les schismes qui ont separe l'Islam en des branches diverses ont diversifie la doctrine, ont atteint — qu'ils le veuillent ou non — l'integrite du dogme. Sous le couvert d'orthodoxie, le soufisme a oriente les ames vers

les plus dangereux ennemis de Tunisie islamique, vers les confréries religieuses devenues des associations dont les membres sont plutôt les esclaves de leurs cheikhs que les fidèles observateurs de la loi du Prophète.

Comme le spirituel et le temporel sont intimement unis dans l'Islam, tous ces groupements religieux eurent des visées politiques. Us ont aidé, favorisé l'éclatement des mouvements nationaux chez les races converties. Les particularismes locaux se sont aidés des prétextes religieux pour revendiquer leur autonomie ; les aspirations locales se sont fait jour à l'aide des mahdismes, des ordres, des confréries. C'est pourquoi l'étude des schismes devait précéder celle des mouvements régionaux.

CHAPITRE V

LA QUESTION ARABE (I)

Nous avons vu dans l'étude de l'expansion turco-mongole combien les Touraniens (2) avaient peu soumis les Arabes à leur suzeraineté. À partir de 1879, Sultan Abdul Hamid chercha à trouver en Asie les compensations aux pertes subies par la Turquie en Europe. Il inaugura en Turquie et en Arabie la politique dite «des chemins de fer». L'état ottoman est à base militariste : les voies ferrées doivent servir à porter rapidement les troupes de l'Empire sur les lieux où des minorités menacent l'intégrité du sultanat. Bien que construit sous le prétexte de conduire plus facilement les pèlerins vers La Mecque et Médine, le chemin de fer du Hedjaz était une arme de l'imperialisme ottoman contre les révoltes perpétuelles des Arabes. À l'instigation de l'Allemagne, le sultan avait organisé la Turquie en corps d'armées ; le 6^e eut son siège à Bagdad, le 7^e devait tenir Sanaa dans l'Yemen. L'Allemagne préparait par ces moyens l'ossature du Bagdad-balm contre l'Angleterre.

Le gouvernement britannique avait depuis longtemps prévu ces tentatives germano-turques. Déjà, en 1812, des relations avaient été nouées avec les chefs arabes de la

(1) Lire la remarquable étude du Colonel E. Bremond : *Vintervention arabe et cherifienne dans la guerre 1914-1915*. Paris, 1920.

(2) Touran chez les écrivains arabes se dit par opposition à l'Iran et signifie tout ce qui se trouve au nord de l'Iran. C'est une ancienne terminologie persane.

peninsule. Des voyageurs britanniques avaient parcouru l'Arabie. Lord et lady Burton atteignirent même les oasis fermées des Wahabites au Nedjd. Depuis la défaite russe en Mandchourie (1905), l'Angleterre ne craignait plus dans le Proche Orient que l'Allemagne appuyée sur la Turquie. Dès cette époque, la Grande-Bretagne essaya d'organiser les Arabes d'Arabie contre les Germano-Turcs.

Déjà Temir wahabite Ibn Saoud s'était allié au cheikh de Kouweït, allié du Gouvernement des Indes. Cet émir fonda contre les Ottomans dès 1904 un empire des confins de la Mesopotamie à ceux de la Syrie. En 1905 d'autre part les Yéménites infligeaient aux Turcs des défaites sévères. Les garnisons de l'Assyrie et du Hedjaz furent bloquées par les Arabes. •

A cette époque, se poursuivit un véritable réveil national arabe, appuyé par des publications en Europe. L'Angleterre soutenait sans doute en dessous le mouvement, car de cette époque, datent entre elle et la Turquie poussée par l'Allemagne les incidents de Kouweït dans le Golfe Persique et de Tabah sur la Mer Rouge.

En 1907, se produisit une accalmie. Le sultan de Stamboul reçut la délégation du Yémen et promit de ne laisser que quelques garnisons dans le pays. Les Ottomans ne devinrent d'ailleurs pas plus libres de circuler. Les révolutions jeunes-turques de 1908 à 1909 ne comblèrent pas le fossé entre Ottomans et Arabes. Les députés arabes firent toujours bloc avec les non-Turcs, soutenant la politique des petites nationalités. Les Jeunes-Turcs saisirent bien vite cette mentalité des Arabes, et reprenant la politique d'Abdul Hamid, cherchèrent à turquiser l'Arabie ; ils interdirent de leur mieux les fonctions publiques aux Arabes, et tentèrent

d'extirper la langue arabe pour la remplacer par la langue turque.

De leur cote, les Arabes continuaient bien a faire la priere au nom du sultan de Stamboul, mais ils revaient le retour au khalifat arabe, voulaient en tout cas echapper au joug ottoman. C'est ainsi que, profitant de la guerre italo-turque, les Arabes du Yemen avec le cheikh Idriss nouerent des relations d'amitie avec les Italiens. En vertu de ces relations, signale le colonel Bremond, les Italiens revendiquent l'Yemen comme une dependance naturelle de l'Erythree.

Les Anglais tiraient egalement parti de cet etat d'esprit. Lord Curzon, vice-roi des Indes, inaugura en 1912 et en 1913 cette politique d'alliance avec les chefs arabes dont les resultats devaient se manifester pendant la guerre mondiale.

Il faut avouer d'ailleurs que les Jeunes-Turcs operaient bien maladroitement. Par exemple en Janvier 1913, l'assassinat au nom d'Enver pacha, du ministre de la guerre ottoman francophile, Nazim pacha, et le mouvement terroriste qui s'en suivit susciterent en Syrie une veritable revolution en faveur de l'autonomie provinciale.

Les Jeunes-Turcs, diminuees par leurs revers dans la guerre balkanique, furent effrayees par le separatisme menagant. En juillet 1913 ils traiterent a Paris avec les delegues arabes. La reprise d'Andrinople par les Turcs redonna confiance a ces derniers qui refuserent de tenir leurs promesses. En aout 1913 cependant, le comite Union et Progres fit de nouvelles promesses :

1° Emploi de l'arabe dans les fonctions publiques.

2° Nomination de trois ministres de race arabe dans le gouvernement.

3° Attribution aux Arabes d'un certain nombre de sièges de députés et de sénateurs.

Naturellement les Jeunes-Turcs manquèrent encore une fois à leur signature. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les Arabes marchèrent aux côtés des Alliés contre l'Allemagne et la Turquie dans la guerre 1914-18. La guerre pour eux ne faisait que s'étendre.

Le grand chef de La Mecque, Hussein, était en fonctions depuis 1909. Pour bien montrer la mentalité islamique, laquelle n'est jamais satisfaite d'une victoire de Chrétiens sur des Musulmans, il est bon de signaler que cet Hussein apprenant l'entrée des Anglais à Bagdad s'écria : « C'est un désastre »; Hussein n'a jamais été turcophobe. Il s'est montré ennemi des Jeunes-Turcs, mais a toujours témoigné la plus vive admiration pour Abdul Hamid.

C'est autour de cet Hussein que se concentra la résistance arabe. La Grande-Bretagne fut représentée près de lui à Djeddah par le lieutenant-colonel Wilson, gouverneur de la province de la Mer Rouge (Red-Sea à Port-Soudan), qui était venu en cette ville comme chef du Pilgrimage office. Le colonel Lawrence, qui s'attacha si fortement à la politique arabe et devint célèbre depuis, était un professeur d'Oxford qui avait depuis de longues années exécuté des fouilles archéologiques à Palmyre. Il y reprenait les traditions de Lady Stanhope (I) et s'était lié avec les Arabes, en particulier avec Faysal. Lawrence s'est montré francophobe, ou plutôt très colonial anglais. Il n'avait aucune sympathie pour sir Mark-Sykes, le meilleur connaisseur de la Turquie,

(I) Lady Stanhope, SCBUF de Pitt, s'était installée au Liban, et s'était vers 1812-13 créée une grosse influence dans la région. Elle fit échec à Lascaris, l'envoyé de Napoléon I^{er} en Orient pour ouvrir la route des Indes.

riche financier francophile, dont les egards pour la France fetaient mal vus de ses compatriotes coloniaux.

L'dmir Hussein, malgre les avances faites par les Britanniques, lesquels payaient davantage et etaient sur place, montra toujours a la mission française une sympathie profonde, cherchant ainsi a maintenir son independance par une attitude egale envers les grandes puissances. Le colonel Bremond, chef de la mission frangaise, en profita pour prendre sur l'emir une reelle influence, et fit executer avec succes par nos ressortissants les pelerinages a La Mekke de 1916 et de 1917.

Enver pacha craignait la valeur de l'emir Hussein : aussi fit-il a Constantinople nommer contre lui Grand Cherif de La Mekke, le chef de la famille cherifienne des Aoun, rivale d'Hussein, Hai'dar pacha, complètement rallie aux Germano-Turcs.

Le 10 juin 191e les hostilites commengaient officiellement. Les Turcs etaient obliges d'evacuer le Hedjaz, mais avaient montre le peu de developpement de leur sens religieux en bombardant la kaabah de La Mekke. Par contre les Ottomans se maintenaient a Medine.

Le grand cherif de La Mekke lançait des proclamations denonçant les tromperies et la mauvaise foi des Jeunes-Turcs. Pour repondre aux aspirations des Arabes, il se faisait proclamer malik el arab, roi des Arabes. L'Angleterre lui reconnut ce titre de malik apres de longues negociations, mais lui refusa la qualification de Djellala, majeste. La France accorda satisfaction au Malik sur les deux points; mais les deux puissances europeennes lui denierent la qualite de roi des Arabes et ne lui reconnurent que celle de Roi du Hedjaz.

Les troupes arabes conduites par Temir Faysal ne menerent evidemment pas la grande -guerre contre les

Ottomans ; cependant elles generent considerablement les Germano-Turcs par leurs raids et leurs razzias.

A la conclusion de l'armistice avec la Turquie (octobre 1918), Faysal regut au meme titre que les Anglais et les Frangais une zone des territoires turcs occupes a administrer : ce furent les gouvernements de Damas et d'Alep, toujours sous le haut commandement du marechal Allenby (1919). C'est de cette epoque que datent les premieres frictions entre Français et Cherifiens.

Les Arabes comptaient sur la formation d'un Etat arabe, allaient meme jusqu'a revendiquer la Cilicie sous le pretexte que ce pays comprenait un grand nombre des leurs (ansarieh) (I). Il est probable que les agents britanniques ne se montrerent pas toujours disposes a mettre de l'huile dans les rouages ; toujours est-il que le malentendu devint tel entre les Cherifiens rappelant les promesses faites et les Français forts des accords de 191e, qu'une colonne fut jugec indispensable. En 1920, le general Gouraud marchait sur Damas et de-tronait Faysal, lequel venait de se faire nommer roi.

Les Anglais avaient laisse faire la colonne mais protesterent contre l'expulsion de Faysal. Fideles a leur politique implacable de dresser le monde arabe contre le monde touranien, les Britanniques recueillirent Faysal et le nommerent roi de Baghdad. En meme temps son frere Abdullah recevait la Transjordanie. Il est certain que le mouvement arabe si bien dispose pour nous devint ainsi francophobe.

Or si Ton considere une carte du monde musulman, il est facile de constater que nous sommes dans l'axe du monde arabe, et que le mouvement turc n'est pour nous qu'un mouvement peripherique. Entre Tamitie

(I) Sur les Ansarieh voir P. J. Andre, *Les Ansarieh de Cilicie*, dans *l'Asie francaise*, juillet-aout 1921.

turque et Tamitie arabe, il semblait preferable de choisir Tamitie arabe. L'hostilite cherifienne a eu comme contre-coup immediat de fermer aux Musulmans fran-Qais le pelerinage de La Mekke, car le roi Hussein a naturellement pris fait et cause pour son fils. Cette situation ne saurait se prolonger sans danger pour nous, car le pelerinage est indispensable aux Musulmans.

Les Britanniques ont cherche a pousser plus loin leur politique d'emprise ; il leur apparut desirable de reformer le khalifat arabe au detriment du khalifat ottoman institue par droit de conquete. Mais ce n'est pas chose facile: d'apres les principes islamiques, l'ijma ou consentement universel est necessaire pour la designation du khalife dans la famille du Prophete en l'absence de tout facteur hereditaire. C'est pourquoi fut essayee la reunion d'un Congres islamique a La Mekke pour designer le khalife arabe. Cette tentative a l'air d'avoir echoue, car les Musulmans ne peuvent supporter une immixtion etrangere dans les affaires religieuses. Il est a remarquer d'ailleurs que Moustafa Kemal n'a pas mieux reussi dans sa reunion de Congres islamique.

La situation est telle : quoique deconsidere, le sultan ottoman reste le khalife, parce que la Turquie est le dernier grand Etat libre musulman. Sa deconsideration se montre en ce sens qu'en Afghanistan comme en Arabic, les princes tentent de revivifier le titre de Commandeur des Croyants. Gardons-nous d'agir dans un sens ou dans un autre. Les Musulmans seuls ont qualite pour designer leur khalife ; toute action de notre part dresserait vraisemblablement contre nous meme nos amis d'Islam. Bornons-nous a constater l'hostilite entre Turcs et Arabes, et Teveil des particularismes nationaux dans tout le monde musulman.

CHAPITRE VI

L'ÉGYPTE ET LA TRIPOLITAINE

I.—L'ÉGYPTE.

L'Égypte pharaonique, romaine, byzantine, fut une proie facile pour l'islam. En 639, un des lieutenants du khalife Omar, Amrou ibn el As, pénétra dans la vallée du Nil. L'Égypte était alors un pays mal administré, ravagé par les discussions religieuses, ruiné par les exactions des légats impériaux byzantins. Aussi, comme en Syrie, la population accueillit favorablement les envahisseurs. La conquête fut rapide : les Arabes se mirent immédiatement à l'œuvre ; ils apportaient en effet avec eux une civilisation originale. La lettre par laquelle Amrou fit hommage de sa conquête au khalife est une pure merveille. La justice avec laquelle les Arabes administrèrent le pays et le relevèrent de ses ruines déterminèrent de nombreuses conversions à l'islam, rallièrent les Égyptiens à leur domination, tant et si bien que l'Égypte prit le caractère complet d'un pays arabe. La langue arabe devint sans heurts la langue de tous (I) ; l'architecture elle-même s'arabisa. Il est vrai

(I) Les Coptes chrétiens, descendants des anciens Égyptiens, ont conservé la langue pharaonique jusqu'au commencement du XIX^e siècle ; ils la parlaient encore en partie à l'époque de Bonaparte : c'est ce qui a permis à Champollion de déchiffrer les hiéroglyphes en utilisant leur vocabulaire. Actuellement les Coptes parlent arabe, leur langue propre n'ayant plus que le caractère de la langue sacrée. Dans le mouvement actuel les Coptes chrétiens se sont unis aux Musulmans, quoiqu'avec peu d'ardeur.

que de nombreuses tribus arabes vinrent s'établir dans l'Égypte dont la population avait été réduite par les guerres et aidèrent ainsi à l'islamisation de la région. Néanmoins l'Égypte présente un rare exemple d'assimilation au conquérant. Depuis lors, l'Égypte est demeurée un pays arabe.

L'Égypte fut d'abord une province de l'Empire omeyyade, puis de l'Empire abbasside. Au ix^e siècle, elle devint État indépendant avec les Fatimides chiites venus de Tunisie (1). La puissance des Fatimides d'Égypte battit en brèche celle des khalifes de Bagdad. Lorsque ces souverains furent renversés par l'invasion mongole (prise de Bagdad, 15 décembre 1055), le dernier emir des emirs El Malik Er Rai'm s'enfuit; son vizir Basasiry, pour sauver le khalifat arabe, proclama la déchéance des Abbassides et reconnut comme khalife le Fatimide El Mostansir. Mais Toghrul Beg réduisit bientôt à néant cette tentative : les Fatimides durent renoncer au khalifat. D'ailleurs en Égypte le pouvoir passait presque aussitôt à la dynastie des Eyyoubites (1171-1254) avec le Kurde Salah ed din (Saladin).

Les Eyyoubites contribuèrent largement à la prospérité de l'Égypte. Us protégèrent et développèrent les industries nationales, favorisèrent un grand commerce avec la Grèce et la Syrie. Le riz que les Arabes avaient introduit dans le Delta faisait la base des exportations avec les épices venues de l'Orient.

Cette prospérité musulmane fut gênée par les Croisades qui eurent lieu contre les Fatimides et les Eyyoubites (2). La chrétienté ne trouva pas devant elle les armées innombrables de l'Islam. Les rivalités des gou-

(1) V. *Histoire de l'Afrique du Nord*, Chapitre VII.

(2) V. *La Croisade des Épices*, Chapitre XII.

verneurs, l'incapacite et la faiblesse des khalifes dans leur capitale de Baghdad d'oii ils assistaient impassibles a la preparation des invasions turco-mongoles, empecherent la concentration des Musulmans contre les Croises. Cependant à part la prise de Damiette par saint Louis en 1250, les Chretiens ne purent cependant pas grand'chose contre l'Egypte.

En 1254 la dynastie mameluk remplaga la dynastie eyyoubite. Les sultans mameluks rendirent un grand service au monde occidental en ecrasant a plusieurs reprises les Mongols qui envahissaient l'Afrique a son tour. Sous les Mameluks, l'Egypte reste une grande puissance commerciale ; mais au debut du xv^e siecle « le sultan Bours beg interdit a ses sujets le commerce des produits de l'Inde ». Son but etait de faire un monopole d'etat afin de tirer de ce commerce des benefices plus considerables. Il tarit par cette imprudence la source la plus claire de ses revenus. Les negociants francs limiterent en effet leurs achats au strict necessaire. Ce fut le debut de la decadence de l'Egypte comme puissance de transit entre l'Orient et l'Occident. La decouverte de la route des Indes par le Cap de Bonne Esperance fit le reste. Sur le conseil des Venitiens jaloux des Portugais, les Mameluks envoyèrent des flottes dans l'Océan Indien, mais furent battus.

Vaincus sur mer par les Portugais, les Mameluks le furent sur terre par les Turcs, heritiers des Mongols. Toman bey fut ecrase par Selim I^{er} qui en 1512 fit de l'Egypte une province ottomane. A cette epoque commencerent la desorganisation et rappauvrissement de l'Egypte : les beys et les fonctionnaires turcs ne cherchant qu'e faire rapidement fortune, laissaient les canaux s'ensabler et le pays sans travaux publics. L'adminis-

tration turque ne reussit pas e l'Egypte qui perdit en peu de temps les resultats de la sage organisation arabe.

En s'emparant du Caire (1517), Selim I^{er} trouva a la cour des Mameluks le dernier descendant des Abbassides* En effet, lorsqu'Oulagou Khan se fut empare de Baghdad et eut fait etrangler le dernier Abbasside regnant, un descendant de l'avant-dernier souverain etait alle chercher refuge au Caire; Sultan Beibars l'avait accueilli et fait proclamer khalife sous le nom d'El Mostansir. Ses successeurs, au nombre de seize, heriterent de ce titre illusoire et resterent sans influence en Egypte. Sultan Selim, realisant la pensee de Tamerlan, s'empara du khalife qu'il emmena avec lui, et lui acheta son titre. C'est ainsi que le khalifat passa des Arabes aux Ottomans. Les Turcs prirent par la force la qualite hereditaire d'imam reservee a la descendance du Prophete. Malgre le transfert du dernier khalife, le Caire, apres la conquete turque, resta le centre de l'enseignement theologique musulman avec la mosquee d'Al Ahzar, tandis que Constantinople prenait sa place et celle de Baghdad comme capitale politique de l'Islam.

Depuis lors, l'histoire de l'Egypte fut celle d'une province turque. L'expedition de Bonaparte chassa un instant les Ottomans de la vallee du Nil, mais en 1801 une armee anglaise restaura les Turcs. Les querelles qui suivirent se terminerent par l'arrivee au trone d'un Albanais, Mehemet Ali (I). Cet aventurier de genie, par des guerres successives, voulut reformer un empire d'Orient puissant, soutenu par la France, et ce fut la un

(I) Il est utile de rappeler la presence de Sebastiani a Constantinople en 1805, et que l'insistance des Anglais a vouloir rester en Egypte amena la rupture qui fut le debut de la fortune du Mameluk albanais Mehemet Ali,

celebre episode de la Question d'Orient. L'Angleterre et la Russie tenaient au maintien de la Turquie ; la France dut abandonner son protege. Malgre les victoires de son fils Ibrahim qui parvint devant Constantinople, Mehemet Alid dut se contenter du khedivat d'Egypte. L'Egypte redevenait du moins un Etat.

Le successeur de Mehemet Ali, Ismail pacha, fit appel a la France et e l'Angleterre. L'on peut dire meme que la France avait une situation privilegiee en Egypte, oil ses educateurs, ses savants tenaient la premiere place. Mais en 1882, l'Angleterre fut seule a fournir au khedive regnant l'appui de ses troupes contre des insurrections ; depuis, les soldats britanniques n'ont plus quitte l'Egypte ; peu a peu les Anglais ont remplace les Fran^{ais}, si bien qu'en echange de la reconnaissance de scs droits sur le Maroc (1905), la France a dti admettre en fait le protectorat de l'Angleterre sur la vallee du Nil.

Depuis 1914, date a laquelle Abbas Hilmi resta a Constantinople pres des Turcs, il n'y a plus de khedive en Egypte, mais un Sultan. Le Sultanat d'Egypte fut proclame pour rendre definitive la rupture politique et dissoudre les liens entre le khalifatet l'Egypte. Le 1^{er} sultan fut Hussein Kemal I^{er} ; le prince regnant actuel est Fouad Ier.

Cependant il ne semble pas que les Anglais aient reussi a s'attacher les sympathies egyptiennes. L'accueil reserve par les Egyptiens aux Senoussistes pendant la guerre mondiale, la necessite pour les Anglais de remplacer le khedive, les emeutes d'Alexandrie et du Caire sont autant d'indications contraires. Il ne semble pas non plus que les Egyptiens aient beaucoup pardonne aux Britanniques les « Labour Corps » ou des milliers d'Egyptiens ont travaille sous le fouet pendant la guerre.

En outre le president Wilson en ecrivant les quatorze

points de son projet de paix n'avait sans doute pas prévu quelle arme il donnait au monde musulman, et les plenipotentiaires allies n'avaient sans doute pas prévu en les acceptant, quelles consequences allaient decouler de cette utopie genereuse evidemment, mais peu en harmonic avec les realites prescrites. Le progres doit decouler d'une evolution, et dans le monde colonial doit etre la resultante d'un bienfait du gouvernement mais non pas un apport de l'exterieur.

Quoi qu'il en soit, le nouveau khedive d'Egypte, appuyé par tout son peuple, sut faire comprendre au gouvernement britannique que le pays reclamait son autonomie. Le marechal Allenby, commandant les forces allies en Syrie-Cilicie, rentra au Caire en 1919, a la suite de l'accord franco-anglais au sujet du Levant, et remplaca sir Reginald Wingate comme Haut-Commissaire en Egypte. Une commission speciale fut envoyee d'Angleterre sous la presidence de lord Milner (1919-20) pour etudier les moyens de faire concorder les aspirations locales avec les besoins du Royaume-Uni. Cette commission termina ses travaux (aout 1920) sans grand succes. Mais quand bien meme une entente serait actuellement realisee, il n'en reste pas moins vrai que la suprematie anglo-saxonne a ete touchee. Il est probable que les Egyptiens sont encourages par les Allemands et les nationalistes turcs. Il est a noter egalement que Fouad I^{er} est officier italien et fut candidat au trone d'Albanie pour le compte de l'Italie; meme livres a eux seuls, il est hors de doute que l'autonomie locale sera de plus en plus reclamee par les Musulmans locaux et qu'ils obtiendront leur « self government ». L'emprisonnement du leader egyptien Zaghloul pacha et les demonstrations qui suivirent ont montre que tout le peuple egyp-

tien s'est range derriere ses chefs. Les Anglais se maintiennent par la force, mais en terre d'Islam la force est bien, a condition de n'etre qu'une sanction. La force ne doit pas empecher la politique d'entente. Comment les Anglais sortiront-ils de cette situation dangereuse, surtout maintenant que les pretendues victoires de Moustafa Kemal ont redonne confiance a YIslam ! Beaucoup de sang sans doute coulera avant que la question egyptienne ne soit reglee. Nous avons tout interet a ce qu'elle le soit rapidement, car notre monde musulman suit d'un oeil attentif ce qui se passe dans le Proche Orient.

Pendant la politique avisee du marechal Allenby semble avoir retabli provisoirement la paix : le marechal a pu faire reconnaitre par le Gouvernement de Londres la constitution en Egypte d'une sorte d'Etat independant, Etat dont les Britanniques gardent le controle au point de vue militaire et economique. La politique implacable de l'Angleterre dans le Proche-Orient s'explique facilement: le sol de l'Angleterre ne produit pas suffisamment pour nourrir les Anglais; pour ces derniers la route des Indes represente « la route du boulanger »; quiconque se dressera sur cette route devra etre ecarte. Si Ton veut bien se rappeler ce concept, on s'expliquera facilement les apparentes contradictions de la politique anglaise en Orient et leurs consequences.

II. — LA TRIPOLITAINE (I).

Les Italiens sont débarqués à Tripoli en automne 1911 ;

(I) Je remercie le Colonel Bremond d'avoir bien voulu me confier ses notes sur la Tripolitaine et liens a rendre hommage a ce parfait connaisseur des choses musulmanes.

ils ont commence, par la proclamation d'octobre 1911, a promettre aux indigenes les memes droits qu'aux Italiens. Ils promettaient egalement aux Tripolitains qu'ils seraient gouvernes par l'intermediaire de leurs chefs.

Le decret royal du 5 novembre 1911, contrairement a cette promesse, a place la Lybie (Tripolitaine et Cyrenai'que), sous la souverainete de l'Italie, faisant des Lybiens des *sujets italiens* (Decret du 5 avril 1913).

Depuis le traite de Lausanne (1913), l'Italie a suivi en Lybie la politique de conquete et d'occupation coloniale habituelle qui Ta menee a Ghadames.

Mais en 1915, une revolte generale balaya sa domination, bloquant les Italiens dans Tripoli, Horns et Zuara.

Apres la guerre de 1914-18, l'Italie amena pres de 80.000 hommes en ces regions, mais par suite de l'anarchie interieure, dut les reembarquer sans avoir rien fait.

Un decret royal du 1^{er} juin 1919 (statut iripolitain) accepta la situation; les Tripolitains devinrent *citoyens italiens* avec les memes droits que les *citoyens italiens metropolitans*. Un decret du 1^{er} novembre 1919 etendit cet etat de choses a la Cyrenaique.

Les *citoyens italiens* elisent au suffrage universel et direct un depute par 20.000 habitants, pour 4 ans.

Il y a 48 deputes en Tripolitaine (population reelle : 600.000 habitants dont 10.000 Europeens et 1e.000 Israelites). *Le President doit etre Musulman I*

Les nouveaux citoyens *ne doivent pas* le service militaire.

Le Parlement vote les lois, les impots directs et *nomme* les fonctionnaires, y compris les cadis,

Le Senat et la Chambre de Rome ont sanctionne ces incroyables d^crets.

On se trouve e present dans la situation suivante :

En Cyrenaique le souverain est Seyyid Idris, grand cheikh des Senoussia, qui va e Rome frequemment.

En Tripolitaine, les Musulmans arabes ont detruit les Berbàres ibadites du Djebel Nefoucja, qui s'etaient allies aux Italiens : les Italiens n'ont à pcu pres rien fait pour les en empecher.

Il s'est reuni a Garian un congres arabe (les Berberes en sont exclus, c'est-a-dire la majorite de la population) qui a eti une attitude peu amicole pour les Italiens.

Ceux-ci n'occupent que Tripoli, avec Tadjourah et Ain Zabra comme avancees, Horns et Misrata, lequel vient d'etre reoccupe. La garnison de Garian a ete prise (150 hommes) et vient d'etre rendue moins 12 officiers gardes comme otages.

L'Italie semble vouloir revenir ces temps-ci a la maniere forte, et a fait reoccuper Misrata-Marine.

L'Italie ne vent pas faire la conquete dc la Lybie, trop pauvre. Elle laisse toute liberte aux chefs indigenes, avec le droit de se servir du drapeau italien, bien qu'elle n'ait aucun moyen de controle ou d'action ; ce (jiii amenera des difficultes evidentes avec les Frangais de Tunisie ou du Tchad et les Anglais d'Egypte.

Elle se propose par cet acte de liberalisme, qui morque son impuissance, d'attirer a elle toute l'opinion musulmane.

Le depute G. Sanarelli (*Illustrazione Coloniale*, aout 1919) ecrit:

« L'orgueil de race des Anglais et des Français ne leur permettra jamais de concevoir quelque chose de semblable à la tutelle de la liberte arabe que nous avons promise en 1911 et qu'aujourd'hui fmalement nous avons commence a realiser (apres 8 ans d'impuissance)...

Ce qui devra unir les deux nations italienne et arabe, ce sera le programme politique vraiment islamique de la lutte contre le desert au moyen de grands travaux hydrauliques consistant a deriver vers le Nord par un nouveau Nil, l'eau des lacs equatoriaux (I). »

L'Italie espere des compensations orientales; son reve est de se faire la servante du panislamisme et d'en tirer sans frais les profits.

La France a montre dans l'Afrique du Nord la vraie politique a suivre. Elle s'est laisse entrainer en Orient par l'exemple de l'Italie. Lionello de Benedetti a repondu a ces reves illogiques : « Comment les indigenes peuvent-ils croire que nous soyons les defenseurs qualifies des drolls des Musulmans dans le monde des nations, *alors que nous n'arrivons pas settlement a nous faire respecter d'eux-memes dans notre propre colonie, dans un territoire soumis a la souverainete italienne ?* » (Lo Statute della Tripolitania e della Cirenaica).

Le danger des reveries italiennes, c'est qu'elles sont basees sur la fin des colonies europeennes en pays musulman a bref delai. Au premier soulèvement, d'ailleurs, tout leur chateau de cartes s'ecroulera, puisqu'ils sont hors d'etat, de propos delibere, de se defendre. C'est le retour pur et simple a la situation des puissances chretiennes vis-a-vis des pirates barbaresques ou ottomans avant 1815 : on sait ce qu'elle a ete. L'Italie elle-meme s'en rend compte et maintenant que sa disorganisation sociale s'attenué, elle recommence a sentir la necessite de faire sentir sa volonte en Tripolitaine : ce qu'elle y a fait de 1915 a 1921 est un simple defi au bon sens, et elle y a gaspille en utopies des sommes plus elevees

(I) *Une Mission en Tripolitaine*, par Camille Fidel.

que celles qui auraient été nécessaires pour obtenir un résultat sérieux (I).

Actuellement, l'Agence Reuter publie :

Malte, 22 mai 1922.

Les Italiens ont déclanché en Tripolitaine une grande offensive contre les Arabes rebelles. Les forces italiennes sont composées principalement, semble-t-il, de levées locales, d'Erythréens, renforcées par quelques régiments italiens. Les opérations sont sous la direction du général Badoglio. Les Italiens emploient de nombreux avions de bombardement et infligent par ce moyen de lourdes pertes à l'ennemi. »

Tot ou tard, une réaction semblable devra se faire en Orient, et il faut rendre cette justice à la politique anglaise qu'elle aura été la seule à ne jamais se laisser leurrer par d'autres espoirs.

(I) Il est à noter que le cheikh Idriss, grand chef apparent des Senoussis, suit toujours les directives du Grand Senoussi parti en Turquie pendant la guerre mondiale et actuellement en liaison directe avec Moustafa Kemal et Enver pacha.

CHAPITRE VII

L'AFRIQUE DU NORD ET L'ISLAM

INTRODUCTION. — L'AFRIQUE.

Le premier passage des Arabes musulmans d'Asie sur la terre d'Afrique eut lieu sous le regne du khalife Omar (e34-e44). Commandes par Amrou ibn el As, ils traversèrent la vallée du Nil, atteignirent la Cyrenaique, parvinrent au sud à la Nubie, et dans l'Est e la contree nommee par eux Afrikya ou Ifrikya.

Le mot Afrique viendrait, dit-on, des Berbères Awrigha (Africani ou Afri), qui habitaient le territoire de Carthage et dont le nom fut applique par les Romains non seulement à la province qui fut leur première conquête en Afrique, mais par extension au continent tout entier. Les érudits européens et arabes ont de tous temps cherché l'origine du mot Afrique. M. Auguste Cherbonneau donne une hypothèse séduisante, s'arrêtant à l'assertion de Suidas qui reconnaît en Africa l'appellation primitive de Carthage : *Καρχυδών*, *TJ Kori 'Acppixy? xai Bu^cra Xeyof/ivy? !* « Le sens est dès lors emprunté à l'idiome phénicien, et le vocable sus-mentionné désigne une colonie détachée, un établissement séparé de Tyr (I). » De même que les Romains étendirent au continent le nom de la province de Carthage, de même firent les Arabes en appelant

(I) Aug. Cherbonneau, *Revue de Géographie*, 1880, II, p. 313. Consulter V. Gamier, *Anthologie, L'Afrique*.

Afrikya ou Ifrikya, les territoires dependants de l'ancienne Africa. L'Ifrikya des auteurs musulmans comprend d'apres les denominations actuelles, les regences de Tripoli et de Tunis, la partie orientale de l'Algerie jusqu'a Miliana, l'Egypte dont l'histoire est unie a celle de l'Asie Mineure, restant a part. Le Maroc actuel, ou Maghreb el Aqcja, c'est-a-dire le Couchant le plus eloigne, ne fut jamais soumis par les Arabes et resta la forteresse de la race berbere.

LA NATION BERBERE AVANT L'ISLAMISME.

I° *Ethnographic et religion.* — Quelle est cette race berbere dont le renom d'indépendance, de fierté, d'opiniâtreté, s'est conservé jusqu'à nos jours ? Quelle est cette nation dont l'histoire, d'après Ibn el Khaldoun, est celle de l'Afrique du Nord, cette race qui, sur les pentes de l'Atlas marocain, s'oppose encore à l'avancee de nos soldats ?

On ignore trop souvent dans le public quels sont les groupements ethniques qui se sont fondus dans le creuset de l'Afrique du Nord. Pour ceux qui ne se sont pas livrés un peu à l'étude des Musulmans d'Afrique, Turcs, Arabes, Berberes, Maures, sont des designations sans valeur propre, alors qu'au contraire ces denominations recouvrent des types, des peuples bien différents. En dehors de conquérants musulmans arabes, turcs, bien d'autres envahisseurs les ont précédés, les ont accompagnés, les ont suivis dans le bassin méditerranéen. Passant rapidement comme un flot destructeur, ou s'installant dans les régions conquises, ces peuples ont laissé des traces en Afrique du Nord.

S'il existe une region dans laquelle les mouvements migrateurs ont agi sur l'ethnographie locale, c'est sans nul doute en Ifrikya, au Maroc, ou se rencontre une mosaïque de types ethniques, resultant de la juxtaposition et du contact des races.

Jusqu'a nos jours, on a base l'etude de l'ethnographic sur les diversifications des types physiques, cranes plus ou moins allonges, arrondis, poils, cheveux de differente couleur, pigmentation, structure et autres caracteres purement materiels. Ces bases etaient sans nul doute suffisantes a la limite de la prehistoire et de l'histoire, lorsque les types ne s'etaient pas encore melanges, lorsque les cerveaux de l'humanite apprenaient encore a penser, begayaient en des embryons de phrases des embryons d'idees. Mais a l'heure actuelle, il serait peut etre necessaire d'appliquer une autre classification, tenant compte du moral, du mental pour la creation d'un nouveau type ethnique. En effet les idees, les moeurs, les coutumes, la langue, la religion, modifient lentement, mais ineluctablement, un type determine, lorsqu'il se trouve en contact avec un autre type plus avance que lui en civilisation.

C'est ainsi que l'ethnographic de l'Afrique du Nord a ete modifiee par un element exterieur, par la religion, l'Islamisme. Jusqu'a l'expansion du musulmanisme dans le bassin occidental de la Mediterranee, les invasions successives des armees venues d'Italie ou d'Asie, les hordes venues d'Espagne, de l'Europe nordique, avaient conquis le Maroc, l'Ifrikya, mais n'avaient eu qu'une influence relative sur les races aborigenes. Au contraire l'Islam niveleur, egalitaire, apres s'etre impose par la force des armes avec son code religieux, politique, social, a penetre peu a peu les populations, les a modi-

fices plus ou moins sensiblement dans leurs habitudes, leurs coutumes, leurs moeurs. La communaute de religion, de convictions profondes ou superficielles, a permis aux Semites, Arabes et Syriaques, de se meler plus facilement aux Berberes, aux Romano-Berberes de l'Afrique du Nord. L'Islam a fondu ainsi dans un meme creuset tous les restes des migrations passees, a reussi, mieux que le christianisme, a la formation d'un type nouveau qui, s'il ne presente pas un type reellement ethnographique, est neanmoins nettement caracterise : le Musulman de l'Afrique du Nord.

Comment s'est faite la creation de ce nouveau type ? La designation de l'Ifrikya par les auteurs musulmans nous donne la marche a suivre pour l'etude historique de ces regions. Nous devons etudier l'Egypte separement, puis l'Ifrikya avec la Tripolitaine disputee entre elle et l'Egypte, le Maroc dans ses luttes avec l'Ifrikya, le Maroc auquel par suite d'une serie de circonstances politiques, doit se rattacher l'Espagne.

2° *Les origines de la race berbere.* — L'Ifrikya et le Maroc, qui dans l'Quest continuent l'Egypte et la Tripolitaine, sont les fiefs de la race berbere. Il est difficile de connaitre les origines de la race berbere. Qu'elle ait ete formee de deux groupes humains, Tun venu du Sahara vers le nord, l'autre de l'Europe meridionale vers le sud (1), qu'elle ait ete modifiee sur les pentes septentrionales de l'Atlas par un apport de blonds partis du nord de l'Europe, par des Iberes, il n'en reste pas moins

(1) V, Tissot, *Geographic comparee de la province romaine d'Afrique*, 1888, t. I, p. 402.

net que la première race formée, Maures (I), Numides, Libyens — ou se rencontrent des types blonds — et la deuxième race notée, Getules restes bruns — plus tard Zenetes, Sanhadja, Touareg — formerent de bonne heure un groupement sinon autochtone, tout au moins très ancien sur le sol auquel il est fermement attaché.

Le cinématographe de la colonne Trajane à Rome nous a laissé l'image d'un type ethnique de petite taille, et tête ronde, semblable à l'Ibère, en opposition d'aspect avec le Semite arabe, de grande taille, au crâne ovale allongé en forme de pain de sucre, type « berbère » déjà connu des auteurs latins qui appellent ces Africains Imasigh (Salluste), d'après le nom d'Imaziren qu'ils se donnaient à eux-mêmes. Les Berbères parlent une langue spéciale, le tamazirt, divisée à l'heure actuelle en de nombreux dialectes dont le plus proche de la source originelle semble être celui des Touareg du Sahara. Les mots s'écrivent à l'aide de caractères spéciaux, alors que les Aryens ont été obligés de se servir de signes phéniciens (2).

Ce sont ces Berbères que les Arabes rencontrèrent pour la première fois dans la vallée du Nil sous le nom de Brabra, qui, après avoir été les ennemis des Romains, furent parmi leurs auxiliaires les plus dévoués dans les guerres civiles de l'Empire.

3° *UEtat social des Berbères.* — Les Berbères n'ont jamais pu créer un empire durable s'étendant sur tous

(1) Il ne faut pas confondre la dénomination Maures datant des Romains, avec celle de Maure, employée plus tard dans un autre sens que nous retrouverons.

Lire Chantre et Bertholon, *Recherches anthropologiques sur la Berberie orientale.*

(2) V. V. Piquet, *Les Civilisations de l'Afrique du Nord.* ^v

les peuples de leur race. Sedentaires, semi-nomades ou nomades, celebres dans l'antiquite par leur aptitude au commerce et leur esprit de negoce, ils se divisaient en tribus dont les rivalries jointes a celles des clans (çofs), aux ambitions particulieres des chefs locaux, empecherent de tous temps retablissement d'une « grande nationalite indigene (I) ».

En effet, les Berberes, monogames, ont le sentiment de l'individualisme pousse au plus haut degre. S'ils acceptent, pour la courte duree d'expeditions de guerre ou de pillage, l'autorite precaire autant que temporaire de chefs designes par le choix (amrars), ils reviennent bien vite a leur etat anarchique de tribus, de clans, de familles, divises a l'infmi, tres fermes, jaloux les uns des autres, soumis quand il leur plait a l'unique direction d'assemblees bruyantes, appelees djemaas.

L'etat social anarchique des Berberes a cause le succès des conquerants qui se succederent en Afrique du Nord, Carthinois, Romains, Byzantins, Vandales, Goths, Musulmans. Cependant le particularisme, le caractère de la race sont tels que jamais les Berberes n'ont été reellement entames par les envahisseurs. Devant ces derniers, ils refluait dans les montagnes difficilement accessibles, se reformaient derriere Tassaillant par un retour offensif, maintenant leur independance par un mouvement perpetuel de flux et de reflux. C'est pourquoi, s'il s'est cree sous la domination latine un type romano-berbare (2), c'est moins par metissage que par

(1) V. Poinsard, *op. cit.*, t. I, *Les Berberes*,

(2) V. *Le St Augustin* de M. Loais Bertrand (Fayard, 1913), pour une belle reconstitution de la vie sociale romano-berbere. J. Campardou et P.-J. Andre, *Notes historiques sur Taza*, dans le *Bulletin de l'Afrique française*, septembre 1915.

une influence de l'esprit latin chrétien sur le Berbère, prenant dans la civilisation offerte ce qui lui semblait convenir à ses goûts. Il n'est pas besoin que les sangs soient mélangés pour que l'influence d'une race sur une autre se manifeste : l'esprit d'une civilisation influe sur la race la moins civilisée. C'est en ce sens qu'exista une modification du Berbère autochtone par la civilisation romaine. Massinissa déjà avait rendu sédentaires ses nomades ; d'ailleurs en dehors de son influence morale, Rome envoya des colons. On a évalué arbitrairement la population romaine pure en Afrique à 4 millions d'âmes au moment de l'invasion vandale. Il est à noter qu'actuellement les Européens du Nord-Afrique français sont plus d'un million en face de 9 millions d'indigènes et forment ainsi en moins d'un siècle le dixième de la population. Le Berbère, cependant, conserva sa manière de vivre, ses mœurs, ses coutumes sous la domination romaine, et réagit contre elle dès qu'il lui fut possible de le faire.

4° *Les Berbères et le christianisme.* — La preuve en fut donnée lorsque Taurite des Césars commença à décroître aux derniers siècles de l'empire. Les Berbères s'étaient convertis au christianisme, mais leur obéissance aux dogmes ne fut jamais parfaite. Us embrassèrent surtout les doctrines hérétiques du donatisme (I) et de

(I) *Donatisme*, du nom de l'évêque de Carthage Donat (313). Son bercsi s'abattit presque exclusivement sur l'église d'Afrique et fut condamnée au concile d'Hippone. Elle fut combattue par St Augustin, en 400. Les Donatistes se faisaient de l'Eglise une notion exclusivement subjective. L'existence réelle que dans l'âme des Justes. L'efficacité des sacrements dépend des dispositions de celui qui les donne. Tout péché ne fait pas partie de l'Eglise. Les Donatistes formèrent des bandes fanatiques (Circoncissions) qui mirent la province de Carthage à feu et à sang et furent réprimées avec la dernière rigueur (Edits de 414-428).

Tarianisme (I): c'était un moyen d'affirmer leur particularisme, leur dâsir d'autonomie, d'indépendance, par opposition aux enseignements officiels des gouvernants. Il serait intéressant de vérifier si le concile d'Hippone (330 ap. J.-C.) iv a pas conserve les noms des 70 eveques Chretiens d'Afrique du Nord pour savoir si en partie leurs eveches ne comcideraient pas avec des djemaas berberes (2). Des Chretiens indigenes residerent a Tunis jusqu'e Tepoque de Charles-Quint. Un eveque Chretien

(I) *Arianisme*. Du nom de l'cveque Arms. « On savait par ics livres sacres, par l'histoire, que Jesus-Christ 1° est homme ; 2° est fils de Dieu. Beaucoup d'heresies sont nces au debut du Christianisme, de la tentative de concilier, d'expliquer cette anti-nomisme et de formuler le dogme. »

1° Les Photiniens disaient: « Jesus est ne *homme*, mais ensuite Dieu Fa adople et ainsi il est deveriu Christ et Fils de Dieu.» D'ou attaques vives des Peres. Alors les Ariens essayerent de prendre une nouvelle et meilleure position.

2° Les Ariens concedent « que le Fils de Dieu a existe avant l'incarnation, mais seulement comme une *creature* premiere et superieure et par qui d'ailleurs tout, le reste eut ete cree ».

(Theologie dogmatique de Christian Pesch. S. J. : *De verbo incarnato : De personae divinae et naturae humanae in Christo unione.*)

3° Contre les Ariens, les polemiques de St Athanase, de St Basile, de St Gregoire de Nazianze amenant la formule orthodoxe : Union des *deux natures*, divine et humaine, mais en *une seule personne* divine, la 2° personne de la Sainte Trinite.

(2) Les restes du christianisme subsisterent dans les montagnes de TAtlas jusqu'au regne d'Ildriss (vers 804 ap. J.-C.) et meme au dela. Ibn el Khaldoun parle des Chretiens berberes, mais nous n'avons pas de donnees precises (V. *Notes historiques sur. Taza, Afrique frangaise*, septembre 1915).

Au moment ou les Fatimides fondent le Caire, il existait en Iriqya cinq eveques en fonctions. El Calaa etait peulee de chretiens Berberes. Au xi^e siecie les Hammadites entrerent en relations avec le Saint-Siege pour attirer chez eux les cornmergants chretiens.

Soirnne toute les mauvaises relations de la Berberie avec la chretiente semblent dater des attaques portugaises et espagnoles et de Tarrivee des Turcs en Afrique.

occupait le siege de Fez au xv^e stecle aux temps de Ferdinand et d'Isabelle Ja Catholique.

Quoi qu'il en soit, la tendance a embrasser les doctrines dissidentes est restee la meme chez les Berberes, qu'ils soient soumis aux Romains, aux Vandales, aux Byzantins, aux Chretiens,aux Musulmans.Sous la domination de T Islam, nous retrouverons rebelles les Berbàres, Kharedjites et Chyites, par haine de l'orthodoxie musulmane representee par les gouverneurs envoyes d'Asie. Il est done possible d'affirmer la realite, la vivacite, le particularisme, de la nation berbere dont l'histoire pent se resumer en quelques lignes : d'abord une resistance tres vive a l'envahisseur, une apparente soumission a la faveur de laquelle le Berbere se rcssaisit, prend chez le conquerant ce qu'il juge bon a prendre, puis grace aux schismes, aux rivalites, essaye des reprises d'independance suivies de succes ou de nouvelle sounrission. C'est pourquoi l'histoire de l'Afrique du Nord est celle de la nation berbere (I).

5° *La Berberie sous les Vandales el les Byzantins.* — Lorsque l'empire romain commenga de ressentir Ternprise des Barbares venus du nord, lorsque les frontieres des Cesars eurent ete enfoncees par les hordes germaniques, TAfrique du Nord subit le contre-coup des invasions qui s'ecoulerent de la Gaule vers TEspagne, vers la Berberie. Ainsi les Vandales, apràs avoir tout ravage sur leur passage, fmirent par s'etablir dans les

(I) Cette volonte berbere s'affirme encore par le fait que leur khalife est un cherif, originaire du Tafilelt, Sultan Moulay Youssef, vers lequel le marechal Lyautey a sans cesse tente d'attirer les yeux de nos Musulmans africains. Cette politique s'inspirait reellement de Thistoire et bien appuyee aurait pu donner d'excellents resultats.

villes de la Tunisie actuelle, mais ils furent rapidement absorbés dans cette contrée par les masses qui les entouraient.

Tout autres furent les Byzantins. C'est une curieuse histoire que celle de cette ville où se réfugièrent les derniers restes de l'autorité des empereurs latins. Lorsque Rome fut tombée sous les coups des Barbares, la ville où s'était consacré le double de la divinité césarienne, la Rome orientale, la fastueuse Byzance (I), resta l'unique héritière de la domination impériale. Placée comme un brise-lames en face de la mer asiatique, elle résista tour à tour à tous les remous, à tous les flux, et tous les reflux, et tous les flots montants partis de l'Asie centrale, tenta même de maintenir les droits de la Rome antique sur le bassin méditerranéen. La tradition impériale explique les tentatives faites par les Byzantins pour reconquérir le domaine africain des Césars. Mais cet essai louable de résurrection de l'impérialisme latin ne réussit qu'à maintenir des gouverneurs, des soldats un peu plus longtemps dans les places fortes de l'Afrique du Nord. Lorsque les Arabes, après s'être heurtés au nord à l'imprenable Byzance, détournèrent leur flot envahisseur vers l'Ouest, ils n'eurent aucune peine à chasser d'Afrique les faibles forces des comtes byzantins qui n'avaient eu ni le temps, ni l'autorité nécessaires pour affermir leurs relations avec les Berbères.

En résumé, la nation berbère reçut de Rome la civilisation chrétienne qui ne put se maintenir, se développer en Afrique du Nord par suite de la dégénérescence de l'empire romain, de l'affaiblissement du pou-

(I) Kurth, *Histoire de la Civilisation, Byzance*.

voir central, des schismes du christianisme. Enfin la ruée des Barbares, qui détruisit le cerveau directeur, favorisa le réveil de l'indépendance des Berbères; ces derniers revinrent à leurs anciennes croyances qu'ils n'avaient pas eu le temps ni le vouloir d'oublier pendant le court règne du christianisme. Ils retrouvèrent rapidement leur état anarchique antérieur, sans être capables de créer une grande nationalité indigène. Mais de cette époque troublée de ces invasions, de ces guerres se succédant sans répit, date la ruine, le dépeuplement de cette « province romaine », jadis si prospère, état lamentable dans lequel elle est restée jusqu'à nos jours.

LA CONQUÊTE MUSULMANE VERS L'OUEST.

1° *La conquête arabe en Ifrikya.* — Au moment où les Arabes envahissaient la Cyrénaïque, la Tripolitaine et atteignaient la Tunisie actuelle, les Byzantins avaient ramené leurs garnisons dans les villes de la côte, les Berbères étaient divisés en états indigènes ayant chacun leur organisation propre. Le christianisme, qui avait dominé à la fin de l'occupation latine, se perdait dans les discussions stériles de l'arianisme et du donatisme(1).

Le premier raid arabe dans le sud de l'Ifrikya eut lieu en 647 ap. J.-C. (25 de l'Hégire). La conquête de

(1) Il est à remarquer que l'arianisme hit alors la forme dominante du christianisme. C'est Clovis, le 1^{er} en Gaule, qui se fit chrétien romain pour se concilier les évêques. Burgondes, Goths, Yandales, Lombards, Berbères, étaient ariens. C'est ce qui explique le succès de l'Islam qui, reconnaissant Jésus comme un prophète, n'apportait avec Mahomet qu'un prophète de plus, une religion simpliste et un moyen de lutte contre les dominateurs.

709 à 713 n'eut rien de désordonné comme l'invasion qui suivit au xi^e siècle. Elle fut effectuée par de véritables armées bien organisées, bien commandées, envoyées par les khalifes, souverains alors incontestés de l'Islam. En 669, Abdallah parcourut l'Est de l'Afrique, fonda Kairouan. Sous des généraux tels que Sidi Okba ben Nafi, célèbre encore aujourd'hui dans les légendes algériennes et marocaines, Moussa ben Nouir ou Nouisar, les troupes des khalifes refoulèrent les autochtones dans la montagne, détruisirent sans peine les faibles forces des comtes byzantins. Les Berbères, sous le commandement de Koceila, chef de la tribu des Aourcaba, furent défaits, et se convertirent à l'Islam, obligés par le glaive de se soumettre à la loi du Prophète de La Mecque. En 705, Hassan, gouverneur de l'Égypte, conquiert définitivement la Berbérie, prend Carthage et la chute marque la disparition de la domination byzantine en Afrique du Nord. Les Berbères luttèrent encore quelque temps, notamment dans l'Aurès sous le commandement de leur reine restée fameuse, la Kahenah, mais ce fut sans succès.

2° *Continuation de la conquête d'Espagne.* — En l'an 665, Abdallah, poussant son cheval dans l'Atlantique, s'était écrié : « Tu le vois, ô Dieu, la mer seule m'arrête (1). » En 705, Moussa prit Tanger. Pour renforcer ces contingents, le général profita de l'esprit guerrier des indigènes, de leur amour du butin, pour enrôler les Berbères marocains sous les ordres d'un nommé Tarik. La trahison du comte Julien à Ceuta

(1) V. *Rois catholiques, d'Isabelle I^{re} à Philippe II.* Paris, Grassart, 1895, p. 14.

permit aux Musulmans de poursuivre en Europe leur épopée.

Le roi goth d'Espagne Roderick (709-711) s'était fait aimer de la belle Florinde, fille du comte Julien. Plein de colère, le père appela les Musulmans au secours de sa vengeance, leur fournit des vaisseaux. Déjà les Arabes avaient des intelligences dans la péninsule ibérique. Les Juifs, persécutés par l'intolérance religieuse et sociale des Goths et des Espagnols, invitaient les Musulmans à passer en Espagne. Le 30 avril 711, Moussa jette sur la côte d'Algesiras (I) Tarik qui brûlé ou renvoie ses navires, remporte à Guadalete auprès de Xeres une éclatante victoire (2^e juillet 711) sur les Goths dont le royaume s'écroule dans cette seule bataille. La tête de Roderick, tué par Tarik, est envoyée au khalife de Damas. L'Espagne en deux années est conquise au pas de course. C'est l'heure où l'empire des khalifes atteint son plus haut degré de puissance, s'étend des monts du Turkestan aux Pyrénées. L'écrasement de l'Espagne gothique coïncide comme date avec la prise de Kashgar, en Asie centrale, et l'occupation de la vallée de l'Hindus.

3° *L'arrêt de la conquête. La Gaule.* — La chevauchée épique se continua vers le nord de l'Espagne, où de nouvelles terres s'offraient aux sabots des coursiers. L'avant-garde musulmane envahit l'Aquitaine, se heurta entre Tours et Poitiers (732) aux Francs de Charles-Martel. Dans la nuit qui suivit un combat acharné, mais indécis, les Arabes rompirent le contact, se replièrent vers la Garonne. Une grande révolte berbère, éclatée en Afrique du Nord, détermina l'arrêt de rin-

(I) A la montagne de Tarik, en arabe Djebel Tarik, devenu par corruption Gibraltar.

vasion arabe, affaiblit les forces musulmanes en les détournant de la conquête par la nécessité de soumettre les révoltes et sauva sans doute l'empire des Francs contre lesquels les khalifes ne purent envoyer des renforts, des généraux, pour venger l'échec de Poitiers.

Les Arabes n'insistaient jamais sur un premier revers, ne s'acharnaient pas s'ils voyaient le succès immédiat impossible, revenaient en arrière pour repartir plus forts et rompre la résistance sous le nombre et la valeur. La tactique habituelle ne put être employée en Gaule par suite de la révolte berbère ; cependant, pendant de longues années, les « Sarrasins » se maintinrent dans le midi de la France actuelle, remonterent la vallée du Rhône jusqu'au département de l'Ain (1) d'aujourd'hui, livrèrent aux chevaliers chrétiens des combats sans nombre dont les récits emplissent les légendes, les chansons de geste des temps moyenâgeux.

Après l'échec par la trahison de Poitiers, les Musulmans de la Septimanie remonterent la vallée de la Saône ; on les vit à Dijon et à Lyon qui fut pris et brûlé. Charles-Martel reprit Avignon, remporta une victoire sur la Berre, mais échoua devant Narbonne (735-739). Les Arabes reconquirent Arles en 737 et occupèrent la Provence. Charles-Martel et le roi des Lombards, Luitprand, les battirent en 739. Mais le royaume de Fraxinet, près Saint-Tropez, se maintint indépendant ; en 942 ces Musulmans s'emparaient encore de Fréjus et de Toulon

(1) Pont-de-Vaux a comme armes un croissant d'argent sur fond d'azur. Faut-il voir dans ce fait une influence sarrasine ? Après Poitiers, des Musulmans se fixèrent aussi, paraît-il, dans la région de Châteauroax. Us se convertirent plus tard au catholicisme et fondèrent l'abbaye de Deals. Dans le pays les habitants de cette sorte sont encore considérés comme descendants des Arabes et appelés « Turquains ».

et pénétraient jusqu'en Suisse où arrivaient les Hongrois par l'Est.

À l'orient de l'Europe, Byzance avait arrêté la ruée arabe, avait forcé l'Islam à trouver une autre route pour son expansion à travers le monde. Les Musulmans avaient alors reflué en Afrique, avaient atteint de nouveau l'Europe à l'Occident par un chemin détourné, le long de la Méditerranée. Mais leur passage à travers des peuplades belliqueuses affaiblit leur puissance guerrière, les livra loin de leur base, diminués, et gênés déjà par leurs conquêtes mêmes, à l'effort d'un peuple naissant, plein de valeur et de foi dans sa destinée. Mais que se serait-il passé si la vague islamique ne s'était pas heurtée de 673 à 717 à la digue byzantine (1), si l'enveloppement de l'Europe tenté par l'Est et par l'Ouest avait réussi ? La Germanie qui eut tant de mal à se débarrasser de l'influence byzantine (2), conquise, aurait eu encore plus de mal à se libérer de l'emprise musulmane. L'histoire du monde était changée. Les Byzantins, les Francs de Charles-Martel ont joué un rôle égal dans l'endigement de la grande poussée islamique. Les uns et les autres ont permis à la civilisation chrétienne, moderne, de devenir ce qu'elle est devenue.

LUTTES POUR L'INDEPENDANCE BERBERE.

I° *Le prétexte religieux.* — L'élan arabe une fois rompu par suite de l'arrêt général de l'expansion en Occident et en Orient, les Musulmans manquèrent du souffle nécessaire pour reprendre la conquête de nouveaux pays.

(1) Les Turcs prirent bien Byzance, mais à cette époque l'unité islamique était rompue.

(2) V. Kurth, *Histoire de la Civilisation. Byzance. Les Germains.*

Guerriers, nomades par nature, pas assez nombreux pour organiser, administrer les régions soumises, ils ne purent longtemps maintenir leur domination sur des populations aussi particularistes que celles de l'Afrique du Nord. Les Berbères se laisserent un instant entraîner à la suite des Arabes par l'amour du pillage et du butin, mais, même convertis à l'Islam, revinrent bien vite à leur chère indépendance.

Comme dans tout le monde musulman, l'influence d'une race va s'imposer à l'Islamisme, l'entraîner dans son évolution particulière. Dès que les Berbères commencèrent à réagir contre le pouvoir central des khalifes, l'histoire de l'Afrique du Nord, comme dit Ibn el Khaldoun, n'est plus que celle des tribus qui tour à tour s'emparent de l'Autorité.

Les mouvements politiques eurent d'ailleurs presque toujours comme prétextes des agitations religieuses. De même qu'ils avaient opposé à l'orthodoxie chrétienne les doctrines hérétiques de Donat et d'Arius, de même, les Berbères opposèrent à l'orthodoxie musulmane de leurs vainqueurs les allégations dissidentes du kharidjisme d'abord, du chysisme ensuite, moyens de ne pas reconnaître l'autorité temporelle des khalifes, en refusant leur pouvoir spirituel. Comme l'imamat consiste en la réunion de ces deux pouvoirs en un seul, les Berbères avaient une excuse, une base toute trouvée pour revendiquer leur indépendance à la faveur de l'affaiblissement du pouvoir des Souverains Pontifes de l'Islam.

2° *Les révoltes contre les gouverneurs arabes.* — Jusqu'en l'année 800, la Berbérie fut soumise à l'Autorité précaire de gouverneurs arabes, nommés par les kha-

lifes et residant a Kairouan. Mais, de bonne heure, l'esprit d'insoumission des indigenes se fit jour. La doctrine kharedjite s'etait facilement repandue dans l'Afrique du Nord. De 740 a 742, une insurrection generate eclata contre la domination arabe orthodoxe. En 758, Sijilmasa, dans le Tafilelt, fut fonde comme capitale d'un Etat kharedjite; Kairouan meme fut assiege par les sectaires essayant de fonder un empire. Cette tentative fut etouffee, Kairouan repris en 7e2. En 7eI, un autre royaume kharedjite avait ete fonde dans la province d'Oran actuelle avec Tiharet pour capitale. Mais ces mouvements ne furent guere que des agitations locales, representant, comme M. Mercier le fait justement observer, une revolte des aspirations berbercs contre la conquete arabe. Aucun de ces royaumes n'eut une longue duree; cependant, les agitations kharedjites continuerent a troubler l'Afrique du Nord jusqu'a l'apparition des Fatimides.

Haroun al Raschid, le khalife abbasside, comprit au ix^e siecle la difficulte pour lui de se faire obeir en Berberie. Il resolut de ne plus envoyer en Ifrikya de gouverneurs peu ecoutes, par suite de leur succession rapide dans la charge. Le khalife designa Ibrahim ben Aghlab comme son representant en Afrique du Nord avec pleins pouvoirs. Ce dernier fonda une veritable dynastie, celle des Aghlabites, qui regna plus de cent dix ans et livra de nombreux combats aux Berberes, aux Chretiens, en Sicile et en Italie.

L'avenement des Aghlabites, Tetablissement a Fez des Idrissides, la fondation des royaumes kharedjites de Tiharet et de Sijilmasa, marquent nettement l'affaiblissement de la domination arabe en Afrique du Nord. Les Berberes ont absorbe les quelques Arabes restes

dans la région après le passage des armées musulmanes organisées. La race indigène, dont les révoltes sans nombre contre les gouverneurs des khalifes indiquaient l'agitation profonde, tendait à recouvrer son autonomie. Cette réaction eut son aboutissement dans le mouvement fatimide devant lequel disparut en 909 le dernier des Aghlabites.

3° *Les Fatimides*. — Le troisième imam chiite vivait au ix^e siècle en Syrie (m^e et iv^e siècle de l'Hégire). Son fils Obeid Allah résolut de lutter contre les orthodoxes pour reprendre l'autorité souveraine usurpée par les khalifes aux dépens des descendants d'Ali. De tous temps, les Berbères d'Afrique avaient reçu avec enthousiasme les membres des grandes familles arabes en rébellion contre les khalifes, Omeyyades ou Idrissides. Il en fut de même lorsqu'Obeid Allah, descendant du Prophète par sa fille Fatima et son gendre Ali, — d'où le nom de Fatimides donné à la dynastie, — vint au x^e siècle prêcher la guerre contre les Orthodoxes au nom du chiisme. Les Berbères ne manquèrent pas cette fois encore l'occasion offerte de chasser les Arabes de l'Afrique du Nord, sous le prétexte de lutter contre l'orthodoxie (I).

La Berbérie croyait à la venue d'un mahdi. Obeid Allah devint l'opote des Berbères qui, groupés sous les ordres de son lieutenant Abou Abd Allah, commencèrent par résister victorieusement aux Aghlabites de Kairouan, finirent par les renverser du trône sous la conduite du mahdi arabe. Le mouvement fatimide, appuyé sur la tribu berbère des Ketama, représente

(I) V. V. Piquet, *op. cit.*, p. 95 et 102.

une reaction de l'indépendance berbère, défendue par des soldats berbères, contre le conquérant oriental.

Des lors, l'Ifrikyā fut gouvernée par des princes d'origine arabe sans doute, mais de tendances franchement berbères. Ce fait explique les luttes continuelles que les Fatimides berbères chyites engagèrent contre les khalifes de Bagdad, arabes et sunnites. On dirait que la Berberie à peine délivrée du joug de l'envahisseur n'ose pas encore confier ses destinées à des chefs de son sang. Ses hésitations, son manque absolu de foi en ses grandes familles, lui font prendre un moyen terme : avoir des princes arabes à tendances politiques berbères, jusqu'à ce que par la force des choses, la Berberie puisse se diriger avec ses propres forces.

Obeid Allah reçut la soumission de toute la Berberie, celle de la région de Fez où régnaient les Idrissides (923). Les successeurs du mahdi, après avoir lancé leurs tribus fidèles sur le Maroc révolté, soumis les rois de Sijilmasa, Tiharet, se retournèrent vers l'Orient, soumièrent l'Égypte où El Moezz transporta le siège de son gouvernement, loin de l'orthodoxe Kairouan, dans une nouvelle ville qu'il nomma El Kahera, la Triomphante, le Caire. Le Fatimide laissait le commandement des tribus berbères aux chefs des tribus soumises, comme faisaient déjà les Romains. L'Ifrikyā échut en lot au Sanhadja Bologuin ben Ziri. Les Berbères, sous les Fatimides, régnaient dans leur pays : mais avec le nouveau régime c'est une autre tribu que celle des Ketama, la tribu des Sanhadja, qui prend la suprématie en Ifrikya et donne naissance à la dynastie nouvelle des Zirides.

4° *Les Zirides*. — Ce Bologuin était le fils d'un marabout vénéré, Ziri ben Menad, qui a donné son nom à la

dynastie des Zirides. Gouverneur de l'Ifrikya pour le compte des Fatimides résidant en Egypte, le Sanhadji essaya naturellement d'établir son indépendance. Les Fatimides suzerains étaient Chyites. Bologuin et ses successeurs tirèrent parti de l'opposition religieuse pour grouper autour d'eux les indépendants berbères. Us se posèrent en soutiens de l'orthodoxie contre le chyisme fatimide. Rapidement se joignirent aux Zirides, les Berbers qui, pour retourner à leur indépendance, par haine de l'« Stranger », aidèrent les nouveaux champions de la foi sunnite à se séparer des souverains du Caire.

Le chyisme disparut ainsi de l'Afrique du Nord. L'orthodoxie resta seule maîtresse de ces régions. En effet, dans les siècles qui suivirent, les Berbères n'eurent à lutter que les uns contre les autres, comme avant l'Islam. Quand les Turcs apparurent, les indigènes n'eurent pas besoin de se baser sur une secte dissidente pour justifier la guerre : les Turcs avaient rompu la transmission légale de l'imamat, leur sultan n'était même pas reconnu comme imam par la majorité des Sunnites. Us ne pouvaient donc se poser en soutiens de la foi, en souverains légaux de tous les Musulmans. Avec le chyisme éclairé des Fatimides, disparut de l'Afrique du Nord la tolérance envers les Chrétiens. L'intolérance devait apparaître plus tard, après les combats avec les Portugais, avec les Espagnols, s'affirmer après l'arrivée des Turcs.

Les Sanhadja, devenus les maîtres de l'Ifrikya avec les Zirides, fondèrent deux royaumes : celui du sud avec Kairouan et El Mehdiâ, celui du nord avec El Qelâa et Bougie. Le royaume du sud disparut bientôt sous les coups des Normands de Sicile et des Arabes venus d'Orient.

5° *Les Hilal et les Soleim (I)*. — En effet un événement important venait de se produire ; l'événement capital qui allait transformer les destinées de la Berberie, lui imposer l'influence arabe sociale que les puissantes armées des khalifes n'avaient pu lui apporter. Les Fatimides d'Égypte, mécontents de voir leur échapper la souveraineté en Afrique du Nord, lancerent sur l'Ifrikya d'effroyables pillards, soumis théoriquement à leur autorité, mais dont ils furent bien aises de se débarrasser.

Les Hilal, les Soleim étaient des nomades venus se réfugier en Égypte, après avoir été chassés du Hidjaz en Arabie par les khalifes de Bagdad. Lorsque les Zirides de Kairouan rejetèrent le chysisme, persécutèrent les Alides, les Fatimides, pour venger leur autorité méconnue, poussèrent sur la Berberie deux cent mille familles des nomades réfugiés sur leur territoire. El Mes-tamer fit publier que toutes les familles qui passeraient en Berberie recevraient en quittant l'Égypte un dinar par tête. Commencée au milieu du xi^e siècle, l'invasion battit son plein jusque vers 1100, mais se continua jusqu'au xiv^e siècle.

Les conséquences de l'irruption de cette immense vague des Hilal, des Soleim, qui, « comme un vol de saute-relles » (Ibn el Khaldoun), ravagèrent tout sur leur passage, ne se firent sentir que lentement. Elles sont de deux sortes : Tune ethnographique et sociale, l'autre historique.

L'arrivée des tribus arabes, venues en masse compacte avec femmes et enfants dans le pays berbère, s'y installant à demeure, permit une fusion du sang arabe

(I) C'est à M. Mercier que revient l'honneur d'avoir montré l'importance de cette invasion.

et du sang berbère, d'une façon plus ou moins complète suivant les régions, action sensible surtout dans les plaines. En même temps, les mœurs, les coutumes des Arabes dont le code était l' Islam, s'introduisirent davantage par cette fusion dans la nation berbère, favorisant sinon sa pénétration, tout au moins son islamisation. Certains groupes berbères s'arabisaient, mais, par contre, certaines tribus arabes, au contact d'autochtones plus nombreux, se berberisèrent, tout en influant sur leurs voisins.

Si les autochtones firent d'abord le vide devant les envahisseurs, se réfugièrent dans les montagnes inaccessibles et la cavalerie des nomades, ils tenterent, une fois le premier choc — le plus néfaste — évité, des retours offensifs vers les plaines qui se traduisirent par la formation d'îlots de race arabe au milieu du flot berbère.

L'influence des deux races Tune sur l'autre se manifesta surtout à la périphérie de ces îlots, facilitée par la communauté de religion, laquelle avait déterminé un régime social assez semblable. L'Islam, religion de nomades, de semi-nomades, de semi-sédentaires, convenait aux Berbères qui trouvaient dans les dogmes coraniques la tolérance, la liberté, nécessaires au libre développement de leur particularisme. L'Islam, de son côté, favorisa la fusion ethnographique et sociale. Il s'établit bientôt une espèce d'équilibre dans lequel trouverent peu à peu leur place les anciennes tribus coupées, séparées les unes des autres d'abord par la ruée hilalienne, ensuite par le retour offensif berbère, équilibre maintenu à grand-peine par le tassement de cette mosaïque de familles, de clans, de tribus, origine de l'anarchie actuelle de la Berbérie, impossible à com-

prendre sans l'étude de ces grands mouvements de peuples.

La deuxième conséquence de l'invasion des Hilal et des Soleim est d'avoir transformé l'histoire politique de l'Afrique du Nord. L'éparpillement, le morcellement des tribus déterminèrent naturellement l'anarchie politique. Les Hilal, les Soleim, venus par le sud, causèrent la rupture de l'ancien ordre établi, précipitèrent les tribus berbères les unes contre les autres jusqu'à ce que chacune d'elles eut trouvé sa place, son territoire, ses terrains de parcours, ait fait respecter, reconnaître le nouvel ordre essayé. Mais ces poussées successives provoquèrent de grandes migrations qui renversèrent les dynasties régnantes, établirent de nouveaux trônes sur les ruines des anciens.

L'amour des Berbères pour leur indépendance, les prétextes religieux qu'ils invoquèrent pour les luttes politiques ont donc abouti à une transformation profonde de l'Afrique du Nord qui s'est islamisée plutôt par suite de l'agitation berbère que par l'action directe des Arabes. L'invasion hilalienne est un événement capital dans l'histoire de la Berbérie, mais cette entrée en ligne d'Arabes pillards ne réussit cependant pas à empêcher les Berbères de régner sur leur contrée. De nouvelles tribus deviendront souveraines, mais en somme, elles profiteront de l'anarchie pour établir des empires plus puissants que ceux qui avaient jusque-là existé dans la Berbérie.

LES GRANDES DYNASTIES BERBERES.

I° *Les dynasties de l'Ouest.*— Le passage des premières armées arabes régulières n'avait fait subir

aucune transformation a l'Afrique du Nord. L'islami-
sation des Berbères se poursuivit, mais avec une absence
de continuity determinee par Faction du kharedjisme
et du chyisme. L'invasion des Hilal, des Soleim, mo-
difia profondement l'etat existant en Afrique du Nord.
Cen'est pas que les Berbères se soient arabises en grand
nombre — ils berberiserent plutdt les Arabes au point
de vue ethnographique — mais la poussee des nomades
disjoignit, separa, disloqua les groupements etablis,
facilitant rintroduction des coutumes islamiques dans
le monde indigene. La religion, la langue meme des
Arabes se sont ainsi introduites solidement en Afrique
du Nord ; de nouveaux groupes ethniques ont ete for-
mes, mais Tesprit berbere est reste le meme.

Les Hilal, les Soleim furent moins des acteurs que
des spectateurs dans les luttes pour la souverainete.
Ce sont toujours des Berberes, sans prete-nom arabe
cette fois, qui veulent diriger la nation berbere, et s'ils
cherchent a prendre des titres, des noms de charge,
de fonctions, jusqu'alors reserves aux seuls khalifes de
race arabe, c'est que l'islamisation est devenue assez
profonde en Afrique du Nord, pour que les souverains
se servent de ces noms faisant toujours impression sur
les Musulmans, pour afferrnir leur autorite. Que le Ber-
bere soit superficiellement ou profondement croyant,
convaincu de la verite de l'Islam, le chef parvenu au
trdne cherchera toujours a se rattacher par une filiation
spirituelle ou par des liens du sang a quelque grande
famille arabe, aristocratic de l'islamisme.

Les dynasties berberes du Maroc, de Tlemsen, de
Tunis, brillerent par leur eclat, favorisèrent les arts,
les sciences, eurent une puissance reelle, mais conser-
vèrent dans l'Islam les defauts des anciens Berberes

qui ne purent jamais dans l'histoire fonder un empire durable.

Jusqu'à l'invasion hilalienne, jusqu'à l'éparpillement de tribus qui s'ensuivit, l'essai de domination générale était venu, en Afrique du Nord, de l'Orient vers l'Occident. À dater du xiv^e siècle, ce sera au contraire un mouvement de l'Ouest vers l'Est qui poussera les armées berbères. L'Islam a atteint en Espagne l'extrême limite de son expansion, commence même à reculer vers le détroit de Gibraltar; en Méditerranée, les îles, Corse, Sardaigne, Sicile, sont reconquises sur les Musulmans par les Chrétiens qui y débarquent à la suite des Normands. L'affaiblissement du pouvoir central islamique, l'écroulement des dynasties indépendantes d'Afrique, ont abouti au recul de l'Islam en Europe. Ce ne sont plus les armées musulmanes qui marchent à la conquête du monde. Les Berbères, s'ils se sont islamisés, ont victorieusement gardé leur caractère propre; leurs souverains, leurs armées, leurs tribus regnent maintenant en maîtres à tour de rôle sur l'Afrique du Nord. C'est au Maroc, la grande forteresse berbère d'Afrique, qu'est atteinte l'apogée de la puissance berbère.

2° *Les dynasties arabes du Maroc.* — Des princes arabes avaient commencé par régner dans l'Ouest. À l'heure trouble de l'histoire arabe, quand les Abbassides précipiterent les Omeyyades du trône des khalifes pour y prendre place à leur tour, un des membres de la famille déchue, ayant échappé au massacre ordonné, s'était réfugié en Espagne (755), avait fondé à Cordoue une dynastie nouvelle dissidente qui, au x^e siècle, avec Abd er Rahman III, avait soulevé le Maghreb el Aqsa,

pour, en 1025, être chassée du trône par la grande poussée berbère marocaine.

Une nouvelle dynastie était apparue en effet dans la Berbérie de l'Ouest, Les Alides rebelles à La Mekke contre les Abbassides avaient été massacrés, mais un descendant de Fepoux de Fatima réussit à s'enfuir au Maroc, s'établit à Oulili, l'ancienne Volubilis. Avec l'appui des Berbères toujours prêts à embrasser les doctrines dissidentes, Idriss fonda un royaume kharedjite puissant qui, de 788 à 971, s'étendit sur tout l'Ouest de l'Afrique du Nord. La haine des Abbassides poursuivit Idriss jusque dans son empire. Le souverain fut empoisonné, paraît-il, sur l'ordre du khalife Haroun al Raschid, et enseveli au Djebel Zerhoun. Idriss est devenu le plus grand saint du Maroc et son tombeau un lieu de pèlerinage. Son fils posthume, Idriss II, ne d'une femme berbère, lui succéda, et fonda Fez en 808.

A cette époque, la dynastie fatimide était puissante. Elle fit un louable effort pour organiser l'Afrique du Nord, fut amenée à combattre au Maroc. Les Chyites fatimides de Kairouan s'appuyèrent sur la grande tribu des Meknassa, qui habitaient la région de la Moulouya, pour essayer d'affermir leur autorité dans la contrée. L'empire idrisside, en 910, était donc attaqué à la fois par les Fatimides et par les Omeyyades d'Espagne. Ces derniers amenèrent à leur cause les Meknassa, qui proclamèrent leur autorité à Fez en 942. Des lors, les Fatimides, dans une politique d'équilibre, cherchèrent à maintenir les souverains idrissides pour faire contrepoids aux Omeyyades. Mais les Idrissides reconnurent eux-mêmes la suzeraineté des souverains de l'Espagne musulmane. Ce fut une ère de temps troubles où les Berbères, partagés entre les divers prétendants au trône,

resterent au fond inattentifs à cette politique qui s'appuyait uniquement sur telle ou telle tribu pour faire reconnaître une autorité souvent plus nominative qu'efficace.

Après les tentatives des Chyites Fatimides arabes, des Zirides, le Maghreb el Aqsa resta sous la domination omeyyade qui semble n'avoir pas obtenu une réelle obéissance dans tout le pays. La plupart des tribus demeuraient comme toujours indépendantes, et les princes de race arabe firent bientôt place aux dynasties purement berbères, comme en Ifrikya.

Les Musulmans du Senegal. Les Almoravides (V). — Dans le sud saharien, les Arabes, les Berbères, nomades — Lemtouna, Guedala des Sanhadja (2) au litham appartenant à la famille Zéneite — s'étaient étendus vers la région du Niger, avaient fondé des groupements importants, de véritables royaumes dont la capitale, Tombouctou, est restée en signe irrecusable de leur puissance. Quand les Fatimides chyites transporterent au Caire le siège de leur gouvernement, et que l'orthodoxe Kairouan réagit contre leur influence, un notable des Guedala adopta dans cette ville les doctrines sunnites, puis revint fonder un couvent (rbat) de ce rite sur le Senegal (3).

Le marabout et ses adeptes décidèrent de répandre leur doctrine — puritanisme austère — par la force des armes. Us convertirent d'abord les noirs du Haut-

(1) Transcription espagnole devenue usuelle pour El Mrabtin, les gens du « rbat ».

(2) V. V. Piquet, *op. cit.*, p. 129.

(3) On a cherché l'étymologie du mot Senegal qu'on a voulu faire venir de Sanhadja. Il semblerait plus logique peut-être de le rapporter au nom de tribu Zenaga.

Senegal, remontèrent vers le nord, s'emparèrent du Tafilelt, apparurent enfm en 105e dans le Sous, sous le commandement de Ibn Tachfin qui fonda Marrakech en 10e2. En 1084 la secte nouvelle, celle des Almoravides, avait conquis le Maroc ; en 1090, elle s'était emparé de l'Espagne. La belle civilisation andalouse, qui avait fleuri dans ce dernier pays sous l'habile protection des khalifes omeyyades de Cordoue, s'effrita avec eux. Youssef ben Tachfin écrasa Alphonse VI de Castille à la bataille de Zallarca, mais fut rappele au Maroc par les revoltes habituelles.

L'invasion almoravide, comme toutes celles qui suivirent, y compris les tentatives de Ma el Ainin, el Hiba, Merebi Rebbo, represente un phenomene normal, semblable en Asie aux mouvements des Arameens, des Nabateens, des Mongols, des Arabes de Faysal vers Damas et Baghdad : les deserts sont des centres de repulsion ; à leurs limites, sans cesse, se presentent des mouvements vers la peripherie. Encore aujourd'hui, au Maroc, les Beni Mguild poussent les Beni Mtir qui poussent les Beni Hassen qui poussent enfm les Gharb vers le nord.

À l'Ouest, les Almoravides se heurterent aux Zirides de Bougie. Les malheureuses regions de l'Afrique du Nord, du Maghreb central, déjà ravages par les invasions, furent des lors le theatre des luttes entre les souverains du Maghreb el Aqqa et ceux de l'Ifrikya. Les Zirides s'établirent à Tlemsen. Neanmoins, vers 1100, les Almoravides étaient à l'apogée de leur puissance : Youssef ben Tachfin prit le titre d'Emir el Moumenin, Commandeur des Croyants (10e0). La division de l'empire musulman était marquée par la presence de trois commandeurs des Croyants, le 1^{er} à Baghdad, le 2^e au

Caire (chyite), le 3^e à Fez. Il semble que ne reconnaissant plus Tautorite du souverain pontife de l'islam, les Musulmans tendaient cependant a se grouper autour du titre jadis si respecte par le monde islamique tout entier. De leur cote, les souverains cherchaient à profiter du prestige religieux pour affermir leur autorite politique, si grande est dans l'islam l'union des deux principes.

Cependant, la dynastie almoravide avait apporte avec elle, du Sahara, les tendances polytheistes des Berberes superficiellement islamises. En effet, surtout au Maroc, ou les compartiments montagneux conservaient mieux que partout ailleurs le particularisme local, l'islamisme ne se presentait plus, en Berberie, comme atfx premiers temps de la conquete. Les reactions contre le conquerant ne prenaient plus la forme d'une heresie classée comme le chyisme ou le kharedjisme. Les preceptes coraniques avaient ete adaptes plus ou moins vaguement aux croyances des tribus dont la plupart avaient leur prophete particulier, meme leur Coran redige en langue berbere. L'islam se transformait ainsi peu a peu dans son essence et dans sa forme. Les Berberes, qui avaient si bien reagi contre rinfluence ethnique des Arabes, etaient en train de modifier suivant leur propre concept les idees venues d'Orient. Une reaction devait se produire. Ce fut celle des Almohades ou Unitaires (I).

4^o *Les Almohades. Renaissance de VIslam.* — Le mouvement almohade represente encore une reaction politique sous un pretexte religieux. Une tribu du grand

(I) Transcription espagnole devenue usuelle pour El Mouhaidin.

Atlas,, celle des Masmouda, s'empara du pouvoir, donnant raison a la theorie d'Ibn el Khaldoun : l'histoire de l'Afrique du Nord est celle des tribus qui tour a tour y prirent le pouvoir. Un Berbere des Masmouda, nomme Ibn Toumert, apres avoir voyage dans le monde musulman de Tunis a Cordoue, se declara le mahdi (I), certifia etre le 12^e imam caclie,et comme, en ces regions, un agitateur trouve facilement des partisans, groupa autour do ltd assez de monde pour s'attaquer a l'empire alrnoravide. Ibn Toumert, qui avait subi Tinfluence soufite, commenfa par precher en montagne leurs doctrines mystiques. Habile politique en meme temps, profitant de l'exemple de la tribu des Beghouata qui avait traduit le Goran en tamazirt, il fit ecrire en berbere les preceptcs qu'il enseignait, flattant ainsi le particularisme de ses freres. Ces derniers formerent la secte dite « El Mouahedoun », partisans de la doctrine de l'unite de Dieu, d'ou l'on a fait Almohades.

Le disciple d'Ibn Toumert, Abd el Moumen (1130-523) se debarrassa definitivement des Almoravides en 1137, leur faisant subir une defaite complete, puis il reconquit l'Espagne en 1132. Ce fils de potier reforma l'empire des Almoravides en reduisant l'Ifrikya, prenant Bougie en 1160. La dynastic des Hammadites Zirides disparut avec la prise de leur capitale.

Abd el Moumen, que Ton a souvent appele le Charlemagne de l'Afrique du Nord, fit partout regner l'ordre

(I) Le Rogui en 1900 devait suivre la meme filiere. Rogui est le nom d'un pretendant de la tribu des Seftan (Gharb) en 18e2, qui appartenait a la fraction des Rouga, Djelil er Rogui. Il perit assassine au Djebel Zerhoun sous Sidi Mohammed. Depuis lors, tous les agitateurs ont ete designes par le Maghzen et ses partisans sous le nom de Rogui, pour indiquer comment Ton envisage Ja fin de leur aventure. Tel fut le cas d'ailleurs en 1909 du Rogui Djclali ben Driss.

et la securite. Ce fut en Afrique du Nord une veritable renaissance de T Islam uni.

Ses successeurs, Abou Yacoub Youssef (IIe3/557), Yacoub el Mansour (II84/579), furent aussi de grands souverains. Le dernier se rendit celebre par ses conquetes en Espagne oil il eleva comme au Maroc de splendides monuments. C'est de cette epoque que datent la Koutoubia de Marrakech, la Giralda de Seville, la tour Hassan de Rabat, nouvelle cite fondee par le sultan.

La decadence des Almohades se fit bientot sentir. Les derniers Almoravides disperses par El Mansour souleverent les Arabes du sud de l'Ifrikya contre les Almohades. El Mansour reconquit le pays jusqu'a Gabes, mais les Arabes, jaloux des Berberes, continuerent a mener une agitation nefaste en Afrique du Nord. Les Chretiens attaquaient violemment en Espagne Tautorite des sultans marocains. En 1212, le pouvoir maghrebin recevait une atteinte sensible a la bataille de Las Navas de Tolosa. Enfin, l'arrivee par la trouee de la Moulouya d'uiie nouvelle famille, celle des Beni Merin ou Merinides, precipita la chute des Almohades, dans le declin desquels se detache la personnalite d'El Mamoun. DC meme que les Almohades avaient chasse les Almoravides, de meme les Almohades furent chasses a leur tour par les Merinides, venus eux aussi du Sahara.

Encore plus que chez les Turcs, oil les traditions byzantines avaient deforme le gouvernement, tout rappelait au Maghzen la vie sous la tente : meme dans le Dar el Maghzen, les sultans vivaient comme en mehalla (armee) ; tous les fonctionnaires sont ceux dont on a besoin quand on campe.

Le sultan devait etre avant tout un soldat pour maintenir son autorite sur des sujets turbulents. Les chefs

des grandes dynasties berbères durent perpétuellement monter à cheval pour réduire les révoltes, les fomentateurs de troubles. Dès que le souverain devenait trop faible, un nouveau conquérant, prétextant la religion pour se rallier des adeptes, le remplaçait, cherchait à reconstruire l'empire désagrégé dans lequel les tribus tiraient parti de toutes les occasions pour refuser de payer l'impôt et partir en dissidence. L'empire ne pouvait s'organiser, s'administrer, il devait perpétuellement être conquis. Dans ces conditions, une dynastie ne pouvait durer sur le trône du Maghreb. Tel fut le sort des familles régnantes qui se succédèrent en Afrique du Nord.

Deux tribus nomades berbères, qui avaient l'habitude de venir chaque année se ravitailler dans le Tell, remonterent en même temps du Sahara vers le nord, celles des Beni Merin et des Abd el Quad. Les premiers, profitant de l'anarchie constante, s'installèrent à Fez en 1248 avec Abou Yahya, et dix-huit ans plus tard à Marrakech où ils furent appelés par les Almohades eux-mêmes, qu'ils devaient supplanter en se réclamant des Hafsiides de Tunis ; les seconds se fixèrent à Tlemsen. Dès lors, trois royaumes se fondèrent sur les mines de l'empire maghrébin, avec Tunis, Tlemsen et Fez pour capitales respectives (xiii^e siècle). Dans l'Afrique du Nord commencent ainsi à se dessiner la Tunisie, l'Algérie, le Maroc actuels, ayant chacun leur histoire particulière. La nation berbère, malgré ses tentatives répétées, n'a pu réussir à s'unifier d'une façon durable sous une autorité unique. Fatimides, Zirides, Almoravides, Almohades, sont autant d'acteurs qui marquent les aspirations du peuple berbère.

Les Berbères n'en ont pas moins eu, au Maroc et en

Tunisie, des centres d'une véritable renaissance des sciences et des arts, après la période troublée des grandes migrations qui détruisirent l'empire romain. Le Maroc ou vécurent des penseurs tels qu'Averroès, sa colonie l'Espagne ou fleurit la civilisation andalouse, sont les preuves du rayonnement de cette civilisation arabo-berbère que Ton a trop souvent attribué aux seuls Arabes, rayonnement arrêté par la disorganisation politique qui, au xiii^e siècle, transforma l'histoire générale de l'Afrique du Nord en une série d'histoires locales.

5° *Les Merinides* (1248-1548). — La dynastie des Beni Merin ou Merinides marque la transition entre les grandes dynasties berbères du Moyen Âge et les dynasties régnantes actuelles du Maroc. Les souverains tenteront de reformer l'immense empire des Almoravides et des Almohades, mais la nation berbère a trop goûté des schismes, des révolutions, pour que les tribus aient une confiance bien suivie envers les mahdis, les fondateurs de sectes, les empereurs, qui peu à peu n'ont plus qu'une autorité limitée sur les tribus immédiatement proches d'eux, et ne sont plus que des souverains locaux.

Arrivés du sud par la vallée de la Moulouya, les Beni Merin, se réclamant des Hafsides de Tunis, commenceront par vaincre les Almohades qui, dépouillés, s'enfuirent à Taza et à Fez. Pendant ce temps, les Abd el Quad s'établissaient dans le Maghreb central avec Tlemsen pour capitale. Le pays de Marrakech resta seul aux derniers Almohades réduits à l'impuissance. Les Merinides, installés à Fez en 1248 avec Abou Yahya, entrèrent dix-huit ans plus tard à Marrakech où ils furent appelés par les Almohades qu'ils vainquirent bien-

tot de la souverainete (I). Ce fut Abou Youssef Yakoub, deuxieme successeur d'Abou Yahya, qui leur enleva Marrakech et battit au Telagh les Abd el Quad commandes par le celebre Yaghmorasen (I2e2), fondateur de l'empire de Tlemsen.

Sous les Merinides, des luttes incessantes s'engagerent entre les trois empires de Tunis, de Tlemsen, de Fez, sans qu'aucun des souverains parvint a etablir sa superiorite sur les autres de façon durable. Au Maroc, les successeurs les plus fameux d'Abou Yahya (I248-I258), Abou Youssef (I258-I28e), Abou Yacoub (I28e-I33I), Abou Hassen (I33I-I350), Abou Heinan (I350-I3e7), Abd el Aziz (I3e7-I908), passerent leur regne a soumettre les tribus revoltees, a mettre le siege devant Tlemsen, a reprendre et a perdre l'Espagne, d'ou les Merinides furent definitivement chasses en I492. A ces luttes entre Berberes s'ajouta, au xv^e siecle et au debut du xvi^e siecle, l'entree en ligne des Chretiens (2), notamment des Portugais, qui s'etablirent sur les cotes marocaines et lancerent dans l'interieur des coups de sonde. C'est l'origine des forteresses-comptoirs commerciaux semblables au « Bastioun » (3) de Taza. Ces Portugais, heritiers des Punique, semblent avoir parfaitement reussi dans leurs entreprises de penetration marocaine.

Enfin les derniers souverains berberes du Maroc disparurent sous les coups des agitateurs cheriflens, tou-

(I) Les derniers Almohades se refugierent dans la montagne du Tine Mellel, « berceau de leur puissance ou plus tard ils furent mis a mort » (V. Piquet, p. I55).

(2) L'apparition des Castellans sur les cotes du Maroc date de I2e3, date a laquelle Alphonse X de Castille prend Safi. En I399, Enrique III prend Tetouan ; en I4I4, les Portugais prennent Mazagan.

(3) V. *Bulletin de l'Afrique francaise*, septembre 49I5. Notes sur quelques monuments de Taza.

jours nomades venant du sud, des Saadiens qui devaient inaugurer au Maghreb el Aqsa, le regime de l'autorite de quelques Arabes descendant du Propriete sur la masse berbere. Jusqu'a cette epoque, des mahdis avaient surgi de la montagne, entrainant les Berberes a la lutte contre les envahisseurs a quelque race qu'ils appartiennent; les grandes tribus berberes du sud etaient remonteés vers le nord a la conquete des regions plus riches que celles qu'ils parcouraient, avaient fonde des empires puissants, mais peu durables. Le caractere du Berbere est instable en politique. Les divisions de clans, de familles, de tribus, intervenaient bien vite pour faire renaître l'anarchie donl devaient a la fin p. Ciller quelques ambitieux arabes. Cependant la masse berbere restera inaccessible dans ses montagnes, jusqu'au moment de la penetration frangaise.

e° *Tlemsen. Les Abd el Ouadites* (I). — Au debut du xiii^e siecle, les Abd el Quad, Zenetes comme les Beni Merin, s'etaient installes entre la Moulouya et le Zab, puis se confmerent apres l'invasion hilalienne aupres du Tafilelt. Les Almohades les chargerent de combattre les Beni Merin nienagants. En échange de leurs services, les Abd el Ouad reçurent le droit de percevoir rimpàt (kharadj) sur un certain nombre de villes et de peuplades du Maghreb central. En 1227, ayant contribue à reprimer la revolte de l'Almoravide Ibn Ghanya, les Abd el Ouad reçurent des Alrnohades la region de Tlemsen. Us s'y etablirent de façon stable; vers 1240, le chef de la tribu, Yaghmorasen ben Zeyan, faisait de Tlemsen le siège d'un empire qui devait devenir celebre par sa puissance, ses luttes contre Fez et Tunis.

(I) V. V. Piquet, *op. cit.*, p. 1e9 et suiv.

Battu par les Hafsides de Tunis en 1242, Yaghmo-rasen reconnut la suzerainete de ces princes et conserva son royaume. De concert avec les Merinides, il battit l'Almohade Es Saïd qui s'enfuit à Taza. Mais cette victoire permit aux Beni Merin de devenir les maitres du Maghreb el Aqsa ; dès lors, les deux tribus, Abd el Ouad et Beni Merin, devaient entrer en conflit pour la souverainete. Ce fut la l'origine de ces gucrres sans nombre qui jalonnèrent de combats et de meurtres la « route des sultans »: Tlemsen, Oudjda, Taza, Fez, par la trouee de l'Innaouen. Aucun succes ne permit aux rivaux d'obtenir Favantage, et chacun des souve-rains ennnciis s'occupa bientôt de reduire simplernent ses ennemis particuliers.

Mais, pris entre les Hafsides et les Merinides, les Abd el Ouadites s'ailaiblirent et fmirent par succomber devant les Espagnols apparus en Oranie au debut du xvi^e siecle. L'histoire des Abd el Ouad est caracteristique de l'histoire des grandes tribus de l'epoque.

7° *Tunis. Les Hafsides.* — Lorsque les Almoravides chassis par les Almohades perdirent l'empire de la Berberie, au xiii^e siecle entierement entre les mains des Almohades, un membre de la famille deposee, Ibn Ghanya, se refugia clans le sud tunisien. Le khalil'e almohade En-Naser, fils d'El Mansour, vint le poursuivre jusque dans ces regions. Vainqueur, le sultan maghrebin laissa comme gouverneur en Ifrikya un nomme Abou Mohammed, fils d'Abou Hafs. Mais, a la suite des defaites subies en Espagne, du relachement de ratitorite almohade qui s'ensuivit, les Hafsides s'erig[^]rent en souverains independants avec Abou Zeke-ria (123e), qui pril le titre d'emir. Les Hafsides devinrent bientôt puissants, etendirent au xm^e siecle leurs pos-

sessions de l'Ifrikya jusqu'a Ceuta, Tanger et Sijilmessa. Ce furent des souverains eclaires, qui favoriserent les arts, les sciences, le commerce, traiterent avec Frederic Barberousse d'Allemagne, demanderent a la papaute des artisans Chretiens pour introduire leur art a Tunis. Ce fut cependant contre l'Hafside Abou Abd Allah el Mostanser que fut dirigee l'expedition de Saint-Louis a Carthage.

A ce moment, comme dit Ibn el Khaldoun, « le khalifat de l'Orient et de l'Occident venait de succomber ». L'Espagne chretienne avait enleve Cordoue, Valence et Seville. Baghdad venait d'etre pris par les Mongols. « Le cherif de La Mekke reconnut alors El Mostanser comme sultan de l'Ifrikya. » Les Almohades de Marra-kech dirent la priere au nom du Hafside, les cheikhs merinides de Fez en firent autant. Le roi des noirs, souverain de Kanem, seigneur du Bornou, lui envoya des presents. L'unite de l'Islam s'etait rompue avec la chute du pontife de Baghdad. Dans l'Inde, en Perse, en Ifrikya, au Maroc, les souverains essayaient de la reformer a leur profit en s'emparant du titre d'emir el Moumenin. Mais l'histoire ne peut revenir en arriere : chaque race ayant embrasse l'Islam avait apporte avec elle son caractere et ses aspirations propres ; son evolution s'etait particularisee dans le coin du monde oil elle regnait. Le caractere general de l'Islam ne pouvait plus etre invoque par l'une de ces races. Le titre de souverain pontife musulman pourra etre saisi par les souverains d'Afrique ou d'Asie, il ne correspondra plus dans l'Islam a la signification ancienne du mot khalife, alors que les premiers imams successeurs du Prophete lancaient leurs armees de Croyants a la conquete du monde infidele. L'evolution generale de

l' Islam s'est transformee en une serie devolutions particulieres.

Les revoltes des Arabes en Ifrikya, l'accès au pouvoir des Merinides, puis Tentree en ligne des Chretiens, celle des Corsaires turcs, affaiblirent la monarchic hafside qui, s'appuyant tour a tour sur ses ennemis de la veille, fmit par succomber en meme temps que Tinfuence des Espagnols, ses derniers souliens en Afrique du Nord a la fin du xvi^e siecle.

8° *Les grandes dynasties berberes.* — Ainsi, apres avoir victorieusement resiste a la conquete arabe, puisque, s'ils accepterent l' Islam, les Berberes du moins reussirent a conserver leur independance, les peuples de la Berberie ont cherche la formule de gouvernement la plus favorable a leur caractere. Divises en tribus rivales, les Berberes furent done en proie aux luttes de ces tribus qui tour a tour chercherent a s'emparer des territoires les plus riches, de l'autorite suzeraine que cette possession comportait. L'histoire des Berbères est celle de leurs tribus qui se succedent au pouvoir. D'abord des princes arabes dissidents furent acceptes comme les plus capables de resister au conquerant.

Mais des que le danger fut disparu, des que les khalifes eurent renonce a se faire obeir en Afrique du nord, les gouverneurs denouerent les liens qui les attachaient au suzerain, les grandes familles berberes fond[^]rent des dynasties regnant de la Tripolitaine à l'Espagne. L'empire conquis à cheval ne peut se gouverner à cheval. Or le sultan, oblige de perpStuellement soumettre les tribus perpdtuellement dissidentes à mesure que le souverain allait plus loin, n'avait pas le temps d'organiser, d'administrer. S'appuyant sur une tribu pour regner,

sa dynastie ne pouvait durer qu'autant que durait la puissance de la tribu. Mais, en ces temps de desequilibre, par suite des migrations, de nouvelles tribus cherchaient toujours un territoire, des terrains de parcours pour s'etablir. Ces tribus, guerrieres par necessite, fmissaient par remplacer le clan au pouvoir, et c'est la l'histoire des Almoravides, Almohades, Merinides, Ab del Ouadites. Mais quand, dans la Berberie, se dessina la division entre Tunis, Tlemsen et Fez, quelque chose etait change en Afrique du Nord. Ce n'etait plus l'antique Berberie : les migrations arabes, l'invasion des Hilal et des Soleim, les randonnees des nomades berberes avaient donne naissance a une ethnographic nouvelle.

LES CONSEQUENCES DE L'INVASION MUSULMANE SUR L'ETHNOGRAPHIE EN AFRIQUE DU NORD.

1° *Aliernance geographique et cthniquae.*— L'enchevetrement des royaumes, consecutif aux migrations des tribus, le passage des dynasties arabes, berberes, l'invasion des peuples Semites lances d'Arabie et d'Egypte sur la Berberie, eurent des consequences considerables sur l'ethnographie de l'Afrique du Nord. Apres l'invasion hilalienne et les grands parcours des nomades berberes du sud, une fusion sociale suivit.

Au point de vue geographique, l'Afrique du Nord se divise en trois zones distinctes separees par l'Atlas : 1° une region meridionale moins arrosee, moins productive, plus chaude, sablonrieuse; 2° une zone mediane de hauts plateaux au climat chaud en ete, froid en hiver; 3° un « sahel » ou region maritime, fertile, a la temperature douce et egale qui participe des deux premieres.

A cette repartition physique correspond une alternance ethnique. Dans le sud, aux confins du Sahara ou dans le desert, des Berberes nomades, Touareg, Maurétaniens, errent avec leurs troupeaux au hasard des paturages. Plus au nord, ou intercalees avec les precedents, des tribus arabes menent la meme vie nomade. Les Hilal, les Soleim venus par le sud, laisserent derriere eux des familles, des clans qui regulariserent peu a peu leurs transhumances, subsisterent sur place en rapports amicaux ou hostiles avec les autochtones. Le long des cours d'eau souterrains, des ilots de verdure, les oasis sont occupees par les sedentaires, ksouriens, de race metissee par les croisements avec les nomades ou les esclaves noirs venus du Soudan. Sur les hauts plateaux, dans les montagnes aux pics neigeux depassant parfois comme au Maroc 4.500 metres, dans les compartiments separes par les chainons escarpes, vit la pure nation berbere, le plus important des groupes ethniques de TAfrique du Nord, avec ses forteresses naturelles du Maroc, de la Kabylie et de l'Aures, pendant que dans les sahels vit la population composite et melee des regions cotieres de la mer.

2° *Les Berberes.* — Malgre les invasions, Fislamisation, malgre l'arabisation des groupes peripheriques, la nation berbere, toujours divisee en clans independants, reste dans ses forteresses naturelles inatteinte, a peine entamee. Chez elle, le Goran, à peine lu, n'a guere transforme les mœurs. Les sectes successives, les schismes de TIslam, ont montre aux Berberes, des le debut, la valeur negative de la foi musulmane qu'ils estiment cependant comme un voile commode pour leur independance.

Leur regime social est reste le mfime qu'aux temps du paganisme et du christianisme (I). La femme garde chez eux sa condition plus relevee que chez les Arabes. La polygamie se rencontre peu, existe seulement chez les riches. Des chefs de sexe feminin continuent parfois à mener au combat les montagnards comme aux temps de la Kahena de PAures. Cultivateurs et sedentaires, les Berberes possedent d'immenses troupeaux de ch[^]vres et de moutons que la rigueur du climat sur les hautes terres force a descendre l'hiver dans les regions plus chaudes. Cette transhumance annuelle est la source de nombreux conflits avec les habitants des plaines. La possession de terres, de troupeaux forces de transhumer, fixe les conditions de vie des montagnards. Us sont semi-sedentaires par necessite. La region des hautes terres est accessible seulement par les trouees creusees par les cours d'eau, Sebou, Moulouya, Meloulou, Cheliff, Medjerda. C'est ce qui explique la facilite de resistance des Berberes retranches dans leurs forteresses des montagnes, fermant sans peine les voies de penetration aux conquerants.

3° *Les Arabes.*— Les Arabes, peu nombreux, nomades, finirent avec le temps, et par la force, à se reserver quelques territoires au milieu des tribus berbères. Le retour offensif des autochtones separa leurs groupements les uns des autres, fixa la race arabe en ilots isolés.

(I) On emploie a tort le mot de tribu pour designer les groupements berberes. Certains nomades berberes vivent en effet sous la tente, forment reellement des tribus, mais la plupart des Berberes habitent des maisons, des villages, sont des sedentaires. Pour ces derniers, le mot de tribu indique un ensemble de villages, de maisons, obeissant aux ordres d'une assemblee, d'une djemaa commune.

Mais nomades et sédentaires, Arabes ou Berberes, errant avec leurs troupeaux, enfermés dans les alvéoles de leurs montagnes, purent sans doute trouver sous leur tente, dans leur village, pendant un certain temps, l'industrie, les matières premières nécessaires à la fabrication de tous les objets dont ils avaient besoin. Avec le mélange des civilisations, par le contact de l'Orient et de l'Occident, avec le développement du progrès, de la civilisation sensibles chez ces peuples, par la force même des grandes migrations, par suite des guerres entre le Maghreb, l'Espagne, l'Ifrikya, l'Égypte, les besoins grandirent, nécessiterent l'apparition d'un nouvel organe social, sédentaire, remplissant les fonctions incompatibles avec la vie nomade, surtout depuis l'apparition, le développement des nouveaux besoins.

De même que dans la vie nomade primitive, les Ksouriens remplirent ce rôle, furent les dépositaires des grains, les gardiens des richesses difficiles à transporter, dans leur enceinte, forteresse-refuge ; de même il se développa, dans les cités où jadis vécurent les Romano-Berberes, un nouveau type de commerçant, de négociant, appelé à tirer parti des richesses naturelles de l'Afrique du Nord, le Maure.

4° *Le Maure*. — Les Maures, qu'il ne faut pas confondre avec les Maures coaux des Romains (nomades primitifs du sud), sont le produit du métissage de toutes les races qui traversèrent la Berberie, Romains, Vandales, Arabes, Chrétiens renégats ou esclaves, avec les autochtones. Les mélanges de race ont déterminé un type ethnique très reconnaissable, au teint blanchi par les occupations sédentaires dans les échoppes minuscules, l'existence paisible au milieu de murs protecteurs

du soleil. Les Maures musulmans, généralement fort lettrés, spécialisés dans la petite fabrication, le petit commerce, ont joué un rôle, dans la civilisation islamique parvenue jusqu'à nos jours, de fournir d'objets de première nécessité (I) leur voisinage immédiat et les marchés périodiques qui se tiennent à intervalles rapprochés, par exemple chaque semaine, dans tous les centres, ou bien en pleine campagne, au croisement des pistes, au confluent des cours d'eau. Dans ces sortes de foires se rencontrent montagnards, sédentaires, qui profitent de l'occasion pour s'entretenir des affaires de la région, au besoin discuter de la paix ou de la guerre.

Peu à peu, certains Maures ont étendu leur commerce, sont devenus de véritables négociants, en gros. C'est à leur instigation sans doute que les souverains de Tunis entrèrent en rapports avec le pape pour développer les rapports commerciaux avec la chrétienté. A la fin du XIX^e siècle, beaucoup de Maures se rendaient en France, en Angleterre, avaient des comptes courants dans les banques de ces pays, principalement à Marseille et à Manchester, sans que pour cela leur état d'esprit musulman fut entamé par l'influence chrétienne.

Poussés par l'esprit d'intrigue, de politique avisée qui les distingua de tous temps, en même temps que leur intelligence et leur sens artistique facilement développés par la vie rêveuse et calme du sédentaire, les Maures, en relations constantes avec les tribus par les marchés, les Maures intermédiaires obligés, après être arrivés dans les villes à former de véritables clans, se disputèrent la direction politique, soit dans les affaires

(I) V. Poinard, op. cit., t. I, *Les Maures*. Il ne faut pas confondre non plus ces Maures avec les peuplades qu'il est convenu d'appeler Maures au Sénégal et en Mauritanie.

locales, soit dans le gouvernement central lui-meme. Les Maures, qui dirigerent l'Espagne, font encore a la cour des sultans marocains un cercle de fins Iettres, à la politique subtile, habile à tirer parti des textes et des paroles pour maintenir l'autorite du souverain au milieu de la turbulence des tribus, des attaques des Chretiens, en s'appuyant sur telle ou telle tribu pour reduire les autres, politique qui a regu de nos jours le nom de politique maghzen.

5° *Les Juifs*. — Aux Berberes, aux Arabes, aux Maures, il faut ajouter en Afrique du Nord un certain nombre de Juifs, race meprisee, tenue a l'ecart, obligee par une ordonnance des Abbassides a porter un couvre-chef special qui les distingue des bons Musulmans. Il serait curieux d'etudier comment les communautes juives sont venues s'infiltrer en Afrique du Nord.

Il semble qu'un certain nombre de tribus berberes, avant l'islamisation, aient embrasse le judaisme. Les premiers Juifs seraient apparus en Tunisie au n^e siecle apres Jesus-Christ, venant de la Cyrenai'que, chassés par les persecutions. Le judaisme parut aux Berberes de cette epoque, superieur au christianisme, qui etait mal connu par eux, et surtout dans sa forme byzantine. Les Berberes qui semblent avoir eu de tous temps une tendance monotheiste, se rallierent done en grand nombre au judaisme. La nouvelle religion s'implanta assez solidement en Berberie, tellement qu'au moment de la conquete arabe, la resistance la plus farouche du particularisme berbere fut celle de la Kahena (I) de TAures, qui etait juive (vm^e siecle ap. J.-G.). L'Islam

(I) Ce nom n'est-il pas d'origine juive. Kahena, Kohen, signifie pretre en hebreu.

fit rapidement disparaître de la Berberie le judaïsme qui se maintint cependant en certains points (I). Enfin, après la chute du royaume de Grenade en 1492, de nombreux Juifs se réfugièrent d'Espagne sur la côte africaine, surtout au Maroc où ils formèrent à Fez même une colonie. La grosse Emigration juive d'Espagne date de Philippe III (expulsion des Mouiscos).

Le type ethnique hébraïque n'est pas pur en Afrique du Nord ; il va du négroïde au Sémite par suite du contact de toutes les races avec le judaïsme. Les Juifs vivent en communautés sédentaires, sont généralement petits artisans et colporteurs. Certains, dans ce cas, vivent sous la tente avec les nomades. Les Arabes, les Berbères sont souvent la proie des Juifs usuriers. Par contre, ces derniers sont souvent pillés par les premiers qui rétablissent ainsi l'équilibre de la fortune.

Les Juifs au Maroc se répartissent en deux catégories :

1° les autochtones, habitant dans les mellahs, ou convertis à l'Islam ;

2° les émigrés d'Espagne et de Portugal habitant hors des mellahs. En avril 1922 on évaluait les Juifs au nombre de :

Maroc, 103.712 ; Algérie, 70.271 ; Tunisie, 54.000 ; Turquie d'Asie, 177.500 ; Palestine, 85.000.

e° *Tares. Coulouglis. Conclusion.* — On voit combien différente de l'ancienne Berberie, de la Berberie romaine, est l'Afrique du Nord après la conquête arabe, l'invasion

(I) Le Judaïsme est considéré par les Musulmans comme inférieur au Christianisme. Le juif qui se convertit à l'Islam doit d'abord se convertir au Christianisme. Cependant le cas n'est pas signalé à ma connaissance au Maroc et en Algérie.

des Hilal et des Soleim, les mouvements de peuples causes par l'établissement des grandes dynasties berbères. Après l'apparition des corsaires turcs, la mosaïque de races deviendra encore plus riche. Le métissage des Turcs avec les sédentaires des villes donnera les Couloglis, différents des Maures, lesquels seront les alliés des Français (1). La complexité de la question africaine de nos jours provient de cette juxtaposition, de cette pénétration de races si différentes, étant donné surtout que le brillant de la civilisation maure, l'éclat du nomadisme arabe empêcheront longtemps les Européens d'apercevoir et de comprendre sous les multiples aspects de l'Afrique la grande masse berbère qui reste toujours le fond de la population de l'Afrique et du Maghreb.

L* OCCUPATION TURQUE EN ALGERIE.

Dans leurs luttes avec la chrétienté, les sultans ottomans avaient lancé leurs flottes en Méditerranée. Les Espagnols s'emparèrent de 1504 à 1510 des côtes de l'Algérie. En 1510, les habitants de Bougie, fatigués du joug des étrangers, appelèrent les Turcs à leur secours. Alger fit de même. Les plus fameux amiraux ottomans, les deux frères Barberousse (2), répondirent à l'appel, pour échouer d'abord devant Bougie. Mais Khaïr ed din Barberousse s'installa à Alger, fit pendre Sèlem ben Temi, prince régnant, s'empara du pouvoir avec ses corsaires, battit les Espagnols et établit ainsi les

(1) Cavaignac par ex. à Tlemcen tint avec l'aide des Couloglis.

(2) D'ailleurs les Barberousse, pas plus que Dragut, ou la plupart des corsaires turcs, n'étaient de véritables turcs, mais bien des renégats chrétiens. De même les fameux arabes qui au Maroc parvinrent au Niger étaient des Espagnols renégats.

corsaires barbaresques en Mediterranee oeeidentale.

Cetle installation des Turcs en Algerie proc^de de l'expansion ottomane cherchant à retablir en son entier l'empire des khalifes arabes ; cependant les dissensions dynastiques e Stambotil ne permettaient pas au sultanat de commander les evenements d'Occident. Barberousse, amiral turc, se reconnut d'abord vassal de la Porte dont il recevait recrues, armement, munitions et subsides : c'est a ce titre qu'il battit en 1518 et 1541 les flottcs de Charles-Quint envoyees contre lui. En fait, Barberousse etait independant, malgre le pacha envoye par le sultan de Constantinople a Alger pour le represcpter. Ces pachas, qui touchaient une large part dans les benefices des croisicres, disparurent d'ailleurs bientot devant Thostilitd des Corsaires qui obtinrent de Stamboul le droit d'avoir un chef choisi par eux. Ce chef fut le dey (oncle, patron) (1710). Les Corsaires barbaresques etaient organises. Une milice composee de Turcs, d'aventuriers de tons pays composait TOdjak (marmite) a l'imitation des Janissaires du sultan. Les forces militaires se divisaient en deux, celles de mer et celles de terre. Les premieres etaient les plus reputees sous le commandement des reis ou capitaines, Les secondes etaient composees de l'Odjak turc, des contingents fournis par les villes et par les tribus soumises.

Cette organisation soutenue par les Ottomans etait uni'quement formee pour la guerre et pour le pillage. Les pirateries commises sur les flots et sur les cotes d'Europe furent telles qu'e plusieurs reprises differentes, les nations europeennes envoyèrent des flottcs contre Alger; ce fut toujours sans succes. En 1e17, la France obtint cependant le droit de pecher le corail au bastion de la Calle qui avait atecedà à Charles IX par le sultan, L'ex-

l'expédition de 1664 commandée par le duc de Beaufort s'empara de Djidjelli, mais rentra aussitôt en France ; en 1683, celle de Duquesne, malgré un premier succès, ne réussit pas mieux à cause du mauvais temps. En 1685 et 1686, d'Estrees et Tourville bombardèrent Alger. Les Espagnols, en 1775, furent mis en complète déroute par les Barbaresques, de même en 1779. En 1815, les États-Unis ne réussirent pas mieux. En 1816 l'Angleterre, chargée par l'Europe de réprimer l'esclavage, envoya une flotte formidable contre les Barbaresques, réussit à détruire leurs navires, mais dut se retirer après que l'amiral anglais eut fait signer au dey des conditions de paix illusoire, car dès l'année suivante les navires corsaires reconstruits grâce à l'aide des Ottomans, des Marocains et des Tunisiens, écumaient à nouveau les mers. La puissance barbaresque était telle que la France, l'Espagne, la Hollande, la Suède, l'Angleterre et Naples avaient accepté de payer un tribut au dey pour que leurs vaisseaux de commerce puissent traverser en paix la Méditerranée.

Après 1815, l'Europe parvint à réprimer la piraterie grâce à son union dans ce but. Cette piraterie n'avait duré jusqu'alors que par la mesentente des nations européennes qui cherchaient toutes à se concilier les bonnes grâces des pirates à l'exclusion et au détriment des autres puissances. Dès que l'union se fit, la piraterie disparut. Sidi Mohammed la désavoua officiellement au Maroc en 1820. Cette situation de l'Europe devant les Corsaires pourrait utilement se comparer à celle des puissances de l'Entente devant le Gouvernement d'Angora (1920-22).

Pendant que les marins corsaires se faisaient ainsi redouter, l'Odjak étendait son pouvoir dans l'intérieur.

Des expeditions suivies finirent par etablir des beys vassaux a Constantine, Medeah, Tlemsen et enfm Oran, abandonne en 1790 par les Espagnols.

CÔNQUÊTE FRANÇAISE.

Cette situation ne pouvait durer. Les deys devenaient de plus en plus insolents : Hussein-dey, arrive au pouvoir en 1818, avait de tres mauvaises dispositions envers la France. En 1793, des commenjants Israelites d'Alger avaient, par l'entremise d'une maison de Marseille, fourni des cereales au gouvernement français. Des difficultes de paiement s'etaient produites, car l'Etat barbaresque Feclamait pour lui-meme, suivant la coutume locale, une somme rondelette, contestee naturellement. Le jour du Be'iram les consuls etrangers se rendirent au palais, selon l'habitude, pour complimenter le dey. Hussein interpella M. Deval, representant de la France, avec vehemence, lui reprochant de ne pas lui apporter une lettre de son souverain. Le dey s'oublia jusqu'a frapper le consul au visage avec son chasse-mouche (30 avril 1827).

En juin, une escadre parut devant Alger sans pouvoir tirer reparation de cet outrage, malgre un blocus rigoureux. Le gouvernement frangais proposa au vice-roi d'Egypte, Mehemet Ali, de chatier les pirates et de s'emparer des trois regences. Le vice-roi adherait i ce plan a la condition de gouverner au nom du sultan ; l'Europe acceptait la combinaison, mais l'Angleterre s'opposa avec une telle force au projet que la France dut se faire justice elle-meme.

Le 14 juin 1830, la flotte de l'amiral Duperre débarqua l'armee du comte de Bourmont a Sidi Ferruch, pres d'Alger. Le dey Hussein capitula peu après la prise

du Fort l'Empereur et fut autorise à gagner Naples et Livourne avec sa famille.

Tous les Turcs partirent d'Alger au moment où l'opinion publique les vit s'en aller avec joie. Il ne reste rien d'eux sinon quelques mosquées où se réunissent les quelques Hanafites de la région, l'ensemble de la Berbérie étant malékite. Une de ces mosquées existe à Constantine. Elle était misérable en 1902.

Ainsi préluda la conquête de l'Algérie qui devait donner à la France une de ses plus belles provinces.

Nous ne suivrons pas le développement des campagnes françaises en Algérie, ni celle de Tunisie, ni la pénétration du Maroc : le but de notre travail était d'amener notre lecteur du début de l'Islamisme à l'étude des questions actuelles. Nous avons exposé comment, de la conquête arabe primitive de l'Afrique du Nord, sont sorties la Tunisie, l'Algérie et le Maroc ; nous avons déterminé la complexité de la réthnographie en ces régions et insisté sur le caractère permanent, inébranlable de la race berbère, à peine touchée par les influences étrangères et gardant malgré toutes les pressions son caractère particulariste et perseverant.

Nous n'avons pas l'intention maintenant de soulever les graves questions politico-sociales qui se posent à l'heure actuelle en Afrique du Nord française, mais qu'il nous soit permis de faire un vœu, au moment où la propagande jeune-turque, bolcheviste, l'ébranlement moral et social causé par la guerre mondiale, troublent de trop nombreux esprits. Le dévouement avec lequel les Musulmans français se sont battus contre l'Allemagne mérite récompense ; les lettrés musulmans réclament l'autonomie ; mais le seul terrain d'entente peut être trouvé dans une coopération absolue. Le citoyenat

français est ouvert aux Algeriens qui ne profitent guere des avantages proposes, car ils craignent de perdre le statut musulman qui les regit socialement. Notre voeu serait qu'une formule soit trouvee pour que, tout en etant citoyens français politiquement, les Musulmans puissent conserver leur statut personnel civil et religieux. Il serait peut-etre bon encore que si les Africains du Nord arrivent ainsi a la realisation d'une vie politique reelle, un parlement africain soit cree, avec comme resultante l'etablissement d'uri regime « genre Dominion » qui donne satisfaction a toutes les aspirations. Plus l'element musulman s'instruira et voyagera, plus il tendra a realiser ses aspirations particulieres ; et pour les atteindre, plus il adherera au mouvement general islamique, s'il ne trouve pas dans la Metropole la volonte ferme d'une cooperation etroite. De leur cote les Musulmans doivent etre persuades que les concessions de la Metropole seront le resultat de leur loyalisme, et non celui des agitations. Les bienfaits doivent provenir non del'exterieur, mais de l'interieur. Et nous qui avons vu en etudiant l'Islam et les Races la diversite du monde islamique, nous devons etre persuades de la necessite d'encourager, en dehors du panislamisme, les tendances particularistes des Musulmans qui doivent contribuer en ce qui les concerne a la prosperite de la plus grande France.

Ainsi que l'a indique M. Millerand, president de la Republique, dans son recent voyage en Afrique du Nord, rien ne peut se faire sans le temps. L'Islam, par suite de son caractere ferme, est reste en dehors du mouvement de la civilisation moderne ; il se trouve actuellement dans la situation de la chretiente au Moyen Age ; ses peuples ne conçoivent pas ou a peine l'organisation

civile independante de la religion; mis brusquement en contact avec le monde moderne, malgre les frictions inevitables, les peuples musulmans seront obliges d'en venir à cette conception, mettant l'idee de nation avant l'idee de religion. Il nous appartient de ne pas creer de malentendus inseparables et d'aider les Musulmans dans cette transformation qui n'est en somme qu'une application nouvelle du principe des nationalities.

CHAPITRE VIII

L'ISLAM CHEZ LES NOIRS

INTRODUCTION.

L'expansion de l'Islam vers le centre de l'Afrique a suivi deux routes principales. La première part de Zanzibar et fut suivie par les traitants arabes, marchands de bois d'ébène qui, à la recherche d'esclaves, pour en fournir l'Asie et le nord de l'Afrique, n'oublièrent pas la propagande recommandée par le Goran. Après deux années d'absence Stanley constatait l'envahissement du Congo par les associés et les coreligionnaires de Tippoo-Tib, le fameux commerçant arabe, sultan réel ayant sous ses ordres une véritable armée que Ton nomma, ne pouvant s'en débarrasser, gouverneur du Congo beige. M. Trivier est encore plus formel : « L'invasion des Arabes s'accroît chaque jour davantage : au train où ils vont, ils seront loin bientôt » ; et plus loin : « Les avis qui m'avaient été donnés jusqu'à ce jour, de provenance blanche, jaune ou noire, étaient tous les mêmes sur l'envahissement du pays par les Musulmans. » Et M. Trivier ne compte plus les villages traversés par lui, commandés par des Arabes. Les randonnées des traitants dans le centre de l'Afrique avaient abouti à la création de véritables royaumes musulmans, dont le fanatisme accru par les qualités militaires de chefs tels que Ahmadou et Samory, nous a donné beaucoup de mal dans notre avance du Sénégal au Niger, au Tchad.

La deuxième route suivie par l'islam dans sa propagation à travers le continent africain, le Soudan, le pays noir, part du nord. Les confréries religieuses telles que le soufisme et la secte des Kadrya, avaient retrouvé l'esprit de prosélytisme des compagnons du Prophète. Leur volonté de restaurer l'empire des khalifes au centre de l'Afrique, loin des Chrétiens et des Turcs, avait conduit à la Tripolitaine et l'ouadaï le rassemblement de groupes fanatiques prêts à porter le glaive de l'islam sur les infidèles. L'avance momentanée des Italiens vers Ghadames et l'action énergique des Genti, des Lamy, des Moll en Afrique occidentale, au Ouadaï, avaient encerclé les soufistes dans une zone limitée. Mais leur action politique toujours aussi puissante s'est retrouvée dans tous les mouvements dissidents de Tunisie, du Soudan, et en général de l'Afrique du Nord.

Comment expliquer que les noirs fétichistes adoptent avec tant de facilité la croyance de ceux qui les ont tant persécutés ? Il est hors de doute que les races noires subissent à l'heure actuelle un éveil confus, un lent besoin d'ascension à des échelons de vie supérieure (1). Or le musulmanisme, qui demande si peu à ses néophytes, répond suffisamment à ce besoin. Sauf en certains points, par exemple dans l'Ouganda et peut-être au Zambèze, la propagande chrétienne n'obtient que peu de résultats, et encore sont-ils peu durables, quand elle agit seule dans un milieu noir. Partout où elle doit lutter avec l'expansion islamique, ses gains sont nuls; ceux des Musulmans rapides et considérables. C'est un fait que Ton ne peut nier. « Les colonies euro-

(1) De Voglie, *Les Indes noires*. *Revue des Deux-Mondes*.

peennes, dit M. de Vogue, ne font pas exception ; au Sierra Leone, ou il n'y a pas trente ans on n'eut pas trouve un Musulman, on en compte aujourd'hui 50.000. De meme au Liberia. Il n'est si petite bourgade de la cote de Benin qui n'ait sa mosquee aux lieux oil tronaient naguere encore les dieux fetiches. Les negres sont de grands enfants, menes par deux passions : les femmes et la boisson. Le Musulman leur interdit l'alcool, mais il leur accordc la polygamie. Le Chretien permet l'alcool, mais il prohibe le harem. Les pauvres noirs sont fort embarrasses ; l'evenement prouve qu'ils penchent yers le harem. »

A ces plaisirs sensuels, il faut ajouter la simplicity de la doctrine monothciste de l'Islam, facile a eomprendre pour les cerveaux primitifs du continent noir. A la persuasion s'est ajoutee la force. Le proselytisme musulman s'est exerce autanl par le fer que par la parole, et ce que l'Islam tient, il ne le lachc plus. En Afrique, plus de 59 millions de croyants suivent renseignement islamique. Les conversions sont de plus en plus nombreuses, malgre les efforts des missions Chretiennes a qui d'ailleurs il est quelquefois interdit, comme au Soudan egyptien, de precher les populations musulmanes et permis seulement de se coufmer aux fetichistes et aux paycns (d'apres Margoliouth).

Le soufble puissant qui animait autrefois rimmense vague des Arabes qui, comme un vol de sauterclles, se repandit sur TAsie et le bassin de la Mediterranee, est venu, semblc-t-il, vivifier les fanatiques aflilies aux confreries religieuses de l'Afrique tropicale pour les animer d'un esprit ardent de proselytisme.

A. — L'AFRIQUE NOIRE **FRANÇAISE.**

L'Afrique noire française a subi l'influence arabe venue d'Égypte aux premiers âges de l'époque islamique, puis de l'Afrique du Nord, enfin de Zanzibar aux époques relativement récentes.

Parties d'Égypte, les tribus arabes remontèrent d'une part le Nil jusqu'aux sources du grand fleuve¹ essaimant de loin en loin leurs colonies, se mêlant avec les populations indigènes ; quand plus tard les traitants arabes partirent de Zanzibar et de Dar Es Salam sur les traces des grandes invasions hymiarites, ils trouverent la région des Grands Lacs toute préparée à leur propagande par cette première avancée venue d'Égypte. D'autre part, d'autres tribus parties d'Égypte suivirent le Bahr el Gazal vers le Ouadai et le Baghirmi.

Ces dernières tribus trouverent dans ces régions, et dans les régions voisines, un double élément, l'élément berbère et l'élément noir. Les Berbères méditerranéens avaient naturellement essaimé vers le centre du continent (I). Tout comme les Arabes, ils avaient de grandes tribus nomades guerrières qui asservissaient les sédentaires. L'action arabe musulmane se porta d'abord, semble-il, sur les éléments noirs. Le mélange des nouveaux venus avec ces derniers donna les Choua ; Faction fut moins facile sur les Berbères.

Les Berbères sont très particularistes et ne subissent Tenvahisseur que par la force. Les Touareg, les Tibbous,

(I) Les Derbies formèrent, semble-t-il, la population autochtone habitant du Nil (Berberah) au plateau d'Auvergne. Certains auteurs prétendent que les Berbères venaient du Sud, mais rien n'est moins certain.

chez lesquels se retrouvent encore les vestiges des anciennes djemaas (assemblies) berbères, livrerent des luttes terribles aux envahisseurs. Il fallut des vagues renouvelées d'Arabes pour faire brèche dans les îlots berbères, et encore maintenant dans les pratiques islamiques des plus fanatiques de ces peuples, peuvent se retrouver les anciennes croyances ou superstitions berbères.

La rapidité avec laquelle l'Islam étendit (I) son domaine spirituel sur l'Afrique du Nord et sur le Soudan est remarquable. Dès la première invasion d'Okba en Afrique du Nord (vers 600), les Berbères du Sahara occidental — Sanhadja et Lemtouna — étaient touchés par la propagande islamique. Les Sanhadja se firent à leur tour les propagateurs de la nouvelle religion. Dès le x^e siècle après J.-C. (iv^e de l'Hégire), ils avaient fondé entre Tagant et Oualata un empire commandant à dix-huit royaumes nègres. Us furent rejetés dans le désert par les Soussous, mais ils avaient apporté en ces régions la civilisation islamique.

L'empire senhadji fut remplacé par l'empire noir de Tombouctou. Au viii^e siècle après J.-C., le célèbre voyageur arabe Ibn Batouta signale un grand État musulman à Melle. Le roi Koukou Moussa se rend à La Mecque, entretient des relations avec les khalifes d'Égypte et les emirs du Maroc. Son empire comprenait trois grandes provinces divisées chacune en douze sultanats. Les chroniqueurs musulmans s'accordent à vanter les richesses de l'empire soudanais, à célébrer com-

(I) Pour l'étude de l'Afrique noire française, je suis l'ouvrage du Ct O. Meynier, *L'Afrique noire*. Paris, Flammarion, 1911, et Delafosse, *Les Noirs de l'Afrique*, Collection Payot, Paris, 1922.

bien les lettres, les sciences et les arts ont une place importante dans les préoccupations de l'Etat. M. Le ChStelier veut « réserver surtout aux Berberes et aux Arabes venus du nord, qui formaient la classe elevee de la soctete », la gloire de cette civilisation, mais il est probable qu'en Afrique noire, comme dans les autres terres d'Islam, les aspirations particulieres des peuples se sont fait jour sous Fegide islamique. Le xiv^e siecle marqua au Soudan comme en Afrique l'apogee berbere. Les savants soudanais rivaliserent alors de science avec les docteurs musulmans. De cette epoque datent en architecture les mosques de Gao et de Tombouctou.

Au xvi^e siecle les Songhai — avec comme villes Gao, Tombouctou et Dienne — s'emparent du pouvoir. El Hadj Mohammed, chef de la lignee des Askia, prend T'Islam comme un nouveau moyen de domination, encourage ainsi que ses successeurs la diffusion de l'Islam. Une civilisation eclatante repondit aux efforts des chefs et des savants songhai. L'empire s'etendait du Tchad a l'Atlantique; le commerce etait ilorissant. Parmi les ecrivains soudanais, Abderrahman ben Abdallah, auteur du fameux Tarikh es Soudan, mentionne « longuement les merites des savants, pieux commentateurs du Goran, marabouts eminents, jurisconsultes, historiens qui a son epoque faisaient la gloire de Dienne, de Tombouctou et de Gao ».

Pendant que F'Islam florissait ainsi entre le Senegal et le Niger sous Timpulsion des Berberes convertis par les successeurs d'Okba, la religion musulmane, sous Timpetueuse poussee des Hilal et des Soleim, prenait en Afrique du Nord une extension considerable. Les sultans marocains chercherent naturellement a s'etendre

vers le sud. Des 1591, le pacha Djaouder elMansour(1), envoyé par Sultan Moulay Ahmed, s'empare de Tombouctou et superpose à l'ancien empire de Gao une province marocaine. Inoccupation garda un caractère essentiellement militaire. La civilisation soudanaise resta ce qu'elle était, avec uniquement, au-dessus des populations, une nouvelle caste militaire. Des la fin du xvi^e siècle les relations étaient interrompues entre le Maroc et sa colonie du Soudan ; les provinces formaient des États semi-indépendants en pleine décadence.

Le Kanem était au xviii^e siècle gouverné par de véritables rois fainéants. Mais au xix^e siècle les Oulad Sliman, chassés de Tripolitaine par les Turcs, vinrent s'installer au Kanem. Après avoir tout dévasté, ces Arabes se mirent au service des rois du Bornou et de l'Ouadaï.

La fin du xvi^e siècle (2) marque, pour tout le Soudan occidental, une époque de régression sensible dans la marche de la civilisation chez les sociétés noires. La conquête marocaine avait complètement désorganisé l'empire songhai'. La grande colonie arabo-berbère se divisa en infinité de petits royaumes, de petits sultanats en guerre les uns avec les autres.

Profitant de la désorganisation, les Touareg, jusque-là refoulés, se rapprochent du Niger, prennent Tombouctou, détruisent Bamba et Gao, franchissent le fleuve, dévastant tout sur leur passage.

Les Bambara occupent le sud du bassin nigerien, s'établissent en royaume puissant sur les mines des

(1) Il semble que Djaouder et ses hommes furent des renégats chrétiens qui, le pays une fois conquis, se livrèrent au luxe et à la débauche. et finirent bientôt, submergés par les peuples locaux.

(2) Cf O. Meynier, *op. cit.*, p. 129.

pachaliks marocains. Segou Sikoro devient leur capitale (Ie50). « Le bassin du Senegal, qui avait vu se succéder plusieurs civilisations, quelques-unes prospères, était envahi par les hordes maures (ainsi que nous appelons les Arabo-Berberes qui nomadisent entre ce fleuve et le Maroc). La aussi les ruines s'accumulaient; le desert, continuant sa route victorieuse vers le sud, semblait devoir avec les nomades arriver jusqu'au golfe de Guinee. »

Dans le Soudan oriental, le Bornou, quoique moins riche, moins prospere que naguere, conservait encore son rang de monarchie organisee, mais contenait a grand peine les efforts des envahisseurs... Le Baguirmi, le Ouadai, le Darfour atteignaient ou etaient sur le point d'atteindre le plus haut degre de prosperite. Seules, les guerres les empechaient de former des societes aussi civilisees que celle des anciens Songha'i. Les sultanats de l'Est vivaient separes de tous les autres, s'aviilissant de plus en plus par la traite des esclaves.

C'est alors qu'apparurent les Peuhls ou Foulbes. Dans le courant du xviii^e siecle l'Islam s'introduisit au Fouta Djallon, berceau des Peuhls. L'Almamy (I) Abd el Qader fonde un Etat musulman duquel decoulera le grand empire d'El Hadj Omar. Les Peuhls s'attachent a l'etude des textes coraniques et deviennent un peuple extremement religieux. Au debut du xix^e siecle, Othman Dan Fodig, veritable prophete mystique, souleve les Peuhls au nom de l'Islam et proclame la guerre sainte. Ce fut un enthousiasme delirant chez les Peuhls. Un immense empire, du Bornou au Mossi, du desert a l'Adamaoua compris, recompensa leurs efforts.

(I) Almany est une alteration de l'arabe II Imam.

Malheureusement, la guerre sainte ne civilise pas les populations, elle les extermine ou les réduit à l'état d'esclaves. Othman Dan Fodie, vieilli, partagea son empire entre ses fils, mais aucune idée créatrice ne permit de construire sur ses ruines. L'Empire foudroyé subit le sort de tous les empires du Niger; il se désorganisa bientôt en une poussière de principautés.

Sokoto déclina déjà lorsqu'un nouveau prophète se révéla chez les Peuhls de l'ouest, le fameux El Hadj Omar. Ce nouvel imam fut rejeté vers l'est par le général Faidherbe. Il se vengea sur les royaumes noirs, en 1855 s'empara de Tombouctou et étendit son empire de Tombouctou au golfe de Guinée, du Sénégal à Sikasso et au Mossi. El Hadj Omar, avant tout guerrier, ne sut pas construire. Son neveu Tidiani prit une partie du territoire. Son fils Ahmadou Cheikhou régna sur Segou. Le Djihad prit le caractère de razzias d'esclaves contre lesquelles combattirent les Français du Sénégal.

Les nomades maures ou touareg profitèrent encore de l'anarchie pour avancer vers le fleuve; Samory commença ses conquêtes. Depuis 1880, les efforts des marabouts français nous ont valu la conquête du Soudan. Moins que partout dans le monde, l'Islam avait réussi en pays noir à fonder une civilisation stable. Les Marocains n'avaient fait que passer. La religion de Mahomet était, il est vrai, parvenue au Soudan, par l'intermédiaire de pillards, et elle avait sans doute perdu ainsi de sa force civilisatrice. En Perse, dans l'Inde, en Berbérie, les conquérants avaient apporté l'Islam, mais les civilisations locales avaient continué leur développement propre sous le voile islamique. Ainsi s'explique la floraison incomparable des différents peuples sous l'Islam arabe. Au pays noir la civilisation a laissé des traces, mais

les noirs n'etaient sans doute pas encore aptes a assimiler a l'Islam leurs conceptions propres du monde. Peut-etre faut-il expliquer ainsi que des societes certainement superieures comme celles des Songhai, n'aient laisse aucun Etat fermement organise avec l'aide de l'Islam.

Au point de vue colonial Français, peut-etre vaut-il mieux que les evenements se soient passes ainsi, car, si le Soudan avait ete entierement et profondement islamise, nous aurions pu nous faire aimer, servir de conseillers et de guides, mais jamais nous n'aurions pu aussi bien assimiler a notre patrie ces populations non musulmanes qui sont notre soutien le plus solide. L'Islam cree une difference entre Musulmans et Chretiens. Quoi qu'on fasse, la civilisation chretienne et la civilisation islamique precedent de bases differentes, et tout en etant en excellents termes avec les Musulmans, il est facile de constater, en pays noir, que les populations firtichistes par exemple se donnent plus entierement a nous que les islamiques.

Somme toute, apres une periode d'engouement islamique, qui nous avait porte a favoriser le developpement de l'Islam en Afrique, il a fallu reconnaitre qu'une erreur politique etait peut-etre commise. Le noir n'adopte que les formes exterieures de la religion; mais devenu Musulman, il tombe entre les mains de dirigeants qui peuvent facilement devenir defavorables a notre cause, alors que les dirigeants Chretiens ou non-musulmans ont au contraire interet a s'appuyer sur notre autorite.

Jusqu'a present, en Afrique Occidentale Française, le panislamisme n'a guere ete inquietant (I). L'action

(I) M. Delafosse, *Les points sombres de l'horizon en Afrique Occidentale Française*. Bulletin de l'Afrique Française, juin 1922.

des marabouts iocaux a ete et sera sans doute encore « beaucoup plus puissante qu'un mot d'ordre venu de Constantinople ou de La Mekke, ou de quelque autre metropole lointaine de l'Islam », sur le noir beaucoup plus eclectique en religion que le musulman blanc. Cependant l'esprit de nationalisme cree dans l'Islam par le mouvement d'Angora mène a un panislamisme politique qui peut devenir dangereux a un moment donné. C'est pourquoi la mentalité des marabouts et les menées des Senoussistes, propagandistes de ce panislamisme, doivent être étroitement surveillées.

B. — LE CENTRE DU CONTINENT NOIR (I).

L'expansion islamique dans le centre du continent africain se fit par l'intermédiaire des traitants arabes de l'Océan Indien. En plus du commerce des épices, ces marchands faisaient surtout la traite des noirs. En effet, si la Turquie et le monde musulman réclamaient encore des eunuques, des femmes et des travailleurs, surtout, l'Amérique, manquant de bras pour ses plantations, demandait à tout prix des noirs esclaves. Il exista des contrats entre les gouvernements européens et des compagnies privées formées dans ce but. Un contrat aurait été ainsi signé en 1517 entre Charles-Quint et Tun de ses compatriotes des Flandres.

La traite se faisait par les ports autour de l'Afrique. Mais l'Angleterre la proscrivit en 1807, les Congrès de Vienne (1815) et de Verone (1822) sanctionnerent l'interdiction. La conférence géographique de Bruxelles en

(I) D^r Hinde, *The fall of the Congo arabes* ; René Dubreucq, *A travers le Congo belge*. Bruxelles, juillet 1909, sous le patronage de l'Expansion belge ; A. J. Wauters, *l'Etat indépendant du Congo*. Bruxelles, Falk fils, 1899.

187e et la conference de Berlin la renouveterent. Enfm l'Encyclique du 5 mai 1888 de Leon XIII, adressee aux eveques du Bresil, la condamnait formellement. L'action religieuse se montrait egalement sous une forme active avec le cardinal Lavigerie, eveque de Carthage.

Ces dispositions de l'Europe, accompagnees d'efficaces croisieres de guerre contre les navires negriers, ferment bientot la traite des ports de l'Atlantique. La question fut plus difficile a resoudre dans l'Ocean Indien, en raison de l'existence sur les cotes d'Etats arabes favorables a la traite.

De Khartoum, sur le Haut-Nil, partaient ainsi annuellement des expeditions armees vers les bassins de l'Uele et du Bahr el Gazal. Ces expeditions installaient des postes (zeribas) portant le nom du chef, reduisaient les indigenes par la force a l'etat d'esclaves. Il fallut toute la campagne anti-esclavagiste du general Gordon pour mettre fin a ces agissements ; mais ce ne fut reellement qu'en 1878, que Gessi pacha put reellement supprimer la traite au sud de Khartoum.

Le veritable centre esclavagiste fut Zanzibar. Vers 1830, les Arabes de ce sultanat, parcourant l'Afrique a la recherche de l'ivoire, arriverent dans l'Unyanyembe et s'etablirent a Tabora. Dix ans plus tard ils etaient au Tanganika (à Udjidji). En 18e8 le metis Dougembi s'etablissait a Nyangwe, bientot suivi d'autres traitants. Livingstone en 1871 trouva cette colonie arabe tres prospere. Stanley raconte longuement les horreurs commises par elle dans le Manyema.

De 1830 a 1872, le commerce de l'ivoire et celui des esclaves deviennent inseparables, car les traitants ayant besoin de porteurs pour amener les defenses à la cote, trouvent très pratique d'amener en meme temps un

capital humain qui leur porte l'ivoire. Quand la répression de la traite se fera très sévère, les Arabes reviendront plus ou moins au trafic de l'ivoire.

En novembre 1883, Stanley trouve les Arabes aux chutes du Congo ; et son tour le capitaine beige Van Gele y trouve le fameux Tippu-Tib installé depuis six mois aux chutes. On commença par faire un traité de paix. En effet les traitants, possédant de véritables troupes bien armées, avaient tendance à créer de véritables états arabes en pays noir. Tippu-Tib est le maître du genre.

Cette paix ne dura pas. Le 28 août 1888, le neveu de Tippu-Tib engagea les hostilités. La question arabe se posait désormais pour l'État beige du Congo. Il n'était pas possible à cet État de déclarer la guerre aux traitants de Nyangwe, de Kassongo et du Manyema. On employa un moyen terme, celui qu'au Maroc on appela : politique des grands Caïds. Tippu-Tib fut nommé vali du territoire des chutes pour le compte de l'État beige. En même temps deux camps retranchés furent fondés, Tun a Basoko (1889), l'autre à Luzambo (1890), futures bases d'opérations contre les Arabes.

Depuis la soumission de Tippu-Tib (1888), les chefs arabes continuaient pacifiquement leur expansion, poussant même leurs reconnaissances aux sources du Lopori et de la Mongola. L'occupation islamique faisait tache d'huile : l'influence des sultans des cataractes et de Nyangwe se faisait de plus en plus sentir sur les chefs indigènes du pays. L'État beige ne pouvait supporter plus longtemps une situation semblable, qui risquait de devenir dangereuse.

La société anti-esclavagiste beige fut autorisée à opérer sur le Tanganika. De 1891 à 1894, elle lutta contre la traite, malgré les efforts de Rumliza, sultan arabe

d'Udjidji. L'action de la société se termina par l'occupation beige du Manyema.

En octobre 1891, le capitaine Ponthier se heurte à des partis arabes qu'il défait au confluent du Bomokandi. Par contre, en avril 1892, Sultan Rumliza bat le capitaine Jacques à Towa. Les conflits se multiplient. Des chefs indigènes se rallient aux Arabes. La lutte prit bientôt un caractère de guerre à outrance. Mais il fallait en finir. La question arabe fut promptement réglée par l'offensive de Dhanis. « En 1892, e la tête d'une colonne congolaise, appuyée par les puissants chefs indigènes du Haut-Sankuru, Dhanis partit de Lusambo et marcha vers les bomas arabes ; après maints combats, il chassa les esclavagistes de l'Entre-Lomani et Lualaba, franchit le fleuve en face de Nyangwe et le 14 Janvier 1894, à deux jours au sud est de Kasongo, infligea à Rumliza un échec décisif. Ce fut le signal de la déroute pour les esclavagistes que Lothaire, Tadjoint de Dhanis, poursuivit jusqu'à la frontière orientale de l'Etat. Pendant ce temps, Chaltin affirmait l'autorité beige aux Stanley Falls et Jacques occupait victorieusement la rive Ouest du Tanganika. » La campagne arabe dura 19 mois et se termina par la victoire incontestée des Beiges, lesquels s'étaient montrés habiles politiques. Tous les chefs arabes étaient tués ou dispersés. Le vieux Tippu-Tib s'installait à Zanzibar. En même temps l'installation des Anglais à Mombassa, celle des Allemands à Dar Es Salam fermaient dans l'Océan Indien la route des esclaves.

Les traitants ont ouvert à la pénétration européenne les routes du continent noir. L'Islam dans le centre Afrique a moins été civilisateur qu'explorateur ; mais néanmoins son rôle fut considérable et mérite d'être signalé.

Pendant la guerre de 1914-18, les Beiges, sous le commandement du general Tombeur, a la tete de soldats (askris) indigenes, partis du Congo, sont alles par terre operer avec succes dans l'Est africain allemand, apportant aux Britanniques une aide inestimable par la mobilite de leurs colonnes et leur connaissance de l'indigene. De telles entreprises rnontrrent que les Beiges out etc les dignes emules coloniaux de leurs freres d'armes de France (1).

C. — L'ANGIENNE AFRIQUE ORIENTALS ALLEMANDE.

Dans l'ancienne Afrique orientale allemande, les traitants arabes s'etablirent comme dans le resle de l'Afrique centrale. Us obeissaient plus ou moins au representant du sultan de Zanzibar; Tinfluence arabe avant la suppression de la traite etait telle que le proverbe suivant pouvait etre dit sans exageration : « Quand on joue de la flute e Zanzibar, toute l'Afrique des lacs se met a danser ». Comme nous Tavons deja vu, la suppression de la traite et rinsta.llation des Allemonds a Dar cs Salam porterent un coup sensible a rautoritii des Arabes.

Ces derniers s'etaient occupes bien plus de commerce que de proselytisme ; « peu de peuplades sont passees a rislamisme : certains explorateurs donnent pour rai-son que la circoncision les en empecha, car chez beaucoup d'entre elles les mutilations sont considerees comme un crime (2) », D'apres le commandant Biihrer, le nombre total des Musulmans s'elevait en 1913 a environ

(1) Lire sur le role des Beiges dans cette campagne le remarquable ouvrage du Commandant Biihrer, *L'Afrique orientale allemande et la guerre de 1914-1918*. Paris, 1922.

(2) Commandant Biihrer, *op. cit.*, chapitre III.

300.000 ames ; Dar es Salam, considere <omme très islamise, ne comptait qu'environ 13,e % de Musulmans.

Cependant, l'influence arabe se retrouvait en ce sens que dans chaque village il etait bien rare que Ton ne trouve pas un ou deux indigenes parlant l'arabe ou le souaheli; on peut dire en somme que le souaheli etait compris partout.

Une remarque interessante est a faire sur la politique suivie par les Allemands a l'egard de leurs sujels musulmans. Alors qu'en Turquie,les Allemands se posaient en defenseurs du Croissant,aucontraire dans leurs possessions est-africaines,ils semblaient'efforcer delimiter la propagande islamique. Cette tendance se decouvre dans une circulaire du gouverneur Schnee adressee à tous ses chefs de poste.

L'Islam represente evidemment un progres pour les fetichistes et les payens ; en ce sens son proselytisme serait a encourager ; en outre l'Islam donne l'autorite a quelques individualites qu'il est plus facile pour un chef de poste de surveiller et de diriger. Mais l'Islam represente une arme a deux tranchants : l'Islam imprime aux masses un esprit particulier, des tendances, contre lesquels il n'est plus possible de reagir. Le christianisme fait des noirs des hommes moins guerriers peut-etre, mais plus maniables. Le gouverneur allemand avait sans doute saisi ces nuances ; c'est pourquoi il essaya de limiter l'expansion islamique.

En tout cas il est utile de remarquer que si les Allemands eurent dans l'Est africain de nombreux deserteurs, c'est le seul point ou Us aient trouve un reel concours parmi les indigenes : la raison est donnee en ce sens que les Allemands faisaient du soldat la caste superieure et que leurs askris etaient reellement convaincus de leur superiorite sur le reste des noirs.

CHAPITRE IX

L'ISLAM EN ABYSSINIE

L'Abyssinie. — Le developpement de la conquete musulmane ne fit qu'effleurer l'Abyssinie. La grande ruce arabe vers l'Egypte et l'Ifriqya (Afrique du Nord moins l'Egypte) toucha bien le massif montagneux, mais ne put y penetrer. Les hordes nomades de cavaliers furent necessairement entrainees par le deroulement des plaines vers l'Ouest.

L'Abyssinie, jadis appelee Nigritie ou Ethiopie, a toujours ete une reunion d'etats feodaux pratiquement independants les uns des autres, dont Gondar et Choa sont les plus importants. La population, de type tres melange, depuis le blond, le cuivre, jusqu'au negre crepu, parle de nombreux dialectes dont les plus repandus, ceux d'Amhara et de Tigre, semblent sortir du meme idionie que celui des inscriptions des ruines d'Axum. Autour du massif montagneux gravitent au Sud et a l'Est les tribus errantes des Gallas et des Somalis, tandis qu'a l'Ouest, les frontieres restees incertaines entre Tegypte et l'Abyssinie laissent les tribus nomades de la region livrees aux pillages des guerriers de Tun et de Tautre pays.

VAbyssinie chretienne en Arable. — Dans l'antiquite abyssine apparait, legendaire, la figure des vieux rois d'Axum, mi-Cesars, mi-pontifes, auxquels le Moyen Age avait decerne le nom de « Pretre Jean ». De race caucasique comme leur peuple, les rois d'Axum, ville

situee dans la province de Tigre, a l'orient du fleuve Takazze, etaient encore puissants a l'epoque des Croisades. Leurs rapports avec les Grecs d'Alexandrie, avec l'empire romain lui-meme, avaient ete suivis de l'etablissement du christianisme en ces regions. En effet depuis plus de quatorze siecles, le peuple abyssin professe un rite catholique oriental, oil l'interruption des rapports avec la chretiente, par suite de l'essor musulman, a laisse penetrer force superstitions coptes, grecques, judaiques, et meme force pratiques payennes ou fetichistes. C'est ce christianisme batard qui fut introduit par les Ethiopiens en Arabie Heureuse lors de leur domination de plusieurs siecles. Il n'a malheureusement pas laisse de traces, ayant simplement donne naissance aux communautes chretiennes du Yemen que destruisit la conquete musulmane. Les rois d'Axum furent renverses par les Amharas, race forte, dure et belliqueuse, qui s'assimila cependant au peuple subjugué et Tunion se fit dans la lutte centre les grands Etats islamiques qui attaquaient le massif abyssin a l'Est et au couchant, ainsi que centre les Danakils et les Gallas, d'abord pai'ens, ensuite musulmans, qui le debordaient au midi.

Musulmans et Abyssins. — Les premiers rapports historiques entre les Musulmans et les Abyssins eurent lieu vers e15-Ie, quand, a la suite des vexations continuelles de l'aristocratie mekkoise envers les partisans de Mohammed, un certain nombre de ces derniers durent chercher refuge aupres du Negus d'Abyssinie. Le potentat refusa d'ailleurs la demande d'extradition faite par les persecuteurs. Quelques-uns des refugies se convertirent au christianisme, mais la plupart, restes fideles

a leurs croyances, revinrent plus tard a La Mekke a la nouvelle de l'entente survenue entre Mahomet et ses ennemis. Les Arabes avaient deja eu maille a partir avec les Abyssins, lorsque les rois d'Axum avaient conquis l'Arabie Heureuse : La Mekke ou Baccah et son Dieu Allah avaient acquis une grande renommee par leur surnaturelle resistance a une expedition ethiopienne dont le but avait ete la destruction du culte.

Les Musulmans avaient effleure le bloc abyssin en convertissant a leur foi les tribus nomades de la peripherie ; maitres de l'Egypte, Us livrerent sans grand succes de nombreux combats aux montagnards. L'islam ne put conquerir l'ancienne Nigritie, mais l'invasion de la vallee du Nil eut une influence desastreuse sur les destinees religieuses des Abyssins : l'Eglise copte d'Egypte fut opprimee par les Musulmans. Or, de cette derniere depend hierarchiquement l'Eglise d'Abyssinie. « L'abouna (notre pere en arabe), chef religieux de l'Abyssinie, devant canoniquement recevoir l'investiture du patriarche alexandrin, et le grand regulateur de l'Eglise abyssine au xii^e siecle, saint Thecla Hai'manot, ayant decide que l'abouna serait toujours un etranger — probablement pour eviter le nepotisme des grandes familles feudales — il en resulta une situation facile a prévoir. Le clerge abyssin, generalement docte, curieux d'etudes theologiques, qui aurait invente la scholastique si elle n'avait pas existe, se trouva subordonne a des moines ignorants et hautains, sortis des tristes couvents coptes ou Ton façonnait encore, il y a cinquante ans (18e4), des eunuques pour les harems musulmans. Sept siecles durant, l'Abyssinie fut sterilisee, notamment dans la theologie, le droit et l'histoire nationale. » (1). Les Portugais, qui, des le debut de

(1) G. Lejean, *Revue des Deux-Mondes*, 18e4, p. e17.

leurs croisieres, avaient frequente les marches abyssins en tenant leurs expeditions secretes et avaient au xvi^e siècle sauve la monarchie ethiopienne, essayerent bien autrefois d'irritroduire dans le pays les Jesuites, mais ces derniers furent rapidement chassés a cause de leurs cruautés.

UIslam coniemporain. — Malgre la christianisation de l'Abyssinie, un certain nombre de Musulmans habitaient le pays. En 1843, l'*Edinburgh Review* signale a Gondar et dans les villes frontieres des marcharids musulmans et etrangers, meles aux commerçants coptes ou Juifs. En plus, d'apres G. Lejean, un certain nombre de cites de l'interieur etaient musulmanes, soit en totalite comme Derita, Emfras, Alitiou-Amba, Haoussa, soit en partie comme Gondar ou Mahdera-Mariam. Ces Musulmans occupaient en ces regions exactement la meme situation subalterne que les Chretiens en Orient dans les etats soumis a l'Islam. Restes depuis des siecles etrangers au metier des armes, ils n'avaient jamais pris part aux troubles de l'empire, et se contentaient de s'enrichir par le commerce qu'ils avaient en partie monopolise. Il est a remarquer d'ailleurs que la moralite privee de ces Musulmans etait generalement superieure a celle de la population chretienne. De meme les villes habitees par eux sont plus riches, plus industrielles. Le commerce s'y fait avec plus d'equite, les transactions y sont plus stires et les engagements plus respectes. Cette superiority intelligente et morale, dit *Edinburgh Review* de 1843, leur a acquis la confiance du gouvernement abyssin qui leur afferma le revenu des villes. Cependant par un decret d'avril 1864, Theodore II proscrivit l'islamisme dans toute Fetendue de

l'empire et déclara rebelles tous les Musulmans qui n'apostasieraient pas en mangeant des viandes signalées comme impures par le Goran.

Il faut voir, sans doute, dans cette attitude, une mesure de représailles contre l'action offensive des Egyptiens, qui de tous temps, s'efforcèrent d'agir sur la périphérie du massif et même sur la cote de la Mer Rouge. Quoi qu'il en soit, les Musulmans, en apparence du moins, se soumirent à Théodore II. Il n'en reste pas moins vrai qu'ils reprirent rapidement leur condition d'autrefois et le commerce musulman est encore florissant en Abyssinie. Comme on le voit, l'Islam n'influa pas beaucoup sur les destinées de ce pays. Il n'en était pas moins intéressant de mentionner la protection que les potentats éthiopiens avaient accordée aux premiers Musulmans et les luttes farouches qui suivirent la conquête arabe de l'Égypte, luttes terribles qui se sent poursuivies jusqu'à nos jours.

Pendant la guerre de 1914-1918, les Allemands tentèrent d'opérer en Abyssinie. Us avaient noué des relations avec les Musulmans du pays. Le Négus, Jésus, faible, dissolu, se fit Musulman à leur instigation; une mission germano-turque se rendit auprès de lui. Mais une réaction chrétienne se produisit et mit sur le trône la fille du Négus Menelik, qui restaura la religion chrétienne. Avec le concours des Français et des Britanniques, notamment grâce à la surveillance des navires de guerre, la mission allemande fut dispersée, prise ou tuée. L'ex-négus Jésus dut s'enfuir chez les Gallas; il a été tué, dit-on, dans un combat en 1920. Un Turc et sa femme, laissés à Hodeïdah avec un code secret pour communiquer avec les Allemands d'Éthiopie, revinrent

en 1915 avec la compagnie de débarquement de l'**Em-**
den et regagnerent Constantinople avec les marins de
von Miicke. Cette simple histoire permet de constater
avec quel soin les Allemands avaient tendu leur trame
autour des puissances de l'Entente.

CHAPITRE X

LES SULTANATS DE L'OCEAN INDIEN

De meme qu'il existe une civilisation, une mentalite mediterraneenne, il existe une unite dans l'Ocean Indien de l'Ouest ties memes influences retrouvées à Djeddali, à Souakim, à Mascate, à Oman, à Bombay et à Zanzibar. La mer reunit les peuples que les distances terrestres ont separees jusqu'a la construction des routes et des chemins de fer.

Premiers apports arabes. — Malgre des traces d'influence egyptienne et chinoise, les chroniques s'accordent à attribuer la fondation des villes de la cote aux Arabes et aux Persans (I). La juxtaposition de ces deux noms n'a rien d'etonnant, car tout l'Orient est rempli des conquêtes accomplies par ces deux peuples unis pour la propagation de l'Islam, ou luttant entre eux pour la suprematie. Dans l'Afrique de l'Est, les Arabes sont les plus nombreux; mais la presence de vrais Persans est établie. Burton a decouvert une de leurs inscriptions pres de Tanga; des monnaies de meme provenance ont été trouvees à Melindi. Bien que ce ne soit pas une preuve, car les Arabes originaires du sud de l'Arabie auraient bien pu introduire avec eux l'art persan, il faut aussi signaler que les mosquées anciennes

(I) Le Grec Ptolemee vers 150 avant J.-C. appelle l'Est africain Azuana et cite le cap Zingis. A rapprocher du nom arabe de la cote zany, pluriel zunuy, semblable au persan zang qui signifie noir (Lane Poole).

de la contree sont, d'apres Eliott, d'architecture persane et non arabe. La tradition indique Makdishu comme le plus vieil etablissement construit sur la cote (908); ensuite Kilwa (975), puis un ou deux siecles plus tard Mombassa, Kilifi, Melindi, les etablissements de l'archipel Lamu, Pate ou Pattak, Siu, Faza et Lamu.

Les premiers venus de race semitique furent les Himyarites. Il existait, avant l'ere musulmane, dans l'Arabie meridionale, une population pastorale, convertie en partie au judaisme et hostile au christianisme : les Himyarites. Chassis de leur pays a une date inconnue, sans doute par une de ces revolutions interieures si frequentes en Orient, ils avaient emigre tout le long de la cote africaine. Ce sont peut-etre eux encore, dit M. Lane Poole, qui construisirent Zymbabie et les autres cites aujourd'hui ruinees de la Rhodesia, Les habitants d'Oman, ville arabe de l'Arable du sud, conyertis au musulmanisme, suivirent les traces de ces voyageurs.

Oman et Mascate, villes et territoires sur la mer, devant un hinterland desertique, ne pouvaient subsister que par l'Ocean.

Les Omanais utiliserent, comme refuges, les bales les mieux situees de la cote. Leurs plus vieux comptoirs furent ainsi, dit-on, etablis par les Emmozeides (Ammft Sa'id) d'Oman. Badger (I), citant le Futtih el Buldan, raconte que Said et Suleiman, chefs d'Oman, resisterent a El Hajjaj, gouverneur de l'Irak, qui attaqua leur pays en e84, maisqu'alafm, ils furent vaincus. Ils'embarquerent alors avec leurs partisans pour la « Terre de Zanj », oil ils fonderent un royaume musulman. La

(I) V. Krapf, *Travels and Missionary labours*, p. 252 ; Badger, *//nan? and Styyids of Oman*, p. XII ; Huart, *Histoire des Arabes*.

tradition (I), sans donner de details, parle de la colonisation de la cete aux x^e siecle et suivantsdel'erechretienne. Nous n'avons done guere de renseignements sur cette premiere installation des Omanais en ces regions. On sait seulement que des Emigrations successives du sud de l'Arabie vinrent renforcer les premiers partis.

Luite contre les Chretiens. — L'Islam se developpait avec eux dans TOcean Indien, quand les Portugais vinrent un instant compromettre son essor. Les peuples europeens, qui, lors de la grande conquete arabe en Occident, avaient leve de nombreux guerriers pour la defense des lieux saints du christianisme, n'avaient plus rpondu, au xv^e siecle, aux efforts de la papaute, pour s'elever a nouveau contre l'invasion turque. La chretiente, divisee en catholiques. protestants et orthodoxes, avait perdu son unite ; les grandes maisons rivales des royaumes d'Europe etaient plus disposees a se combattre mutuellement qu'a s'en aller au loin s'affaiblir en des luttes, paraissant pour elles inutiles.

Les premiers Europeens qui tournerent l'Afrique furent les Portugais. Vasco da Gama, apres avoir touche a Mozambique, jeta l'ancre a Mombassa le 7 avril 1498. Cette ville alors riche et prospere tire son noni du mot indigene mvita qui signifie « guerre ». A consid^rer Thistoire troublee de la cite, cette appellation semble bien portee. Sans nul doute, le sultan de Mombassa etait dispose à recevoir les etrangers de sonmieux,

(I) Les chroniques arabes de Kilwa son! publiees dans le *Journal of the Royal asiatic Society*, 1895. — Autre version dans Barrosda, *Asia-Lisbonne*, 1778. — Les chroniques de Mombassa ont ete donnees par Strandes, Guillain et Krapf. Celles de Pate existent a Momba.ssa, mais n'auraient pas encore ete publiees d'après Lane Poole.

mais le Portugais, a tort ou a raison, soupçonna une perfidie, et inaugura la longue suite de querelles et de meurtres qui devait former l'histoire des relations des nouveaux venus et des Musulmans de la Ville de la Guerre: Vasco eut quelque difficulté a entrer dans le port, son vaisseau fut abordé par celui qui venait derrière, et les pilotes confesserent sous la torture qu'ils avaient reçu l'ordre de couler la flotte.

Le fond de cette aventure est difficile a expliquer. Gama raconte que les pilotes furent mis a la torture. On leur fit tomber sur la chair nue des gouttelettes de graisse bouillante : ils avouèrent alors « que des ordres avaient été donnés de nous capturer dès notre entrée au port ». Correa (I) raconte que le cheikh de Mozambique avait envoyé un coureur prévenir le sultan de Mombassa de l'arrivée des Portugais, l'informant que Vasco était un brigand. Il est probable que les Européens, suivant leur habitude en ces temps d'aventures, avaient commis quelques déprédations a Mozambique, et que le cheikh avait prévenu ses voisins de se tenir sur leurs gardes.

Cependant Correa ajoute que, après le départ de la flotte portugaise de Mombassa, « le roi, pour dissimuler sa perfidie, se prit de querelle avec les pilotes en la présence d'un Européen resté sur le rivage et ordonna que ces marins soient battus de verges ». Le Portugais qui apparaît dans cette relation était un condamné de droit commun nommé Diaz qui rejoignit plus tard les comptoirs indiens de sa nation. Il faisait partie de ces formats envoyés avec Gama pour être aventurés dans

(I) Correa, *Leudas da india*, traduction Stanley pour la Hakluyt Society, 1879, p. 105.

les endroits dangereux ou l'on avait besoin de savoir dans quelle mesure on pouvait se risquer.

Si la relation de Correa est exacte, il est difficile de comprendre pour quel motif le sultan se serait déclaré sineàrement navré de ce qu'il avait désiré. Il n'avait aucune raison de dissimuler sa perfidie, et si sa première intention avait été d'attaquer Gama, il aurait probablement fait disparaître Diaz. Le fait que le roi de Melindi reçut les Portugais avec autant d'empressement montre que les indigènes ne leur étaient pas foncièrement hostiles. En réalité, quand il se crée des malentendus entre Européens et Orientaux, la faute en est généralement aux premiers.

En tout cas, Vasco da Gama, trouvant que nulle revanche n'était possible, vint à Melindi où le sultan du lieu le reçut avec empressement. Mais il ne voulut pas toucher terre, par méfiance sans doute, et continua sa route vers l'Inde, piloté par des navigateurs arabes dont le plus célèbre fut Abd ul Medjid (I). À son retour, l'année suivante, il ne s'arrêta pas à Mombassa, mais à Melindi où il érigea une colonne de pierres en remerciement d'avoir échappé à la perfidie du sultan. Camoens décrit l'expédition de Gama dans ses *Lusiades*, livres II-V. Dans son livre II il raconte « Tessai de trahison » du roi de Mombassa dont, grâce aux avis de Mercure, Vasco fut délivré. Dans les livres III-V, le navigateur fait au roi de Melindi un récit prolixe de son voyage et de l'état de l'Europe. D'autres renseignements indiqueraient que les marins arabes qui pilotèrent Gama vers l'Inde lui furent donnés par le sultan

(I) V. la remarquable étude de M. G. Ferrand, *Ibn Medjid, Pilote de la mer*. Geuthner, Paris, 1921.

de Melindi qui esperait, en se debarrassant ainsi des Europeens, ne les voir jamais revenir de l'Inde.

De nouvelles flottes portugaises suivirent celle de Vasco da Gama et se mirent a conquerir le pays pendant que d'autres continuaient l'oeuvre entreprise dans les regions indiennes. C'est ainsi que pen d'annees apres le passage de Vasco, Mombassa eut a payer durement l'accident survenu au vaisseau portugais. La ville fut mise a sac en 1500 par Cabral, en 1505 par Francisco da Almeida, le premier vice-roi portugais de l'Inde, en 1528 prise et brulee apres un siege de quatre mois par Da Cunha, soutenu par le sultan de Melindi. Vinrent ensuite une cinquantaine d'annees paisibles pendant lesquelles Mombassa et les autres villes de la cote purent sans doute se reconstruire et redevenir prosperes, mais on ne possede pas de renseignements bien precis sur l'histoire de cette periode.

Suprematie portagaise. — Le controle de la cote orientale de l'Ocean Indien n'en etait pas moins passe des mains des Arabes entre celles des Portugais. Le sultane de Mombassa etait devenu leur vassal ainsi que les princes de Mozambique, de Zanzibar, de Kilwa, de Sofala, de Barawa et de Lamu. En 1571, le vaste empire portugais en Orient etait divise en trois gouvernements : le Gouvernement central, du cap Gardafui a Ceylan, avec Goa comme capitale ; le Gouvernement de l'Est, du Pegou a la Chine, avec Malacca comme capitale ; enfin celui de l'Ouest, comprenant la cote de l'Afrique de l'Est, administree de Mozambique (I).

A ce moment, les Musulmans d'Egyttes'inquieterent

(I) Justus Strandes, *Die Portugiesenzeit von Deutsch-und-English-Ost Afrika*. Berlin, D. Reimer, 1899.

de Tavance portugaise. Depuis la plus haute antiquité, la route de l'Europe aux Indes passait par l'Égypte. Les marchands romains avaient été des familiers de la ligne Méditerranée-Mer Rouge-Côte de Malabar. Mais l'occupation de l'Égypte au ^{vii}^e siècle par les disciples de Mahomet avait coupé les communications commerciales entre l'Europe et l'Inde de l'Est: les échanges ne purent se faire que par l'entremise des Musulmans. En Occident, les Vénitiens avaient le monopole de ce commerce de transit. La papauté avait défendu toutes autres relations avec les Infidèles. Aussi dès le ^{xv}^e siècle, les Européens cherchèrent-ils une autre route par le Cap de Bonne-Espérance, afin d'échapper à l'emprise islamique. Et si, en 1487, Bartholomew Diaz de Novaes doubla la pointe méridionale de l'Afrique, si Mombassa et les autres villes de la côte furent solidement occupées, si en 1510 Albuquerque s'empara de Goa, ce ne furent que des épisodes de la lutte séculaire méditerranéenne des Chrétiens et des Musulmans, qui trouverent en ces mers lointaines de nouveaux champs-clos.

Maîtres des mers, depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'en Chine, les Portugais jalonnèrent les côtes de forteresses, qui interdirent le passage à tout navire non muni d'un passe-port fourni par eux. Les voyageurs arabes aussi bien que les commerçants européens essayèrent en vain de chasser les envahisseurs et de reprendre leurs anciens privilèges.

Le dernier sultan mameluck d'Égypte Kansuh el Ghuri, furieux de voir lui échapper le monopole du transit entre l'Europe et l'Inde, essaya d'intervenir: il résolut de chasser les Portugais de la « Mer Arabe ». Ses appels à la papauté et ses traités avec elle n'ayant donné aucun résultat, il recourut aux armes. Les Ma-

meluks maintinrent longtemps une flotte de guerre dans la Mer Rouge, mais furent definitivement vaincus en 1509 par d'Almeida. Ce fut la fin du commerce de transit par l'Egypte.

Plus tard, les Turcs chercherent a reprendre la maitrise des mers orientales. Pendant qu'en Mediterranee, Barberousse battait Doria, le sultan Soliman III fit construire sur la Mer Rouge par Soliman, pacha d'Egypte, 80 vaisseaux pour dominer l'Arabic et menacer les Indes. Ces navires prirent Aden, ravagerent les comptoirs portugais de l'Inde et rentrerent a Suez charges de depouilles, mais ce ne fut la que des raids. Les Portugais resterent les maitres de la situation. Toutefois le vainqueur portait en lui la germe de son declin. Les etablissements portugais qui, depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'en Chine, jalonnaient les mers, n'etaient que des forteresses et des comptoirs commerciaux d'ou les conquerants ne cherchaient nullement a sortir pour coloniser dans l'interieur.

Cependant si Ton considerc qu'au Maroc, les Portugais ont eu une politique indigene remarquable, quand on constate ce qu'ils firent avec des moyens miserables, il est difficile d'admcttre qu'ils ne surent pas etablir dans TOcean Indien une methode politique suffisante pour « penetrer » le pays, surtout si Ton tiqnt compte de l'epoque : XV^e siecle, fin de la guerre de Cent ans. Sans doute, les Portugais, attires par l'Inde et par la Chine, ne consideraient les cetes de TOcean Indien que eomme lieu d'escales, ou bien encore les Arabes et les Europeens qui leur succfederent avaient-ils interet a leur faire la reputation de eroaute et d'incapacite qu'ils ont conservee dans ces regions ?

Quoi qu'il en soit, un pouvoir uniquement **basé**.

sur la force ne peut être maintenu que s'il empêche toute puissance ennemie de se développer auprès de lui ou de s'approcher. Les Portugais, menacés en Europe, trouvant sur les mers des rivaux comme les Hollandais, les Espagnols, les Français et les Anglais, ne pouvaient conserver la maîtrise de l'Océan Indien que tant ces régions resteraient à peu près inconnues en Occident. Mais en Orient aussi ils trouvaient un redoutable ennemi, l'Islam. Sur la côte orientale de l'Afrique, les Portugais virent les Musulmans essayer de retrouver leur puissance.

Les Tares. — Le grand mouvement turc, qui, en Asie Mineure, revivifia l'Islam endormi, n'eut pas d'influence sur les destinées de la côte Est. Le contre-coup s'en fit cependant sentir vers la fin du xvi^e siècle par l'apparition de corsaires qui vinrent jouer leur partie dans le drame monotone du pillage de la côte. En 1585, arriva dans la région un nomme Mirale Beque(1), ou AH Bey qui imposa un tribut à Mombassa, Lamu, Faza et Jumbo (Kismayu), au nom du sultan ottoman. Il chassa les Portugais d'un grand nombre de leurs établissements, et quand il s'en retourna dans la Mer Rouge l'année suivante, il y emmena avec lui cinquante captifs portugais et environ six cent mille livres de butin. Le vice-roi de l'Inde envoya de Goa une flotte qui ne trouvant plus les Turcs, brûla Mombassa sans doute pour la punir d'avoir été brûlée par Mirale Deque.

Cette même année (1586), arriva du sud du Zambeze une tribu de féroces guerriers : les Zimbabues. On possède peu de renseignements sur cette tribu. On dit

(1) Il semblerait que les indigènes aient pris pour un nom l'appellation honorifique de ce chef de mer « amiral bek ».

que Madagascar fut envahi et occupe, avant l'arrivee des Malais, par une tribu appelee Vazimba ou Bazimba qui peut etre le meme peuple.

De 158e à 1589, ces Zimbabwes parcoururent l'Est africain et atteignirent Melindi. Us commencerent par s'emparer de Kilwa dont les habitants furent massacres. Apres quoi, ils s'en allerent assieger Mombassa. Pendant qu'ils s'y occupaient, camps a Makupa sur la terre ferme, Ali Bey et ses Turcs revinrent en 1588. Ces derniers s'installerent a Ras Serani, a l'extremite de Tile de Mombassa, et y construisirent un fort.

Quelque temps apres, en mars 1589, Thomas da Suza Coutinho s'en vint a son tour dans ces parages avec vingt navires. Des lors, il y eut, les uns a cote des autres, trois rivaux assiegeant plus ou moins la « Cite de la Guerre ». Il semble que les Zimbabwes firent d'abord cause commune avec les Portugais pour attaquer les Turcs. Ali Bey et un certain nombre de ses compagnons furent pris, les autres chasses.

Les Portugais combattirent alors les Zimbabwes avec l'aide de la tribu noire des Wasegeju. Les Zimbabwes furent entierement et a jamais defaits. Les Europeens mirent a sac Kilifi, qui ne s'en releva pas et aussi encore une fois Mombassa. Ahmad-Cheikh de Melindi fut nomme roi de cette derniere ville a la place de Shaho ben Misham, le dernier sultan de la vieille dynastie (1592).

Les Portugais, reconnaissant l'importance de Mombassa, y nommèrent un gouverneur europeen et y construisirent le fort ou citadelle qui donne encore sa physionomie particuliere a la ville. Commence en 1593, cet ouvrage fut appele fort de Jesus. Un blockhaus fut eleve a Makupa contre la tribu des Wanyika.

Les sultans locaux. — Pendant quelques années, le pouvoir portugais connut en ces régions une espèce de renouveau. Mais en 1512, le sultan Hassan ben Ali se prit de querelle avec le gouverneur portugais, s'enfuit de la ville, et après plusieurs aventures fut assassiné par les indigènes. Son fils Yusuf ben Hassan fut envoyé à Goa et élevé dans cette ville. Il y fut baptisé catholique sous le nom de Jeronymo Chingouha et maria à une Portugaise. Sa profession de foi au christianisme et son loyalisme hypocrites lui firent accorder le sultanat en 1530, mais l'année d'après, il en profita pour massacrer trahisamment tous les Européens de Mombassa et prendre possession de la citadelle.

Francisco da Moura fut envoyé de Goa avec une flotte pour le punir, mais Yusuf réussit à s'échapper après avoir pris deux navires, démantelé le fort, selon la coutume, détruit la ville. Pendant quelques années, le fugitif causa de grands ennuis aux Portugais en leur faisant la guerre de course. Ces derniers cessèrent de nommer des sultans. En 1535, le nouveau gouverneur, Francisco da Seixas da Cabreira, répara la citadelle où se trouvent encore deux inscriptions, l'une rapportant ces travaux, l'autre relatant le récit de la première construction en 1595.

Ces escarmouches avaient montré que les Musulmans ne supportaient qu'avec peine le joug portugais. Pendant un assez long intervalle de paix qui suivit l'année 1595, la tyrannie des Européens continua sans doute à s'exercer, car vers le milieu du XVII^e siècle, les habitants de Mombassa et des autres villes de la côte envoyèrent une députation en Arabie demander à Timam de Mascate de les aider à se délivrer des cruautés portugaises.

Les traitants et les voyageurs arabes qui avaient propagé l' Islam parmi les tribus noires de l'intérieur en allant chercher auprès d'elles les esclaves et les produits précieux de la forêt équatoriale, avaient pu continuer leur commerce avec les Portugais, mais ces derniers, en faisant leurs échanges directement avec les noirs, avaient porté atteinte aux intérêts des Musulmans qui, d'un autre côté, obéissaient avec peine aux Chrétiens. En commerçant, les Arabes propageaient leur foi; ils profitèrent de la première occasion pour secouer le joug de leurs oppresseurs disséminés tout le long d'un empire maritime trop étendu pour eux, menacé de tous côtés et dans lequel, à cause de leurs cruautés, ils n'avaient pu se rallier aucun indigène (1).

Uimamat local. — Oman et Mascate formaient alors un seul royaume, gouverné par la famille des Yorubi (2) (Yu'rabi ou Ya'arubah), qui combattit avec succès contre les Persans et fit même des incursions auprès de Bombay. Cette famille appartenait à la secte musulmane des Ibadhi ou Bayazi. D'après cette secte, un homme pieux peut atteindre la haute situation d'imam sans qu'il lui soit nécessaire d'appartenir à la tribu du Prophète ainsi que l'exige le rite orthodoxe. En vertu de cette doctrine que certains sultans de l'Inde proclamèrent aussi de leur côté, et que les Sunnites considéraient comme hérétique, les dirigeants de Mascate annoncèrent qu'ils devaient être pontifes aussi bien que souverains. Leur titre séculaire était seyyid (ou

(1) Pourtant on retrouve la trace d'alliances portugaises avec des rois ou des tribus indigènes, mais il semble que ces alliances n'aient été que temporaires.

(2) V. Badger, *Imans and Seyyids of Oman*, p. 93.

moins correctement seï'd), prince ou chef. Les ouvertures de la députation des villes de la côte orientale d'Afrique furent naturellement bien accueillies par cette famille ambitieuse, et le seyyid Sultan ben Saïf qui avait déjà chassé les Portugais de Mascate, envoya une flotte considérable contre leurs possessions africaines.

Entre 1600 et 1690, de nombreux combats furent livrés pour la prise des villes de la côte qui furent incendiées suivant la formule habituelle, pendant que les cités de l'archipel Lamu changeaient plusieurs fois de maîtres. Cependant l'avantage resta aux Arabes qui, le 15 mars 1690, entrèrent dans le port de Kilindini et s'efforcèrent d'enlever Mombassa. Ce siège dura trente-trois mois. Les Européens et deux mille cinq cents indigènes, parmi lesquels le roi de Faza, se réfugièrent dans le fort Jésus, tandis que les Arabes occupaient la ville, Makupa, la chapelle de Nossa Senhora das Mercês au Ras Serain, et le fort Saint-Joseph à Kilindini (1).

Les Musulmans empêchèrent d'entrer au port quatre navires portugais qui se présentèrent à Noël ; en Janvier, la situation pénible des assiégés fut encore aggravée par une épidémie de peste. Tous les Européens moururent, le commandant, don Antonio Mogo da Melho, le dernier de tous ; en septembre 1697, le fort était seulement défendu par le roi de Faza et une poignée d'hommes. Juste à ce moment, des renforts du Mozambique arrivèrent et parvinrent à débarquer. Le siège en fut prolongé de plus de quinze mois, mais la résistance fut vaine. Les Arabes pénétrèrent dans le fort le 12 décembre 1698, et passèrent au fil de l'épée les

(1) D'après Eliott.

derniers survivants de la garnison, soit onze hommes et deux femmes ! Une flotte portugaise arriva de Goa deux jours apres, mais l'amiral voyant flotter sur le fort de Mombassa l'etendard de l'Islam, jugea inutile d'essayer de débarquer et se retira.

Les Arabes occuperent alors Pemba, Zanzibar et Kilwa et parvinrent en fait a chasser les Portugais de toutes leurs colonies de l'Est africain, sauf de Mozambique. Des walis ou gouverneurs furent places par eux dans les principales villes. Mombassa fut confiee e Nasir ben Abdallah el Mazrui, chef de cette celebre famille qui devait jouer un si grand role dans les destinees politiques de la cote lors de la revolte Mazrui en 1895, sous la domination anglaise.

La prise du fort de Mombassa en 1498 marque en realite la disparition du pouvoir des Portugais au nord de Mozambique. Us parvinrent cependant a reprendre la suprematie pendant deux ans de 1727 a 1729 : apres plusieurs expeditions malheureuses, ils profiterent d'une querelle entre les Walis de Zanzibar et de Mombassa pour reoccuper cette dernière ville ainsi que Pate. Mais en 1729, la population de Mombassa rappela les Arabes qui chasserent les Portugais pour la derniere fois. Une flotte depechee par le vice-roi de l'Inde fut destruite par un ouragan. Une expedition envoyee de Mozambique pour reprendre Mombassa jugea plus prudent de s'en retourner sans toucher terre.

Les Arabes, somme toute, n'eurent guere de difficultes a remplacer les Portugais sur la cote orientale d'Afrique. Ces Europeens, comme toujours tyranniques et brutaux envers les indigenes, etaient detestes par eux. Il faut cependant signaler que souvent des naturels contractèrent des alliances avec eux, et que, non seu-

lement un certain nombre de natifs s'enfermerent dans le fort de Mombassa avec leurs maitres, mais encore que, pendant le siege qui s'ensuivit, les Wanyika attaquerent spontanement les Arabes. Il faut sans doute voir dans la fideIite des premiers un interet politique, surtout pour le roi de Faza qui, probablement, ayant gouverne avec l'appui des Portugais, devait succomber avec eux, et n'avait d'autre ressource que de les suivre avec ses partisans. Quant aux seconds, il est naturel que les tribus guerrieres noires de la cete n'aient pas desire un autre maitre, qui, sans doute, serait plus envahissant que les Portugais.

En effet, comme nous Tavons deja vu, leurs etablissements sur la cote n'etaient que des comptoirs. Ces factoreries n'avaient d'autre but que le commerce. Il semble n'exister aucune preuve que les Portugais aient penetre dans l'interieur, quoiqu'ils aient sans nul doute entendu parler du Kilimandjaro, et qu'il nous paraisse naturel qu'ils aient essaye de penetrer dans les riches contrees ouvertes devant eux. Le role des Portugais dans l'Ocean Indien pourrait se comparer avec celui des Cretois, puis avec celui des Pheniciens, des Grecs et des Carthaginois dans la Mediterranee. Le but purement commercial de leurs etablissements, en dehors de tout esprit de colonisation durable, explique le peu d'importance des resultats de leur occupation. Us n'ont laisse qu'un petit nombre de constructions dont la plus considerable est le fort de Mombassa.

L'occupation arabe part d'un autre principe. Les Musulmans s'etaient etablis dans les ports et dans les villes comme commerçants, mais avaient essaye en plus de fonder des etats, de soumettre les tribus noires avoisinantes et de les convertir a l' Islam. Bien que la con-

quete arabe en ces regions ne presente plus le caractere de guerre sainte pour la propagation de la foi qui Tani-mait en Afrique du Nord ou dans l'Inde, il n'en reste pas moins vrai que les Arabes avaient un esprit envahisseur que ne eonnaissaient pas les Portugais.

Les marins de Mascate et d'Oman etaient accoutumes à parcourir ces mers connues par leurs ancetres depuis des siecles. Le petit nombre des Arabes etait compense par leur union et par l'adaptation immediate des nouveaux convertis a l'Islam. Us ne se bornerent pas e s'installer sur la cote, mais bien armes, pene-trdrent sans crainte dans les forets et les brousses de Tint^rieur, accaparant la direction des caravanes, le commerce des esclaves, assujettissant parfois les tribus lointaines en fondant des royaumes de leur foi, portant dans l'Afrique seeulairement ignorante, l'ecriture coranique, premiere apparence de civilisation pour la primitive des noirs.

En dehors de la tentative, dont nous avons parle, des Portugais pour reoccuper Mombassa, une partie du xviii^e siecle se passa sans evenement notable. Il y eut naturellement de petits combats, mais sans plus d'importance que d'habitude. Ce fut une periode d'indpendance arabe sur la cote occidentale de l'Ocean Indien, Mais comme on pouvait s'y attendre en pays musulman, suivant la similitude dans l'evolution qui a regi les peuples rallies a la foi de Tislam, les liens de vassalite qui unissaient la cote a Mascate se relAcherent de plus *en plus* jusqu'en Tannee 1740. Alors Othman ben Mohammed, le gouverneur Mazrui de Mombassa, et le roi Nabahan de Pate se declarèrent independants. Non moins naturellement, les rebelles se mirent a lutter entre eux pour la suprànatie sans qu'il y eut de r^sultat appreciable.

Cette separation coïncida, sans doute, avec une revolution a Oman, revolution qui eut une grande importance sur les destinees de l'Est africain. Les Yorubi furent remplaces sur le trone par les Bou Saidi ou Ahl Bou Saidi (ahl signifie famille), dont descendent, a l'heure actuelle, les sultans de Zanzibar. D'abord, ces Bou Saidi ne s'occupèrent pas plus de leur domaine que ne l'avaient fait les Yorubi, mais en 1785, l'imam Ahmad ben Said se rendit a Mombassa et força les Mazrui a le reconnaitre comme souverain. Par la suite, les sultans eurent sans doute en Arabie un certain nombre de difficultés a resoudre, car Said ben Sultan, cinquieme de la lignee, prit la resolution decisive de transferer sa capitale a Zanzibar. Cette determination eut pour premier resultat d'accroitre l'importance de l'Est africain en general, et de Zanzibar en particulier.

CHAPITRE XI

LE SULTANAT DE ZANZIBAR ET MADAGASCAR

I. — ZANZIBAR.

Jusqu'a cette epoque, Hie de Zanzibar n'avait joue qu'un role minime dans l'histoire de la cote. Son nom, Souaheli est Unguja ou Terre des Noirs. Zanzibar est une variation de Zang ou Zanj en dialecte arabe. L'ile est tres fertile, mais par malheur n'a pas de bons ports et est très malsaine.

Zanzibar fut d'abord conquis pour le compte des Portugais par le corsaire Ravasco en 1503, puis definitivement par da Lamos, six ans plus tard. En realite, les Portugais ne se soucierent pas d'y resider. En 1535, le sultan de Tile se rendit independant, quoique en bons termes avec les Europeens. Les Chretiens furent d'abord toleres par lui dans ses possessions, mais vers 1560, ils furent chasses ou massacres.

Après la conquete de Mombassa par les Yorubi, Zanzibar tomba aussi entre leurs mains et fut gouverne par des walis envoyes d'Arabie. Au moment ou Seyyid Said ben Soltan decida d'y etablir sa capitale, il n'y avait la, dit-on, qu'une rangee de huttes en guise de ville. Le prince fut sans doute guide dans son choix par l'idee que dans cette lie negligee, il ne trouverait pour le gener dans son autorite aucune vieille famille de dirigeants, comme les Mazrui de Mombassa, ou les grands de l'archipel Lamu. De plus, la situation de

Zanzibar en face de la cete du continent rend Tile precieuse au point de vue du commerce special des Arabes. Leurs caravanes et leurs entreprises a main armee avaient besoin d'un point d'agpuj serieux pour servir d'entrepot aux marchandises, et au besoin de refuge a l'escorte. Aussi Zanzibar devint rapidement, malgre son port defectueux, la ville commerciale et politique la plus importante de l'Est africain au nord de Mozambique. Elle est encore aujourd'hui un entrepot considerable.

Ce fut en 1832 que le Seyyid s'etablit definitivement e Zanzibar, mais la conquete de la cote orientale d'AMque par les Mascatais commenga dix ans plus tot, quand, a la demande des gens de Pate, defaits par leurs ennemis les Mazrui de Mombassa, ils occuperent Pate et Pemba.

Craignant l'attaque du sultan, le chef Mazrui, Suleiman ben Ali, appela a son secours Fescadre anglaise qui croisait dans les eaux de l'Est africain. La protection de la Grande-Bretagne lui fut accordee, sauf approbation du gouvernement de Londres. Le lieutenant Reitz, celui qui donna son nom a Port-Reitz (Eliott), fut nomme resident. Si cet arrangement avait ete accepte, la marche des evenements sur la cote en eut ete acceleree, mais le Seyyid se plaignit au gouvernement de Bombay de l'entree en ligne des vaisseaux anglais, et deux ans apres, l'ephemere resident fut rappele (1824-2e). C'est la premiere immixtion de l'Angleterre dans les affaires de l'Est africain.

Said se decida alors à attaquer les Mazrui; mais des troubles à Mascate l'empêcherent de concentrer ses forces sur Mombassa qu'il assiegea et occupa trois fois entre 1828 et 1833. Chaque fois d'ailleurs, il fut oblige de s'en retourner, en se contentant d'une victoire nomi-

nale. Ne pouvant en finir par la force, il employa la ruse. Le gouverneur Mazrui et vingt-six des membres les plus importants de son parti furent attirés par de faux serments sur le pont d'un navire, et conduits au Golfe Persique sur les rivages duquel ils périrent en exil. Cette perfidie brisa la puissance des Mazrui, et Ton n'entendit presque plus parler d'eux jusqu'en 1895 : ils quitterent Mombassa. La branche aînée s'établit à Gasi au sud, et la cadette à Takaungu, au nord.

La dernière partie du règne de Saïd se passa à opérer dans les îles de l'archipel Lamu, où l'occupèrent une suite ininterrompue d'alliances compliquées, de querelles et de guerres peu claires. Les habitants de l'archipel, l'aristocratie Nabahan, les Somalis et Saïd, furent continuellement en guerre les uns contre les autres. En particulier, les gens de Pate, qui avaient appelé le sultan à leur aide contre ceux de Mombassa, se révoltèrent contre lui. Pate et Siu ne se soumirent à Zanzibar qu'en 1866.

Saïd mourut en mer, en 1856, dans une croisière près des îles Seychelles. Ce fut sans aucun doute, dans l'Est africain, l'Arabe le plus éminent des temps modernes. Intelligent, brave, tolérant puisqu'il protégea les missions chrétiennes, disposé à encourager le commerce, il montra pendant son règne de réelles qualités de chef d'État encore qu'entachées parfois de perfidie. Son testament divisait son empire : Oman était donné à son fils aîné, Seyyid Twain ou Thuwayni; Zanzibar et la côte restaient au plus jeune des fils, Medjid. Les deux frères entrèrent en rivalité et recoururent à l'arbitrage du vice-roi de l'Inde, lord Canning, qui reconnut la validité du testament, et déclara Zanzibar indépendant d'Oman.

L'arbitrage de lord Canning et la division de Tern-

pire de Saïd marquent la date du déclin de la puissance arabe en Océan Indien. Les Musulmans, qui avaient pu repousser les Portugais et résister aux attaques des Européens aux xv^e et $xvii^e$ siècles, vont perdre le pouvoir temporel devant les grandes nations occidentales modernes.

La pénétration européenne commença, vers le milieu du xix^e siècle, par la série de grandes explorations qui ouvrirent aux Européens l'accès du continent noir. De la côte orientale d'Afrique partirent les pionniers qui soulevèrent le voile dont furent si longtemps revêtus les Grands Lacs et les Sources du Nil. De hardis géographes et missionnaires suivirent les traces des marchands d'esclaves arabes en partant du pays ci-devant allemand. Ce furent en 1857 l'Allemand Krapft, les Anglais Burton et Speke, Grant et Baker en 1864, en 1882 le docteur allemand Fisher, enfin en 1887 le Hongrois Tleki. Et je ne parle pas des Livingstone, des Slatin pacha, des Cameroun qui s'immortalisèrent par leurs hardis voyages.

Ces explorations attirèrent l'attention des gouvernements européens sur la côte et en 1885, l'Allemagne, soucieuse d'inaugurer une politique coloniale, profita des traités que les marchands germains avaient signés avec des chefs indigènes. Une charte de protection fut accordée à la Société de colonisation allemande qui avait acquis le droit d'user de ces traités.

De son côté, l'Angleterre ne restait pas inactive. En 1872, sous la suzeraineté de la vice-royauté de l'Inde, la « British India Steam Navigation Company » avait élaboré une ligne de navigation entre l'Europe, Zanzibar et l'Inde. Cette Société finit par obtenir du sultan une concession de territoire. Le gouvernement britannique,

dit Elliott, ne fut pas d'abord favorable a cet arrangement. Cette meme annee 1877 vit la suppression de la traite, acte gros de consequences pour les Musulmans de la cote.

En effet un des plus gros revenus du Seyyid etait la taxe imposee aux marchands d'esclaves, et ces derniers, Arabes pour la plupart, formaient la plus grande partie des riches influents de l'Est africain. La suppression de la traite causa des troubles sans nombre dans la region, mais la victoire demeura a la cause de rimmanite. Il n'en reste pas moins vrai que si les croisieres des navires de guerre empecherent Venlevement des noirs sur une aussi grande echelle qu'auparavant, Zanzibar resta pendant longtemps encore un important marche d'esclaves, et que sur la terre ferme, l'esclavage subsista jusqu'en ces dernieres annees.

L'Angleterre avait fait, en 1875, des representations a l'Egypte qui avait inaugure une politique de conquete en ces regions. Le khedive Ismail Pacha, celui qui essaya d'envahir l'Abyssinie et rempalcja les soldats turcs par les siens dans les postes de la cote africaine de la Mer Rouge, voulut annexer la region nord de l'Est africain et y envoya quatre navires sous les ordres d'un Ecosais du nom de Mac Killop Pacha. Cet officier débarqua des troupes à Kismayu et occupa la bouche du Juba pendant environ trois mois. Mais devant les representations de la Grande-Bretagne, l'Egypte rappela ses emissaires.

Les visees de l'Angleterre se firent bientot jour, et en 188e fut signee avec l'Allemagne, suivant la politique d'expansion conseil!ee par Bismarck, une convention pour le partage de la cete.

Les possessions du sultan, c'est-a-dire Zanzibar, Pern-

ba, les archipels Lamu et Mafia, la terre ferme sur dix milles entre Tungi Bay au sud de Kifini, jusqu'a l'embouchure de la riviere Ozi, enfin au nord les ports de Kismayu, Brava, Merka, Makdishu et Warsheikh furent reserves a l'Angleterre, pendant que l'Allemagne prenait la cote de Dar es Salarn jusqu'aux territoires portugais de Mozambique.

Le pouvoir du Seyyid, bien que diminue, subsistait cependant. L'influence de la Grande-Bretagne se faisait sentir sur lui, mais il avait encore Tillusion de la liberte. Les cites musulmahes semblent avoir vecu en paix a cette epoque. Cependant, quelques pirates commandes par un nomme Fumo Bakari s'etablirent au riord de la riviere Tana. Pourchasses, ils reclamerent la protection allemande. Les Allemands les declarerent independants et en profiterent pour etablir leur protectorat sur Witu.

En 1887, Seyyid Barghash accorda une charte a «*imperial British East Africa Company*» et en 1888, son successeur, Seyyid Khalifat, octroya, par compensation sans doute, la meme concession aux Allemands au sud de rUmba. Germains et Anglo-Saxons se disputaient ainsi la region.

Pour en finir, le 1^{er} juillet 1890, fut signe un traite anglo-allemand qui determinait les zones d'influence. Heligoland fut cede par l'Angleterre a l'Allemagne en echange de la region nord de la cote, qu'avaient occupee les pirates proteges par les Allemands. La France reconnaissait le protectorat anglais sur Zanzibar en echange de sa liberte d'action a Madagascar. L'Italie acquiesgait en 1891, et achetait pour trente-six millions de francs au sultan de Zanzibar une partie des pays des Somalis avec Makdishu comme capitale (1905).

Les Anglais, les Allemands et les Italiens, s'étant ainsi partages les depouilles des Seyyids, n'eurent plus qu'a s'organiser en ces pays musulmans cedes a leur influence. A la suite du meurtre de dix Allemands a Witu a la fin de 1890, une expedition britannique occupa les lieux. Des missionnaires ouvrirent la route de l'Ouganda qui fut bientot occupee par la «British East Africa Company ». En 1893, a la suite de l'expedition de sir Gerald Portal, la Compagnie passa ses privileges au gouvernement britannique. En 1894 le protectorat fut proclame, et un chemin de fer, commence en 1895, atteignit les Grands Lacs en decembre 1901. Il allait de Mombassa a Port-Florence.

De meme la «Deutsch Ost Afrikanische Gesellschaft», vu les difficultes soulevees par Thostilite des tribus noires guerrieres, etait bientot remplacee par l'Etat allemand. Deux chemins de fer etaient rapidement poussees : Tun de Dar es Salam atteignait le Tanganika, et l'autre de Tanga, le Kilimandjaro.

Mais les Musulmans avaient essaye de reagir. Les Mazrui et leurs partisans n'avaient que difficilement supporte l'intrusion des Europeens. L'activite mal comprise des missionnaires Chretiens servit de base aux haines soulevees par la venue des etrangers, exacerbees par la suppression de la traite. Une revolte eclata. Les Mazrui avaient toujours foi en la grandeur de leur famille. Us ne craignirent pas de lutter.

En 1895, Rachid ben Selim fut nomme par les Anglais wali de Takaungu, residencee de la branche cadette des Mazrui. Mais les Arabes qui desiraient comme chef son parent, Mbarek de Tafaungu, candidat par droit de primogeniture, prirent les armes. Le soulèvement devint particulierement grave quand la branche

ainée des Mazrui, celle de Gasi, se joignit aux dissidents. Mbarek de Gasi fut vaincu en 189e par les Anglais, et Mbarek de Tafaungu se refugia en territoire allemand.

La rébellion des Mazrui est un fait capital de l'histoire musulmane en ces régions. A la suite de leur victoire sur les chefs indigènes, les Européens prirent toute l'influence jusqu'alors réservée aux Arabes. Avant ces événements, la côte formait un Etat musulman protégé : ce ne fut ensuite qu'une série de colonies diverses.

Cette même année 189e, Zanzibar était en proie à la guerre. A la mort de Sultan Hamid ben Twain, son parent Khalid usurpa le trône et s'empara du palais avec des forces armées. Il ne voulut pas se rendre aux représentations anglaises : la ville fut bombardée par la flotte britannique (1). Khalid s'enfuit au consulat d'Allemagne, et de là sur le territoire de l'Afrique germanique. Sultan Hamid fut placé sur le trône. A sa mort, il fut remplacé par son fils Ali qui avait été élevé à Harrow en Angleterre.

En 1897, eurent lieu les derniers événements militaires qui intéressent l'Islam. Le mouvement mahdiste, qui fut arrêté à Khartoum par lord Kitchener, avait gagné l'Ouganda. Emin Pacha avait laissé des forces dans cette région pour lutter contre les Mahdistes. Ces troupes mal payées se révoltèrent. Les rois d'Ouganda et d'Ounyorô se joignirent à elles. La guerre de répression ne fut terminée qu'en 1899. Ce fut le dernier effort musulman (2).

(1) On voyait encore en 1912 à Zanzibar, les traces du bombardement et en rade les mâts d'un bâtiment coque.

(2) Le protectorat anglais sur Zanzibar a été établi en 1890. Le protectorat sur la côte et l'Ouganda dans les limites actuelles en 1902.

A l'heure actuelle, il ne reste plus rien de l'ancien empire de Mascate et d'Oman. Le sultan est bien toujours e Zanzibar, mais il regne dans un palais delabre sous la surveillance de l'Angleterre. Les traitants arabes et les marchands, hindous venus s'installer dans Tile, n'en avaient pas moins reussi a faire de Tile le plus grand entrepot de l'Ocean Indien occidental. Cette suprematie commerciale s'est gardee souveraine jusqu'en ces dernieres annees, oil l'activite allemande a reussi par des services directs entre Dar es Salam et Hambourg a echapper au controle du vieux port arabe. Si les marchands musulmans ne font plus dans PAfrique equatoriale de ces longues randonnees qui aboutissaient a la ruine de regions entieres ou e la creation de veritables royaumes, si les caravaniers arabes ne ramencent plus a la cote les ivoires, les plumes, les gommres et les epices, leur activite est cependant restee entiere. L'industrie de l'islam n'est pas morte en ces contrees. Elle s'est transformee : les Arabes ne sont plus les maitres. Mais ceux qui en Abyssinie ont su conquerir le controle du marche sous un gouvernement hostile a leur foi, ont, sous l'autorite bienveillante de l'Europe, continue a commercer et leurs efforts sont marques de succes.

Au point de vue religieux, l'islam progresse encore en Afrique equatoriale oil il est en competition directe avec le christianisme. On a remarque en effet que si ce dernier fait de grands progres dans les tribus qui n'ont encore reeu aucune foi monotheiste, il lui est difficile d'entamer les adeptes de l'islam. Les Arabes et les Souahelis sont geueralement dans l'Est africain de la foi orthodoxe (Sunnis), mais certains sont Ibadhis (I).

(I) Cfr. Badger, *Imans and Seyyids of Oman*, Appendice B.

Pour les Ibadhis, fumer est un peche, bien que ce soit plutdt une croyance wahabite. Mais la divergence capitale entre eux et les Sunnis consiste en leurs theories sur le libre arbitre. En outre, d'apres eux, un Musulman quelconque peut exercer l'autorite religieuse sans qu'il soit force d'appartenir a la tribu du Prophete, ce qui est une heresie au point de vue orthodoxe.

Les Somalis qui habitent a la peripherie du massif abyssin et sur les bords de la Mer Rouge et de l'Ocean Indien sont de fervents Sunnis. Bien que commerçants avises et respectueux des lois quand ils se trouvent dans les villes de la cote, ils changent d'allures en rentrant dans l'interieur.

II. — MADAGASCAR.

L'histoire de Madagascar est encore mal connue. L'invasion malaise qui a laisse des traces si profondes sur Tile n'a pas encore ete etudiee, de meme les rapports des Musulmans avec la « Grande Terre ».

La proximite du continent africain avait dejd permis aux tribus noires d'envahir Madagascar. Il est probable que les Zimbabwés qui, en 1586, guerroyaient sous les murs de Mombassa, occuperent Tile sous le nom de Vazimba ou Bazimba avant la conquete malaise. Il reste encore trace de ces Vazimbabwés dans le fetichisme des Malgaches qui, en enduisant de graisse de pore le bout poli des « pierres levees » (tsangam-batou), croient adorer les manes de ces ancetres.

L'expansion arabe atteignit de bonne heure Madagascar. Le pays des Antemoros aurait ete peuple par des Arabes, les Zafy Raminia (I). D'aprfs les legendes de

(I) *La vie a Madagascar*, Henri Mager. Paris, Didot, p. 79, 80. Lire les etudes remarquables de M. Grandidier sur Madagascar.

la cote, Raxninia et sa sceur s'raient venus de La Mekke a Madagascar e la suite de la defaite des Alides au vn^e siecle. Us auraient laisse sur place une jarre en terre et un animal en pierre qui renfermerait des manuscrits arabes. En tout cas, semble-t-il, au xvi^e siecle le pays des Antemoros etait peuple de ces Zafy Raminia.

Les Antemoros conservent le Sorabe (probablement contraction de Sourate et de be grand), texte sacre malgache de prieres et de legendes ecrit en caracteres arabes. Us ont des amulettes avec sentences ecrites en arabe.

Les Arabes Zafy Raminia et Zafy Kazimando, lesquels, d'apres la legende, vinrent plus tard de La Mekke ou de l'Est africain, s'allierent aux femmes noires du pays. Admettant la pluralite des epouses, ils creerent ainsi une race metissee. Dans l'extreme sud de Tile, habiterent les Anosy, rameau detache des Zafy Raminia.

S'il entre une grosse part de legende dans ces recits, il est certain que les croisieres de Mascate et d'Oman toucherent les Comores et Madagascar, et l'islam vint avec elles. L'islam se repandit facilement dans ces iles aux populations metissees d'arabe. Il faut sans doute attribuer aux Omanais de la premiere epoque la construction de ces villes aujourd'hui disparues, dont les ruines ont ete recemment signalees, notamment dans le Sumbirana (cete ouest).

Madagascar et surtout la cote Ouest sont peuples de nombreux Anjouanais et Comoriens musulmans et meme d'Hindous chyites, dont les ceremonies rituelles notamment pour Tanniversaire de la mort d'Hossein sont caracteristiques en ces parages.

La loi du 12 juillet 1912 a declare les iles Comores

colonie Française. Le sultan des Comores, Said Ali, se vit assigner comme residence Tananarive oil il habite avec sa cour pres de la mosquee. Decore de la Legion d'honneur, il est pensionne par la France et groupe autour de lui un noyau musulman.

L'influence arabe a egalement touche la race conquerrante des Hovas. C'est ainsi qu'en langue hova, les jours de la semaine ont une appellation venue de l'arabe:

	<i>Hova</i>	<i>Arabe</i>
Dimanche	Ala hady	loum el had.
Lundi	Ala tsinany	loum et-tnine.
Mardi	Ala talata	loum et-tlata.
Mercredi	Ala robia	loum el arba.
Jeudi	Ala kanisy	loum el khemis.
Vendredi	Ala zoma	loum el jema.
Samedi	Ala sabotsy	loum es-sebt.

Ala signifie jour en hova, ioum a le meme sens en arabe. Les noms arabes designant le zodiaque ont forme egalement les mots hova indiquant les lunes ou mois. De meme, quantite d'expressions qu'il serait oiseux d'enumerer I Un mot, baraka, le don divin de benediction des Arabes, est passe en hova avec le sens de consideration I Cette influence linguistique arabe avait ete deja remarquee dans l'Hindoustan oil l'urdu, langue creee de toutes pieces pour servir de lien entre les differents peuples de la peninsule, fut forme de mots arabes, persans et hindous.

Les Hovas ont dans leur rite la circoncision, emploient la meme coupe de cheveux que les Musulmans. Il serait infmiment intferessant d'etudier«laMagiedans la religion a Madagascar », pour y rechercher les in-

fluences islamiques. Il serait également curieux de déterminer les apports reciproques des Musulmans arabes et des Musulmans hindous, nombreux dans Tile.

CONCLUSION.

Tels sont les aboutissants de l'expansion arabe clans l'Océan Indien. L'établissement des nations européennes sur les ruines de l'empire des Seyyids a déçu les espoirs des Musulmans de la cote orientale qui, dépossédés de toute influence politique, ont transformé leurs énergies guerrières en énergies commerciales. Zanzibar, Dar es Salam furent les points de départ des intrepides traitants arabes vers l'intérieur du continent noir. Or, « Taboutissant d'une société composée d'explorateurs, c'est le choix par ceux-ci du mode d'exploitation le plus commode et le plus rémunérateur » (Preville). Ce fut Taboutissant des sultanats arabes de l'Océan Indien auxquels les Européens vinrent disputer les routes commerciales dans la « Croisade des Epices ».

CHAPITRE XII

LUTTES COMMERCIALES DE LA CROIX ET DU CROISSANT

LA CROISADE DES EPICES.

Une survivance du paganisme dans la chrétienté fut le souvenir de la vie large et sensuelle que la domination romaine avait introduite dans le monde méditerranéen occidental. Les poussées successives des Barbares, Goths, Vandales, Francs, Germains, en recouvrant la civilisation gallo-romaine de la rudesse des hordes guerrières, ébranlèrent momentanément les bases de cette existence imitée des familles patriciennes de la « Ville ». Mais l'influence des Méditerranéens, plus civilisés, sur les Barbares fixa ces derniers sur les terres conquises ; les chefs formèrent la noblesse ; leurs hommes se mirent aux vassaux, aux populations soumises par le glaive, lesquelles achetèrent leur sécurité par un tribut payé aux nobles, chargés de la défense du sol.

A mesure que la société féodale ainsi formée devenait, par une conquête de l'esprit sur la force, plus policée, plus civilisée, des habitudes, des raffinements inconnus des Barbares s'introduisaient dans la vie coutumière. Les Méditerranéens n'avaient pas oublié les douceurs de la domination latine, les apports précieux que le monde entier faisait à la Métropole, à la Rome des Césars, d'où ils se répandaient à leur tour à la suite des proconsuls, des préfets, des patriciens, sur les provinces d'Occident. Et au nombre de ces merveilles que

des marins intrepides allaient chercher au fond de la Mer Noire, sur les rives de laquelle les apportaient les caravaniers mystérieux de terres ignorées, que des voyageurs entreprenants achetaient en Egypte, sur les bords de la Mer Rouge ou du Golfe Persique, figuraient les épices, les aromates, inestimable cadeau que l'Orient faisait à l'Occident, et dont ce dernier ne pouvait plus se passer (I).

VENISE. — LE MONOPOLE DES ÉPICES.

Venise. — Les deux zones d'échange entre l'Orient et l'Occident étaient donc la Mer Noire et la Mer Rouge, trait d'union entre l'Europe et la Chine ou l'Inde lointaines. Byzance, Alexandrie, au débouché des deux routes commerciales, étaient les centres du marché. Mais le monde latin n'existait plus, la période antique avait fait place à l'âge médiéval: l'empire d'Auguste avait disparu sous les coups des Germains; seul subsistait celui des Byzantins, lequel étendait à l'Ouest ses domaines jusqu'à l'Adriatique. Dans cette disparition des pouvoirs établis par Rome, l'héritière du grand commerce méditerranéen fut la seigneurie de Venise, fondée vers 813 après Jésus-Christ.

Vassale de Byzance, Venise échappa à toutes les vi-

(I) L'Égypte pharaonique avait eu déjà sa campagne des épices. Les sculptures du temple de la reine Hatshopsitou à Thèbes représentent le pays de Fount duquel une escadre de cinq navires lui rapporta 31 arbres à encens, des monceaux de gommés aromatiques, de l'ébène, de l'ivoire, de l'or vert, des bois précieux, de la poudre d'antimoine, des singes, des levriers, des peaux de léopard.

Cette énumération, quinze siècles avant notre ère, définit les épices mais oublie la soie. Le pays de Fount était en Afrique et serait probablement l'Éthiopie ou un territoire plus au sud.

cissitudes politiques des royaumes d'Occident. Charlemagne, apres l'avoir soumise, dut la restituer à l'empire grec, et la seigneurie sut bientdt s'affranchir de la tutelle byzantine. Malgre la rivalite de Pise et de Gfines, Venise, de par sa situation maritime privilegiee, et par le genie de ses doges, se crea une influence preponderante sur les relations commerciales de l'Europe avec l'Orient. Par les traites de Fan 992, signes avec les Byzantins, Venise devint l'intermediaire oblige des achats et des ventes.

Son *monopole commercial*. — Le developpement de l'expansion musulmane vint troubler cette situation unique. L'interdiction fut souvent donnee par la papauté de nouer des relations avec le monde islamique. Mais Venise, orientee vers Byzance par sa premiere vassalite, brava la defense des Papes de la maniere la plus categorique, et resta toujours dans une position intermediaire qui lui permit de continuer à envoyer ses navires, ses marchands, ses ambassadeurs, dans les ports et les villes conquis par l'Islam. Des conventions passees au milieu du x^e siecle avec les princes d'Europe, notamment avec les empereurs allemands, lui assuraient le commerce continental des epices. L'influence politique de la Seigneurie, ses conquetes sur les cotes d'Europe et d'Asie, ses bases navales dans les iles de la Mediterranee, lui donnaient le controle de la mer. La papauté dut reconnaitre à Venise, dans son interdiction de nouer des relations avec le monde islamique, le droit, le monopole exclusif, de continuer avec les Musulmans les echanges accoutumés, tellement l'Occident avait besoin des Epices et des aromates.

Les routes des épices. — Les conquêtes des Arabes en Asie Mineure, en Egypte, interposèrent peu à peu l' Islam comme un écran entre l'Orient bouddhique et l'Europe chrétienne (1). Constantinople tenait toujours, mais les deux grandes routes commerciales par lesquelles arrivaient à la Méditerranée les produits de la Chine et de l'Inde étaient fermées.

Les combats, les luttes, les révoltes qui se succédèrent en Asie antérieure pour la chute des anciens empires et la formation de nouveaux peuples, interdirent le passage aux convois de commerçants. La route du Pe-Lou, ou Pentapole, celle du Nan-Sou, ou Hexapole, devinrent définitivement impossibles à fréquenter, lorsqu'au xiii^e siècle les khanats de Transoxiane se développèrent. La voie fut rouverte un instant par l'organisation méthodique des souverains mongols, successeurs de Gengis-Khan, pour se refermer de nouveau lorsque les Khans, ayant opté pour la Chine bouddhique, allèrent résider à Pékin, abandonnant les régions nestorienne, musulmane, de l'Occident de leur empire.

Restait la route de la Mer Rouge et du Golfe Persique par l'Egypte. Les Arabes, jadis caravaniers par nécessité et par habitude, connaissaient la valeur des importations, celle des exportations, savaient encore mieux l'importance considérable du transit, tiraient à leur avantage de leur situation d'intermédiaire. Les Vénitiens, libres, par suite des privilèges de 1082, d'acheter et de vendre sur tous les territoires de l'empire grec sans payer aucun droit, cherchaient le moyen de s'introduire complètement dans l'Orient musulman que pénétraient déjà leurs marchands, allant à Damas, à Alep,

(1) Louis Aubert, *Paix japonaise*, Colin, Paris, 190e.

jusqu'a Baghdad, dont le khalife devait au xm^e siecle conclure un traite avec la Republique (1).

Get etat de choses dura tant que le khalifat arabe fut puissant. Mais la presence des mercenaires turcs aupres des souverains, les soulèvements de la populace des villes ou des travailleurs de la campagne, les meenes religieuses dissidentes, chyites ou ismaelites, le desir d'independance des provinces eloignees de Baghdad (2), dfeterminerent la rupture de l'empire musulman abbasside. Les provinces Hvrees a des dynasties independantes, a des gouverneurs, a des princes en lutttes les uns contre les autres, perdirent toute securite au point de vue commercial comme au point de vue politique. Les epices ne passerent plus; de meme les produits apportees d'Occident pour servir aux echanges resterent inemployes. Une crise economique violente eclata : la solution fut donnee par les Croisades.

Les Croisades. — Bien loin de nous l'idée de diminuer Tincomparable valeur de l'enthousiasme religieux qui, au Moyen Age, souleva le monde chretien a la parole ardente des pretres, retour de Terre-Sainte I Les moines denon^aient la conduite inqualifiable des adeptes de Mahomet qui pillaient les caravanes, rancjonnaient les pelearins, les retenaient meme comme esclaves, empechaient, par leurs actes, le libre acces aux lieux ou le Sauveur souffrit pour la redemption du monde. Ceux-la qui precherent, ceux-la qui obeirent a l'appel de la foi, ceux-la furent des fervents, des convaincus prêts a payer de leurs deniers, de leur sang, de leur vie, le droit de se sacrifier a leur tour.

(1) Diehl, *op. cit.*, p. 3e.

(2) De Boer, *Geschichte der Philosophic in Islam. Stuttgart, 1901.*

Le moment de la predication etait Men choisL La chretiente avait vecu dans Tattente de l'aneantissement general qui devait survenir en Tan I000. La joie de se retrouver vivant apres la date fatidique determina chez les peuples d'Occident une explosion de sentiments qui se manifesterent par une renaissance des lettres, des arts, un reveil expansif de la foi (1). A cet instant precis, la nouvelle des cruautés commises en Terre-Sainte par le troisieme souverain fatimide d'Egypte, El-Hakim, oublieux de la tolerance habituelle musulmane, procura aux souverains-pontifes le moyen de fournir au monde chretien le derivatif necessaire a sa nouvelle activite. La papaute crut le moment venu de reprendre a FIslam les Lieux saints du christianisme.

C'etait en meme temps l'occasion de detourner de TEurope vers TAsie la feodalite franque et germanique dont les princes, d'une religion sans doute profonde mais irrespectueuse, ne craignaient pas d'attaquer la souverainete temporelle et meme spirituelle des successeurs de Saint Pierre (2). Si done les premieres Croisades, la colonisation de la Syrie qui suivit, furent des mouvements dus a Tentousiasme religieux, il n'en reste pas moins vrai qu'elles eurent des causes politiques et economiques impossibles a nier, et qu'entre autres raisons, Tinfluence de Venise ne fut pas etrangere a leur developpement.

Influence de Venise sur les Croisades. — En effet, la maitresse du commerce des epices entre TOrient et

(1) V. Duruy, *Histoire de France*.

(2) Les Croises ne trouverent pas devant eux l'Etat seljoucide deja detruit, et les Egyptiens furent souvent leurs allies. Us eurent done des circonstances tres favorables a leur action.

FOccident, la Republique de Venise, se heurtait dans le developpement de ses affaires a des difficultes sans nombre. Les Hongrois etaient arrives qui atteignirent la Suisse et les Alpes a l'Adriatique, occupaient Zara (1170); les Allemands, sous l'impulsion d'Henri VI, fils de Barberousse, formaient le reve prestigieux d'une Allemagne occupant Thessalonique, Constantinople et la Terre sainte ; les Pisans faisaient une concurrence acharnee sur les routes maritimes, combattaient sans repit les flottes des doges; les Byzantins, aprs avoir ete les protecteurs de la Republique, n'avaient plus qu'injures et dedains pour elle ; les Arabes, divises par l'abaissement du khalifat en monarchie seljoucide, n'existaient en Mediterranee que sous l'autorite des souverains d'Egypte. Venise devait done, pour ouvrir a nouveau la route des epices, se debarrasser des Hongrois, abaisser Constantinople, diminuer l'influence des Egyptiens. La seigneurie y employa toutes ses forces habilement dirigees par le doge Dandolo (1192-1205). Son action fut particulierement interessante dans la quatrieme croisade.

Le pape Innocent III avait preche la quatrieme croisade a laquelle s'etaient rallies Philippe-Auguste de France, Richard Coeur de Lion d'Angleterre, Otton IV d'Allemagne. La mort du fils de Barberousse avait fait disparaitre avec lui son plan de domination universelle et le nouvel empereur allemand avait promis son concours. L'appui des Venitiens, maitres a nouveau de la mer par leurs recentes victoires sur les Pisans, etait necessaire aux Croises pour passer en Asie. En 1201, la Seigneurie sut persuader a leurs chefs que les clefs de Jerusalem etaient e Constantinople et au Caire.

En realite, le fait etait exact. Les derniers Abbas-

sides n'avaient a Baghdad qu'une autorite spirituelle bien diminuee ; les armees de l' Islam n'etaient plus a craindre. L'empire byzantin, malgre les attaques musulmanes, malgre ses dissensions intestines, malgre les mines amoncelées a l'interieur par un regime fiscal deplorable qui epuisait les provinces au profit de l'Etat et de la plebe, amante des seuls jeux du cirque et des distributions devivres qui les suivaient (1), l'empire byzantin etait encore assez fort pour tenir une partie de l'Asie Mineure. D'un autre cote, les Fatimides d'Egypte, tres puissants a cette epoque, occupaient la Syrie suivant la loi ineluctable qui rendait jadis la possession de cette province indispensable a qui voulait la securite de la vallee du Nil. Pour tenir solidement la Terre sainte, il etait done necessaire de prendre Constantinople et le Caire. Oil l'habilete politique de Venise eclatait, c'est que la possession, ou tout au moins la neutralite de ces villes, etait indispensable pour que le commerce des epices, les echanges consecutifs a ce trafic, reprissent toute leur splendeur. Byzance, bien que du rite orthodoxe grec, etait cependant chretienne. Le débarquement en Egypte fut done plus facilement accepte par les Croises; « moyennant 85.000 marcs d'argent, la cite de Saint-Marc s'engageait a transporter en Egypte l'armee des Croises et a la ravitailler pendant un an (2) ».

Le doge Dandolo profita de la difficulte qu'avaient les Barons a payer la somme fixee pour s'assurer en paiement le concours de l'armee contre Zara qui fut prise. Les Venitiens s'entendaient encore avec les Egyp-

(1) V. G. Kurth, *Les Origines de la civilisation moderne*. Lausanne, 188e, t. I, Byzance.

(2) Diehl, *op. cit.*, p. 49.

tiens qui avaient les memes interets qu'eux an point de vue commercial, preferaient done une action contre leurs ennemis byzantins plutât que contre les Fatimides (I). Malgre l'opposition du pape Innocent, le doge mit alors en evidence un jeune prince grec, Alexis, qui s'offrit a conduire les Croises « a condition qu'ils retabliraient sur le trone son pere Isaac TAnge qui en avait ete precipite » (I203) (2). La combinaison reussit: Byzance fut prise le 18 juillet 1203. Venise triomphait. En 1204, la RSpublique de Saint-Marc etait, sans conteste, lamaitresse du commerce des epices, parvenait au fond de la Mer Noire, oil elle echangeait ses produits avec les Tatars, envahisseurs de la Russie, concluait des traites avec les Turcs d'Iconium, premiers rapports annonceurs des commerces futurs avec les Ottomans.

Quoi qu'il en soit, des croisades ressortirent la victoire, la puissance, la grandeur de Venise qui devait accaparer le commerce des epices et des aromates jusqu'a l'entree en ligne du Portugal. L'ouverture definitive de la route des Indes par le Cap de Bonne-Esperance n'eut lieu qu'a la fin du xv^e siecle. Jusqu'a cette epoque, Venise, directrice, sinon instigatrice des croisades telles qu'elles se firent, sut manoeuvrer de telle sorte en Orient qu'elle reprit aupres des Musulmans Tinfluence et Timportance que les anciens traites lui accordaient. Et dans sa riva-

(I) L'idee d'attaquer la Syrie par Le Caire fut reprise par Saint Louis, roi de France (1218-1254). L'echec de La Mansourah interdit l'Egvpte aux Croises. Mais les Fatimides originaires de la Tunisie actuelle d'ou etait parti le Mahdi Obeid Allah, fondateur de la dynastie, etaient vulnerables a Touest de leur empire. Le roi de France tenta done la croisade de Tunis, mais sans succès.

(V. Piquet, *Les Civilisations de l'Ajrique du Nord*, chapitre VII > p. 94 et suiv.).

(2) Duruy, *Histoire de France*.

lite avec le Portugal, la Republique de Saint-Marc fut bien plus l'allièe des « payens », ses assoeies, que celle des Portugais Chretiens, partis pour une nouvelle croisade -commerciale.

VENITIENS ET PORTUGAIS. — LA LUTTE POUR LE MONOPOLE DU COMMERCE DES ÉPICES.

La crise economique. — L'Europe souffrait du controle economique de Venise et des Egyptiens sur le commerce des epices. La route de la Mer Rouge etait seule ouverte aux marchands, par suite du developpement des khanats turcs en Asie anterieure. Les transitaires savaient profiter de la situation ; les sultans, les soudans de l'Egypte appliquaient des droits de douane enormes sur les produits importes, faisant ainsi rencherir la valeur des marchandises au Caire et a Alexandrie. Les Venitiens, payant fort cher les epices, les aromates, les revendaient necessairement plus cher encore en Europe. D'oii un malaise economique persistant sur la societe chretienne en pleine renaissance, a laquelle le poivre, le gingembre, la cannelle, la noix muscade, la noix de galle, For, les pierres precieuses, restaient indispensables. Il ne fallait pas songer a aller concurrencer les navires de la Republique de Saint-Marc aux echelles du Levant: les traites passes par elle avec les princes grecs et les souverains musulmans lui garantissaient une situation privilegiee, afTermie par l'existence de colonies marchandes venitiennes essayees dans toutes les villes importantes de l'Asie Mineure et d'Egypte; la papauté reconnaissait en plus a la Seigneurie le monopole exclusif du commerce avec les Musulmans.

I° *La route des Indes*. — Dans ces conditions, il était nécessaire de trouver au problème une autre solution. Les navigateurs des époques punique et romaine avaient songé à longer les côtes atlantiques de l'Afrique. Strabon rapporte même qu'un aventurier, nommé Eudoxe de Cyzique, avait conçu le projet de gagner l'Inde par mer. Le roi de Mauretanie, Bogud, pressenti, aurait promis de faire les frais de l'expédition, mais sur le conseil de son entourage, finit par exiler l'étranger qui, jamais plus, ne revint au Maroc. Il fallut attendre au xiv^e siècle pour que le projet soit repris.

Le fils de Jean le Grand de Portugal, Henri le Navigateur, semble avoir été le premier qui eut l'idée de contourner l'Afrique et d'atteindre ainsi l'Hindoustan. Le prince consacra sa vie à organiser des expéditions de découverte avec cet objectif, mais mourut avant que ses capitaines n'aient doublé la pointe méridionale du continent noir.

Sous le règne de Jean II, Bartholomé Diaz doubla le Cap des Tempêtes (1488). Le roi désigna Vasco da Gama pour atteindre l'Inde par la nouvelle route (I). Son successeur Manuel présida au départ de l'expédition en 1497, Les Portugais longeront la côte orientale de l'Afrique, atteignirent Calicut où les hardis navigateurs s'émerveillèrent des splendeurs de l'Hindoustan (20 mai 1498). Entre temps, Christophe Colomb cherchait dans l'ouest une autre route des épices, découvrait de nouvelles Indes, l'Amérique (1492).

Les successeurs de Vasco da Gama s'occupèrent activement d'assurer la route maritime en établissant des comptoirs sur les côtes orientales de l'Afrique et sur

(I) Sir Charles Elliott, *The East Africa Protectorate*. Notice historique.

celles de la peninsule indienne, poursuivirent leur navigation aventureuse jusqu'au detroit de Malacca et dans les mers de Chine, veritable croisade à la conquete des richesses de POrient, toison d'or promise aux Argonautes de l'Ocean Indien.

La luile pour le monopole des epices. — Par ces tentacules jetees au dela des oceans sur les pays fabuleux d'oii venaient les epices, les Portugais tiraient de leur vaste empire colonial toutes les precieuses denrees dont ils inonderent bientot l'Europe. On s'emut a Venise de telle sorte que des emissaires furent envoyes a Lisbonne (I) pour recueillir des informations precises sur la route nouvellement decouverte, des ambassadeurs accredites aupres du sultan d'Egypte pour lui représenter le desastre financier menagant a bref delai son tresor et celui des doges, si le Portugal detournait ainsi le commerce des epices des voies anciennement tracees. La situation etait d'autant plus grave que les Ottomans menagait la vallee du Nil. Venise risquait de perdre les privileges commerciaux acquis par elle en Orient; les Portugais, de leur cote, tenaient a se reserver le monopole exclusif du marche de l'Inde, tout en offrant aux Venitiens de les approvisionner a leur tour.

Les representations des doges a la cour des sultans mameluks d'Egypte ne furent pas inutiles. Les Musulmans souffraient, eux aussi, de Tarrivee des Portugais dans TOcean Indien. Sans rappeler la destruction des Etats arabes de la cote orientale d'Afrique, Mozambique, Mombassa, Melindi, Kilwa et Zanzibar, de la soumission des royaumes islamiques de la cote des Ma-

(I) V. Diehl, *op. cit.*, p. 189.

labars, la situation faite par les Chrétiens aux marchands arabes dans ces régions devenait impossible. Établis sur des bases cétières, embusqués dans la position stratégique des îles, les navires portugais pourchassaient toute embarcation marchande qui se risquait au trafic de ces mers. Des 1502, les Portugais, avec une partie de la flotte de Vasco da Gama, fermaient le débouché méridional de la Mer Rouge, s'emparaient en 1505 de Tile de Socotora, interdisant ainsi aux Égyptiens, et par conséquent aux Vénitiens, la route des Indes.

Entree en ligne des Musulmans. — Les souverains mameluks déciderent d'intervenir par la force des armes. En 1504, sur le conseil de Venise, ils avaient bien songé à faire percer l'isthme de Suez, mais le projet ne fut pas poursuivi. Leurs représentations, celles des doges auprès de la papauté, rappelant les traités passés autrefois et réservant le monopole du transit des épices, n'ayant eu aucun succès, le sultan Kansuh el Ghuri résolut de chasser les Portugais de la « Mer arabe ». Depuis longtemps, les Mameluks maintenaient une flotte de guerre dans la Mer Rouge. L'amiral Husain fut envoyé, en 1508, sur les côtes du Gujarat, province de l'Inde septentrionale, avec une flotte bien équipée, montée par des marins qui avaient souvent combattu les Chrétiens en Méditerranée. Il fut rallié dans ces parages par la flotte du roi musulman de Gujarat, commandée par le gouverneur de Diu, en dépit des efforts du capitaine Lourenço d'Almeida. Les Musulmans de l'Inde, menacés dans le nord de la péninsule par l'expansion portugaise, profitaient de l'occasion pour essayer de rejeter l'envahisseur.

Victoire des Portugais. — Les deux flottes reunies, superieures en nombre a celle des Chretiens,, la vainquirent pres du port de Chaul, apres un combat de deux jours, dans lequel perit le fils du celebre vice-roi d'Almeida. Le 2 fevrier 1509, il fut venge par son pere, don Francisco, qui vainquit les flottes allies d'Egypte et de Gujarat (I). L'annee suivante, le roi de ce dernier pays offrait a Albuquerque le port de Diu oil fut install un comptoir. La defaite des Musulmans consacrait, pour un temps, le monopole des epices aux commergantà portugais. Le retour offensif des Musulmans vers PAfrique, lorsque les Seyyids de Mascate et d'Oman reprirent Mombassa et fonderent le sultanat de Zanzibar, eut beau rejeter les Portugais d'un grand nombre de leurs possessions, la route des Indes par le Cap de Bonne-Esperanee n'en restait pas moins ouverte.

D'ailleurs, Venise n'etait plus assez puissante a ce moment-la pour tirer parti de l'offensive musulmane. Les Ottomans s'etaient emparees de l'Egypte (1517); les Turcs, maitres de l'Asie, s'etendaient en Europe; la Republique avait assez a faire pour defendre ses etablissements en Mediterranee. Des 1510, Lisbonne commençait a approvisionner l'Allemagne; au debut du xvi^e siecle, le monopole du commerce d'Orient etait nettement passe aux mains des Portugais -, si la Mediterranee etait encore le centre du monde civilise, le cadre de ce monde etait bien agrandi.

La Croisade des epices avait done eu pour resultat de faire abandonner la voie difficile de terre pour une route sans doute moins courte, mais plus pratique par

(I) Morse Stephens, *Albuquerque*.— V. *History of the Mediaeval India*.

le sud de l'Afrique ; surtout elle avait affranchi ! l'Europe de l'intermédiaire des Musulmans, ouvert l'Océan Indien, les mers de Chine, à l'activité industrielle et commerciale des Espagnols, des Hollandais, des Français et des Anglais, rivaux, héritiers et successeurs des Portugais.

LA CROISADE DES EPICES CONTEMPORAINE.

La croisade des épices ne persiste-t-elle pas encore au xx^e siècle ? La Seigneurie de Venise avait projeté le percement de l'isthme de Suez, rêve conçu par les Pharaonis et les Grecs des siècles les plus reculés. Aujourd'hui, d'énormes navires de charge traversent la mer des Arabes, doublent le cap qui fut celui des Tempêtes, et qui n'est plus, grâce à la vapeur, que celui de la Bonne-Espérance du gain et des profits. N'est-ce plus donc cette croisade des épices qui a poussé l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie, à rivaliser de hardiesse, à lutter politiquement, diplomatiquement, pour s'établir sur toutes les côtes où jadis les Vasco da Gama, les Almeida, les Albuquerque, établissaient des points d'appui. Aux Dupleix, aux La Bourdonnaye, aux Surcouf, ont succédé les explorateurs, les marchands, les officiers, marins, soldats, des flottes de guerre, des troupes coloniales, qui ont développé les connaissances sur ces régions, planté le pavillon de leur patrie sur les vieux comptoirs des épices.

Ce ne sont plus seulement le poivre, la cannelle, le gingembre, la cardamome, la noix muscade, la noix de galle, la vanille, le musc et le benjoin qui sont l'attraction de ces mers où tant de sang coula pour le libre

trafic des épices et des aromates; mais ce sont encore le coton, le jute, les fibres, le rafia, les arachides, le manioc, la canne e sucre, le riz, tous les produits de l'Afrique équatoriale, de Madagascar, de l'Inde ou de la Chine, aussi précieux maintenant que les perles, les pierres précieuses, les diamants de la Colchide ou de Golconde; c'est tout ce que le commerce et l'industrie peuvent tirer de la richesse infinie des pays nouveaux qui attirent le-bas les peuples occidentaux; ce n'est plus seulement le monopole exclusif de transport, de vente qui alimente et détermine la rivalité des grandes puissances, mais aussi la colonisation, la découverte de nouveaux débouchés pour l'Europe pléthorique. C'est maintenant la recherche du pétrole indispensable à la vie moderne (I).

La croisade des épices s'est élargie en un essor mondial, entraînant dans l'orbite des forts tous ceux qui n'ont pas le degré de civilisation et de puissance nécessaire e la résistance. Les besoins de l'Europe se sont centuplés depuis le temps où Venise accaparait le commerce des épices, luttait avec le Portugal; depuis le siècle où Henri VI, fils de Barberousse, revait la marche vers l'Orient d'une Allemagne victorieuse. Les besoins se sont centuplés depuis la première croisade des épices : l'Occident veut tirer de l'Orient tout ce qui est indispensable à son bien-être, à sa richesse, à son luxe ; forcer les peuples indigènes à tirer parti des ressources inexploitées de leur pays, les inonder en échange de ses produits manufactures.

(I) La Commission d'enquête des Etats-Unis signale en 1922 que le monde est menacé de manquer de pétrole avant vingt ans si la consommation actuelle continue et si de nouvelles poches ne sont pas trouvées : de là ces luttes politiques implacables pour la possession des terrains pétrolifères.

Et l'Hexapole, la Pentapole, la Mer Rouge, l'Océan Indien, par le Cap de Bonne-Espérance, ne suffisant plus au désir d'accélérer encore la production, n'est-ce pas une nouvelle croisade des épices que le rêve contemporain de l'empereur Guillaume, cherchant à ouvrir à son peuple, à la race germanique, la route de l'Orient, une nouvelle route plus courte, plus rapide, par Salonique, Constantinople, Bagdad, Bassorah, le Golfe Persique et les Indes ! Le monopole de la route de l'Orient a de tous temps été la hantise des nations commerciales, et comme on s'est battu jadis pour cet Orient prestigieux, on se bat encore pour lui au xx^e siècle, dans lequel survit, ainsi qu'aux heures du paganisme, depuis l'origine des civilisations, l'identité des grandes routes commerciales et des grandes routes de guerre.

TROISIEME PARTIE

LES MOUVEMENTS REGIONAUX ISLAMIQUES ISSUS DEL'EXPANSION TURCO-MONGOLE



- Chapitre XIII — L'Islam en Extreme-Orient.
— I° L'Islam en Chine.
— 2° L'Islam en Indo-Chine.
— 3° L'Islam au Japon.
— XIV. — L'Islam en Russie.
— XV. — L'Islam dans l'Insulinde.
— XVI. — L'Inde musulmane.
— XVII. — La Perse, l'Afghanistan, le
Belouchistan.



QUATRIEME PARTIE

CONCLUSIONS GeNeRALES. IMPRESSIONS SUR L'ISLAM ET SES TENDANCES ACTUELLES



CHAPITRE XIII

L'ISLAM EN EXTREME-ORIENT

I. — L'ISLAM EN CHINE.

Les Ardbes. — Ce fut sous le regne du khalife Walid I^{er} (705-715) que l'Islam atteignit, pour la première fois, les frontières de la Chine. Un des gouverneurs du souverain, Al Hajjaj, envoya de l'Irak (Chaldee), vers 711, un général arabe, nommé Koutai'bah, vers les régions tatares. En même temps Al Hajjaj ordonnait à son cousin Mohammed ben Kasim de marcher sur l'Hindoustan. Walid n'autorisa ces expéditions lointaines qu'avec une extrême répugnance, mais fut convaincu par son gouverneur, lequel déterminait ainsi l'expansion de l'Islam en Asie orientale (I).

Les étendards musulmans furent portés de Samarcande à Kashgar de 711 à 714 à travers le Tian-Chan. Les nomades tatares furent convertis de gré ou de force. Koutai'bah reçut même dans ses nouvelles conquêtes une députation de l'Empereur de Chine lui demandant des renseignements sur la religion qu'il professait. Les historiens arabes rapportent que, vers 715, le général envoya au Fils du Ciel des délégués qui exposèrent au

(I) La Chine, du moins son nom, n'était pas inconnue de Mahomet. N'avait-il pas dit: « Cherchez la science jusque dans la Chine ! » Cependant quand il adressa des messages à tous les souverains pour qu'ils se convertissent, il n'envoya rien à l'Empereur de ce pays. Yesguerd III (ou Yesdeguert), souverain de Perse battu par les Arabes, fut assassiné en 652, en essayant de se réfugier près de l'Empereur chinois Tai'tsong I^{er}.

souverain et à ses ministres la doctrine du Goran et les traditions familiales aux disciples de Mahomet. Effrayé par les peintures guerrières que lui firent ces Musulmans, l'empereur aurait fait porter à Koutaibah le tribut demandé par ce général (I).

Les premières relations des Musulmans et des Chinois, le développement de l'islam en Chine sont très peu connus. Néanmoins, il y eut des rapports continus entre les deux mondes. L'empereur avait, sans doute, gardé un souvenir vivace de l'esprit militaire des guerriers de Koutaibah, car en 755 après J.-C., menacé par le rebelle An-Lu-Shan, Su Tsung demanda secours aux Musulmans. Un corps de quatre mille hommes lui fut envoyé par le khalife Mansour. Le souverain victorieux, afin de montrer sa gratitude à ces soldats qui lui assurèrent la victoire, leur permit de se fixer à leur guise dans les grandes villes de son empire. Ces Musulmans se marièrent avec des Chinoises, mais gardèrent leur religion. Ils formèrent ainsi le premier noyau de l'islam en Extrême-Orient.

Un mouvement similaire de pénétration se poursuivait par mer. Des marins arabes, et surtout des navigateurs persans, partis de Siraf dans le Golfe Persique, vinrent de bonne heure, en longeant les côtes, fonder des colonies sur les rivages de la Chine, par exemple à Canton. Les 4.000 Arabes de secours, envoyés par l'abbaside Mansour, se rendirent très probablement par mer auprès de l'empereur. Dans les siècles suivants, le courant d'immigration de l'Ouest vers l'Est se poursuivit sans arrêt. Les foyers d'islam se renforcèrent, mais restèrent localisés. La véritable pénétration fut consécutive à l'expansion des Turco-Mongols.

(I) D'après Margoliouth.

Les TurcoMàftgots. — A la disparition de Gengis-Khan et de Tamerlan, les Turcs ottomans reprirent les projets grandioses des, grands chefs de guerre, tandis que les souverains mongols, après l'usurpation de Khcm-bila'i, devenaient une dynastie purement chinoise, celle des Youen. D'ailleurs les Youen furent evincés plus tard du trône de Peking par les Mgnees locales ou manct-coues. Les tribus mongols perdirent bientôt toute influence sur les sédentaires chinois. Il ne reste plus à l'heure actuelle que des nomades soumis à la Chine ou à la Russie. Il n'existe plus que le souvenir d'une épopée grandiose et, au point de vue islamique, des îlots de Musulmans.

Nombreux ils sont encore aujourd'hui dans la région de Hiarhin-Tse et de San-Tao-Ho, au nord du pays des Ordos, sur les confins du désert de Mongolie. Ces Musulmans. sont très redoutés ; ce furent eux qui, en 1900, massacrèrent deux prêtres belges : profitant des troubles, les Musulmans avaient acheté des femmes chrétiennes chinoises que les Missionnaires, paraît-il, voulurent à tout prix retrouver, d'où le conflit.

La plus grande partie des Tatars musulmans est actuellement soumise à la Russie. Au début de 1917, les Mongols russes ont demandé au gouvernement provisoire, nommé par les révolutionnaires de Pétersbourg, leur autonomie, dans un congrès de tous leurs princes réunis à Irkoutsk. Depuis l'intervention des Maximalistes, les Musulmans mongols ont suivi les différents courants politiques en cherchant toujours à rester indépendants.

La Chine musulmane. — La première mosquée construite en Chine le fut dans le Chan-Si en 742. L'expansion

sion islamique fut fortement favorisee par le mariage de Turcs Oïgours avec des femmes chinoises. Le metissage a donne naissance aux Doumnganes, dont le type ethnique se rapproche du Chinois, et qui parlent la langue chinoise.

Gengis-Khan, en ouvrant a l'islam la route de la Chine, fut la cause de nombreuses conversions dans les provinces de l'Est. La tolerance religieuse du grand conquerant poussa les Musulmans a se rendre en grand nombre en Extreme-Orient, oil ils se marierent et formerent un peuple islamique de race melangee. Parmi les emigrants furent de nombreux Persans qui apporterent avec eux leur langue, devenue depuis la langue savante des Musulmans de Chine. C'est ainsi que les manuels religieux sont publies en persan et non en chinois. L'arabe est seulement connu par le Goran qui ne doit etre traduit dans aucune langue, et par des formules religieuses mecaniques. Sous les empereurs mongols, les Musulmans occuperent les plus hautes charges dans l'Etat et vecurent librement.

Les recits de l'histoire musulmane dans les siecles qui suivirent sont generalement apocryphes. Cependant, le celebre voyageur arabe Ibn Batouta trouva au xiv^e siecle des Musulmans en de nombreuses regions de la Chine. Des villes entieres etaient converties a la foi de Mahomet. Ces villes avaient l'habitude de payer l'aumone ordonnee par la religion et recevaient hospitalierement, suivant la loi coranique, les voyageurs venant des pays d'islam, ce qui semblerait indiquer une continuite et une facilite de relations considerables avec le monde musulman.

Lorsque furent tombees du pouvoir les dynasties mongoles, l'islam n'eut plus le meme succes parmi la

masse des Chinois. La nouvelle religion avait été apportée par les envahisseurs, et la nation réagissait contre les éléments extérieurs pour revenir à ses coutumes ancestrales. Néanmoins l'Islam subsista, notamment dans tout le nord de la Chine, où de nombreux villages restèrent musulmans. Ce qui favorisa le maintien et le développement de la foi nouvelle, ce fut la conversion de tous les Juifs chinois, fait difficile à expliquer, mais cependant prouvé.

Il semble qu'en Chine, plus que partout ailleurs, les Musulmans aient adopté une attitude respectueuse envers les autres religions. Peut-être aussi, le petit nombre des disciples de Mahomet noyés au milieu des fils de Han, les rendait-il prudents ; peut-être faut-il voir la raison de ce respect d'autrui dans l'esprit tolérant au point de vue religieux qui caractérise les races jaunes. Chaque race a plutôt adapté l'Islam à son temperament qu'elle n'a été liée par lui. Les Chinois, d'un libéralisme religieux traditionnel, ont apporté dans leur conversion les caractères habituels de la race jaune. Quoi qu'il en soit, les Musulmans qui résidaient surtout dans les villes, tout en restant animés d'un ardent prosélytisme, ont vécu en paix avec leurs voisins.

La conquête du Turkestan, en 1756, introduisit dans l'Empire du Milieu de nombreux Musulmans nouveaux. Une princesse turque fut mariée à l'empereur Kien-Loung. L'administration civile et militaire resta ouverte aux disciples de Mahomet. Malgré cette attitude favorable des souverains, une évolution s'est dessinée dans la Chine musulmane. De même que dans l'Inde, en Perse, où leurs frères combattaient pour acquérir des libertés politiques et sociales plus grandes, les Musulmans d'Extrême-Orient étaient soulevés par un mouvement

siinilaire. Ces derniers, bien qu'au courant de tout ce qui se passe dans le monde islamique, ont échappé jusqu'à présent, semble-t-il, à la formule ottoinane. Capables d'amélioration, au moment où une Chine nouvelle cherchait à s'adapter aux progrès de la civilisation européenne, ils ont profité des mouvements jeunes révolutionnaires pour revendiquer leurs droits politiques et sociaux.

Le gouvernement dut combattre durement contre les Doumganes. En 1818, une première insurrection avait éclaté déjà dans le Yun-nam, d'autres avaient suivi en 185e qui ne furent réprimées qu'en 1872, au Chan-Si de 18e2 à 1878, au Turkestan en 18e4, C'est contre les Musulmans Tai-Pings que le colonel anglais Gordon prêta son concours au gouvernement chinois : il devait succomber plus tard en Egypte à Khartoum, sous les coups des Musulmans soudanais. En 1900, dans le Chan-Si, au Turkestan, au Yunnam, les adeptes du Coran profitèrent à nouveau des troubles pour affirmer leur vitalité. Beaucoup d'entre eux ont péri dans les guerres, mais leur nombre grandit vite à nouveau : les Musulmans achètent même, paraît-il, les enfants abandonnés dans les famines par les Chinois, les élèvent dans leur foi et repeuplent les territoires dévastés par les fleaux, comme au Kouan-Toung (I).

Il est assez difficile de les dénombrer. Les statistiques varient assez fortement. Les Musulmans semblent être une trentaine de millions en Chine. À Pékin même, on en compterait 20.000 familles avec 13 mosquées. L'islamisme gagne de plus en plus en Chine par le nombre de ses enfants et par le prosélytisme. Le grand principe enseigné dans les brochures publiées en chinois, en per-

(I) D'après Hartmann.

san, en arabe, imprimés sur des blocs de bois et répandus à des milliers d'exemplaires, est: Allah veut que l'Islam triomphe à travers et par la Chine I (I)

Il est à remarquer qu'en Extrême-Orient, les Musulmans représentent l'élément remuant et turbulent. Leur évolution historique est une de ces manifestations qui font comprendre l'impossibilité de l'unité universelle des Musulmans, trop divisés en sectes différentes, de races trop diverses pour être dirigés vers un but commun. Chaque race a adapté l'Islam à son caractère particulier.

II. — L'ISLAM EN INDO-CHINE.

Les généraux mongols assurèrent aux Khans l'autorité sur le Yun-nam et le Tonkin. À la suite des soldats turco-mongols, l'Islam pénétra en Indo-Chine, mais à l'heure actuelle on n'y rencontre plus de Musulmans. M. Douste pense cependant que les Chams, d'origine malaise, semble-t-il, qui fondèrent l'ancien empire de Champa (Annam actuel), et qui, chassés par les Chinois, les Cambodgiens, les Annamites, subsistent çà et là en Indo-Chine et au Siam, sont les derniers restes de ces Musulmans retournés aux croyances primitives (2).

MM. Russier et Brenier (3) disent: « Un certain nombre de Chams sont Musulmans. On les appelle Bani (de l'arabe *beni*, fils de l'Islam). Les autres sont brahmaniques, mais leur islamisme ou leur brahmanisme est

(1) D'après HarUnarm.

(2) D'après Margoliouth.

(3) Russier et Brenier, *l'Indo-Chine française*. Paris, Colin, 1911, p. 157 et 158. — Une mosquée existerait, me dit-on, à Hanoi.

tres corrompu et se reduit presque uniquement aux coutumes funeraires. Les Chams brahmanistes brftlent leurs morts, les Chams musulmans les enterrent. »

Au Siam on signale que sur e millions d'habitants, un million est aujourd'hui musulman. Une immigration venant de Chine et de Tarchipel malais aurait cause cette islamisation rapide.

III. — L'ISLAM AU JAPON.

La prise de la Coree par les Mongols, la possession de la Chine, permirent aux missionnaires musulmans de penetrer au Japon. Leur action est encore sensible dans les lies, puisqu'en 1907 seulement on comptait dans ce pays trois millions de conversions a rislamisme. Ce fait n'etait pas ignore du monde islamique. M. Dicey (Londres, 1908) raconte que, pendant la guerre russo-japonaise, tous les peuples musulmans, meme ceux des sources du Nil, etaient au courant des victoires du Mikado. Et l'on rappelait la croyance : le reveil de l'islamisme aura pour cause un mouvement de l'Orient!

Quoi qu'il en soil, la doctrine de Mahomet se repand parmi les peuples de race jaune, et fait plus grave, les Japonais veulent jouer un role dans la politique musulmane. « Grande puissance, le Japon estime qu'il doit etre represente dignement auprs de la Sublime Porte. Constantinople est un bon point d'oii observer la politique russe et l'interet que les Japonais portent à l' Islam les rapproche du Commandeur des Croyants. Us entendent exploiter le prestige que leur a donne dans le monde musulman comprime par l'Europe leur victoire sur une nation chretienne d'Europe. Des envoyes Japonais etaient a La Mecque ces annees der-

nitres. Des fils de Musulmans indiens vont s'instruire au Japon. Les Musulmans d'Egypte et de l'Inde ont rfive de convertir le Japon qui, bien que peu dispose a les ecouter, ne les decourage pas. Les 30 millions de Musulmans de la Chine ne seraient pas des allies mepriables. Le titre de protecteur de l'Islam en Asie peut etre utile au mikado et a son peuple. Le sultan, jusqu'ici, n'a pas accorde aux Japonais leur ambassade ; la Russie et l'Allemagne s'y opposent, d'autre part, les pays representes a Constantinople par des ambassadeurs ont droit aux Capitulations et le gouvernement turc cherche a restreindre et meme a abolir les privileges d'ecoles, de missions, de cours consulaires qu'il juge contraires a la dignite d'un souverain independant (I). »

Ces lignes furent ecrites en 1908 ; depuis, la guerre mondiale a change bien des choses et le Japon n'a plus les memes raisons d'etre au Bosphore pour surveiller la Russie en pleine anarchie.

Cependant le Japon a un Haut-Commissaire a Constantinople au meme titre que les autres puissances de l'Entente. De meme il s'est interesse a l'existence des Capitulations que Moustafa Kemal a supprimees. Mais les gouvernements interesses contestent cette suppression et avaient meme etendu le regime a la Serbie, a la Roumanie et a la Yougo-Slavie. Le role du Japon aux commissions de la Societe des Nations ne permet plus de le considerer comme negligeable dans le reglement des questions concernant le Proche Orient. L'Allemagne, qui visait pour son propre compte le protectorat musulman, n'est plus la pour s'opposer aux menées

(I) Louis Aubert, *Americains et Japonais*. Paris, Colin, 1908. Preface, p. 17.

japonaises. Les envoyés nippons qui, en 1912, visitaient le Caire, avaient de longs conciliabules avec les étudiants d'Al Ahzar, qui visitaient les groupements islamiques épars dans l'Océan Indien, ont dû continuer leur œuvre d'attraction des Jeunes Musulmans africains et indiens vers les centres d'études japonais. L'Islam est heureusement très divisé, mais il existe là un danger pour l'Extrême-Orient. Les Japonais peuvent appuyer leur politique d'influence sur les Musulmans asiatiques, notamment en Chine où ces derniers représentent l'élément avancé et remuant.

L'amitié japonaise devrait particulièrement attirer la France. En effet depuis Charlemagne, depuis François I^{er}, la France a toujours cherché en Orient une alliance pour renforcer sa puissance. De ce principe découle la politique traditionnelle de la France en Turquie, Tallionce avec la Russie. A mesure que les moyens de communication deviennent plus rapides, les peuples alliés d'Orient peuvent être plus lointains. L'intérêt de la France ne serait-il pas de chercher au Japon les sympathies et les alliances qui pourraient servir de contre-poids au développement des puissances germaniques ? L'intérêt que le Japon porte aux choses d'Islam indiquerait qu'en ce qui concerne notamment l'équilibre du monde musulman, nous ne saurions y perdre. La création du bloc Berlin-Moscou-Angora, germano-russe-touranien, la signature du traité de Rapallo et sa convention militaire secrète, font voir la nécessité pour la France de s'intéresser à la suggestion d'une entente avec le Japon.

Jusqu'à présent on ne signale aucune islamisation de l'Australie ni de l'Océanie. Par contre les Moluques,

les Soulouques et les Philippines ont déjà des adeptes de la foi musulmane qui se rejoignent avec ceux de l'Insulinde.

Les jaunes musulmans ont suivi avec intérêt les événements de Turquie pendant et après la guerre 1914-1918. Les bolchevistes russes ont essayé de soulever la masse islamique, mais si une alliance semble s'être conclue entre les Soviets et les nationalistes ottomans, il ne paraît pas, malgré quelques mouvements locaux en Sibirie et au Turkestan, que l'ensemble des Musulmans extrême-asiatiques ait réellement bougé ; il y a cependant un danger latent pour l'avenir.

CHAPITRE XIV

L'ISLAM EN RUSSIE ET AU CAUCASE

La Horde d'or. — A la mort de Gengis-Khan (1227), une ligne des hordes (ordou, troupe) qui composaient l'armée de l'Empereur Inflexible s'était établie en Occident, sur les territoires soumis aux Mongols, du Dniepr à la Caspienne. Le fils de Gengis Khan, Djoudi, fut le premier souverain régnant sur ces territoires. Puis le terrible Baty (mort en 1255), qui avait ravagé la Russie, la Silésie, la Hongrie, devant lequel avait tremblé l'Europe, avait constitué la Horde d'or en un puissant empire qu'il dirigeait de sa capitale Sarai (le Château), construite sur un des bras de la Basse-Volga. En 1260, lorsque l'usurpateur Khoubilai alia s'établit en Chine, brisant ainsi avec les traditions de l'empire turco-mongol, la Horde d'or rompit les liens de vassalité qui l'unissaient au Khan, mais se démembra bientôt sous le règne des successeurs de Baty qui l'avaient voulue unie et puissante. La dernière tentative de rénovation eut lieu au ^{xiv}^e siècle sous le grand chef Ouzbeg, Tamerlan, qui redonna une seconde période de prospérité à la Horde, en rassemblant sous son autorité toutes les tribus de sang turco-mongol.

L'invasion des Asiatiques convertis à l'islam faillit avoir de graves conséquences en Russie. Les peuples tatars firent connaître l'islamisme à la Russie païenne. Le tsar Wladimir (972-1015) souffrait alors de la crise religieuse que traversait son royaume entier. Suivant

le temoignage du moine Nestor (I), il ordonna une enqumite pour savoir quelle etait la meilleure des religions. On entendit, on visita des Musulmans, des Juifs, des Catholiques, des Byzantins. Wladimir ne voulut pas de l'islam qui prescrivait la circoncision, et interdisait le vin lequel « fait la joie des Russes ». En definitive le rite orthodoxe grec l'emporta. Que serait il arrive si le tsar avait declare l'islam religion officielle de l'empire ? Les tsars, musulmans, auraient peut-etre pu heriter de Timamat; au lieu d'etre les chefs de la religion orthodoxe, remplacer les khalifes, et, a la tete de la nation musulmane regenee par l'esprit des races du nord, fonder un empire s'etendant sur le monde oriental, sur les mers libres, et au lieu de se heurter aux sultans ottomans, les entrainer a leur suite ! L'union aurait d'autant plus ete possible que la Russie, a la limite de l'Europe et de l'Asie, sans cesse rejetee depuis de l'une a l'autre, et n'appartenant au fond ni a l'une, ni a l'autre, aurait ete fixee ainsi dans l'involution asiatique.

Le choix de Wladimir empecha l'union avec les Asiatiques : les Russes devinrent les champions de la Croix contre le Croissant. La lourde servitude que les grands de Russie eurent a subir sous le joug tatar determina la haine de tout ce qui etait mongol et musulman. Les princes de Moscou profiterent de la disorganisation de la Horde d'or, de sa division en tsarats de Kazan, de Saral (Astrakhan), en horde des Nogais, en khanat de

(I) Rambaud, *Histoire de la Russie*.

A comparer la crise traversee par le Japon vers 1900. Ce pays envoya dans les diflerentes contrees des missions qui s'inquietferent de savoir quelle etait la meilleure religion ; l'islam fut particulierement etudie a Constantinople.

Crimee, pour accomplir le « rassemblement de la terre russe ». Des Ivan le Terrible (1462-1505), ce sera la revanche du christianisme sur l'islamisme. Pendant que dans un effort parallèle, l'Autriche et la Hongrie arrêtaient les Ottomans, songeaient à les refouter, de même, un moment subjuguée par les Tatars, la Grande Russie, noyau de la Russie moderne, s'affranchit du joug mongol, comme les provinces danubiennes le firent du despotisme turc. Depuis 1480, date à laquelle Ivan battit le khan Akhmet sur les bords de l'Oka, la Russie, limitée à l'Ouest par la Pologne, s'étendit vers l'Orient jusqu'à la Caspienne et l'Oural, recueillant les populations slaves qui fuyaient les Tatars (1), colonisant avec elles tout le bassin de la Volga, et veillant dans les luttes contre les princes de race mongole, toutes les humiliations subies par leurs ancêtres.

Destruction de la puissance musulmane en Russie. —

Ivan le Grand réunit bientôt à sa couronne Kazan et les peuples turco-tatars qui en dépendaient (2). D'un autre côté, en 1502, le khan de Crimee, allié au tsar contre ses frères de race, anéantit si complètement ce qui restait de la grande Horde, que Saraï, la capitale de Baty dans laquelle les princes russes avaient rampe devant les Mongols, est, depuis ce temps abandonnée aux reptiles. À son tour, en 1521, le khan de Crimee fut assassiné par le khan des Nogais. En 1523, Astrakhan tombait entre les mains du tsar Ivan dont Babour, le Grand Mogol, descendant de Tamerlan, recherchait Tamitie, pendant que le conquérant de l'Égypte,

(1) D'après Bourgeois.

(2) Tcheremisses, Mordves, Tchouvaches, Votiaks, Bachkys.

Selim I^{er}, le roi de France, Francois I^{er}, lui envoyaient des ambassades.

Des luttes sans nombre avec des alternatives de succès et de revers s'engagerent entre les Tatars de Crimée et les tsars successeurs d'Ivan. Le sultan de Turquie avait acquis, en sa qualité d'héritier de rimamat, le pouvoir temporel sur la Crimée, mais l'avait pratiquement perdu par le traité de Kainardji (1774). Il revendiquait cependant encore la suprématie religieuse. Catherine II en 1783 prononça la réunion de la Crimée à la couronne, mais il fallut en 1784 la pression de la France pour que le sultan reconnût l'annexion à la Russie de cette contrée et du Kouban.

La croisade orthodoxe se continua contre les peuples islamiques pour l'extension de l'empire des tsars. En 1722, Pierre le Grand avait pris pied sur la Caspienne à Derbend et Resht. De 178e à 1819, le Daghestan fut soumis par les Russes malgré la farouche résistance de Schamyl-Imam. En 1800, ce fut le tour de la Georgie. En 180e, Derbend et Bakou, en 1878, à la fin de la guerre russo-turque, Kars, Batoum, Ardahan sont occupés par les Moscovites. De 18e3 à 187e, eut lieu la grande poussée des Russes vers l'Orient qui leur livra le Turkestan, la Transcaspienne, les conduisant au milieu des steppes d'où l'Ouzbeg Tamerlan avait jadis surgi! En 18e8, Samarcande, la ville célèbre de l'Islam, était occupée, en 187e, le Khokand annexe au Turkestan, comme si le tsar Blanc voulait recueillir l'héritage du Terrible Boiteux.

L'avance lente et continue du peuple russe depuis la fondation de Moscou au xiii^e siècle, son expansion dans la forêt, dans la terre noire, dans la prairie, suivies d'une colonisation et d'une mise en valeur imme-

diates des regions conquises sur les Mongols, laisseees incultes par ces derniers, ont demontre par ce qu'en ont fait les Russes, l'inaptitude des Turco-Tatars à creer un empire durable. Les hordes, venues d'Asie s'etablir en Europe, imposerent aux populations soumises une domination rude et dedaigneuse, « les ont exploitees par une sorte de servage sans issue, mais leur ont laisse leur organisation familiale et communale, leur langue, leur religion, en un mot leur individuality sociale » (1). La reaction s'est produite des que le caractere guerrier des successeurs de Gengis-Khan se fut affaibli; mais l'emprise islamique importee par les Turco-Mongols est encore sensible en de nombreuses regions de la Russie.

Uislam dans la Russie conlemporaine. — Les Musulmans de Russie peuvent etre estimes au nombre de seize millions d'ames environ. Leurs agglomerations les plus denses se rencontrent dans le bassin de la Volga, autour de la Caspienne, en Crimee, dans le sud du Caucase, au Turkestan. En Europe meme, les Musulmans russes se divisent en Tatars de Kazan, Nogai's, Crimeens (2). On en rencontre encore en Lithuanie « oft des Tatars dissamines, ayant conserve la religion musulmane mais adopte le costume polonais, subsistent encore » (3). Le noyau le plus important est celui de la vieille ville tatar de Kazan sur la Volga oil existe un centre scolaire musulman important; à Tiflis se groupent les Caucasiens; enfm les 27 millions d'hec-

(1) Poinsard.

(2) Les Nogai's et les Caticasiens du Nord musulmans sont cvaluees par Vambéry, 1905, à 429.834 individus; les Bachkys de Kazan, les Tatars du Volga, à 2.581,509 ames.

(3) V. Berard, *Religions musulmanes, Le Problems russe*, II, *Revue de Paris*, 15 mars 1905, p. 429.

tares de Bokhara et de Khiva forment de véritables provinces musulmanes sous l'autorité de princes indigènes, vassaux de la Russie. En Russie d'Europe le rite observé est le rite sunnite, chyite au Caucase ; enfin les Tatars de Crimée restent en dehors des autres Musulmans russes. Le gouvernement de Moscou maintenait un grand mufti appointé à la tête de chacun de ces groupements, subventionnait les couvents de religieux, les écoles et les confréries.

D'après les voyageurs, les Tatars de Russie sont des gens sobres, pacifiques, travailleurs, généralement petits artisans, petits commerçants, concierges, cochers, garçons, gargons de café, tandis que ceux d'entre eux qui sont nomades se livrent à l'élevage ou vivent de la pêche. Tous sont fermement croyants, opposent une résistance énergique à l'action des missionnaires chrétiens orthodoxes, font même une propagande considérable auprès des habitants des steppes de même race qu'eux.

Jusqu'en ces dernières années, les Musulmans russes ne portaient pas ombrage à l'autorité des tsars. Les souverains avaient consenti aux Tatars, lors de l'expansion de la Moscovie, un certain nombre de privilèges et de libertés qui maintenaient les descendants des grandes hordes dans un loyalisme étroit ; mais les Tatars reprochaient, avant 1914, au gouvernement de Saint-Petersbourg d'avoir intentionnellement oublié les concessions et les privilèges accordés au moment où la Russie avait besoin d'aide militaire et n'était pas assez forte pour opprimer les Musulmans. La Russie était surtout accusée par eux d'avoir oublié toutes les anciennes lois de tolérance religieuse envers eux, dont les enfants étaient baptisés de force et russianisés par tous

les moyens (I). Cette tyrannie a cause de nombreux mouvements d'emigration vers la Turquie. M, Vambery estime qu'un demi-million de Musulmans a fui la Russie par suite de la persecution religieuse.

Au point de vue social, l'expansion du peuple slave determinait un changement dans les conditions de la vie tatare. Par des expeditions repetees, les Russes ont oblige de proche en proche les nomades a se cantonner dans un espace determine au lieu de parcourir librement la steppe. Cette contrainte amena les Tatars de l'Ukraine et du Don, puis les Bachkyrs de l'Oural a une transformation sociale. Les ressources de ces pasteurs etaient diminuees par le retrecissement de leur aire de parcours. En Russie, se posait la meme question qu'en Algerie apres la conquete française. Le nomadisme devait laisser libres ses terrains de transhumance pour l'installation de colons nouvellement venus. Les Slaves forcerent les Tatars a restreindre leur vie pastorale. Pour les empecher de mourir de faim, le gouvernement les employa comme gardes frontieres, leur allouant une solde en nature ou en argent. On leur facilita la construction de demeures fixes, au moins pour Thiver, l'ac-

(I) Dans un article de *la Jievue de Paris*, 15 mars 1905, *Le Probleme russe, //, Nationalites et Religions*, ML V. Berard defend la politique des tsars qui fut toujours tres tolerante, dit-il. Il avoue cependant que « la sainte Russie n'a persecute que certains Tartares du Volga, les Kerachines, qui, apres conversion a l'Orthodoxie, retournaient aux pratiques musulmanes ». Us avaient sans doute ete tres mal convertis. — M. Berard indique en outre quels services les tsars ont su tirer des agents musulmans en Perse, en Chine, au Caucase ; comment ces derniers vantaient la puissance du tsar blanc et faisaient de la propagande pour lui, et comment les Anglais, dorit la politique en Arabie et en Egypte a toujours ete si suivie, ont su profiter des plaintes des Tatars russes pour faire immediatement relever le gant par les journaux musulmans du Caire.

quisition d'instruments aratoires; on leur distribua des semences. Le type du semi-sédentaire fut ainsi créé dans la steppe, le type du Cosaque qui tend, d'après M. Poincard, à évoluer vers le type du paysan vivant en communautaire. Dans les villes, l'élément tatar se tournait vers le petit commerce et la petite Industrie, pendant que, comme en Algérie encore, beaucoup de déracinés venaient échouer dans les centres urbains. Ces déracinés se joignirent, pour la plupart, aux éléments révolutionnaires qui ont, en 1905, ébranlé la monarchie des tsars.

L'agitation tatare a une autre cause. Le développement des moyens de communication a fait pénétrer parmi les Musulmans les idées nouvelles de civilisation. Des traductions persanes des auteurs occidentaux, des études critiques sur Schopenhauer ont été trouvées chez les Kirghiz. M. Vambery rapporte qu'en 1904, Mohammed Fatih Gilmani publiait à Orenbourg un ouvrage intitulé: « *Un voyage en Crimée* », qui est l'ouvrage type résumant les nouvelles aspirations. Il fut édité à l'occasion du vingtième anniversaire du journal tatar « *Tordj-man* », l'interprète, lequel, tiré à 6.000 exemplaires, est imprimé en tatar, et lu non seulement dans la Russie méridionale, mais encore au Turkestan et dans l'Asie centrale. Cet ouvrage indique l'aveil du particularisme tatar, montre qu'il existe chez les Musulmans russes tout un mouvement religieux, politique et social vers l'adaptation des lois coraniques aux nécessités de la civilisation moderne.

Mohammed Fatih Gilmani, complètement acquis au progrès, attribue la regrettable stagnation de ses compatriotes à la politique à courtes vues, à l'ignorance, au fanatisme des Mollahs, directeurs spirituels des Ta-

tars. « Les lois de l'islam, dit-il (I), sont facilement applicables aux necessites de la vie moderne. L'arret Chez nous est uniquement du aux mollahs qui se soucient seulement de la lettre, et n'ont jamais penetre l'esprit philosophique de l'islam... Nous resterons dans cet etat, tant que nous ne nous serons pas debarrasses de ces prestres fanatiques ; ettant que nous n'aurons pas obtenu pleine possession de la liberty de conscience, nous serons incapables d'avoir une religion vraie, une politique vraie ! Les Musulmans des jours actuels ne vivent pas en vertu des prescriptions envoyees par Dieu, mais d'après les lois faites par les mollahs, venues des temps passes. Il existe chez nous des hommes de Dieu tres pieux et tres instruits, mais la grande majorite est composee de derviches superstitieux... Comme la plupart d'entre nous ne savent pas l'arabe — (langue dans laquelle est ecrit le Goran qui ne doit pas etre traduit) — nous ne lisons pas le Goran pour le comprendre en son esprit, mais nous en recitons les versets comme des perroquets... Nous autres Musulmans vivons encore au Moyen Age !...

Nos lois religieuses et ordonnances au sujet des femmes sont justes et liberates, mais elles sont mal appliquees par les hommes d'aujourd'hui. L'islam n'ordonne pas la polygamie, mais la permet seulement sous certaines conditions... Actuellement nos femmes sont ignorantes de leurs droits; leurs epoux, sans instruction, sans frein, les considerent comme des esclaves, agissent aupres d'elles en tyrans contre l'esprit de l'islam. Notre religion commande aux femmes de se voiler la figure

(I) D'après traduction anglaise du Professeur A. Vambéry. Budapest, Université, Janvier 1905. — Paru, Londres, Nineteenth Century, fevrier 1905.

et les mains, mais ne leur defend pas de frequenter les ecoles, les colleges, de professer, de se rendre aux mosques (1), d'ecouter les sermons, de dire la priere, de visiter les marches et d'y commercer, de cultiver les arts, d'ecrire meme, enfm de prendre part aux guerres et de se distinguer dans toutes les circonstances de la vie. Jadis de nombreuses Musulmanes ont ete celebres comme poetes, artistes, musiciennes, commerQantes (2), etudiantes, etc. » Et Tateur ajoute : « La condition de nos femmes est, malgre tout, plus heureuse que celle des Europeennes en general, car les veuves et les vieilles filles sont extremement rares chez nous (3). »

Ces aspirations de la classe musulmane instruite se retrouvent dans tous les pays d'Islam. En Russie elles ont coincide avec les transformations sociales qui jeterent un grand nombre de deracines dans les grandes cites meridionales. Ces elements se joignirent aux revolutionnaires de 1905 et publierent une vehemente protestation exprimant les griefs et les desirs de tous les Musulmans vivant en Russie. Sous forme de petition, leurs revendications parurent au Caire dans le n° e0 du journal *Le Turc*. En rèsume, les Tatars se plaignaient que la liberte de pensee, admise partout aujourd'hui, leur soit refusee, que les droits precedemment accordes

(1) En certaines mosques de l'Afrique du Nord, il existe un emplacement reserve aux femmes.

Il n'est pas inutile de rappeler la note 4 de la sourate **XX**, verset 24, de la traduction du Goran par Kazirmiski. Cette note s'applique suivant la Sunna a une belle femme qui priait aupres du Prophete a la mosquee, et que certains attendaient pour la voir sortir.

(2) Khadidja, Tepouse du Prophete, etait notamment une coHimerganteavisee.

(3) V. a ce sujet, *Conferences jranco-marocaines*.

par là tsars soient continuellement réduits par l'augmentation constante de la tyrannie gouvernementale, en plein milieu du xx^e siècle dans lequel règne l'esprit d'humanité. Après avoir énuméré les privilèges ainsi abolis, montre la propagande orthodoxe russe pour la conversion des Tatars à la religion officielle, la suppression des tribunaux et écoles islamiques, les Musulmans terminaient leur pétition par un vibrant appel aux grandes puissances européennes pour qu'elles intercedent en leur faveur, déclarant que si eux-mêmes « gagneraient en satisfaction, le tsar y gagnerait en sécurité ». Cet appel fut remis en 1905 au tsar, au sultan, aux puissances européennes.

Le gouvernement russe dut tenir compte du réveil de ses populations musulmanes. Le droit de vote leur fut accordé. Dans les provinces où les Musulmans dominaient par le nombre, ils purent élire à la Douma une quantité de députés fixée et garantie par l'autorité centrale. À la Chambre siègeront ainsi huit ou dix députés de leur foi. Ayant en principe des droits politiques égaux à ceux des Chrétiens, les Musulmans servaient dans l'armée au même titre que ces derniers, étaient admis aux plus hauts grades sans qu'il fut tenu compte de leur religion. Cependant, par suite des anciennes conventions, les Tatars de Crimée continuèrent à former un régiment spécial de cavalerie.

La Révolution russe de 1917 a déterminé les Musulmans à rechercher leur unité et leur autonomie particulières, comme le firent à Irkoutsk les princes mongols. Bien que le gouvernement provisoire leur eût promis un député à l'Assemblée constituante (juin 1917), les Tatars de la Volga, aussi bien que les Caucasiens et les Transcaspiens, envoyèrent des députés à la Conférence

Internationale de Stockholm pour reclamer l'autonomie des Musulmans russes, ou tout au moins le respect de leur nationalité. A Bakou se tint dans le même but un congrès musulman sous la direction de Toptschibashev, un des chefs les plus populaires de l'Islam en Transcaucasie, lequel siègea à la 1^{re} Douma.

Au début d'octobre 1917 s'est dessiné un mouvement puissant parmi les montagnards musulmans du Caucase septentrional, lesquels revendiquent le droit de participer aux comités démocratiques et aux administrations locales, conformément au principe des nationalités. A la même époque, à Khiva, dès que furent connues les émeutes du Turkestan, de Tachkend, un mouvement turkmène s'est déclenché sous le commandement de ce Shah Djoumert qui s'était déjà fait connaître dans les révoltes de 1916. Il a appelé aux armes toute la population masculine de la région nord-ouest de Khiva et ses bandes ont coupé le pays aux Russes.

Les Soviets et l'Islam. — Il ne semble pas que l'on ait bien compris en Europe l'importance du mouvement musulman en Russie. Après la guerre 1914-18, les peuples musulmans de Crimée, de la Volga, du Turkestan, du Caucase, les Tatars, les Turkmènes, les Tcherkesses et les Géorgiens, jamais oublieux de leur indépendance détruite par les tsars, accueillirent avec enthousiasme les principes favorables aux petites nationalités élaborés par le Président Wilson. D'ailleurs le loyalisme des musulmans russes au tsar était une prerogative personnelle de ce dernier. Les tsars disparus, le serment de fidélité cessait de valoir. Il n'apparaît pas que les Alliés aient cru devoir saisir le moment de regrouper tous ces petits khanats, toutes ces petites

republiques de guerriers, lesquels, avec un peu d'aide, auraient pu vivre et fournir de loyaux défenseurs à la cause de la justice. De même que les Arméniens du Caucase, de même que les Assyro-Chaldéens d'Ourmia que le Père Lazariste Decroo a conduits avec succès à la lutte aux confins de la Perse et du Kurdistan, jusqu'à la liaison avec l'armée russe, de même les Géorgiens, de même les Tcherkesses, lesquels avaient préféré la mort ou l'exil plutôt que la servitude russe, de même les Tatars, ne regurent des Alliés aucune assurance solide pour la reconnaissance de leurs droits.

Et pourtant le général Ludendorff dans ses « souvenirs » (pages 238-39) reconnaît que la rupture des communications pour l'envoi des pétroles entre Bakou et l'Allemagne, par suite des entreprises arméniennes, fut une des causes déterminées de la défaite allemande. Pourtant les Musulmans du Caucase semblaient, après la défaite de la Turquie, disposés à créer au Caucase des états indépendants.

Pourtant, pendant la guerre mondiale, les Chrétiens du Caucase avaient joué un véritable rôle militaire en ces régions. Les Arméniens et les Assyro-Chaldéens avaient bravement combattu dans les rangs de l'armée russe ; à la débâcle qui suivit, en décembre 1917, l'abandon du front par les troupes russes du Caucase, « le gouvernement de Transcaucasie, avec l'aide des missions alliées de Tiflis, décida de former des troupes nationales pour se défendre contre l'invasion turque ; les corps arménien, géorgien, et tartare furent fondés » (I).

(I) A. Poidebard, *Rôle militaire des Arméniens sur le front du Caucase, après la défection de l'armée russe*, dans la *Revue des Etudes arméniennes*, 1920, t. I, fasc. 2. Paris, Geuthner.

Mais la Georgie, sentant l'incapacite des allies d'aider les peuples caucasiens, se retourna bientet, au printemps, vers l'Allemagne et la Russie bolcheviste ; les Tatars, Musulmans tres travailles par les agents touraniens, firent rapidement cause commune avec les Turcs; ils s'efforcèrent d'empêcher le ravitaillement des Armeniens venant de Perse et couperent les communications avec Tiflis. La Georgie, oii les Tatars etaient nombreux, ne les empecha pas d'operer ainsi. Les Armeniens resterent seuls (I).

L'Armee armenienne comprenait trois divisions :
Ire Division a Alexandropol, general Arecheff.

2^e — à Erivan, general Silikoff.

3^e — mobile, general Andranik.

Brigade de cavalerie, colonel Korganof.

L'ensemble etait commande par le general Nazarbekoff. Au sud, aux confins de Perse et de Turquie, operaient les troupes assyro-chaldeennes comprenant :

La brigade chaldeenne, agha Petros,

— nestorienne, Patriarche Marshimoun,

un bataillon armenien, Stephanian;

ces troupes etaient dirigees par un etat major russe.

Mais ces derniers soutiens de l'indépendance du Caucase etaient bien peu devant l'ennemi : a fin mai 1918, les Allemands débarquerent quinze mille hommes a Poti pour tenir la ligne Batoum-Bakou. Deja 30.000 Turcs avaient forme la « Grande Armee caucasienne de l'Islam » qui, composee des divisions venues de Palestine, appuyee par les irreguliers Kurdes et Tatars, finit par avoir raison de l'heroique resistance des Armeniens. Ces derniers resisterent cinq mois, de Janvier a

(I) Henry Barby, *Les extravagances bolcheviques et Vepopee armenienne*. Paris, Albin Michel.

mai 1918. Ourmiah tomba le 5 août 1918, Bakou le 15 septembre. Une petite brigade anglaise, venue de Perse, sous les ordres du général Dunsterville, parut à Bakou du 5 au 17 août, trop tard cependant pour sauver la ville.

Depuis, les peuples caucasiens ont essayé de vivre à l'état libre en profitant de l'anarchie régnant aussi bien en Turquie qu'en Russie. Mais très vite le besoin d'aide se fit sentir, surtout que grandirent bientôt les Bolchevistes d'une part, les Kemalistes de l'autre. Le Caucase est actuellement le point où se rejoignent l'imperialisme moscovite et l'imperialisme touranien, alliés pour une cause commune, la destruction de l'entente des puissances européennes.

Les Russes des Soviets semblent avoir repris pour leur propre compte le rêve allemand de l'Islam au service des pangermanistes, mais cette fois pour la plus grande domination des Bolchevistes. De 1919 à 1920 se multiplièrent les voyages des Commissaires du peuple, en Crimée, au Caucase, en Asie centrale, en Asie Mineure, en Perse, en Afghanistan, en Sibirie, peut-être même en Chine pour rallier les peuples musulmans autour des Soviets. Ceux qui combattaient recevaient subsides en or, munitions, matériel. À Kazan, sur la Volga, où réside le grand Mufti des Musulmans de Russie, Trotsky faisait fonder dès 1920 une école militaire destinée à former des officiers musulmans de toutes nations. Moustafa Kemal envoya à cette école un certain nombre de ses officiers. À Kazan les élèves ne recevaient pas seulement une instruction militaire, mais ils étaient encore spécialement instruits dans les doctrines bolchevistes et dans la haine due à l'Angleterre et à la France. Dans l'armée étaient créés des régiments de chaque nationalité

afin de bien montrer le caractère international de la lutte. Il est probable qu'une influence germanique donnait les directives.

Il semble que dès les années 1919 et 1920, les Soviétiques aient cherché à dresser l'Islam contre l'Europe. De leurs efforts politiques auprès de tous les princes musulmans d'Asie, et leur réelle sollicitude pour le mouvement kemaliste. En effet l'existence de la Turquie, siège héréditaire du khalifat, leur était nécessaire. Les premiers contacts furent bons. Les Caucasiens bolcheviques se tournèrent naturellement contre les Caucasiens Chrétiens. Les Tatars se joignirent pour le écrasement de l'Arménie aux Ottomans du général kemaliste, commandant l'Armée du Caucase, Kiazim Karabekir pacha. Malgré une héroïque résistance, les Arméniens qui séparaient encore le bolchevisme du kemalisme, furent submergés par la vague islamique. Mais alors intervinrent les Russes. Lénine et Trotskiy repriment volontiers, quand ils le peuvent, l'impérialisme des tsars. Après avoir visé à leur tour Tsarigrad, Constantinople, ils se souvinrent que l'Arménie avait été pour les Moscovites le bastion avancé vers Constantinople et la domination en Asie antérieure. L'Arménie déclara se rallier au bolchevisme. Il est certain d'ailleurs qu'au milieu de ses puissants ennemis, l'Arménie ne pouvait exister qu'avec l'appui des Russes. Quoi qu'il en soit, les Bolcheviks intervinrent près des Kemalistes et exigèrent que l'Arménie soit épargnée.

D'ailleurs les dirigeants russes et turcs dominés par l'inspiration allemande s'entendent fort bien, malgré les disaccords de détail. Le germanophile Enver pacha a la solde de Berlin et très en faveur de Moscou — que Ton voudrait faire passer pour un ennemi de Moustafa

Kemal — paraît partout où ce dernier négocie. Enver a fait aboutir les négociations kemalistes à Berlin, à Moscou, au Turkestan, en Afghanistan ; son titre actuel de « Président du Caucase musulman soviétique » lui permet en ce noeud vital des races, des religions, qu'est le Caucase, d'agir dans tout l'Orient, et de mettre cet Orient à la disposition de ses patrons. Kemal craint Enver et Enver, s'il n'avait pas une meilleure situation, pourrait songer à renverser Kemal ; mais ces hommes sont tous au service des mêmes ambitions et doivent se supporter. Le paysan turc est foncièrement hostile aux principes anarchiques, mais encore le bolchevisme est assez souple pour ne pas heurter de front ceux dont il a besoin. D'ailleurs la transformation récente des Soviets en gouvernement autocratique et capitaliste sous la direction des Allemands ne fait nullement prévoir la possibilité d'une rupture Moscou-Angora, au contraire. Le bloc puissamment outillé de l'Allemagne, de la Russie, de la Turquie, est à craindre.

Pour ces raisons, il est indispensable de suivre les agissements des Soviets dans le monde musulman et l'évolution des groupements islamiques en Russie et au Caucase. La nomination du Cheikh Senoussi, comme Président du Comité panislamique de Moscou, de ce cheikh qui a déjà reçu le titre de maréchal d'empire turc commandant les tribus arabes contre les Français et les Anglais, de ce cheikh contre lequel combattent les Italiens en Tripolitaine et qui a une si grosse influence en Afrique, doit particulièrement attirer l'attention.

Au Caucase git, semble-t-il, le noeud de la question orientale. Supposons que tous les groupements chre-

tiens puissent se rassembler, latter, être soutenus, qu'autour d'eux s'unissent les tribus musulmanes hostiles aux Turcs — ce qui se fait déjà, — le pantouranisme sera étouffé dans l'oeuf : si les Grecs d'Asie Mineure agissent de même dans l'Ouest, il est certain que le bloc Angora-Moscou sera dissocié et la puissance germanique affaiblie.

Crimee. — La Crimée qui fut le dernier refuge de l'indépendance musulmane en Russie a obtenu au début de l'année 1922 la reconnaissance de son indépendance par les Soviets. Le gouvernement de Moscou a ratifié les 24 articles proposés par le Congrès national tatar criméen comme devant servir de base aux institutions de la nouvelle république. Cette république avait déjà été votée par le Kouriltai (assemblée de 1917), et prend maintenant consistance.

Les langues officielles de la République sont le tatar et le russe. Sous le régime des tsars, les Tatars formaient un régiment de cavalerie indépendante. Le nouvel État aura son armée à part avec ses instructeurs russes.

Il est à noter que les Tatars de Crimée ont maintes fois prononcé leur attachement au sultan khalife ottoman et qu'en Turquie existent de nombreux groupements de Tatars criméens partis de leur pays pour avoir préféré Texil à la servitude aux Moscovites.

CHAPITRE XV

L'ISLAM DANS L'INSULINDE

I.—L'ISLAMISATION.

Les lies de la Sonde comprennent aujourd'hui plus de trente-six millions de Musulmans. Les groupements les plus importants se trouvent e Java, Sumatra et Madura. Borneo est islamise sur tout son pourtour. Les marins arabes et persans qui allaient en Chine, passaient par le detroit de Malacca, faisaient escale dans rinsulinde. Ces navigateurs laisserent dans les iles de nombreux missionnaires qui fmirent par s'installer dans Parchipel malais. Les auteurs arabes indiquent que des l'annee 850 apres Jesus-Christ, les Musulmans pene-trerent dans ces regions, mais la veritable expansion islamique n'eut lieu que beaucoup plus tard.

L'Islam penetra dans Sumatrá vers II70, grace e de puissantes missions venues de PInde. A Java, le premier missionnaire musulman, Malik Ibrahim, mort en I4I9, fut suivi de Raden Rahmat (I4e7) (I). Les deux hommes venaient de la cote du Malabar, region dans laquelle regnait le rite shafeite ; ce fut par suite ce systeme qui fut introduit a Sumatra et à Java. Les missionnaires, suivant renseignement donne par le Goran, employment d'abord la persuasion, puis la force, dàs que leurs disciples furent assez nombreux pour imposer leur volonte aux iricredules.

(I) Harlmann, *-der Islam* ; Margoliouth, *Mohammedanism*.

Des royaumes musulmans se fondèrent dans les ties. Ibn Batouta, dès 1436, signale Tun d'entre eux sur la cote septentrionale de Sumatra; en 1500, celui de Menang Kabau fut celebre. Enfin en 1518, les Hindous qui etaient les maitres du pouvoir en Insulinde, furent chasses et remplaces par les Musulmans comme ils le furent pareillement en Hindoustan. L'Islam devint la religion dominante au sud et au nord de Java, a Sumatra, gagna la peripherie de Borneo, les Moluques, les Philippines, les Soulouques, sans que les Hollandais puissent arreter cette islamisation.

II. — LES EUROPEENS EN INSULINDE.

La croisade des epiccs qui s'etait poursuivie le long des cotes orientales de l'Afrique et de l'Inde avait amene, à la suite des Portugais, les Hollandais jusque dans l'Insulinde. Ces derniers atteignirent les iles de la Sonde vers le milieu du xvi^e siecle, fonderent Batavia en 1610. En 1749, un des princes indigenes abdiqua en leur faveur; la compagnie hollandaise des Indes de l'Est, maitresse du privilege d'exploitation dans l'Archipel, essaya d'administrer la region, mais ne put tirer parti des avantages obtenus jusqu'en 1758, date a laquelle, apres de violents combats, les Hollandais reussirent a imposer leur autorite a toute l'ile de Java. Se reservant le gouvernement direct de toutes les provinces cotieres du nord, ils restaurerent dans l'interieur et dans les districts meridionaux, les princes indigenes qui furent declares independants (1808). En 1811 Java fut occupee par les Anglais, mais restituee aux Hollandais par le traite de Paris. Depuis cette epoque, les Neerlandais administrent les iles de la Sonde.

III. — LES MUSULMANS DE L'INSULINDE.

Le nombre des Musulmans dans l'Insulinde augmente annuellement. Le but commercial, politique, religieux, des premières expéditions avait eu pour résultat le mariage de nombreux Musulmans avec des femmes indigènes, et par suite l'apparition de métis attachés au pays. C'est par eux que l'Islam a pris un caractère spécial dans ces régions. En raison de leur énergie, de leur fortune bientôt gagnée, de leurs esclaves, les disciples de Mahomet, au milieu d'une population native, douce et facile, acquièrent bientôt une grande considération et l'Islam avec eux. En conséquence, la persuasion jointe à la force causa le succès de la nouvelle religion dans l'archipel malais.

Aux missionnaires venus de l'Inde, à leurs descendants, aux natifs convertis, s'ajoute aujourd'hui un nouvel élément, l'élément purement arabe. À Java les Arabes sont représentés le plus souvent par des émigrés venus du Hadramaout, province d'Arabie. Ils sont 17.000 à Java, 8.000 dans les possessions extérieures (1).

Ces Arabes sont avant tout des commerçants, venus dans l'archipel pour s'enrichir, et tiennent à retourner dans leur pays aussitôt que possible. Cette situation les détermine à suivre une politique spéciale vis-à-vis du gouvernement. Malgré leur zèle religieux réel, ils cherchent à ne pas se rendre défavorables les Hollandais dont ils ont besoin pour leurs affaires. Dans tous leurs actes, ils invoquent les préceptes coraniques qui peuvent leur servir, mais même ceux d'entre eux qui ont acquis sur les

(1) J. Chailley-Bert, *Java et ses habitants*. Colin, Paris, 1900, p. 104.

indigenes une grande influence morale et religieuse tiennent surtout à faire preuve d'une correction absolue, ou relative, envers les maîtres du pouvoir.

« Il existe à Batavia un chef religieux célèbre, nommé Said Osman ben Abdallah Alaoui. Il est en relations étroites avec les autorités spirituelles de La Mekke. Il enseigne le droit musulman et se montre sur le terrain scientifique, dans son cercle restreint d'auditeurs, très intransigeant sur les doctrines fondamentales de l'Islam. Il publie fréquemment de petits livres semblables aux tracts protestants, dans lesquels il vise à purifier la religion islamique de Java de tous les apports d'origine chinoise ou européenne qui ont altéré son caractère et sa pureté. Mais ce qu'il doit à la religion ne lui fait pas oublier ce qu'il doit à l'Etat. Il professe en toute occasion le respect aux autorités établies; condamne sévèrement la doctrine pseudo-islamique en vertu de laquelle il serait méritoire de s'approprier les biens d'un rōumi; enfin dans les petits tracts que je viens de dire, ou il ne s'agit plus, comme dans les cours, de droit, de science, mais d'art et d'application, il a soin de consulter des amis européens sur la correction politique des opinions qu'il professe, et sur le jugement qu'en porteront les autorités hollandaises. » (I)

Cette citation de M. Chailley-Bert indique l'état d'âme des Arabes résidant à Java. Quant à la population indigène, elle ne semble pas d'un islamisme bien farouche. Sous le couvert de préceptes coraniques, se retrouvent, de ci de là, l'adoration des vieilles divinités locales, les vagues souvenirs de Thindouïsme qui se marquent par le respect de fétiches, d'animaux sacrés, et de

(I) Chailley-Bert, *op. cit.*, p. 107.

representations qui ne sont guere conformes au Goran. Le climat est pour beaucoup dans cet amollissement de l'ardeur musulmane. Les metis d'arabes et de natifs seraient sans doute plus portes a se grouper, mais ce serait sans doute pour des revendications politiques. Une constatation se fait cependant: les naturels ont le plus grand respect pour tous ceux qui ont approche La Mekke et pour tous ceux qui proviennent des regions voisines de la patrie du Prophete. Les Arabes du Hadramaout, pourtant eloignes du Hedjaz, ont ainsi un ascendant reel personnel sur les indigenes de Farchipel(I).

Quoi qu'il en soit, Ton peut dire que les Musulmans ont, dans les iles de la Sonde, accepte, apres un certain nombre de revoltes, la domination hollandaise. Le fanatisme musulman n'existe pour ainsi dire pas, malgre quelques explosions, dans Tarchipel malais. Peut-etre TIslam, au terme de sa course, n'avait-il plus assez de force expansive pour soulever les nouveaux convertis ? Peut-etre encore, le climat amollissant, qui dans l'Inde avait fait perdre aux farouches conquerants nordiques leur vigueur premiere, le climat devorateur d'energies, qui a cree, dans ces regions, une race douce et facile, sauf quelques rares exceptions, peut-etre le climat esfc-il la cause de la faiblesse, de l'inefficacite de l'Islam en ces regions ?

(I) D'apres Chailley-Bert, *op. cit.* — Le nombre des pàlerins augmente en raison de la facilite des moyens de transport.

Année	Java et Madoura	Possessions Exterieures
1890.	2.257 pelerins	. . . 3.528 pelerins
1891.	2.536	. . . 4.011
1892.	3.160	. . . 4.306
1893.	3.897	. . . 4.766
1894.	3.835	. . . 4.335
1895.	7.088	. . . 4.395
1896.	4.805	. . . 4.195

Les tendances modernes. — Cependant, vers 1900 et les années précédentes, on signalait aux îles de la Sonde une action plus vive des confréries religieuses, une recrudescence du nombre de pèlerins se rendant à La Mekke. Le panislamisme de l'Ottoman Abd ul Hamid avait-il touché ces régions ?

Il semble qu'il se soit produit là un mouvement semblable à ceux qui se sont produits dans les autres pays musulmans. La politique des ordres religieux s'est opposée un peu partout à l'occupation européenne de la fin du XIX^e siècle. Les moyens de transport étendus ont en même temps facilité les voyages. Or les habitants de l'Insulinde tiennent beaucoup au rite extérieur, à la considération que procure le titre de hadji. Il ne faut sans doute pas voir dans cette recrudescence de pèlerins une conséquence du panislamisme ottoman. Chez les métis plus attachés aux revendications, chez les naturels lettrés, ce mouvement indique sans doute comme ailleurs les premières tentatives vers un essai de « self-control ». Mais il ne semble pas que les indigènes arrivent de longtemps à un résultat tangible.

Pendant la guerre mondiale, il y eut aux îles de la Sonde une sérieuse agitation d'origine allemande, laquelle a causé des appréhensions sérieuses au gouvernement hollandais. Il y eut d'ailleurs à cette époque des pourparlers importants entre le représentant des Javanais à La Mekke, qui est un algérien, et le Consul de Hollande à Djeddah. Cette influence hollandaise par les Musulmans n'était pas favorable à l'Entente, et en particulier hostile à l'Angleterre.

Les Hollandais sont solidement établis dans l'Insulinde. Us ne pourraient en être chassés que par une puissance militaire et navale considérable. Les Arabes

seuls sont impuissants. D'ailleurs le gouvernement n'a maintenu que très peu de princes musulmans et surveille de très près ceux qui restent. Il possède en M. Snoucke-Hurgronje un islamisant des plus distingués qui connaît à fond les mouvements de l'âme musulmane ; et qui connaît cette âme la possède, Tempêche de nuire, et peut la diriger dans le sens le plus convenable aux intérêts de la métropole. Cependant les progrès de l'Islam dans les Indes hollandaises sont considérables. Il s'y imprime des journaux en arabe. Des 1910, le sultan marocain, Moulay Hafid, recevait de ce pays des lettres, des journaux, des télégrammes approuvant sa répression de la révolte du Rogui Bou Hamara, répression que l'Europe au contraire avait jugée barbare et féroce. Les pèlerins de Java constituent, à La Mekke, le plus fort des groupements, celui qui apporte le plus d'argent et dépense avec le plus de somptuosité. Une colonie javanaise importante demeure à La Mekke et à Médine(1). Pendant la guerre de 1914-18, elle n'a point dissimulé ses affinités germaniques. Le gouvernement hollandais, d'ailleurs, comme celui des Indes anglaises, a marqué vis-à-vis des groupements musulmans dépendant de lui une condescendance qui les a enhardis, et en 1920 a causé de légitimes inquiétudes.

(1) Le consul de Hollande à Djeddah, port de La Mekke, y possède, du fait de l'importance des capitaux importés par ses ressortissants, une situation de premier plan, qui causa pendant la guerre des appréhensions assez fortes au gouvernement britannique pour que ce consul, capitaine de frégate en congé, ait été mis dans l'obligation de ne correspondre avec son gouvernement qu'en français et sans se servir de codes chiffres. Il devait en outre remettre au Lieutenant-Colonel britannique à Djeddah copie de ce qu'il écrivait et de ce qu'il recevait ; des précautions devaient d'ailleurs être prises au Gaire pour réparer les omissions qu'il aurait pu commettre.

Heureusement, la race est peu belliqueuse, la direction hollandaise est tres avisee, ses ressortissants se conforment rigoureusement a ses directives et aujourd'hui une accalmie est survenue. La meme question se pose la pour l'avenir que dans toutes les regions peulees par des Musulmans.

CHAPITRE XVI

L'INDE MUSULMANE

L'Inde actuelle compte environ trois cents millions d'habitants dont plus du sixieme est musulman, soit environ 50 millions de Musulmans. Neuf cents ans auparavant, l'islam n'avait pas un adepte a l'Est de l'Hindus ; aujourd'hui, le roi d'Angleterre possede plus de sujets musulmans que n'en ont le sultan de Turquie et le shah de Perse reunis.

Certains historiens ont voulu voir dans la conquete de l'Inde par l'islam, moins une expansion voulue par les chefs musulmans, que le resultat d'un de ces courants seculaires qui poussent de temps a autre les tribus de l'Asie centrale, Huns, Mongols ou Turcs, vers l'Europe ou la Chine. L'histoire demontre le contraire. Si les conquerants arabes ne firent qu'effleurer la terre des radjahs, leurs successeurs turcs, eux, firent de l'Inde un empire musulman, suivant une volonte raisonnee.

Premiers contacts de l'islam et de l'Inde. Les Arabes. — Les marins arabes etaient des familiers des ports hindous. L'islam leur donna le pretexte de raids vers les villes cotieres, d'ou ils rapporterent de grandes richesses. Ainsi sous le khalife Omar, en 637, Tana (Bombay) fut pillée. Mais ces expeditions maritimes ne furent guere que des aventures de corsaires : les Arabes chercherent la voie de terre par l'Afghanistan actuel pour atteindre les Indes. Ils furent longtemps retardés par

la constitution physique du sol. En effet, si au vii^e siècle, les « Sarrasins » briserent presque toutes les résistances humaines, ils furent souvent obligés de s'arrêter devant les obstacles naturels. (Test ainsi que les hautes cimes de FHindou-Kousch sauverent longtemps FHindoustan.

Les attaques arabes dans l'Est eurent lieu relativement tard, car les Musulmans furent occupés par les Berberes d'Afrique jusqu'à la fin du vii^e siècle. Cinq ans avaient suffi pour soumettre la Syrie, deux pour l'Egypte, sept pour la Perse, mais Carthage dura plus d'un demi-siècle et les Berberes furent en perpétuelle révolte. Aussi les khalifes envoyaient-ils plutôt dans l'ouest leurs forces disponibles. Cependant au vii^e siècle le Belouchistan (Makran) fut occupé, et en 664 Kaboul en Afghanistan fut enlevé. De nombreuses conversions à l'islam suivirent la conquête.

Le premier succès arabe dans l'Inde coïncida avec deux autres succès importants des Musulmans en des régions opposées du globe. L'Espagne gothique fut écrasée en 710 à la bataille du Guadalete. Les étendards de l'islam furent portés en 711-14 de Samarcande à Kashgar, dans le Turkestan chinois actuel. La vallée de l'Hindus fut envahie en 712. Ces trois succès marquent l'apogée de la puissance omeyyade.

Le même Al Hajjaj, gouverneur de Chaldée (Irak), qui envoya vers le nord Kuta'ibah porter l'islam sur les frontières tatarcs, chargea vers la même époque son cousin Mohammed ben Kasim de marcher sur l'Inde. Cette continuité de vues contre lesquelles d'ailleurs le khalife marqua quelque répugnance, prouve la volonté de l'expansion islamique vers l'Hindoustan.

Mohammed ben Kasim conquiert rapidement la vallée

de l'Hindus. Les peuples soumis furent si bien traités que la mémoire du général arabe est longtemps restée populaire. Malheureusement Mohammed ben Kazim perit victime d'intrigues de cour. Al Hajjaj lui-même était mort. Les Arabes conquérants du Sind (714-717), ne regurent aucun renfort. Ils fondèrent alors des dynasties indépendantes dans la vallée de l'Hindus. Masoudi vers le x^e siècle signale leurs groupements.

Ainsi se termina la tentative d'Al Hajjaj vers l'Irlande. L'affaire fut reprise trois siècles plus tard.

Les sultans de Ghazni. — Les armées de Mohammed ben Kazim étaient composées d'Arabes. Les conquérants de l'Inde furent de race turque; c'est de l'Afghanistan que partirent ces Turcs musulmans.

La chute de la dynastie omeyyade, le déplacement de la capitale de Damas à Bagdad par les Abbassides, furent suivis d'un afflux d'influences persanes. Le déplacement de la capitale de Damas à Bagdad marqua la reprise de la prédominance asiatique sur la civilisation hellénique. Les Persans, plus souples, moins rudes que les Arabes, remplacèrent ces derniers dans la plupart des postes; comme le pouvoir central devenait de plus en plus faible, les gouverneurs de provinces éloignées se rendirent pratiquement indépendants du khalifat. Us fondèrent même de véritables dynasties dont la plus puissante fut celle des Samanides dans la région de l'Oxus. En même temps, les khalifes s'entourèrent de prétoriens, jeunes enfants turcs capturés sur les frontières nord-est de l'empire et dressés au métier des armes. Les sultans ottomans devaient plus tard reprendre cette institution en errant les Janissaires, qui au lieu d'être de jeunes enfants, de race turque, furent de jeunes Chrétiens recrutés de

force et convertis à l'Islam. Graduellement, les officiers de cette garde prétorienne obtinrent d'être mis à la tête des provinces. Ainsi du Caire à Samarcande, les Turcs devinrent rapidement la race dominante.

Dans l'Est la dynastie samanide, après deux siècles de puissance, devint également la proie d'aventuriers turcs. Parmi eux un ancien esclave des Samanides, Alptigin (9e2), se déclara indépendant comme chef de la petite principauté dont la capitale fut Ghazni entre Kaboul et Kandahar. Son deuxième successeur (977), Sabouktigin prit le titre d'emir. Plus tard il reçut du khalife le titre de « Nasir ed din ». Ce Sabouktigin incursionna dans l'Inde proprement dite, mais ce fut son fils Mahmoud qui porta à son plus haut degré la gloire des princes de Ghazni. Il fut le premier chef musulman de ces régions à se parer du titre de sultan. En effet Mahmoud était un croyant convaincu, et comme tel, s'efforça de propager l'Islam ; il étudiait les Sourates et copiait lui-même le Goran. Le khalife de Bagdad, ému de ses qualités guerrières et religieuses, lui envoya le titre de « sultan de Ghazni et Khorassan ». Dans sa joie, le nouveau sultan fit le vœu de prêcher chaque année la guerre sainte contre les infidèles de l'Hindoustan. Il fit ainsi quinze ou dix-sept expéditions dont la conséquence lointaine fut l'islamisation de l'Inde.

Dix ans après la mort de Mahmoud, les sultans de Samarcande avaient repris la Perse. Vers 1038, Toghrul beg le Sedjocide fit rentrer dans la vassalité les sultans de Ghazni. Ghazni fut, en 1150, détruite par les gens de Ghor. Le dernier descendant de Mahmoud, Masoud, s'enfuit dans sa province indienne de Lahore. Sa dynastie y resta maîtresse jusqu'en 118e, date à laquelle Mohammed de Ghor s'empara de la région.

Les sultans de Ghor et de Ghazni. — Le fr[^]re cadet du prince de Ghor fut placé sur le trône mine de Ghazni (1173-74). Il fut appelé sultan Muizz ed-din ou encore Mohammed de Ghor. De 1175 à 1187, ce prince soumit Moultan, le Sind et Lahore. Le sultan voulut s'engager dans les riches provinces de l'Inde supérieure ; il fut d'abord vaincu par les Radjpouts hindous, mais en 1193, s'empara de Delhi et de Benares, en 1196, de Gwalior, en 1203 de Kalanjar. Ce dernier succès complétait la soumission de l'Inde supérieure.

Vainqueur, Mohammed de Ghor, qui avait succédé à son frère en 1203, retourna à Ghazni et tourna ses armes vers le nord. Il fut vaincu dans le Khwarizm (Khiva), et se borna à son empire. Rappelé dans l'Inde, en 1205, par la révolte des Khokars, Mohammed noya l'insurrection dans le sang, mais fut assassiné au retour par un fanatique (mars 1206).

Avec Mohammed de Ghor, l'occupation de l'Inde par les Musulmans devint effective et permanente. Sans doute le souverain fut toujours un Afghan aux yeux aussi bien tournés vers l'Oxus que vers l'Hindus, mais il laissa dans l'Inde un vice-roi. Ce vice-roi donna naissance à la fameuse dynastie des Rois Esclaves de laquelle part cette longue suite de souverains musulmans qui, de Delhi, ont gouverné l'Inde jusqu'à la désastreuse révolte des Hindous contre les Anglais. C'est ainsi que par Mohammed de Ghor se fait la liaison entre le khalifat islamique et l'Inde musulmane.

Les sultans turcs de Delhi: 1°) Les Rois Esclaves. — Le vice-roi laissé dans l'Inde par Mohammed de Ghor fut le général Malik Koutb ed-din Ibak. Né dans le Turkestan, il avait été acheté comme esclave par le prince de-

funt. Ses victoires eclatantes lui valurent de la part du sultan Ghiyas ed din, successeur de Mohammed de Ghor, l'envoi du titre de sultan, avec Delhi comme capitale.

Il ne faut pas s'etonner de voir un esclave parvenir aux plus hautes dignites. L'Islam est egalitaire : l'esclave fait partie de la famille et de laquelle il est tout devoue. Dans l'empire sedjocide les esclaves jouerent un role important. La garde mameluk de l'empereur Malik shah fut une ecole de gouverneurs capables.

En ces temps-la le prince, faute de fils, designait souvent un esclave comme general ou comme gouverneur. Avoir ete esclave de Malik shah constituait alors un veritable titre au respect. Les grands vassaux esclaves des Sedjocides furent aussi loyaux que les Batars du Moyen Age. Quand ils assumerent a leur tour le pouvoir royal, ils transmirent a leur lignee les hautes qualites de leur seigneur et maitre ainsi que les traditions de la maison princiere. Quelqu'un deplorait devant Mohammed de Ghor que ce prince n'eut pas d'enfant male : « N'ai-je pas des milliers de fils en mes esclaves turcs ! » Aussi, ne trouva-t-on rien d'extraordinaire a ce que Ghiyas ed din envoyat le titre de sultan au general Koutb ed din, le plus celebre des esclaves du Ghor. D'ailleurs il est possible que les Sultans preferent employer leurs esclaves plutot que des gens de grande famille : les grands, surtout les princes, font toujours figure de pretendants a un moment donne.

La facilite avec laquelle les Musulmans monterent sur le trene de Delhi n'a, non plus, rien d'extraordinaire. La hierarchie des castes dans l'Inde avait prepare les habitants a se soumettre au pouvoir existant. Il y eut seulement une caste de plus, celle des Musulmans. Les Hindous reconnaissaient avec la meme resignation le

souverain quel qu'il fut, Radjpoute, Musulman, Mongol, sans se laisser, d'ailleurs, entamer dans leurs mœurs et dans leurs croyances. Dupleix et ses Français, puis les Anglais furent également acceptés plus tard avec la même facilité, comme représentant une caste supérieure.

Les sultans musulmans de l'Inde furent complètement indépendants des khalifes, bien qu'ils aient reconnu leur suzeraineté. Les rois de Ghor et Ghazni reçurent le titre de sultan; de même, les sultans de Delhi recevront avec joie et vénération l'investiture du Commandeur des Croyants, mais pratiquement les souverains de l'Inde eurent toujours une politique et une action indépendantes. Les princes musulmans de l'Inde régnerent surtout par la force : les armées ne leur firent pas défaut; en effet, ils savaient pouvoir toujours trouver dans le nord des guerriers de leur foi susceptibles de s'engager le cas échéant dans leurs armées. Des lors commence véritablement l'histoire de l'Inde en tant qu'Etat islamique.

En peu de temps, Sultan Koutb ed-din, aide par son général Mohammed Bakhtyar, un Turc encore, assura son autorité de l'Hindus au Bengale. Le fils du sultan parut incapable de lui succéder : ce fut un de ses esclaves turcs, Iltoutmish, qui fut placé sur le trône par les chefs de Tarmee (1211).

Iltoutmish combattit d'abord ses frères esclaves ; le Turkestan, la Perse, l'Afghanistan, l'Inde furent à ce moment-là ébranlés par l'invasion mongole de Gengis-Khan. Les trônes s'écroulaient, les princes et les peuples fuyaient vers l'Inde. L'émotion fut profonde dans toute la péninsule, mais le « Fleau de Dieu » renonça à sa première idée de revenir en Mongolie par la vallée du Gange et l'Assam. Iltoutmish sortit de la tempête plus fort que jamais. Ses rivaux disparurent.

Iltoutmish atteignit l'apogée de sa puissance en 1229, quand le khalife de Bagdad le reconnut comme sultan de l'Inde. Il mourut dans toute sa gloire en 1236. Des princes insignifiants lui succédèrent. Enfin, en 1246, Nasir ed-din Mohammed, roi faineant, prit comme maire du palais un Turc esclave, du nom de Balban.

D'abord ministre, puis sultan à la mort de son maître, Balban reforma l'empire musulman, combattit les raids incessants des Mongols vers l'Inde où se réfugiaient tous les fugitifs de l'Asie centrale. Balban mourut en 1287.

Les fameux esclaves héritiers d'Aybek n'existaient plus ; Balban s'entoura à son tour d'esclaves khaljis d'Afghanistan. Son fils Kaikobad fut déposé par ces esclaves qui élevèrent au trône un des leurs, Djelal ed-din (1290).

2°) *Les rois Khalj ou Khilji.*— Djelal ed-din eut encore à lutter contre les Mongols. Fort avancé en âge, il laissa la direction de l'empire à son neveu et gendre, Ala ed-din. Ce dernier fut le premier qui porta les étendards de l'Islam dans l'Inde méridionale (1294). Le butin fait dans ses conquêtes permit à Ala ed-din de gagner le peuple de Delhi. Il fit assassiner Djelal ed-din et monta sur le trône (1296).

Sous le règne de ce prince, les Mongols parvinrent jusqu'à Delhi, mais la vigoureuse résistance des Musulmans leur permit de refouler l'invasisseur. Ala ed-din vainqueur jugea ne pouvoir se fier aux Mongols convertis à l'Islam, lesquels habitaient un quartier spécial. Un massacre général eut lieu en 1297.

De 1302 à 1311, un général du sultan, Malik Kafour, plaça des gouverneurs musulmans dans l'Inde du sud

jusqu'au Malabar et sur la cete de Coromandel. D'immenses tràsors furent apportées a Delhi. Ala ed-din mourut en 1316, maître de l'Inde entière.

Les intrigues du harem, une réaction hindoue, les querelles intestines succéderent à l'ordre établi par Ala ed-din. Aussi en 1320, à la suite des troubles, les nobles offrirent-ils le trône à Ghazi-Khan Toughlak, gouverneur du Pandjab, qui vingt-neuf fois avait mis les Mongols en déroute.

3°) *La décadence Toughlak.*— Ghazi-Khan prit le nom de Ghiyas ed-din. Lui-même était un esclave de Balban. Il semble que, dans toutes ces dynasties, un souverain énergique épuise toutes les facultés d'une famille : Les enfants sont incapables de recueillir sa succession. Sans doute le climat meurtrier de l'Inde, le luxe, les plaisirs sensuels détruisaient rapidement les qualités héréditaires des montagnards ; sans doute les plaines de l'Indoustan étaient fatales aux qualités physiques et aux facultés morales des guerriers venus du nord-ouest. Peut-être aussi, les Sultans élevaient-ils leurs enfants dans la mollesse et dans l'ignorance pour n'avoir rien à craindre d'eux. C'est en tout cas une constatation qui se vérifie depuis le début de l'histoire de l'Inde.

Ghiyas ed-din fut remplacé en 1325 par son fils, Mohammed ben Toughlak, lequel, suivant la loi traditionnelle, porta à son plus haut degré de puissance l'Empire des Toughlak, que ses successeurs laisserent décliner. Le prince, pendant son règne de vingt-six années, aspira à la renommée universelle de conquérant. Après avoir soumis à nouveau, les uns après les autres, toutes les provinces de l'État, il réunit une grande ar-

mee pour soumettre la Perse". Cette armee se dispersa sans avoir rien fait. Le souverain pensa meme e conquerir la Chine : il rassembla dans ce but une centaine de mille hommes dont pres de quatre-vingt mille perirent dans les monts Himalayas.

Pour trouver les fonds necessaires a ses folles entreprises, Mohammed, surnomme le Prince des Monnayeurs, semble avoir voulu d'abord employer le papier-monnaie invente en Chine par le souverain mongol Khoubilai-Khan, et les billets dont les Mongols usaient couramment. Son experience ne reussit pas ; de meme echoua sa tentative de faire accepter par son peuple le cuivre comme petite monnaie a la place de l'argent. Mohammed ben Toughlak etait certainement un precurseur, mais il ne parvint pas a donner confiance aux Hindous.

Dans les derniers mois de son regne, le sultan completa la soumission du Dekkan. Malgre les rebellions, il gouvernait alors un etat plus grand que celui de n'importe lequel de ses predecesseurs. Grace a ses victoires, Mohammed ben Toughlak obtint du khalife abbaside refugie au Caire le titre de « Roi orthodoxe de l'Inde ». Il admit meme a sa brillante cour de Delhi un descendant miserable des khalifes de Baghdad. Malgre ces titres a Vattachement des Musulmans, le souverain ne fut pas aime. A la fin du regne, le Bengale et le Dekkan se separaient du trone ; des insurrections eclataient de toutes parts. Mohammed ben Tughlak, bien que lettre et savant eclaire, fut un prince trop brutal pour comprendre les besoins de son peuple.

Son successeur fut Sultan Firoz, son cousin, tin homme pieux qui reussit a rassembler a nouveau Tempire, se fit aimer par l'utilite des travaux publics entrepris.

Sous son regne, commença et prévaloir le système des présents annuels au sultan, système qui devint plus tard une taxe onéreuse sous l'empire mogol. Les vassaux durent envoyer des esclaves, des chameaux, des chevaux, de l'or et de l'argent: le prince qui envoyait les présents les plus considérables était naturellement le plus estimé. La cour de Delhi devint ainsi riche et opulente.

Mais Firoz, homme juste, comprit que le système d'impôts employé par son prédécesseur ne pouvait être maintenu. Les paysans étaient soumis aux taxes les plus dures. Sur l'avis du vizir hindou Makboul, la dette des agriculteurs fut annulée. Les taxes furent raménées au taux fixe par le Goran et les exactions furent sévèrement punies. Naturellement cette mesure rendit le prince populaire.

Pour la première fois depuis l'arrivée au pouvoir des Musulmans dans l'Inde, le sultan associa des Hindous au pouvoir. En effet, le recrutement des esclaves turcs dans le nord était tari: les souverains de Delhi, en se civilisant, avaient d'ailleurs perdu tout contact avec leurs montagnes natales. C'est alors qu'apparurent les Hindous dans le gouvernement; il semble d'ailleurs que leur entente avec les Musulmans ait donné d'excellents résultats.

L'Islam n'en fut pas oublié pour cela. Firoz resta, avant tout, un prince musulman. Fervent Sunni, il fit brûler des schismatiques et des idolâtres. En devout orthodoxe, il organisa des prières et des fêtes publiques. A la prière du vendredi, il ordonna de prononcer l'invocation à Dieu au nom de ses prédécesseurs les plus renommés, au nom du khalife qui l'avait consacré sultan, et au sien propre. Cette mesure montre de quelle ma-

niere les Musulmans indiens comprenaient leur attachement au khalifat: grand respect traditionnel et moral du khalife, mais comprehension parfaite de leur valeur et de leur autonomie.

Le proselytisme islamique se developpa sous Firoz. Les Hindous furent encourages a embrasser l'Islam. En meme temps que les brahmanes etaient imposes — ce qui ne s'etait jamais fait — les nouveaux convertis etaient exempts de la Capitation (Djizya). Naturellement nombre d'Hindous se convertirent. D'ailleurs le prince interdisait la construction de nouveaux temples hindous sous pretexte que le peuple ne devait pas prendre de telles libertes « dans un pays musulman ! »

Malgre tout, Firoz fut aime de tous ses sujets. Malheureusement, a sa mort (I388), aucun prince ne fut capable comme lui de maintenir l'entente entre Musulmans et Hindous ; une anarchie terrible regna dans Tempire. Tout le monde fut mis d'accord par l'invasion des Mongols de Tamerlan.

Le Terrible Boiteux ravagea la vallee du Gange. Musulman fervent, il n'epargna pas ses coreligionnaires de l'Inde, sous pretexte que leur foi etait degenerée. Maitre de Delhi d'ou s'etait enfui le dernier Toughlak, le Khan morigol, en partant pour l'Occident, laissa le pouvoir dans l'Inde a Khizr-Khan, un Seyyid — ou descendant du Prophete — chef de la famille la plus influente de la capitale.

Vice-roi de Moulton, le Seyyid eut d'abord a combattre le dernier Toughlak, Mahmoud (I405), toujours de nom sultan de Delhi. Ce dernier mourut en I413 sans heritiers.

4°) *Les dynasties sayyid et pathan.* — Khizr Khan

mourut en 1421, après sept ans de guerres continuelles. Prudemment, il ne s'était considéré dans l'Inde que comme le représentant de Tamerlan. Il conserva ce rôle même quand il assumait le pouvoir suprême en 1414.

Ses successeurs, limités comme influence au seul voisinage de Delhi, gagnèrent sans gloire. Le dernier, Ala ed-din, fit appel, en 1451, à un noble afghan, Bahlol Lodi, lequel remplit une fois de plus l'office de « maire du palais ».

Son fils, Sultan Sikandar, agrandit le royaume. Musulman fanatique, il détruisait tous les temples hindous qu'il rencontrait. Il mourut en 1517 après un règne prospère de vingt-huit ans.

L'empire avait été trop ébranlé par l'invasion mongole. L'autorité royale n'était plus respectée. De continuelles révoltes dévastaient l'État. À la fin, le gouverneur du Pendjab, Daoulat Khan Lodi, appela à son aide contre le sultan de Delhi, un Mongol, Babour, roi de Kaboul, lequel saisit l'occasion d'envahir l'Inde. En 1526, à Panipat, Babour fit subir à Ibrahim, le dernier des sultans turcs de Delhi, une cruelle défaite qui coûta à ce dernier le trône et la vie.

Les Mongols arrivaient à leur tour à la souveraineté dans l'Inde. Us la trouvaient déjà habituée au joug musulman. Sans doute la majorité de la population restait hindoue, mais les conversions à l'islam étaient de plus en plus nombreuses. En outre les conquérants turcs et afghans avaient amené très peu de femmes avec eux, s'étaient mariés dans le pays : la conquête des sultans turcs de Delhi avait ainsi abouti à la création d'une véritable « nation » musulmane dans l'Inde. L'État musulman fut développé par l'organisation mongole, qui dans l'Inde comme en Asie antérieure et mineure eut un rôle prépondérant.

Les sultans mongols de Delhi (les Grands Mogols).

— Babour était issu du sang des deux grands conquérants mongols, Gengis-Khan et Tamerlan. Turc par son père, Mongol par sa mère, il joignait aux qualités de ses ancêtres la finesse et l'urbanité du Persan. Il a laissé des « Mémoires » fort intéressants. De l'immense empire de Tamerlan, trop hâtivement construit, bâti de parties trop disparates, ses descendants ne purent conserver qu'un petit royaume dans les monts afghans. En 1494, Babour, héritier du Terrible Boiteux, Musulman comme lui, devint par droit de succession, souverain du Ferghana, près de l'Iaxartes. Il aurait voulu régner à Samarcande comme son ancêtre l'avait fait, mais en fut empêché par l'hostilité des tribus ouzbeg. Après dix ans d'efforts infructueux (1512), Babour se résigna à devenir roi de Kaboul (Afghanistan actuel), souverain de la petite principauté que Tamerlan avait constituée lors de son raid sur l'Inde. Impuissant à réclamer l'héritage de ses aïeux vers le nord, Babour se tourna vers l'Hindoustan et réclama également de ce côté l'héritage de Tamerlan.

Maître de Delhi à la suite de sa victoire de Panipat (1525), Babour réduisit en trois batailles la résistance des princes radjpoutes de l'Inde supérieure. Victorieux, Babour apporta dans les provinces l'administration militaire mongole. Ce furent des officiers qui perçurent la taxe sur les agriculteurs, les impôts sur les commerçants, et la fameuse taxe due par les Hindous aux Musulmans. Babour mourut en 1530, avant que l'empire ne soit solidement organisé.

Son fils Houmayoun (1530-1536) fut rejeté quelque temps, en Afghanistan, mais parvint à reconquérir Delhi. À peine maître de sa capitale, le souverain mourut. Il fut remplacé par son fils Akbar.

Le long regne d'Akbar (150e-1e05) marque le debut de la longue periode de splendeur qui caracterise la souverainctd des Grands Mogols. Le prince mit vingt annees a soumettre l'Hindoustan ; meme a sa mort, d'ailleurs, la soumission n'etait pas complete.

Akbar essaya d'appliquer a l'Inde les grands principes de tolerance qu'avaient jadis mis en honneur les Khans mongols, lesquels faisaient officier devant eux des pretres de toutes les religions. Akbar tenta de realiser la fusion entre Musulmans et Hindous. Dans la neuvieme annee de son regne, il abolit meme la Djizya imposec par la loi de l'Islam aux non Musulmans, c'est-a-dire aux seuls Hindous qui formaient la majorite de la population. Il epousa une princesse radjpoute et fit contracter e ses cousins de semblables mariages.

Akbar supprima les taxes appliquees aux pelerinages hindous, disant qu'il ne fallait rmettre aucun obstacle eiitre un homme et son Dieu. Cependant, tout en accordant ces faveurs aux Hindous, le sultan interdit dans leurs coutumes tout ce qui lui paraissait devoir offenser rhumanitc. Il interdit le mariage des enfants, les epreuves clu jugement de Dieu, les sacrifices d'animaux. Il permit aux veuves de se remarier, interdit formellement leur holocauste sur-le bucher de l'epoux defunt. Le prince insista egalement pour que le consntement des fiances fut requis avant le mariage ; idee toute nouvelle dans l'Inde oil les parents mariaient leurs enfants sans les consulter.

Il semble que, malgre ces restrictions, les Hindous repondirent a l'appel d'Akbar. Le souverain eut des contingents hindous dans ses armees, et meme des generaux radjpoutes, ce qui ne s'etait pas encore vu. Le financier le plus renomme de l'epoque fut un Hindou,

Radja Todal Mai, lequel organisa le budget de Tempire en se basant sur les revenus du sol; toutes les terres furent imposees, sauf celles accordees en recompense de services militaires.

Ces reformes ne plurent naturellement pas aux Musulmans. L'ecrivain Badaoui attaqua violemment le sultan dans ses ecrits. Les Orthodoxes d'Islam ne pouvaient evidemment pas accorder leur confiance a un souverain qui ne faisait aucune difference entre Croyants et Hindous. Les Sunnis reprochaient egalement a Akbar de ne pas suivre aveuglement l'enseignement coranique et de subir des influences etrangeres.

En effet, Akbar, tres curieux des problemes religieux comme ses ancetres mongols, se fit expliquer leur diflerentes doctrines par des Hindous, des Jains et des Musulmans. Il ecouta meme les explications des Jesuites, mais ne voulut se prononcer pour aucune religion. Les Khans mongols avaient jadis fait de la religion un instrument de domination : il semble qu'Akbar, souverain d'un pays ou les religions diverses se partageaient le peuple, ait voulu regner impartialement, a la maniere des Geftgis-Khan, sans se preoccuper des croyances populaires autrement que pour les connaitre.

C'est vraisemblablement pour faire admettre dans l'etat cette egalite religieuse, qu'Akbar, en 1579, promulgua que l'Islam ne disait pas la verite. Il voulait sans doute abattre l'idee ancree chez les Musulmans que l'Islam seul etait juste et donnait tous les droits dans l'etat aux seuls croyants. Dans le meme ordre d'idees, en 1579 egalement, Akbar obligea les theologiens musulmans a affirmer officiellement que le sultan avait le droit de statuer sur les questions religieuses et que nul ne pouvait se soustraire a sa decision reli-

gieuse. Le Sultan devenait ainsi le maître de la foi, unissant en fait le pouvoir spirituel et temporel. Il est probable qu'Akbar voulait ainsi renforcer son autorité et empêcher toute immixtion étrangère dans l'empire. L'Islam devenait ainsi dans l'Inde une religion localisée. Comme lors de sa mort, Akbar professa ouvertement la religion musulmane, il semble que dans toute cette campagne, il ait voulu agir suivant la raison d'Etat.

Comme naturellement les Musulmans obéissaient difficilement, le sultan ne maintint pas avec eux sa tolérance primitive envers tous. Des chefs religieux furent exilés à La Mekke ; les prières publiques furent interdites ainsi que le Ramadan et le pèlerinage. Akbar fit même une déclaration de chyite panthéiste : pour tenter d'unir l'empire dans une même croyance, il voulut créer une nouvelle religion basée sur l'unité de Dieu, la « Divine Foi » (Din-i-Ilahi), sorte de panthéisme eclectique où les conceptions brahmaniques voisinaient avec les idées des missionnaires portugais, et dans laquelle le soleil représentait le créateur. Cette nouvelle religion n'eut aucun succès.

Akbar, souverain aux idées larges et généreuses qui dépassaient son époque, avait voulu politiquement et religieusement fusionner l'Inde. Il échoua car les Musulmans conquérants ne voulaient aucune compromission avec les infidèles, et ne purent pardonner au sultan les atteintes portées à la foi qui n'admettait aucune vérité en dehors d'elle.

Nous ne suivons pas les souverains mogols, qui, après Akbar, regnèrent sur l'Hindoustan avec des alternatives de puissance et de déclin. L'Isiam et la ligjaee issue de Rabour reprirent tout leur éclat de 1588 à 1707 avec Aurangzeb.

Aurangzeb fut, lui, un vrai Musulman sunni. Il persecuta les non Musulmans et meme les dissidents chyites. Nulle crainte d'impopularite, nulle raison politique, ne purent lui faire abandonner sa piete et son ascetisme. Il reconquit tout rimmense empire d'Akbar que ses predecesseurs avaient laisse s'emietter, et porta l'empire de Delhi e son plus haul degre de puissance. Aurangzeb retablit en 1679 la Djizya dont Akbar avait decrete la suppression.

Le retablissement de cet impot et les persecutions determinerent de nombreuses revoltes dont les plus importantes furent celles des Mahrattes et des Radjpoutes. L'armee mogole avait perdu ses qualites guerrieres dans la vie facile de l'Inde, ainsi que Tavaient jadis prevu les conseillers de Tamerlan. Par contre, le peuple mahratte, avide d'independance, avait acquis Tenergie et la foi perdues par les Mogols. Aussi en 1706, Aurangzeb, battu par les Mahrattes, se retira a Ahmadnagar ou il mourut en 1707, a l'age de 88 ans. Son intolerance religieuse envers les Hindous et les Chyites avait ruine l'empire musulman de Dehli.

Les successeurs d'Aurangzeb ne purent reedifier Tetat musulman. L'Islam ne survecta pas au Grand Sunni en tant que puissance temporelle dans l'Inde. Les Hindous et les Mahrattes fonderent des royaumes puissants au milieu desquels le « Grand Mogol » de Delhi ne fut plus que Fombre d'Akbar.

L'Inde musulmane et les Europeens. — A la mort d'Aurangzeb, dans Tanarchie generale, les Mahrattes devinrent pour quelques annees le plus fort pouvoir de l'Inde. Mais la chute de Tempire mogol avait ouvert de nouveau aux envahisseurs les passes du nord-oueàt.

Une armée persane désola le Pandjab et saccagea Delhi. Dans les champs de Panipatou se jouent d'ordinaire les destinées de l'Inde supérieure, Persans et Afghans réunis forcèrent les Mahrattes au combat (1761). Mis en pleine déroute, ces derniers retourneront en grande hâte dans le Dekkan ; ils avaient perdu la seule occasion qu'ils eussent eue de fonder un empire hindou. Quand, quelques années plus tard, ils s'aventurèrent à retourner dans l'Inde du nord, une nouvelle puissance était survenue.

Au début de l'année 1600, avec la permission du gouvernement mogol, les Anglais, à la suite des Portugais et des Hollandais, s'étaient établis sur différents points de la côte indienne. Dans cet épisode de la croisade des épices, Portugais et Hollandais se bornèrent aux comptoirs côtiers ; les Français au XVIII^e siècle s'établirent dans le Dekkan, les Anglais, eux, eurent affaire aux Musulmans du Bengale et aux derniers Grands Mogols de Delhi à la puissance bien déchue. Ce n'est pas le lieu de décrire ici les différentes étapes de la lutte entre Français et Anglais pour la suprématie aux Indes. Il est à remarquer simplement que les Français s'appuyèrent plutôt sur les Hindous et les Anglais sur les Musulmans. Pourtant Dupleix, avant les Anglais, eut affaire au Grand Mogol duquel il reçut le titre de Soubab souverain (1).

La Compagnie des Indes orientales (East India Company), association de marchands londoniens, devint une véritable organisation politique, militaire et navale pour développer ses comptoirs contre les indigènes hos-

(1) Dupleix eut sa politique extérieure à l'Inde. Il fit ainsi occuper Moka par une garnison et envoya une mission à Sanaa pour s'assurer le commerce du café.

tiles et les Europeens rivaux. La superiorite maritime britannique et le resultat des guerres d'Europe causerent la ruine de la puissance franchise aux Indes. En vain, Dupleix, sa femme la Begum Jeanne, son lieutenant de Bussy, furent-ils aimes des princes hindous, creerent-ils des armees, des revenus locaux, des confederations de princes, sans secours, sans renforts et qui plus est, attaques a Paris meme, ils durent renoncer a la lutte (I). Les methodes politiques de Dupleix seraient interessantes a comparer avec celles des Gallieni et des Lyautey, car elles precedent du meme point de depart: la comprehension parfaite -des besoiris physiques, politiques et moraux de l'indigene. Quoi qu'il en soit, le desastreux traite de Paris (1763), signe par Louis XV, nous fit perdre le resultat de tant d'efforts. Plus tard, Napoleon I^{er} fit de gros efforts pour secourir l'Inde contre les Anglais, en passant par Maurice et la Reunion, mais le temps etait passe pour la reprise d'un empire frangais en ces regions.

La Compagnie anglaise des Indes, en 1756, fit marcher ses contingents europeens et indigenes contre le nabab du Bengale qui avait ordonne des massacres. Le nabab, vaincu a Plassey, vit passer ses Etats sous le controle de la Compagnie. En 1764, le nabab d'Oudh, autre vassal de la cour de Delhi, fut battu a Buxar; le « Grand Mogol », fugitif, reclama la protection de la Compagnie, lui accordant en retour l'administration du Bengale. Des lors, les Anglais tendirent de plus en plus a recueillir l'heritage des empereurs de Delhi.

Quelques annees apres Plassey, la Compagnie soutint

(I) Lire Malleon, *Les Français dans l'Inde au XVIII^e siecle* / G. A. Martineau, *Dupleix et l'Inde française*.

de vives luttes centre les chefs pillards, centre les aventuriers, pour la plupart anciens officiers de l'Etat mogol qui cherchaient à creer des royaumes ou tout simplement a piller. Les Anglais eurent surtout a combattre les Mahrattes. Le danger grandit quand le plus puissant des princes du Dekkan, Scindia, chargea des officiers francais d'instruire et de commander ses armees; a la fin du siecle il possedait une armee superieurement organisee. Dans le sud du Dekkan, le roi musulman de Mysore, Tippoo Sahib, formait egalement des troupes solides a Paide d'officiers francais. Napoleon I^{er}, en guerre avec l'Angleterre, pensait que la possession de l'Orient faisait la force de l'Empire britannique; aussi revait-il l'alliance avec le tsar de Russie pour chasser les Anglais d'Orient. Napoleon s'effonja d'ouvrir la route des Indes par terre; en Perse, en Afghanistan aussi bien qu'aux Indes, on suit la trace de ses agents de ses officiers dont le plus celebre fut Lascaris.

En 1798, alors que la guerre faisait rage entre la France et l'Angleterre, le marquis de Wellesley devint « gouverneur general » de la Compagnie anglaise des Indes orientales, avec pleins pouvoirs en Hindoustan. En cinq armees, Tippoo Sahib et ses Musulmans furent ecrases, les Mahrattes vaincus et obliges d'abandonner a la Compagnie un grand nombre de leurs territoires. Par une serie de traites, les princes indigenes furent obliges de subir le controle britannique, de fournir des contingents auxiliaires et de restreindre leur politique exterieure. Depuis ce temps (1805), la Compagnie est restee le plus fort pouvoir de l'Hindoustan (I).

Dans cette lutte acharnee contre les Musulmans et

(I) D'apres *Peoples and Problems of India*, par Sir T. W. Holderness. London, Williams and Norgate.

centre les Hindous, les Anglais trouverent un auxiliaire precieux dans la secte des Sikhs. Deja le Grand Mogol Akbar (I55e-Ie05) avait essaye de concilier les religions de l'Inde. Un marchand de Lahore, Nanak, ne en I4e5, avait de menie cree une Secte religieuse nouvelle, celle des Sikhs ou Disciples. Bien qu'il repoussat a la fois les doctrines musulmanes et les doctrines hindoues, Nanak s'inspirait du monotheisme islamique pour prendre une base religieuse. La secte fut persecutee par Aurangzeb, puis par les Afghans. Pour resister à leurs oppresseurs, les heritiers de Nanak donn[^]rent a la secte une organisation militaire. Doue d'un reel genie, le maharadjah Ranjit Singh battit a plusieurs reprises, de I800 a I839, les Musulmans, chassa les Afghans du Pandjab et devint roi a Lahore. Sa mort en I839, arreta l'expansion des Sikhs, devenus nation en armes. A la suite de deux longues guerres (I845-I848), les Sikhs, tombes dans l'anarchic, accepterent le controle britannique et fournirent a leurs suzerains le meilleur de leurs contingents indigenes.

Malgre leurs revers, les Musulmans ne pouvaient oublier leur ancienne splendeur et ii'attendaient qu'une occasion pour chasser l'envahisseur anglais. Les Hindous etaient egalement mecontents. En I857, eclata la plus formidable revolte qui ait jamais ensanglante la peninsule. Les cipayes ou soldats indigenes se souleverent les premiers, pretendant que leurs cartouches etaient enduites de graisse de vache, Tanimal sacre des Hindous. Les rebelles se rallierent autour du Grand Mogol de Delhi dont la famille avait vecu sans gloire depuis Aurangzeb. L'insurrection fut etouffee dans des flots de sang. Le descendant de Babour fut exile à Rangoon en Birmanie. Les Musulmans perdirent a ja-

mais leur influence temporelle; les Hindous reprirent le joug. Cependant ces evenements avaient fait du bruit; pour en eviter le retour, en 1858, par un acte du Parlement anglais, la Compagnie dut ceder ses droits dans l'Inde à la Couronne britannique.

L'administration anglaise aux Indes. — Dans l'immense empire des Indes, les Anglais ont employés différents systèmes suivant les peuples à administrer. La politique les forçait à tenir compte de l'extrême variété de religions et de races qui divisaient la péninsule. Suivant qu'ils avaient affaire aux Hindous, aux Musulmans, aux Sikhs, etc., les Britanniques ont appliqué des méthodes différentes dont l'origine se retrouve dans l'étude de l'histoire. Suivant la forte expression d'un auteur contemporain, les Anglais sont devenus les constables de l'Hindoustan.

Les radjas hindous, dont le loyalisme n'a pu être suspecté, ont été maintenus dans un état pratique d'indépendance, plus ou moins grand suivant les cas. Ces princes ont leur armée personnelle, leurs impôts particuliers; seulement un Commissaire britannique se trouve auprès du souverain, théoriquement à titre honorifique, en réalité dans un but de surveillance. Un précepteur anglais est chargé de l'éducation du prince héritier.

L'Angleterre a imposé le régime de l'administration directe aux États dans lesquels des mouvements insurrectionnels pourraient être craints. Les Musulmans représentent dans l'Inde l'élément combattif et révolutionnaire. Avant la grande révolte de 1857, le Grand Mogol de Delhi avait conservé titre et résidence impériale. Après les troubles, les Musulmans perdirent toute

independance dans l'Inde superieure. Cependant, par une politique habile, les Anglais se sont servi des Musulmans pour tenir les Hindous.

En resume, les Anglais, au contraire des Frangais qui pratiquent une politique « d'assimilation », pratiquent une politique de « federation ». Alors que le peuple frangais est avant tout un peuple educateur, l'Anglais est dominateur. Avec l'economie pour eux de forces et de depenses la plus grande, ils veulent dominer un pays pour en tirer le plus grand parti possible au point de vue economique. Comme les Anglais connaissent merveilleusement leurs indigenes, le systeme de federation leur permet de satisfaire les aspirations des peuples soumis vers la liberte, en leur dosant leurs libertes suivant leur loyalisme, les necessites du moment, et les ressources purement anglaises dont les maitres pourraient avoir besoin le cas echeant. De la, dans l'Inde cette mosaïque d'Etats, de principautes, de territoires regis directement, sans compter encore les provinces frontieres du nord-ouest. Ces dernieres regions, transition entre l'Inde et les Etats independants voisins, ont necessairement un regime de « marche-frontiere » qui permet de passer insensiblement de l'exterieur a l'interieur. Dans ces provinces, les chefs indigenes administrent directement sous le controle de l'autorite militaire britannique.

Un tel systeme federatif, aux nuances et aux combinaisons politiques infinies, necessite un personnel administratif de choix. C'est ce que represente l'Indian Civil Service. En principe, le concours d'admission au Service est ouvert a tous les candidats, mais les eleves des Universites d'Oxford et de Cambridge jouissent de grands avantages. Les officiers de l'armee peu-

vent être autorisés à entrer dans les Services Civils, mais difficilement. Les postes où leur expérience militaire peut être mise à profit leur sont généralement confiés. Le Service des Renseignements de l'Inde est merveilleusement organisé. Il suffira de lire le roman célèbre de Rudyard Kipling, *Kim* (I), pour en avoir une idée. Au sommet de tous les organes administratifs, est le vice-roi des Indes lequel part d'Angleterre avec un programme fixe par le Conseil des Ministres qui le nomme. Ce vice-roi a pleins pouvoirs dans l'Inde.

Le gouvernement indien a sa politique personnelle, même en dehors de l'Inde. En étudiant la question arabe, nous avons vu lord Curzon, vice-roi des Indes, créer un véritable front arabe, des avant la guerre mondiale. Pendant et après la guerre de 1914-18, le gouvernement des Indes, en Mesopotamie, en Turquie centrale, au Levant, en Cilicie, a eu ses agents, lesquels, comme ceux d'Égypte d'ailleurs, ont pu faire constater parfois l'antagonisme politique existant entre les « coloniaux anglais » et les Anglais d'Angleterre. Notamment dans leurs relations avec les Français, les Anglais qui avaient passé par le front de France se sont toujours montrés d'une correction impeccable, alors que les « Coloniaux » ont manqué parfois de mesure. D'ailleurs, les dissentiments étaient chaque fois effacés par les chefs, mais il convenait de noter l'existence de ces faits.

l'Inde musulmane contemporaine. — Malgré le régime de surveillance auquel ils sont astreints, les Musulmans n'ont pas abdiqué dans l'Inde. L'Islam comprend aujourd'hui dans la péninsule, soixante-six millions six

(I) Lire également: *Le Prophète au Manteau Vert*. Collection Nelson.

cent quarante-sept mille Musulmans, sunnites ou chyites. Les Musulmans forment la majorité de la population dans le Pandjab, les provinces frontières du nord-ouest, le Bengale, l'Assam, le Kashmir. L'Islam, dans l'Inde, est essentiellement remnant et enclin au prosélytisme : d'après les statistiques, près de cinquante mille Hindous se font « Tures » chaque année. Les influences sociales et économiques se sont jointes maintenant au caractère traditionnel agressif de l'Islam en ces régions.

Il y a une trentaine d'années, les Musulmans ont contribué à la formation du « Congrès National Indien », lequel avait pour but de réunir les dirigeants du libéralisme indien, sans distinction de race ou de croyance, afin de discuter les réformes politiques et sociales à suggérer au gouvernement.

L'organe le plus actif des Musulmans avant la guerre mondiale était « la Ligue musulmane de toute l'Inde », « All India Moslem League ». Cette association représentait les aspirations politiques de la communauté musulmane instruite de l'Inde. Fondée en 1906, la Ligue réclame une représentation populaire tenant compte de la caste spéciale des Musulmans. Par son action, la Ligue a obtenu d'importantes concessions du gouvernement des Indes ; elle admettait en 1914 avoir obtenu une représentation convenable dans les conseils. La Ligue musulmane possède un programme large et varié, tendant vers le « self-government » de l'Inde. Depuis son existence, elle organise des conférences publiques, combat pour une représentation des Musulmans, séparée de celle des Hindous, dans les fonctions de district et de municipalité, revendique un plus large accès aux charges publiques, et défend les intérêts de la communauté islamique partout où ils paraissent attaqués. La Ligue

a longtemps desire une Universite musulmane aux Indes. Le College d'Aligahr fut fonde en reponse a cette tendance, il y a environ 35 ans. C'etait un simple college, mais il a prospere et il est devenu une veritable universite. Dàs 1911 l'activite de la Ligue s'etendait dans tous les domaines et permettait meme la creation de filiales en Angleterre.

Les mouvements d'idees remuees pendant la guerre de 1914-18 ont affecte les Indes. De meme qu'en 1789 et en 1848 la Revolution fran?aise avait transforme les tendances intellectuelles de l'Occident, de meme la guerre de 1914-18 a ebranle les assises fondamentales du monde, et precipite le developpement des idees et des tendances. Le gouvernement anglais, fidele a son systeme de federation, ne pouvait ignorer ce mouvement. Aussi des le 9 juillet 1918, le *Journal de Geneve* pouvait publier l'article suivant:

« Les propositions pour la reforme constitutionnelle du gouvernement de l'Inde constituent un evenement historique de premier ordre. Le but que vise cette reforme est d'educuer le peuple hindou aux formes du gouvernement responsable. Le probleme est eyidemment colossal et difficile, etant donnees la profonde ignorance de la majorite de la population et les differences de castes sociales et religieuses, ainsi que la traditionnelle hostilite entre les races. Bien que les conditions actuelles de l'Inde ne rendent pas urgente une reforme constitutionnelle, l'Angleterre veut prendre les devants et prevenir tout mouvement politique en faveur de Tautonomie. La fideLite avec laquelle l'Inde a epouse la cause anglaise pendant la guerre et la conscience toujours plus claire des principes fondamentaux de la lutte mondiale actuelle ont pousse le gouvernement

imperial a hater la transformation de l'Inde en une nation soeur, telle que l'Australie et l'Afrique du sud.

« Chaque province aura un gouverneur et un gouvernement qui sera constitue en deux sections : la premiere formee par le gouverneur et par un conseil executif de deux membres, dont Tun Anglais et Tautre Hindou ; la deuxieme section, presidee aussi par le gouverneur, comprendra un ou plusieurs ministres choisis parmi les membres elus par le conseil legislatif. Les ministres deviendraient ainsi responsables de leurs actes devant les conseils legislatifs, dont les deux tiers seraient nommes par les electeurs. On ferait de cette facjon une veritable experience educative de gouvernement constitutionnel. Jusqu'ici l'erreur capitale, dans la vie politique hindoue, etait que les representants elus par le peuple n'avaient qu'une simple fonction, exempte de toute responsabilite precise dans le gouvernement de l'Etat. Avec ce projet, l'Inde pourra bientot s'acheminer vers la voie du gouvernement autonome, et TAngleterre aura donne, apres sa genereuse conduite envers l'Afrique du sud, une autre preuve du courage et de la sagesse avec lesquels elle con^oit sa mission envers les peuples, encore en etat devolution, de son gigantesque empire. »

Il ne semble pas cependant que le peuple ait repondu a cette evolution des dirigeants britanniques.

Comme nous Tavons deja dit, les Anglais se servirent des Musulmans pour tenir les Hindous ; leur politique, celle de Lord Montagu, a consiste a toujours ceder aux Musulmans pour se les rendre favorables. Comme de coutume, ces derniers ont abuse de la situation. Apres bien des tatonnements, une politique plus forte a ete inauguree en 1922, mais apres bien des incidents

aux Indes. En effet, les Hindous avaient été atteints par l'évolution des idées consécutive à la guerre mondiale: les Musulmans depuis 1919 ne furent pas les seuls à réagir contre le gouvernement; les Hindous eux-mêmes se sont mis en action. Un véritable ascète, M. Gandhi, a pris la tête d'un mouvement considérable contre l'étranger; il préconise la méthode dite de « non coopération ». Nulle marchandise de provenance anglaise ne doit être achetée; « la désobéissance civile est le seul moyen civilisé et effectif qui puisse remplacer la rébellion armée lorsque tous les autres moyens ont échoué devant le gouvernement ». En même temps les frères Ali, Laradj Patrai, conduisaient les Musulmans vers des résistances plus effectives.

Le résultat de cette campagne unifiée des Musulmans et des Hindous ne s'est pas fait attendre: l'Inde, d'administration directe, à la fin de 1921, a accueilli le passage du prince de Galles par des graves et par des manifestations (I); en même temps, le 30 décembre 1921, s'est ouvert à Ahmedabad la session annuelle de la Ligue musulmane. Il est nécessaire de citer le passage suivant de *VEcho de VIslam* qui relate les travaux de la Ligue :

A la Ligue musulmane.

La session annuelle de la Ligue musulmane indienne s'est ouverte le 30 décembre à Ahmedabad.

Parmi les personnes présentes se trouvaient M. Gandhi et d'autres personnalités notables.

Le président a préconisé une république indienne qui serait nommée États-Unis de l'Inde et qui serait proclamée le 1^{er} Janvier 1922. Tous les moyens possibles devraient, selon lui,

(I) Au contraire, les souverains indiens, sentant Toiage monter aussi contre eux, appuient les Anglais de toutes leurs forces et ont fait un accueil enthousiaste au Prince de Galles.

être employes, y compris la guerre de guerillas, dans le cas où on proclamerait la loi martiale.

Le président a en outre invité M. Gandhi à établir de son côté, le 1^{er} Janvier, un gouvernement parallèle, ayant son propre Parlement et ses propres armées, bien que ce gouvernement ne puisse pas être maintenu par des moyens pacifiques, attendu que le gouvernement britannique de l'Inde a recours lui-même à la violence et aux mitrailleuses.

Le président a exprimé l'avis qu'il fallait recourir à la violence. Il a déclaré, pour calmer les appréhensions des Hindous, que l'Inde appartenait également aux Hindous et aux Mahométans.

Il a ajouté que l'évacuation de Smyrne par les Grecs et le retour de la Thrace à la Turquie ne satisferont pas les musulmans, lesquels ne seront contents que lorsque tout leur territoire aura été soustrait aux influences qui ne sont pas islamiques. Enfin il a déclaré que les Musulmans soutiendraient les Hindous jusqu'au bout dans la lutte pour l'indépendance de l'Inde.

Le congrès national indien poursuit ses travaux. Au cours des séances, un membre du congrès ayant suggéré qu'il serait peut-être utile de provoquer une conférence où les représentants de l'Inde seraient présents en même temps que ceux du gouvernement britannique, M. Gandhi, le leader nationaliste, s'est nettement opposé à cette proposition ; il a donné pour motifs que l'attitude intransigeante du gouvernement et le fait que la dignité du congrès serait atteinte si l'on s'adressait au gouvernement en ayant l'air de demander une conférence au moment même où le vice-roi annonce que la politique de répression doit continuer, empêchent que l'on fasse cette démarche. « Cependant, a ajouté M. Gandhi, la porte n'est point fermée aux négociations, pour peu que le gouvernement se montre disposé à les favoriser. Je suis un homme de paix, mais non de paix à tout prix. »

La commission spéciale du congrès a approuvé l'attitude du leader nationaliste.

L'assemblée a ensuite voté une motion où il est dit entre autres choses : « Le congrès déclare que le pays a fait de formidables progrès en ce qui concerne le respect de soi-même et l'esprit de sacrifice, que le mouvement de non-coopération a sérieusement atteint le prestige gouvernemental, que l'Inde évolue rapidement vers un gouvernement autonome, qu'elle est déterminée à déployer une vigueur encore plus grande jusqu'à ce que soit établie cette autonomie et que le contrôle du gouvernement passe aux mains du peuple. La désobéissance civile est le seul moyen civilisé et effectif qui puisse remplacer la rébellion armée, lorsque tous les autres moyens ont échoué »

devant le gouvernement; c'est pourquoi tous les efforts du congrès doivent être concentrés vers la désobéissance civile. »

M. Gandhi a prononcé en outre cette parole menaçante :
« Nous disons au gouvernement : Prenez garde à ce que vous faites et craignez de faire de 320 millions d'Hindous vos ennemis éternels. »

Echo de l'Islam, Janvier 1922.

Les Anglais ont beau reprimer dans le sang l'insurrection des Moplah, comme ils ont reprise en 1921 les émeutes du Pandjab, la situation aux Indes reste sérieuse. Pour la première fois, Musulmans et Hindous se sont unis pour réclamer l'autonomie de l'Inde sans les Anglais. Les extrémistes ne se cachent pas de vouloir rejeter, coûte que coûte, les Britanniques à la mer, faudrait-il quarante ans pour le faire. Hindous et Musulmans réclament leur indépendance entière, en dehors de tout Dominion. Ils réclament le droit de pouvoir fabriquer dans le pays les objets manufacturés que les Anglais leur revendent très cher après les avoir fabriqués en Angleterre avec les matières premières venues de l'Inde. Ils réclament le droit de ne plus payer les douanes trop fortes qui imposent toutes les entrées dans l'Inde. Il semble enfin qu'il y ait dans l'Hindoustan une volonté unanime de s'affranchir de la domination anglaise. Les Hindous réclament déjà des techniciens pour assurer le fonctionnement de leurs futures usines, car, disent-ils, « nous ne voulons plus des Anglais comme guides ». Il est à craindre que l'Allemagne ne trouve en ces régions un nouveau moyen de combattre l'Entente.

Au point de vue islamique, les Musulmans reprochent d'avoir fait combattre des Musulmans les uns contre les autres en Turquie, d'avoir séquestré le sultan khalife, d'avoir démembré la Turquie, dernier État libre de l'Islam. Leurs dirigeants, les frères Ali, ont été emprisonnés.

Gandhi lui-meme a etc condamne. Beaucoup de zeles ont ete refroidis par la repression anglaise. Depuis que la politique britannique est devenue plus severe, la situation s'est amelioree aux Indes. Elle reste serieuse, car la volonte anglaise s'impose par la force ; dans les revoltes precedentes de l'Inde, la force anglaise a toujours fini par avoir le dernier mot, car la revolte ne dépassait pas les limites de l'Inde. A l'heure actuelle, la question est plus grave ; elle est devenue mondiale ; les metropoles peuvent souffrir d'avoir a eparpiller leurs forces. Dans l'Inde bouleversee par la guerre de 1914-1918, qui, comme la Revolution de 1789, a precipite des ferments dans le monde, les principes wilsoniens ont rappele aux peuples le droit d'avoir a disposer d'eux-memes ; or l'Inde musulmane a fourni un terrain tout prepare aux agents pantouraniens qui ont su faire vibrer la corde islamique. L'Islam, une fois de plus, sert a une race ambitieuse de moyen de combat. Le combat est dirige par l'Allemagne, le Bolchevisme, la Turquie contre la France et l'Angleterre. L'Inde represente un des terrains de la lutte ; le salut, la comme ailleurs, viendra de la cooperation mondiale de la France et de l'Angleterre.

CHAPITRE XVII

LA PERSE. — L'AF[^]GHANISTAN LE BELOUCHISTAN

I. — LA PERSE.

La Perse est un des pays les plus anciennement conquis par les Musulmans, qui defirent la dynastie sassanide regnante (e42 e52), dans une breve campagne. La Perse avait ete, dans Fantiquite, leberceaud'empiresfameux et renommes : dans l'Islam, ce pays joue encore un role considerable. Les Alides dont nous avons vu l'histoire, s'unirent par mariage a la famille de Yesguer (I), le dernier roi de Perse sassanide, chasse de ses Etats par la premiere epopee arabe islamique. La Perse constitua pour les Alides une sorte de fief dans lequel se developperent, mieux que partout ailleurs, leurs theories et par suite, le chyisme, surtout apres la mort d'Ali et d'Hussein, traitreusement assassines par les Sunnis. Le gendre et le fils adoptif du prophete Mahomet devinrent en Perse les objets d'un culte special dont Kerbela et Nedjef furent les lieux saints. Ces deux localites — en ruines — sont situees en Mesopotamie, pres de Baghdad. Les Britanniques, profitant de la guerre de 1914-

(I) Ou Yesdeguer (e34-e52). Il fut soutenu contre les Arabes par l'empereur chinois Tai'-tsong I^{er}. Yesdeguer echoua encore sur l'Oxus, apres ses defaites precedentes, par suite de la trahison des Turcs. Il fut assassine en essayant de se refugier pres de Tai'-tsong. Les Arabes furent arretes a l'Oxus et au Caucase par les Huns et les Turcs.

18, ont naturellement occupe ces lieux saints du chyisme afin d'avoir une emprise sur le mouvement chyite. Pendant la meme guerre, les Ottomans ont pille les puits oil depuis des generations les Chyites jetaient leurs bijoux, en se rendant en pelerinage à la Mekke (1).

De nombreuses sectes persanes prirent naissance du chyisme, tantet limitant leur role e la reconnaissance d'Ali comme successeur du Prophete, tantdt au contraire relevant au rang de divinite. L'on peut dire egalemment que le Chyisme persan est une reaction de la Perse aryenne contre la domination des Arabes Sunnites. La Perse islamique est ainsi restee le vieux foyer de civilisation, berceau des idees et des convictions religieuses, qui, deja avant Mahomet, avait fait sentir son influence sur l'Orient tout entier, et qui, a la suite du Prophete, nuanga la rigidite des versets coraniques, par la souplesse et l'elevation des idees aryennes introduites dans l'Islam. C'est de Perse que partit lesoufisme lequel, comme nous l'avons vu, devait transformer les destinies religieuses du monde musulman.

Dans l'empire arabe a son declin, les emirs persans jouerent un role capital apres que la revolution partie de Perse eut detrene les Ommeyyades pour confier l'empire aux Abbassides. La vague mongole (2) ayant emporte le khalifat arabe, une dynastie de Khans mongols gouverna la Perse et se convertit a l'Islam. Au debut du xvi^e siecle, ces Mongols furent chasses par Ismail el Safawi, lequel, non seulement soumit tout le pays a son

(1) La region de Kerbeia est un vaste cimetièr, car les Chyiles croient que ceux enterres la seront sauves a la Resurrection. C'est la persistance d'une croyance, deja en faveur aux temps de Babylone, et vivante a La Mekke.

(2) Houiagou Khan, le vainqueur de Baghdad (1258), fit disparaitre la dynastie des Assassins qui regnait alors en Perse.

autorite, mais encore etablit le chyisme en Perse comme religion d'etat. Bien que les dynasties persanes n'aient eu que peu de stabilite, les choses en sont restees ainsi jusqu'a nos jours.

Il serait fastidieux d'enumerer la longue suite de dynasties qui se succederent en Perse. Le plus grand monarque persan fut Abbas I^{er} (1557-1628), qui monta sur le trone en 1586, battit les Ouzbeks a Herat (1597), les Turcs en de nombreuses rencontres (1601-1609), chassa les Portugais d'Ormuz en 1622 avec l'aide des Anglais, et posseda un empire qui s'etendit du Tigre a l'Hindus. Sa capitale etait Ispahan.

La dynastie actuellement regnante des Kajars fut fondee par Agha Mohammed Khan en 1794. Le debut du xx^e siecle a ete marque par une tentative faite pour introduire le gouvernement constitutionnel en ce pays.

Le babisme. — Le fait qui domine incontestablement l'histoire musulmane de la Perse, qui domine meme l'etablissement du chyisme en ce pays, et la creation du soufisme, est l'apparition du babisme.

Un nomme Ali Mohammed, ne à Chiraz en 1812, Seyyid, c'est-e-dire descendant du Prophete par Hussein, fils d'Ali, avait longuement etudie les Evangiles, discute avec les Israelites de Chiraz, etudie les Guebres, naturellement pousse a fond les etudes coraniques et visite les lieux saints de l'Islam. Il etait le continuateur de la secte dite « Cheikhisme » surtout repandue chez les savants. Or en Perse comme dans le monde entier, la Revolution fran?aise de 1789 avait emu les esprits. Devant les exactions des princes et des gouverneurs, et surtout en raison du caractere conservateur et retrograde des mollahs chyites, le mecontentement etait

general dans le peuple. All Mohammed apparut dans ce monde alide comme le nouveau mahdi charge de conduire les hommes a un nouveau progres vers Dieu. Ses causeries, ses preches, son exemple lui donnerent une armee de partisans. Il fut bientot appelle le Bab — la porte par laquelle on arrive a Dieu — Nokteh, la pointe, le createur et la manifestation de la verite divine et il refut en fait la qualification d'Altesse Sublime.

« *La doctrine du babysme.* — Le babisme admet, comme l'islam, l'unité et l'éternité de Dieu; mais son Dieu ne vit pas séparé du monde, il est *vivani* et *agissant*; il y a des rapports ininterrompus entre le createur et la creature par l'intermédiaire des prophetes ; a la fin des temps, les bons, les purs se réuniront a Dieu et vivront en lui, participant a ses perfections et a ses felicites ; les mediants seront aneantis. La morale du babysme est aimable et douce ; elle prescrit le developpement des sentiments d'affection, de l'hospitalité, de la sociabilité, de la politesse et de la charité ; elle condamne la polygamie, le divorce, l'usage du voile ; elle repudie le celibat, resserre les liens de la famille, relive la condition de la femme dont elle fait l'égale de l'homme, se preoccupe de l'education et de l'instruction des enfants, prohibe les punitions corporelles. Le babysme n'est pas une secte communiste, il ne recommande point le partage égal des propriétés ; il glorifie les arts, l'industrie, le commerce et n'est pas hostile au luxe, mais il fait de Taumone un devoir essentiel, et ordonne aux riches de se considerer comme les proposes de Dieu pour le soulagement des pauvres (I). Quant a la forme du gouvernement, le Bab ne la discute pas, par

(I) Lire C^{le} de Gobineau, *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale*, in-8°, 18e5, chap. VI et XII.

prudence; mais la doctrine tout entière, qui repose sur les aspirations et les sentiments les plus nobles du cœur humain, est la condamnation même du despotisme oriental.

Ali-Mohammed s'attaquait moins aux principes de l'Islam qu'aux formes extérieures et à l'interprétation du culte officiel; il flettrissait avec vigueur l'orgueil et la corruption des mollahs, la rapacité et les vices des fonctionnaires, le relâchement des mœurs publiques et privées. Les prêtres du Farsistan, effrayés des progrès rapides du babysme, dénoncèrent le faux prophète à Teheran. De son côté, Ali-Mohammed protesta auprès du shah de la pureté de ses intentions, de la nécessité d'une réforme morale, offrit de venir discuter à Teheran en présence du souverain et du peuple contre tous les mollahs de l'Empire, et de se soumettre humblement ensuite à la volonté du Roi des rois. Le gouvernement central, sourdement hostile au haut clergé, dont il redoutait l'influence, se contenta d'interdire aux deux partis les conférences contradictoires sur les doctrines nouvelles, et défendit au Bab de sortir de sa maison. Les mollahs irrités continuèrent leurs discussions théologiques; le Bab obéit, mais ses disciples, les Bâbys, devinrent alors les apôtres de la foi nouvelle, et allèrent la prêcher partout (1844)» (I).

Malgré la soumission du Bab, les persécutions continuèrent contre ses partisans. La doctrine se propageait d'ailleurs avec une rapidité inouïe. En 1848, ce fut une véritable guerre religieuse qui désola la Perse. Bien que le Bab eût été condamné à mort et exécuté, son supplice ne fit qu'augmenter* sa gloire. Un nouveau *Bab* fut nommé, lequel s'établit à Bagdad (1852).

(I) Lanier, *L'Asie française*, Paris, Belin, 1^{re} Partie, *La Perse*, pages 544 et 545.

Les persecutions centre les Babistes redoublerent a la suite d'une tentative d'assassinat manquee centre le souverain. Les plus belles pages du Christianisme martyr furent egalees par la maniere dont moururent dans les supplices des milliers de Babistes, homnies, femmes et enfants.

Depuis 1852, le babisme n'a plus cause en Perse de troubles serieux. Cependant l'atrocite des supplices ne l'a pas empeche de faire de nouveaux progres. Le babisme s'est transforme en confrerie secrete. Parmi les Babistes semblent se cacher tous les dissidents de l'Islam ; si ce fait se verifie, la beaute de la doctrine du Bab, e l'origine tres douce et tres belle, pourrait servir de base a des revendications farouches.

Il serait interessant de connaitre l'attitude des sectateurs du Bab pendant la guerre de 1914-18, et surtout pendant les annees qui suivirent.

La Perse et l'Europe. — Dans la periode contemporaine, la Perse a servi de marche entre l'empire russe et l'empire des Indes. Avant que l'expansion moscovite ait ete nettement arreee par le Japon dans les plaines mandchoues, le gouvernement des tsars et celui de Londres se sont arement disputes politiquement les points d'appui qui pouvaient d'un cote permettre aux Russes de descendre le plus loin possible vers le sud, de l'autre cote, aux Britanniques, de defendre Faeces des passes menant aux Indes.

Les visees politiques de la Russie vers l'Orient, et en particulier vers les Indes, determinerent, des l'abord, a pousser de Merv un embranchement du Transcaspien vers le sud, amorce d'une ligne vers Teheran. Les Anglais protesterent. Les Russes, a la recherche de la mer

libre, pensaient devoir la trouver dans le Golfe Persique et la mer d'Oman par les ports de Bouchir et d'Abbas. La « Compagnie de Navigation » d'Odessa avait même décidé la création de musées commerciaux à Bouchir et à Bassorah, pendant que ses navires, dès 1901, atteignaient le sud de la Perse et que par le nord, le commerce russe se répandait dans le pays. À la cour des shahs de Perse, les agents diplomatiques de la Russie et de la Grande-Bretagne se sont disputés la suprématie jusqu'en 1914 où un nouveau concurrent, pour la première arrivée au fond du Golfe Persique avec le Berlin-Byzance-Baghdad-Bassorah, jeta le poids de son épée dans la balance.

Pendant la guerre de 1914-18, la Perse servit de champ de bataille aux Russes et aux Anglais contre les Turcs. Lorsque les Soviétiques eurent remplacé le tsarisme, les Anglais se crurent d'abord les maîtres. Mais les temps avaient changé. Les principes wilsoniens ont permis aux petites nationalités de revendiquer hautement leur patrimoine ; les Soviétiques aidés par les Turcs ont repris les idées imperialistes des tsars. Les Anglais ont du reculer. D'ailleurs l'Angleterre s'intéresse surtout à la Perse côtière, où se trouve du pétrole exploité par l'« Anglo-Persian Co », et où se trouvent ses troupes indiennes relèves par mer à l'Inde.

D'accord avec Moscou, sans doute aussi avec Berlin, un Turc, Djemal pacha, qui se distingua en Syrie pendant la guerre, a été nommé commandant du front persan et caucasien. C'est la lutte contre l'Angleterre et contre les Alliés qui continue. Le Shah de Perse a envoyé en 1922 des étudiants dans les écoles de France et est venu lui-même à Paris par Bombay. Il semble que la Perse, menacée au nord par le Bolchevisme, ait

cependant cherche à garder son autonomie. En 1921 des traités d'alliance ont été conclus entre Teheran, Angora et Moscou ; mais la Perse manque d'argent ; elle est en pleine voie de reorganisation. Elle parait en tout cas être nettement influencée par les Soviets, qui, déjà, au Congrès de Bakou, préconisèrent l'occupation par les Bolchevistes des territoires du nord de la Perse. Cette action est évidemment dirigée contre l'Angleterre.

II. — L'AFGHANISTAN.

L'histoire de l'Afghanistan est intimement unie avec celle de la Perse et avec celle de l'Inde. Sa position géographique en a fait un lieu de passage continu entre les deux pays. Les invasions successives traversèrent l'Afghanistan sans que rien de bien intéressant se soit passé au point de vue islamique. La ville de Ghazni, d'où partirent des peuplades turques à la conquête de l'Hindoustan, était située dans les montagnes afghanes.

La création d'une nation afghane n'eut lieu que très tard. L'établissement du royaume d'Afghanistan est généralement attribué à Mir Wa'iz, qui, en 719, fonda une dynastie indigène dont les princes furent assez forts pour envahir la Perse, mais furent absorbés par les conquêtes de Nadir Shah. Ahmad Shah, le chef du contingent afghan de ce sultan, affirma, après l'assassinat de son souverain, l'indépendance de la contrée (1747). Un de ses descendants Mahmoud Shah fut détrôné par la famille de son vizir, Fathi-Khan (1818). Un des fils de ce vizir, Dost Mohammed, s'empara du pouvoir en 1835 et prit le titre d'Amir al Moumenin, Commandeur des Croyants.

Les Afghans sont Sunnis ; cette différence de secte avec les Persans a fortement gêné les relations entre

les deux peuples, surtout depuis que le chyisme est devenu la religion officielle de la Perse.

Les visées politiques des Russes vers l'Inde amenèrent la Grande-Bretagne à défendre l'accès des passes de Kandahar, porte de l'Hindoustan. Dès 1838, une première expédition anglaise était dirigée contre l'Afghanistan. Le but en était de détrôner Dost Mohammed qui aurait engagé des pourparlers avec les Russes et de le remplacer par un descendant anglophile d'Ahmad Shah. Par le traité de Gandamak (26 mai 1879), le souverain promit d'agir toujours diplomatiquement en liaison avec la Grande-Bretagne. De son côté, la Grande-Bretagne garantissait l'immunité du territoire afghan contre toute agression étrangère.

Jusqu'à la guerre de 1914-18, l'Afghanistan est pratiquement resté sous l'influence anglaise; cependant il est à remarquer que le brigandage n'a jamais cessé dans les montagnes, ni aux frontières de l'Inde. Le gouvernement indien a dû maintenir dans ces régions des forces de police importantes, très souvent employées. Pendant la guerre, les Afghans enrégimentés dans l'armée britannique ont fait merveille; mais après la guerre, sous la pression des Soviets russes, sous l'influence énergiquement poussée des Enver, des Djemal et d'officiers ottomans continuateurs de la lutte allemande contre les Anglais, les forces indiennes ont dû reculer.

L'Afghanistan fut ainsi une cause de soucis pendant toute la guerre. Il fut maintenu dans l'alliance anglaise, ou à peu près, par l'influence personnelle du précédent Emir, qui fut assassiné après la défaite allemande, trop tard heureusement.

Depuis, la princesse régente d'Afghanistan semble en 1920 avoir voulu reprendre les projets ambitieux de

Dost Mohammed. Sous le pretexte que le Commandeur des Croyants, le sultan de Constantinople, etait prisonnier des Allies a Stamboul, la princesse envoya a tous les Musulmans une adresse demandant de reconnaitre son fils'comme le padishah, commandeur de tous les croyants ; cette adresse precede toujours de la meme idæ : l'Etat spirituel et l'Etat temporel sont intimement unis dans YIslam; le Commandeur des Croyants, puissance spirituelle, doit avoir reellement un commandement temporel, pour ce faire regner sur un territoire libre de toute emprise etrangere. La Turquie est divisee, militairement occupee en partie; le sultan ne ragne reellement pas ; done le pouvoir de l'imamat doit passer e un souverain musulman libre.

Il ne semble pas que cette adresse des Afghans ait eu un gros succes, en raison de leur territoire peu important. Actuellement, l'Emir d'Afghanistan, Aman Oullah Khan, a pris le titre de Majeste, a fait reconnaitre son independance par la Grande-Bretagne, et a envoye en Europe une ambassade pour notifier cette independance aux puissances. Cette ambassade a ete recjue officiellement a Paris et a Londres. Aman Oullah Khan porte runiforme turc, est entoure d'ofliciers Kemalistes, a regu Enver pacha, s'est allie a Angora et a Moscou. Il a envoye a Angora un ambassadeur, Ahmed Khan, a adhere au Croissant Rouge, a regu un ambasssadeur Kemaliste, Fakri pacha. Enfm le prince a conclu une alliance avec la Perse et une entente defensive avec la Turquie. Il est done facile de reconnaitre les tendances afghanes, et de noter le reveil national tres sensible du petipleafghan. Il est malheureux cependant de constater que tous ces petits peuples vont chercher leurs conseillers et leurs techniciens soit à Moscou, soit 4 Angora.

III. — LE BELOUCHISTAN.

De meme que celle de l'Afghanistan, l'histoire du Beïouchistan est intimement unie aux destinees de l'Inde et de la Perse (I). Le pays fut la proie des conquérants successifs. Au xvi^e siècle, la region fut annexee par Akbar a l'empire mogol. En 1738, Nadir Shah conquit le Beïouchistan, mais laissa sur le trone le prince indigene, se contentant de le reduire e la vassalite. A la mort du chef, Abdallah Khari se rendit independant. En 1838, l'expedition d'Afghanistan mit les Anglais en contact avec les Belouchis. Un traite signe fut viole par les indigenes : une colonne anglaise en profita pour occuper Kelat en 1839. Par le traite d'octobre 1841, le Khan fut declare vassal de l'Amir d'Afghanistan et dut suivre les directives donnees par un resident britannique. En 1854, fut signe un accord, ratifie en 187e, par lequel le Beïouchistan acceptait le controle britannique sur ses relations diplomatiques avec l'etranger (d'apres Margoliouth).

Pendant la guerre de 1914-18, les Belouchis ont fourni des troupes solides aux Britanniques. Depuis la guerre, ils semblent avoir, comme les Afghans, cause de grosses difficultes au gouvernement des Indes.

Les Belouchis sont Sunnis. Une bonne partie d'entre eux appartiennent aux sectes les plus fanatiques. Au nombre d'un demi-million, les Belouchis ne sont guere civilises encore et representent plutdt une population de sauvages guerriers.

(I) L'histoire musulmane de la Perse, de l'Afghanistan et du Beïouchistan a ete resumee dans les mouvements regionaux issus de l'expansion turco-mongole, car si les premieres influences islamiques en ces regions furent arabes, il appert que leur developpement moderne est plutot turco-mogol.

QUATRIÈME PARTIE

CONCLUSIONS GÉNÉRALES. — IMPRESSIONS SUR L'ISLAM ET SES TENDANCES ACTUELLES

« Nous qui voulons toujours
garder raison ! »

(Maxime des Rois de France
politique étrangère.)

L'Islam apparaît, dès le début de son histoire, comme une réaction politique des Arabes contre les Perses, les Byzantins, les Abyssins. Le Prophète Mahomet fit de l'Islam une religion qui a sa valeur, mais il semble que cette empreinte politique première ait à jamais marqué les destinées de l'Islam. Dès la mort du Prophète, nous avons vu comment les discussions et les rivalités politiques ont fait de la foi une arme au service des individus, des clans, des familles et des races. L'Islam s'est diversifié suivant les races qui l'ont embrassé.

Les premiers et extraordinaires succès du prosélytisme musulman s'expliquent non seulement par l'état d'affaiblissement des peuples voisins, mais encore par la supériorité relative et la simplicité dogmatique de ce système, dans sa facilité morale, qui consiste bien plus — le mot d'ordre étant admis — dans un ritualisme tout extérieur que dans la poursuite intérieure et constante du « règne de Dieu » et enfin dans l'ardeur guerrière des premiers Musulmans attirés vers la guerre

sainte par l'attrait du nouveau et l'appât du butin. Les schismes religieux qui ont diversifié l'Islam suivant les races, représentent une réaction des familles contre le pouvoir central, afin de s'emparer du trône, au besoin en modifiant le monothéisme primitif de l'Islam, suivant les conceptions traditionnelles locales. Les discussions relatives à la transmission de l'Imamat servirent ainsi bien des ambitions personnelles.

L'Islam recrute actuellement la plupart de ses adeptes chez les païens d'Afrique, gagne sur les religions de l'Inde, de la Chine et du Japon, mais n'atteint pas le Christianisme. En échange, bien que dans l'Aures, en Kabylie, sur le Cheliff, il existe quelques villages d'arabes chrétiens, on peut dire que le Christianisme est inopérant contre l'Islam. Si, philosophiquement, on poussait au fond des choses, il semblerait qu'au train dont marchent les événements actuels, le Christianisme et l'Islamisme devraient à un moment donné se partager le monde. Et toutes les agitations politiques de l'heure présente ne sont-elles pas pour un peu, toutes choses étant égales d'ailleurs, la résultante du choc de ces deux grands courants d'idées, tous deux actifs, et agissant directement ou indirectement sur l'immense site des peuples. Cependant, l'Islam manque de cohésion, souffre de l'absence d'une direction unique; les schismes politico-religieux ont détruit le prestige de l'Imamat.

En tant que religion, l'Islam apporta avec lui une civilisation qui, souvent, fut très belle, mais cette civilisation ne fut pas unique dans ses manifestations; elle procéda toujours des peuples antérieurs à elle, et se développa dans les différents pays d'Islam suivant les formules locales. Marquée par l'hellénisme, cette civilisation, d'arabe devint bientôt persane, égyptienne, ber-

bàre, andalouse ; la encore se retrouve le cachet propre des races sous le grand voile islamique. Cette civilisation a cependant ceci de caractéristique qu'elle s'oppose partout en son ensemble à la civilisation européenne. Les Musulmans, en général, ne nous méprisent pas, ne nous esiment pas non plus : ils craignent de nous voir transformer l'état de choses existant chez eux ; de nous voir modifier avec nos traditions et nos habitudes, leurs mœurs et leurs coutumes dont ils se contentent parfaitement ; et c'est là l'origine de la plupart des malentendus entre Européens et Musulmans ; les premiers, qui par leur seule présence sont déjà une cause de dévolution, doivent savoir manager les transitions pour que l'adaptation et les transformations soient lentes, presque insensibles. La civilisation musulmane n'existe plus en tant que manifestation d'ensemble, mais il serait puéril de nier l'influence qu'elle eut, particulièrement au Moyen Âge.

Faire pénétrer dans l'Islam la civilisation européenne est tâche à peu près impossible : une opposition formelle existe entre les deux civilisations dont les esprits sont irréductibles. L'Islam pourra prendre les formes de notre civilisation, il n'en prendra pas l'esprit, il ne peut le prendre. Suivant la formule donnée par Waldeck-Rousseau, il vaut encore mieux laisser les Musulmans se développer dans leur civilisation particulière, en les guidant quand nous le pourrons, plutôt que d'essayer à les transformer directement. Les Musulmans n'évolueront pas suivant notre formule à nous, mais il est facile de constater qu'au point de vue extérieur, quelque chose, tout de même, est changé dans le monde islamique. Le Coran est définitivement fixé, restera rigide en sa forme ; cependant, dans ses manifestations, l'Islam

recommence à agir, cherche avec ses penseurs, les textes et les commentaires qui peuvent servir de base, non pas à une évolution religieuse, mais à l'action en rapport avec les nécessités de l'heure présente. N'est-ce pas là, d'ailleurs, un semblant, un commencement d'évolution ?

L'Islam, comme le monde entier, subit une crise; trop longtemps, l'islamisme a servi de prétexte à des ambitions politiques. Actuellement, le monde se transforme politiquement et économiquement; les Musulmans ne peuvent échapper au mouvement. Les tendances religieuses de l'Islam ne pourront être clairement sondées que lorsque ses peuples auront retrouvé leur quiétude; cependant, si Ton veut bien songer qu'au XIV^e siècle, paraissait inébranlable le Christianisme, lui qui ne subissait pas alors le contact d'une civilisation agissante — comme l'Islam subit maintenant celui de la civilisation moderne, — si Ton veut bien songer que le Christianisme subit alors simplement le retour d'influence de la vieille civilisation gréco-latine, un instant étouffée, il pourra être admis que l'Islam ne restera pas immuable et se transformera, comme tout ce qui existe sur la terre. L'Islam, si l'on date suivant son ère, est actuellement en 1341, en retard sur nous de six ou sept siècles : c'est sur cette base que l'observateur doit raisonner et juger.

H

* *

La France a toujours été une puissance curieuse d'expansion politique aussi bien que scientifique. Elle a toujours eu dans le monde oriental ou extrême-oriental, des savants, des consuls, des officiers, des agents, qui

out su voir et comprendre, Tame en apparence immobile, immuable, en realite tenace dans ses buts lointains et ses methodes toujours les memes, de tous ces peuples, blancs, jaunes ou noirs qui but embrasse l'Islam. Sans parler des agents et des emissaires qu'eurent les Rois de France, il est bon de rappeler que Napoleon I^{er} s'interessa de tous temps au monde musulman, a la route des Indes dont la possession devait lui permettre d'abattre l'Angleterre. En 1807, le capitaine Burel est aupres du Sultan marocain ; en Orient, Lascaris reussit des 1812 à ouvrir par terre la route des Indes, mais mourut en 1813 en plein succes (1); le capitaine Boutin, apres avoir reconnu en 1808 la Regence d'Alger, celle de Tunis, la cote de Tripoli, finit par etre assassine en Asie Mineure apres avoir parcouru la Syrie et le Liban. Mais il semble que la conquete de l'Algerie ait retreci notre champ de vision : depuis lors, les Français paraissent ne plus connaitre que le Musulman turc ou nord-africain ; le dernier sursaut de notre action sur le monde musulman lointain fut vraisemblablement Tabandon de notre droit de pavilion sur les boutres de Mascate et d'Oman (2). Il est certain que nous ne pouvons disperser nos efforts et devons concentrer nos ressources

(1) Ses papiers renvoyes en France furent captures par une fregate anglaise et n'ont jamais reparu. Lascaris eut a lutter centre Lady Stanhope, soeur de Pitt, qui, installed au Liban, s'etait cree une situation privilegiee dans le pays. Lascaris reussit a reconcilier les Anazeh et les Wahabites et a leur faire conclure un traite favorable a Napoleon I^{er}.

(2) Au moment ou les Anglais etaient tres embarrasses par la guerre des Afridis, le consul de France a Mascate etant M. Laronce, les barques de Mascate et d'Oman firent une grosse contrebande de guerre et ne pouvaient etre arretees puisqu'elles battaient pavilion français. En echange de la reconnaissance de nos droits sur Madagascar par l'Angleterre, la France abandonna ce droit de pavilion.

sur notre empire colonial, mais il est necessaire de ne pas perdre de vue le reste de l'islam qui compose en fait la plus grande partie du monde islamique, et dont chacune des manifestations a chez nous ses contrecoups apparents ou caches.

La guerre de 1914-18 a demontre que la France etait la digne continuatrice de Rome en politique coloniale. Inexperience vient de demontrer que les populations asiatiques ou africaines Françaises ont ete plus loyales envers leur metropole que celles des colonies anglaises. Rome adoptait toutes les croyances de ses administrés, et latinisait l'autochtone en meme temps qu'elle le colonisait par l'admiration que « la Ville » suscitait chez lui. Nos methodes, derivees de celles de Rome, developpees par les Dupleix, les Montcalm, les Gallieni, les Lyautey, appliquees par tons ces Français obscurs que les Français ignorent et dont les indigenes gardent le souvenir, se sont demontrees bonnes, malgre des erreurs inevitables et des experiences trop souvent renouvelees qui auraient pu etre evitees par la legon du passe. Il n'est pas besoin aux Français d'envier a tel autre pays sa methode coloniale; la notre a fourni ses preuves. Etudions Tetranger pour tirer parti de ce qu'il fait, mais ne prenons pas modele sur lui; pour Tetude et la maitrise des populations d'Afrique ou d'Asie, ne prenons conseil que de notre coeur : Nous interesser, aimer, voila les meilleures manières d'interesser et d'etre aime. L'indigene aime qui Taime... Et nous, si nous connaissons son histoire, si nous respectons ses mœurs, si nous l'eduquons, nous nous Tattacherons. La France doit etre avant tout educatrice et non dominatrice.

*

* *

Pour pouvoir enseigner, il faut déjà savoir soi-même. En ce qui concerne l'Islam, une religion de cette sorte, une idée qui souleva des peuples, s'imposent seulement parce qu'elles sont déjà pressenties et désirées obscurément par ces peuples, parce qu'elles répondent à leurs aspirations intimes. L'Islam fut créé par un nomade pour des nomades, et toutes les crises traversées par lui proviennent du choc de la loi dogme nomade avec les nécessités de la vie du sédentaire. Le désert crée des mouvements centrifuges ; il semble que l'Islam soit la réalisation idéologique de ce phénomène ; c'est pourquoi, au lieu d'être unificateur, il est resté diversificateur.

Avec l'Islam, l'Arabe, nomade, a conquis un monde ; de l'Islam, le Turco-Mongol, nomade, s'est servi comme d'un excellent moyen de domination : le dogme est devenu le glaive du conquérant. Les peuples conquis sédentaires ont été soumis, mais ont gardé leur civilisation propre, à peine voilée par la religion islamique : c'est pourquoi il est nécessaire d'aller en-dessous de ce voile de l'Islam chez les races, pour saisir l'âme réelle, subtile et profonde, particulière à chaque pays à chaque peuple des islamisés. Connaître cette âme donne en presque totalité la solution des problèmes concernant l'Islam, car en s'appuyant sur l'histoire du passé compris de cette manière, il est facile de prévoir les événements.

*

* *

Les mouvements d'idées jaillissent de la guerre mondiale

n'ont pas épargné l'Islam. La guerre a tout remué : hommes et pensées. Le calme reviendra forcément un jour, mais les êtres et les choses ne seront plus ce qu'ils étaient auparavant; en cinq ans, plusieurs siècles ont passé. De 1919 à 1922, profitant de toutes les fautes, l'Islam s'est ressaisi dans ses particularismes locaux issus de la souche arabe et de la greffe turco-mongole. D'accord avec la tradition de sa race depuis Tamerlan, le Turco-Mongol — le Touranien — cherche à grouper autour de sa dictature militaire, à peine dissimulée par le prétexte fallacieux d'une apparente lutte religieuse, toutes les aspirations de liberté, d'idéologisme, des particularismes musulmans. Loin de nous l'apaisance d'incriminer le peuple turc lequel, comme ses victimes, est souvent la victime de ses meneurs; toutefois il ne faut pas cacher que le meneur Turco-mongol, allié des gens de Moscou et de Berlin, tend à rallier vers lui toutes les oppositions au monde chrétien, représentées en l'occurrence par la France et par l'Angleterre. Si cette tendance touranienne était acceptée par l'ensemble du monde musulman, elle devrait le soulever à nouveau dans une vague immense du Croissant contre la Croix. En Asie Mineure, les luttes religieuses ont conservé une acuité que ne connaît guère plus l'Afrique du Nord, plus religieuse sans doute, mais moins fanatique. En Afrique du Nord, les oppositions de races, bases des querelles religieuses, sont moins violentes qu'en Asie où se heurtent la race jaune, la race blanche, et tous leurs mélanges; en Afrique du Nord également, l'instruction primaire franco-arabe, l'activité agricole et commerciale ont déterminé une sécurité que ne connaît pas encore l'Asie turque, ignorante, dans laquelle chaque race conserve sa place de caste et son rôle social particulier.

Les interets économiques communs lient les peuples ; le fait se verifie entre Français et Arabo-Berberes ; il ne se rdalise pas encore en Orient entre Musulmans et Chretiens, parce que les premiers sont restes des nomades dans l'etat et parce que les derniers sont divisàs. Ce desequilibre économique et social du monde inusulman cause la crise et empeche son union.

De meme que les Arabes, la plupart des peuples islamiques veulent maintenir leur vitalite en dehors de l'influence turque : apres avoir ete un grand « unificateur » d'energies au temps de la conquete, l'Islam se prouve un grand « dissociateur », parce que la foi collective des premiers ages, creatrice de fanatisme, s'est transformee chez chaque peuple en une serie d'egoïsmes nationaux. Ces egoïsmes nationaux peuvent se rencontrer quelque jour dans un interfit commun, s'allier alors ; toutefois l'alliance durera seulement tant que l'interet commun subsistera. Il en est de l'Islam comme du Christianisme ; comme ce dernier, l'Islam doit peu a peu ceder le pas aux nationalites, puis au pouvoir laique ; il se debat a Theure actuelle dans cette derniere transformation. En la plupart des cas, l'Islam a du subir le pouvoir laique des Europeens parce qu'il se montrait incapable de l'etablir lui-meme ; les dirigeants musulmans reagissent a Theure actuelle, pour, sans toucher au Goran, lai'ciser l'Etat ; certains ont echoue, d'autres ont progresse en affirmant cependant l'intangibilite de la loi-dogme ; quoi qu'il en soit, la tendance semble s'amplifier. Ces crises oil se debat l'Islam, la diversite des climats et des habitats, empechent, malgrfe la religion commune, la formation d'un interet commun musulman. L'union ne peut se faire que pour un certain temps contre un ennemi dfetermine ; mais faute de base reli-

gieuse solide, l'alliance n'est pas durable : des peuples aussi divers que ceux de l'Islam, par leurs origines, leurs sectes, leurs schismes, aussi opposés par leur genre de vie, ne peuvent avoir longtemps d'intérêts communs. Pour que l'union soit durable, il serait nécessaire qu'un peuple musulman s'imposât aux autres : la Perse, l'Afghanistan l'ont tenté ; la Turquie de Kemal cherche à s'imposer, en donnant comme prétexte la lutte à mener contre le Français et l'Anglais, destructeurs du Khalifat.

Livres à eux-mêmes, les Turcs ne parviendraient sans doute pas à prendre la tête du monde islamique ainsi unifié, car le Turc a montré son incapacité à gouverner partout où il est parvenu ; les particularismes nationaux reprendraient comme autrefois bien vite leur existence propre. Mais le Kemaliste reçoit l'inspiration bolcheviste et l'inspiration allemande. Il existe un mouvement islamique comparable — toutes choses étant égales d'ailleurs — à celui du monde catholique à la chute des États de l'Église ; celui-ci n'est pas dangereux ; mais il s'est formé un mouvement panislamique politique anti-Français et anti-Anglais, lequel cherche à se faire confondre avec le premier ; le dernier est très dangereux, car il forme « bloc » avec le pangermanisme et le bolchevisme. Ces deux courants n'ont de commun que les apparences ; il ne faut pas les confondre. Il est à remarquer d'ailleurs que les peuples islamiques ralliés au courant anti-ententiste sont pour ainsi dire tous des islamisés issus de l'expansion musulmane turco-mongole : le fait se passe de commentaires. Au lieu de prendre Moustafa Kemal pour le chef de l'Islam, il aurait été plus conforme à la tradition politique musulmane Française de développer l'idée du maréchal Lyautey :

le khalifat de TAfrique du Nord au Maroc ; de stiivre l'iclee franco-britannique de I9Ie, le khalifat arabe de La Mekke; et pour l'ensemble du monde islamique, de reconnaitre que le Sultan khalife est toujours à Constantinople ou il attend qu'on utilise son prestige toujours tres grand sur les masses.

4=**

La plus grande partie des peuples musulmans rallies a l'idee d'un mouvement panislamique anti-ententiste sont des islamises datant de l'expansion turco-mongole... Pendant des siecles, Byzance fut le musoir ou vinrent se heurter, se diviser, se briser, les flots montants de la maree asiatique, à l'autre bout de la Mediterranee, les Francs, les Berberes, formerent la digue ou vinrent s'user les flots arabes et turcs... *Gesta Dei per Francos...* Ainsi, pendant le Moyen Age, la Chretiente fut sauvee : la Croix et le Croissant eurent des lors leur domaine respectif. Dans la periode contemporaine, la Croix (I), prenant a son tour Foffensive, a delivre du joug asiatique turc un certain nombre de peuples chretiens, a repris pied dans l'Asie elle-mome. Depuis I9I9, les Asiatiques se sont ressaisis a l'appel de Moscou, qui, durant toute son histoire, a hesite entre l'Europe et l'Asie. Le mouvement turco-mongol reprend vers l'Ouest; il peut

(I) Je dis expres la Croix pour synthetiser tout un ensemble d'idees. En realite, l'Europe, le Baghdadbahu, c'est la civilisation, la route des Indes, le commerce. Je ne voudrais pas utiliser l'idee chretienne comme le panislamisme utilise l'Islam ; je dis expres la Croix, car aux yeux des Musulmans, nous sommes toujours le chretien, quoi que nous fassions. Et le Chretien pour eux reprsente sinon Tennemi, tout au moins Tetre inferieur et dangereux qui risque de faire perdre par sa civilisation sa qualite de bon Croyant au Musulman.

rfeussir avec les cadres allemands qui font de ce mouvement, un mouvement nettement germanique; il est, en tout cas, inquiétant. Le nouvel eveil asiatique serait réellement dangereux si un peuple jeune, moderne, en prenait la direction; or il est certain que le Japon s'est interesse et s'interesse au monde musulman, dont tant de jaunes font partie.

La France, au cours des ages, a cherche des allies à l'Orient de ses ennemis : parmi ces allies furent ainsi les Suedois, les Turcs et les Russes. A mesure que les communications deviennent plus faciles et plus rapides, les alliances peuvent etre cherchees plus loin. Le Japon nous a toujours donne des marques indeniabiles de sympathie. Pourquoi ne pas chercher dans ce peuple guerrier le contrepoids qui nous est necessaire à l'orient de nos ennemis, et ne serait-ce pas le meilleur moyen d'endiguer un mouvement islamique jaune, toujours possible, bien plus dangereux, sans doute, que son avant-garde, le mouvement pantouranien ? Les Musulirmins croient e leur salut, lequel viendra, disent-ils, d'Extrfime-Orient. Precedons-les dans cette voie. Bien que l'entente franco-anglaise soit une necessite pour la paix generale, notamment pour la sfecurite du Levant, l'alliance japonaise serait une garantie contre la mainmise anglo-saxonne sur le monde. Le Japon n'a rien a craindre de nous; nos interdts sont communs sur beaucoup de points; il nous appartient de savoir faire estimer par lui notre force et notre valeur.



a Nous qui voulons toujours garder raison », disaient les Rois de France, dans une de leurs maximes favorites en affaires etrangeres I Garder raison, c'est ne pas

oublier que l' Islam est divers et mondial; c'est se souvenir de ce que nos Musulmans africains ont fait pendant la guerre, c'est par conséquent continuer la politique qui leur a été appliquée, politique dont les deux mots d'ordre sont « force et justice », mais force d'abord. Garder raison, c'est ne pas imiter les Italiens en Tripolitaine, qui ont poursuivi des buts incroyables, comme s'ils étaient seuls au monde, et comme si, sans la force, il était possible de s'imposer. Garder raison, c'est être toujours calme et juste, savoir en même temps que les intérêts de la France, sauvegarder ceux des indigènes qui vous sont confiés ; c'est, en Asie comme en Afrique, en tenant compte des civilisations et des tendances locales, appliquer la politique du Maroc : restaurer un Sultan-Khalife avec son Maghzen, vivants et agissants, ayant intérêt et profit à s'employer avec nous. Garder raison, c'est surtout ne pas jeter l'Islam, non préparé, dans le trouble des démocraties modernes, où la confusion est trop souvent la règle; c'est également ne pas confondre l'Islam et le panislamisme, le Musulman et le Touranien. Et ce sera sur le vœu d'une entente parfaite entre Français et Musulmans que nous voudrions conclure, nous qui voulons toujours garder raison dans l'étude de l'Islam et des races.

P. J. ANDRE.

Jain 1922.

TABLE DES MATIERES

TOME II

LES RAMEAUX (MOUVEMENTS REGIONAUX ET SECTES)

	Pages
INTRODUCTION	I

LIVRE SECOND. — PREMIERE PARTIE

Les Schismes et les Sectes.

CHAPITRE I ^{er} . — Kharedjisme et Chylisme	5
----------------------------------------------------------------	---

I. Les divergences arabes, 5. — II. Le Kharedjisme, e. — III, Les Alides, II. — IV. Le Chyisme, I2.

CHAPITRE II. — Le Mysticisme dans l'Islam. Soutisme et Confreries religieuses.	2I
-------------------------------------------------------------------------------------------	----

I. Le Soufisme, 2I. — II. Les Confreries religieuses, 28. — III. Influence des confreries religieuses, 55. — IV. Le Wahabisme, 58.

CHAPITRE III. — Les transformations mystiques de l'Islam .	e3
------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE IV. — Le Fanatisme musulman	73
------------------------------------------------	----

La guerre sainte pendant la guerre mondiale, 73.

LIVRE SECOND. — DEUXIEME PARTIE

Les Mouvements regionaux issus de l'expansion arabe,

CHAPITRE V. — La question arabe.	87
------------------------------------------	----

CHAPITRE VI.—L'Egypte et la Tripolitaine 94

I. L'Egypte, 94. — II. La Tripolitaine, 100.

CHAPITRE VII. —L'Afrique du Nord et l'Islam 105

Introduction. — L'Afrique, 105. — La nation berbère avant l' Islam, 10e. — La conquête musulmane vers l'Ouest, 115. — Lutttes pour l'indépendance berbère, 119. — Les grandes dynasties berbères, 127. — Les conséquences de l'invasion musulmane sur l'ethnographie en Afrique du Nord, 143. — L'occupation turque en Algérie, 150. — Conquête française, 153.

CHAPITRE VIII.—L'Islam chez les noirs 157

Introduction, 157. — A. L'Afrique noire Française, 1e0. — B. Le centre du Continent noir, 1e7. — C. L'ancienne Afrique orientale allemande, 171.

CHAPITRE IX. — L'Islam en Abyssinie. 173

CHAPITRE X. — Les Sultanats de l'Océan indien. 179

CHAPITRE XI. — Le Sultanat de Zanzibar et Madagascar . 19e

I. Zanzibar, 19e. — II. Madagascar, 205.

CHAPITRE XII. — Lutttes commerciales de la Croix et du Croissant 209

La Croisade des Epices, 209. — Venise. — Le monopole des épices, 210. — Vénitiens et Portugais. — La lutte pour le monopole du commerce des épices, 218. — La Croisade de* épices contemporaine, 223.

LIVRE SECOND. — TROISIEME PARTIE

Les mouvements régionaux issus de l'expansion turco-mongole.

CHAPITRE XIII.—L'Islam en Extrême-Orient 229

I. L'Islam en Chine, 229. — II. L'Islam en Indo-Chine, 235. — L'Islam au Japon, 236,

CHAPITRE XIV. — L'Islam en Russie et au Caucase 240

CHAPITRE XV. — L'Islam dans l'Inde	258
I. L'Islamisation, 258. — II. Les Européens en Inde, 259. — III. Les Musulmans de l'Inde, 260.	
CHAPITRE XVI. — L'Inde musulmane.	266
CHAPITRE XVII. — La Perse. L'Afghanistan. Le Belou- chistan	298
I. La Perse, 298. — II. L'Afghanistan, 305. — III. Le Belou- chistan, 308.	

LIVRE SECOND. — QUATRIÈME PARTIE

Conclusions générales. — Impressions sur l'Islam et ses tendances actuelles.	309
-----------------------------------------------------------------------------------------	-----



Etablissements Andre BRULLIARD, St-Dizier.

BARON CARRA DE VAUX

LES PENSEURS DE L'ISLAM

5 volumes petit in-8 d'environ 375 pp. chacun, 1921-1922
Souscription a l'ouvrage complet : 62 fr. 50

TOME I :

LES SOUVERAINS, L'HISTOIRE ET LA PHILOSOPHIE,
VII, 383pp., pet. in-8, 1921.

CHAPITRE I^{er} : Les Souverains : I Les grands Khalifes Abbassides : el-Mun-sour, p. I ; Haroun er-Rechid, 3 ; el-Mamoun, 10 ; mouvement scientifique sous son regne, 17. — II. Saladiri, 19. — III, Houlagou, le destructeur du Khalifat abbaside, 28.

CHAPITRE II : Les Souverains (suite) : I. Les grands souverains Osmanlis : Mahomet II, 3C ; prise de Constantinople, 37 ; legislation, 40. — Soliman, 42. — II, Tamerlan, ses *Memoires*, 48. — III. Souverains de l'Inde : Mahmoud le Ghaznevide, 58 ; Baber, ses *Memoires*, conquete de l'Inde, 63 ; Akbar, ses vœux en religion, son administration, e7 ; les *Memoires* de Djihanguir, 71. — IV. Shah Abbas de Perse, 74 ; Nadir Shah, 80.

CHAPITRE III : Les Historiens arabes. Historiens des Khalifes Omeyades et Abbassides : I. Generalites sur les historiens arabes ; critiques qui leur sont faites, 83. — II. Tabari, sa *Chronique*, 87. — Masoudi, *Les Prairies d'or*, 95. — Ibn Miskaweih, son *Histoire*, 105 ; mention de l'ouvrage la *Cle des Sciences*, 107 ; la carriere d'un vizir, 108. Le *Fakhr*, 112 ; pages sur le dernier Khalife abbaside, 113. — IV. Un historien oriental contemporain, Zaydan, 115.

CHAPITRE IV : Les Historiens arabes (suite). Historiens des Croisades : historiens de Syrie, d'Egypte et d'Espagne : I. Ibn el-Athir, sa *Chronique*, 120 ; prise de Merrakeeh par les Almohades, 123 ; eloge de Nour ed-Din J'atabek, 125. — II. L'emir Ousama, ses *Memoires*, 131. Aboul-Feda, ses *Annales*, sa vie, 139. — III. Makrizi, 147 ; sa *description de l'Egypte*, 148 ; son *Histoire des Mamlouks*, page sur le Sultan Bibars, 155. — IV. Les historiens de l'Espagne, Makkari, 158 ; ses *Analecques*, 100 ; morceau sur Seville, 1e4 ; morceau sur le siege et la reddition de Grenade, 1e7.

CHAPITRE V : Les Historiens Persans et les Historiens des Mongols : I. Un historien poete. Firdousi. Le *Livre des Hois*, 173 ; l'etendard de Kaweh, 182 ; la mort du heros Roustem, 183. — II. Mustaufi, 18e ; Mirkhorid, 194 ; morceau sur la mort de Djenghiz-Khan, 201 ; Rachid ed-Din, 204. — III. Un podte voyageur, Nasiri Khosran, 211. — IV. Un auteur de memoires en arabe, de l'epoque de Djenghiz Khan, Nesawi, 21e. Un prince historien de la famille des Djenghiz-Khan, Abou'l-Chazi, 223.

CHAPITRE VI : Les Historiens Turcs. I. Les annalistes turcs, 228. — Historiens anciens : Sa'd ud-din, 230 ; morceau sur la prise de Constantinople, 233 ; Na'ima, 23e ; morceau sur la bataille de Kerestes, 237. Un historien de la marine turque, Hadji Khalifa, et les Memoires de Barberousse, 241. — II. Biographees turcs, 244. Quelques mots sur la poesie turque, un eloge d'Abd ul-Baki, 245. — III. Relations de voyageurs des xviii^e et xviii^e siecles : Evliya Efendi, 249 ; Mehemet Efendi, son voyage en France sous Louis XV, 253. — IV. Historiens modernes : Wasif Efendi, guerre des Turcs contre les Russes en 1769, 249 ; ses tendances pacifistes, 2e4. — Le Colonel Ahraed Djevad, histoire des Janissaires, 267.

CHAPITRE VII : La philosophie politique. Generalites, 272. Mawardi, 273. — II. Le grand sociologue arabe Ibn Khaldoun, 278. — III. Un erudit philosophe, Djahiz, 293. — IV. Le ministre persan Nizam el-Moulk, 310. — V. Abou'l-Fazl, ministre de l'empereur indien Akbar, 318 ; *'Am-i Akbari*, 323.

CHAPITRE VIII : Les Proverbes et les Contes. Leur interet pour la philosophie politique et la morale : I. Quelques mots sur la poesie arabe, 331. Antar, 332. Une piece de Nabigah, 335. — II. Les recueils de Proverbes, 33e ; Zamakhchari, 338 ; Me'dani, 339 ; proverbes modernes de l'Afrique du Nord, 341 ; les *Gnomes* du Medjoub, 343. — Les fables, 34e. — Le Lokman, 34e. La legende de Bozourdjmihir, 347. Le *Kalilah*, 353. — IV: *Les Mille et une nuits* : questions d'origine 359. Esther et Cheherazade, 3e.

BARON CARRA DE VAUX

LES PENSEURS DE L'ISLAM

TOME II :

LES GÉOGRAPHES, LES SCIENCES NATURELLES ET
MATHÉMATIQUES, 400 pp. pet. in-8, 1821.

CHAPITRE I^{er} : Les Géographes. I. Les premiers géographes arabes : Ja'koubi et autres, p. 1. — II. Les géographes célèbres : Edrisi, 9; Abou'l-Féda, 13. — III. L'auteur du *Dictionnaire des Pays*, Jâkout, 14. — IV. La science géographique chez les Arabes, 19; mesure d'un arc de méridien, 27. — V. Les Cosmographes : Kazwini, 31; morceaux sur les tremblements de terre et la formation des montagnes, 36.

CHAPITRE II : Les Géographes (suite). Les Marins et la science nautique. I. Virux récits d'exploration, 61. — II. Relations de navigateurs et de marchands : *Sindbad le Marin*, 50; la *Rotation* d'Abou Zeid, 53; les *Merveilles de l'Inde*, 59. — III. Les auteurs d'Instructions nautiques au x^e siècle. Cheikh Mâdjid, Ibn Mâdjid, le pilote de Vasco da Gama, 63; Selâman el-Mehri, 73.

CHAPITRE III : Les Géographes (suite). Les Grands Voyageurs. I. Le grand savant et indianiste Al-Birouni, 75. — II. Le pèlerin espagnol Ibn Djahér, 87. — III. Le voyageur marocain Ibn Batoutah, 92.

CHAPITRE IV : Les Sciences exactes, l'Arithmétique et l'Algèbre. I. De l'origine des Chiffres, 102. — II. L'Arithmétique ou Algorithme, 119. — III. L'Algèbre : les traités d'Al-Khâzini et d'Omar Khéyam, 119. — IV. Les jeux arithmétiques ; les échecs et le triétre, 126.

CHAPITRE V : Les Sciences exactes (suite). La Géométrie. I. La Géométrie : traductions d'Euclide et d'Appollonius, 136; les Banoh Mousa, 140; Thâbit fils de Korrah, 142; Nâsir ed-Din Touni, 149. — II. La Trigonométrie, 151; invention du *Sinus* et de la *Tangente*, 156.

CHAPITRE VI : La Mécanique. I. Traités grecs conservés par les Arabes, 168; les Traités d'Almond, fils de Mousa et de Bédîez-Zeman el-Djazzari, 172. — II. Clepsydres, 175; orgues, 177; balance, le traité d'el-Khâzini, 180. — III. Art de l'ingénieur, 183; moulins à eau et à vent, 188. — IV. Contes sur les automates, 192.

CHAPITRE VII : L'Astronomie. I. Ecole Orientale, première période ; méthodes indiennes et arabes, Fazânî et le *Sindhind*, 195. — II. Seconde période : Al-Battânî (Albatagnus), 208; Abou'l-Wéfa, 213; Al-Birouni et la rotation de la terre, 215; un morceau de Makrizi sur la construction d'un observatoire en Egypte, 218; autres tables astronomiques célèbres, 222.

CHAPITRE VIII. L'Astronomie (suite). I. Ecole Occidentale : Zarkali (Arzachel), 227; Al-Bitrouddji (Alpetragius), critique du système de Ptolémée, 230. — II. Un prince indien fondateur d'observatoires au xviii^e siècle ; Jay-Singh, 237. — III. L'Optique, Ibn el-Haitham (Alhazen), 240; la chambre noire, 349. La *Météorologie*, 250; observations sur l'arc-en-ciel, 251.

CHAPITRE IX : Les Sciences naturelles. La Médecine. I. Les sources grecques : Hippocrate, Galien, 253. Médecins chrétiens, juifs et sabéens à la cour des Khalifes, 257. Les fameux médecins musulmans : Râzès, 262; Avicenne et son *Canon*, 263; la famille des Ibn Zohr (Avenzoar) en Espagne, 264. — II. Les anciennes éditions latines des médecins arabes, 267. — III. L'hygiène d'après Avicenne, 271; la Chirurgie, d'après Râzès et Abou'l Kass, 276. — IV. L'anatomie, 279. — V. La Pharmacopée; Ibn el-Bérthar et son *Traité des Simples*, 289.

CHAPITRE X : Les Sciences naturelles (suite). L'histoire naturelle. I. L'agriculture. L'*Agriculture nabatéenne*, 296, le traité d'Ibn el-Awam, 300. — II. Plantes et animaux importés d'Orient, 306. La soie, 309; le coton, 316; la garance, 318. — III. L'ambre, 319; la perle, 322; le corail, 326; le musc, 328. — IV. Le Cheval, 329; vénérie et fauconnerie, 336. — V. Les *Vies des animaux* de Damiri, 342; les pigeons voyageurs, 346; psychologie animale, 348.

CHAPITRE XI : Les Sciences naturelles (suite). Minéralogie et alchimie. I. La Géologie, 352. II. La Minéralogie et les Mines, 356. — III. L'aimant et la boussole, 368. — IV. L'Alchimie; alchimie et chimie, 374; le Prince Khâlid et le fameux Geber, 375; Théorie des alchimistes, 377. Fraudes et découvertes, 385.

Sous presse :

Tome III : l'Exégèse, la jurisprudence et la théologie.

Tome IV : la mystique et les sectes.

Tome V : le mouvement intellectuel dans l'islam moderne.

L'ouvrage se vend qu'en souscription à la collection entière. Nous expédierons franco à nos frais les cinq volumes, au fur et à mesure de leur publication, à toute personne qui nous enverra un mandat de 62 fr. 50 à l'avance.

